This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00036927 6

KBT

~~Leg. Fin~~
(Montmorl)
KBD

~~428 B.7~~

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME VIII.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Noubel, imprimeur-libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fnd. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C°, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

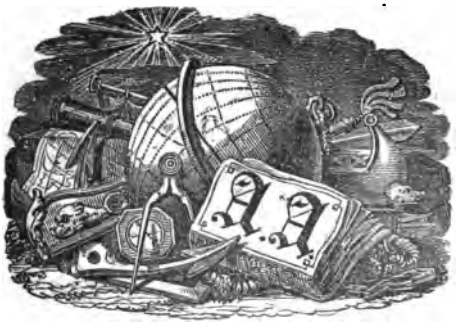
CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIII.

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

LIVRE QUATRIÈME.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE II.

DEUXIÈME VOYAGE DE COOK.

PREMIÈRE SECTION.

(SUITE.)

§ 13.

Relâche des vaisseaux à Uliétéa. Départ. Récit de ce qui nous y est arrivé. Œdidée, un des naturels du pays, s'embarque avec moi sur *la Résolution*.

Dès que le chef fut parti, nous fîmes voile pour Uliétéa, où je projetais de rester quelques jours. Nous arrivâmes en travers du havre d'Ohamanéno, à la fin du jour. La nuit fut sombre, mais les flambeaux des pêcheurs, sur les récifs et sur les côtes des îles, nous guidèrent assez. Le lendemain au matin nous gagnâmes l'entrée; et, comme le vent

soufflait directement contre le fond, un bateau partit pour aller sonder, afin de savoir où l'on pourrait jeter l'ancre. Quand il eut fait le signal, nous serrâmes la pointe sud du canal, et nous mouillâmes dans un emplacement convenable.

Quand les naturels du pays nous virent mouillés, nous fûmes entourés par une foule de leurs pirogues, chargées de cochons et de fruits. Ils échangèrent les fruits contre des clous et des grains de verre; mais nous refusâmes les cochons, car nous en avions déjà plus que ne pouvaient en contenir les vaisseaux. Il fallut cependant en accepter plusieurs, parce que les naturels les plus distingués, qui en avaient amené de petits, avec du poivre, ou de la racine d'éavoa et de jeunes bananiers, les montaient de force dans *la Résolution*, ou les mettaient dans les chaloupes qui étaient sur les côtés, si nous ne voulions pas les prendre à bord. C'est ainsi que ce bon peuple nous accueillait.

J'ai oublié de dire qu'on s'informa beaucoup de Tupia à Huaheine; mais ici chaque insulaire demandait de ses nouvelles, et voulait savoir comment il était mort : en vrais philosophes, il furent satisfaits des raisons que nous leur donnâmes. Ne disant que la vérité, le dernier des matelots racontait l'histoire de la même manière que moi.

Cette île est appelée *O-Raiétéa* par tous les Taïtiens, et dans toutes les îles de la Société; mais les

navigateurs l'ont nommée *Uliétéa*. Par son aspect, elle ressemble beaucoup à celle de Taïti : elle est environ trois fois plus grande que Huaheine ; ses plaines sont beaucoup plus larges, et ses collines plus élevées.

Un chef, nommé Oruwherra, natif de l'île voisine de Borabora [1], vint à bord sur une des pirogues dont on a déjà parlé. Il était très robuste, mais il avait les mains très petites : ses bras piqués représentaient des figures carrées très singulières, et il avait en outre de grandes rayures noires qui traversaient la poitrine, le ventre et le dos. Ses reins et ses cuisses étaient noirs partout. Il tenait à la main des branches vertes, et il offrit un petit cochon en retour duquel il reçut quelques outils de fer.

Nous fîmes une visite en forme à Oréo, chef de cette partie de l'île : nous portions avec nous des présens convenables. On ne nous assujettit à aucune cérémonie au débarquement ; on nous mena tout de suite près de lui. Il était assis dans sa maison au bord de l'eau : il nous y reçut, ainsi que ses amis, avec une extrême cordialité. Il témoigna beaucoup de joie de me revoir : il me demanda la permission de changer de nom, et j'y consentis. Je pense que c'est la plus grande marque d'amitié qu'ils puissent donner à un étranger. Il me parla de Tupia et de

[1] Ou Bolabola.

tous ces messieurs (il se souvint de leurs noms) qui étaient avec moi lors du premier voyage. Après lui avoir offert, ainsi qu'à ses amis, les dons qui lui étaient destinés, nous retournâmes à bord avec un cochon et des fruits : l'après-midi il m'envoya un autre cochon encore plus gros, sans rien demander par forme de reconnaissance. Les échanges pour des fruits, etc., se faisaient surtout le long du vaisseau. Je tâchai d'en acheter à terre; mais je ne réussis pas trop, parce que la plupart venaient des cantons éloignés sur des pirogues, et on les portait directement au vaisseau.

Oréo était d'une taille moyenne, mais très gras: il avait une physionomie pleine d'expression et d'esprit, une barbe clair-semée, d'un brun rougeâtre. Bannissant la cérémonie et l'affectation, il badinait et riait avec nous de très bon cœur. Sa femme était âgée, mais son fils et sa fille ne paraissaient avoir que douze ou quatorze ans : la fille était très blanche; ses traits, et en particulier ses yeux, assez pareils à ceux des Chinois, et son nez très bien fait, ne ressemblaient pas à ceux du reste de la nation : elle était petite, mais toutes les formes de son corps, et en particulier ses mains, avaient de l'élégance et de la grâce. Rien de si engageant que ses manières; et, quand elle sollicitait quelque chose, il n'était pas possible de rien refuser à sa voix douce et agréable.

Le 10 septembre, après déjeuner, nous fîmes, le capitaine Furneaux et moi, une visite au chef, et il ordonna de jouer pour nous une comédie ou *héava* dramatique. Trois tambours composaient la musique : il y avait sept acteurs et une femme, fille du chef. La seule partie amusante de la pièce fut un vol commis par un larron et son complice, d'une manière très adroite, qui montrait assez le génie du peuple pour ce vice. Le vol se découvre avant que le voleur ait le temps d'enlever ce qu'il a pris; il y a ensuite un combat avec des gardes, qui, quoique quatre contre deux, sont chassés de dessus le théâtre, tandis que le voleur et son complice emportent le butin en triomphe. Je fis une grande attention à toute cette partie du drame, et je m'attendais qu'il finirait d'une manière très différente ; car on m'avait dit auparavant qu'on devait jouer *teto* (c'est-à-dire le voleur), et j'avais compris que le vol serait puni de mort ou d'une bonne bastonnade; châtiment, à ce que j'ai appris, qu'ils infligent à ceux qui en sont coupables. Quoi qu'il en soit, les étrangers ne partagent certainement pas les avantages de cette loi, car on les vole avec impunité dans toutes les occasions. Après la pièce nous allâmes dîner à bord, et durant la fraîcheur du soir nous fîmes une nouvelle promenade à terre, et nous apprîmes d'un des insulaires que neuf petites îles, dont deux

sont inhabitées, gisent à l'ouest, à peu de distance de là.

Les vaisseaux étaient environnés d'un grand nombre de pirogues, montées par plusieurs personnages de distinction des deux sexes, qui échangeaient contre deux petits clous des quantités considérables d'étoffe d'écorce de mûrier. Les femmes prisaient beaucoup nos grains de verre, dont elles faisaient des ornemens; mais elles ne voulaient pas les recevoir en échange de leurs fruits, et il fallait donner des clous : les Taïtiens mettaient beaucoup plus de valeur à ces bagatelles.

Le 11, dès le grand matin, Oréo et son fils, jeune homme d'environ douze ans, vinrent me voir. Le dernier m'amena un cochon et des fruits : je lui donnai une hache, et je l'habillai d'une chemise, ce qui lui inspira beaucoup d'orgueil. Ils passèrent quelques heures à bord, et retournèrent ensuite à terre; je débarquai aussi bientôt moi-même, mais dans un autre canton. Le chef, l'apprenant, se rendit auprès de ma chaloupe : il y mit un cochon et une grande quantité de fruits, sans rien dire à personne; et, accompagné de plusieurs de ses amis, il vint dîner à bord avec nous. Après dîner, Oo-ooroo, le principal chef de l'île, me fit une visite, et il nous fut présenté par Oréo. Il apporta un gros cochon en présent : je reconnus son présent par un autre aussi considérable que le sien. Oréo s'occupa lui-

même à acheter des cochons pour moi, car alors nous avions de la place, et il fit des marchés dont j'eus lieu d'être content. Enfin ils prirent tous congé en me faisant promettre que j'irais les voir le lendemain matin : je tins ma parole, et je menai plusieurs officiers et volontaires ; Oréo fit représenter un héava, dans lequel jouaient deux jeunes femmes très jolies.

Le spectacle se donna sur un terrain d'environ vingt-cinq verges de long et de dix de large, renfermé entre deux édifices parallèles l'un à l'autre. L'un était un bâtiment spacieux, capable de contenir une grande multitude de spectateurs, et l'autre une simple hutte étroite, soutenue sur une rangée de poteaux, ouverte du côté où l'on jouait la pièce, mais parfaitement fermée d'ailleurs avec des nattes et des roseaux. L'un des coins était natté de toutes parts : c'est là que s'habillaient les acteurs. Toute la scène était revêtue de trois larges nattes, du travail le plus fini, et rayées en noir sur les bords. Dans la partie ouverte de la petite hutte, nous vîmes trois tambours de diverses grandeurs, c'est-à-dire trois troncs de bois creusés et couverts d'une peau de goulu : quatre ou cinq hommes, qui en jouaient sans cesse avec les doigts seulement, déployaient une dextérité étonnante. Le plus grand de ces tambours, élevé d'environ trois pieds, en avait un de diamètre. Nous étions assis depuis quel-

que temps sous l'amphithéâtre, parmi les plus belles femmes de l'île, quand les actrices parurent : une était Poyadua, fille du chef Oréo; et une seconde, grande et bien faite, qui avait des traits agréables et un beau teint[1]. Leur habit, très différent de celui qu'elles mettaient ordinairement, consistait en une pièce d'étoffe brune de la fabrique du pays, ou une pièce de drap bleu européen, serré avec soin autour de la gorge; une espèce de vertugadin de quatre bandes d'étoffe, alternativement rouges et blanches, portait sur leurs hanches, et de là pendait jusqu'aux pieds; une toile blanche, qui formait un ample jupon, et qui, traînant par terre de tous côtés, semblait devoir les embarrasser dans leurs mouvemens. Le cou, les épaules et les bras étaient découverts; mais la tête était ornée d'une espèce de turban, élevé d'environ huit pouces, fait de plusieurs tresses de cheveux, qu'ils appellent *tamow*, et placées les unes sur les autres en cercles qui s'élargissent vers le sommet. Ils avaient laissé au milieu un creux profond rempli d'une quantité prodigieuse de fleurs très odoriférantes de *gardenia*, ou de jasmin du Cap; mais tout le devant du turban était embelli de trois ou quatre rangs de petites fleurs blanches, qui formaient de petites étoiles, et qui produisaient sur leurs cheveux, très noirs, le même effet que des perles. Elles se mirent

[1] Pour une habitante des îles de la Société.

à danser au son des tambours; et, suivant toute apparence, sous la direction d'un vieillard, qui dansait avec elles, et prononçait plusieurs mots, que, d'après le son de sa voix, nous prîmes pour une chanson. Leurs attitudes et leurs gestes, très variés, allaient quelquefois jusqu'à l'obscénité, mais ils n'offraient point cette grossière indécence que les chastes yeux des Anglaises contemplent à l'opéra. Le mouvement de leurs bras est très gracieux, et l'action continuelle de leurs doigts a quelque chose d'extrêmement élégant. Mais ce qui blessa nos idées de grâce et d'harmonie, c'est l'odieuse coutume de tordre la bouche : elles la tordent d'une si étrange manière, qu'il nous fut impossible de les imiter : elles la retirent d'abord de travers, et ensuite elles jettent tout à coup en avant leurs lèvres, avec des ondulations qui ressemblent à des convulsions subites.

Après avoir dansé environ dix minutes, elles se retirèrent dans la partie de la maison où elles s'étaient habillées; et cinq hommes revêtus de nattes prirent leur place et jouèrent une espèce de drame composé d'une danse peu honnête et d'un dialogue qui avait de la cadence : quelquefois ils se mettaient à crier, en prononçant tous ensemble les mêmes mots. Ce dialogue semblait lié à leurs actions. L'un d'eux s'agenouilla, et un second le battit et lui arracha la barbe, et il répéta la même

cérémonie sur deux autres; mais enfin le cinquième le saisit et le frappa d'un bâton. Ensuite ils se retirèrent tous, et les tambours donnèrent le signal du second acte de la danse, que les deux femmes exécutèrent presque de la même manière que le premier.

Les hommes reparurent de nouveau; les femmes les remplacèrent et finirent le quatrième acte. Elles s'assirent pour se reposer : elles paraissaient très lasses, car elles suaient beaucoup. L'une d'elles ayant de l'embonpoint et de la vivacité dans le teint, ses joues étaient couvertes d'un rouge charmant. La seconde fille d'Oréo excita l'admiration par son jeu, quoiqu'elle se fût fatiguée la veille à jouer le matin et le soir.

L'après-midi, Oo-ooroo, roi de l'île d'Uliétéa, vint, avec Oréo et plusieurs femmes, me faire une visite. L'une des danseuses du matin, Teina, ou Taina-maï, dont nous avions tant admiré le teint, était de ce nombre : nous la jugeâmes alors plus belle qu'avec l'habit incommode qu'elle portait pendant la pièce. Ses cheveux, qui, par bonheur, n'étaient pas coupés, formaient les plus jolies boucles que produise l'imagination d'un peintre, et un ruban de toile blanche placé sans art les coupait sur le devant. Ses yeux étaient pleins de feu et d'expression, et un agréable sourire embellissait encore son visage. M. Hodges prit occasion de faire

son portrait; mais elle était si vive et si remuante qu'il eut peine d'en venir à bout. Au coucher du soleil, nos nobles hôtes retournèrent à terre, enchantés de notre réception. Quelques femmes du peuple restèrent cependant sur nos ponts, et elles ne furent pas moins complaisantes pour les matelots que les Taïtiennes dont on a parlé.

Chose remarquable, ces prostituées ne manquaient pas de vanité: elles ne se donnaient jamais d'autre nom que celui de *tedua* (lady), titre de leurs femmes nobles, et qui s'applique surtout par excellence aux princesses de ces îles. Si la sœur du roi venait à passer tandis que nous étions assis dans une maison à Taïti, les naturels qui nous entouraient étaient avertis de découvrir leurs épaules, par des hommes qui, l'épiant de loin, disaient simplement *tedua harremaï* (la lady vient ici), ou bien *arée:* ce qui, en pareille occasion, dénote toujours quelqu'un de la famille royale. Nos matelots, qui n'entendaient pas la langue, croyaient que leurs dulcinées s'appelaient toutes du même nom : ce qui occasiona de plaisantes méprises.

Le 14, j'avertis le chef que, voulant dîner avec lui, je désirais qu'il fît apprêter deux cochons à la manière de son pays : il donna des ordres en conséquence; et, à une heure, les officiers et les volontaires des deux vaisseaux, M. Forster le fils et moi, nous prîmes du poivre, du sel, des couteaux

et quelques bouteilles de vin. En arrivant à la maison du chef, nous aperçûmes la nappe mise, c'est-à-dire le plancher couvert de feuilles vertes. Nous nous assîmes tout autour. Un homme du peuple apporta bientôt, sur ses épaules, un cochon fumant; il le jeta sur les feuilles et ensuite on apporta l'autre : ils étaient tous les deux si chauds, qu'on pouvait à peine les toucher. La table était garnie d'ailleurs de fruits à pain, chauds, de plantains et d'une grande quantité de noix de coco, destinées à servir de verre. Chacun étant prêt, on se mit à manger sans cérémonie; et il faut avouer, en faveur de leur cuisine, que jamais on n'a rien mangé de plus propre ni de mieux apprêté. Quoiqu'on servît les cochons entiers et que l'un pesât cinquante ou soixante livres, et l'autre le double, toutes les parties étaient également bien cuites, et avaient meilleur goût que s'ils avaient été apprêtés dans la plus célèbre cuisine d'Europe. Le chef et son fils et quelques-uns de ses amis mangèrent avec nous, et on envoyait des morceaux à d'autres assis par derrière; car nous avions une foule autour de nous, et l'on peut dire que nous dînâmes en public.

Les gens du peuple nous demandaient des morceaux d'un ton très suppliant. Les hommes mangeaient de très bon appétit ce qu'on leur donnait; mais les femmes enveloppaient soigneusement leurs tranches, et elles ne les mettaient à leur bouche

que quand elles étaient seules. Leur empressement à répéter les mêmes demandes, et les regards envieux que jetaient les chefs si les Indiennes obtenaient quelque chose, nous convainquirent que ces alimens sont destinés aux riches. Le chef ne manqua pas de boire son verre de Madère à son tour. Il fit de même toutes les autres fois qu'il dîna avec nous, et il n'en fut jamais malade. Les matelots de la chaloupe prirent le reste de notre dîner, et, aidés des naturels qui nous environnaient, ils mangèrent tout. Quand nous nous levâmes, le bas peuple se précipita, afin de recueillir les petits morceaux qui étaient tombés, et pour cela il fouilla toutes les feuilles avec le plus grand soin : d'où je suis porté à croire que, quoiqu'il y ait beaucoup de cochons dans ces îles, ils en mangent fort peu. Quelques-uns de nos messieurs, qui virent tuer et apprêter ces cochons, observèrent que le chef partageait les entrailles, le lard, en dix ou douze parties égales, qu'il donnait ensuite à certaines personnes. Plusieurs insulaires se rendaient chaque jour sur notre bord, et ils aidaient nos bouchers pour avoir les entrailles de nos cochons : c'est peut-être tout ce que le peuple tire de ces animaux. On doit cependant avouer qu'ils prennent un soin extrême de toute espèce de provisions, et qu'ils ne perdent rien de ce qui peut être mangé, surtout en chair et en poisson.

Poréa, le Taïtien qui s'était embarqué avec nous, ne fut pas aussi réservé ici qu'il l'avait été à Huaheine : il amena une de ses nouvelles connaissances dans ma chambre, et ils s'assirent à l'instant pour fabriquer leur boisson. Il en but environ une pinte : il fut mort-ivre en moins d'un quart d'heure, et il resta immobile, étendu sur le plancher; son visage était en feu, et les yeux semblaient lui sortir de la tête. Un sommeil de quelques heures lui rendit la raison, et, dès qu'il l'eut recouvrée, il parut accablé de honte. La plante de poivre passe pour un signe de paix chez tous les habitans de ces îles, peut-être parce que s'enivrer ensemble suppose de la bonhomie. Il paraît cependant que l'ivrognerie y est punie, comme tous les autres excès, par une maladie. Les vieillards, qui y sont sujets, sont maigres; ils ont les yeux rouges, la peau écaillée, et des taches rouges sur toutes les parties du corps : ils avouent que c'est l'effet des boissons fortes, et, suivant toute apparence, de la plante de poivre, qu'ils appellent *ava*, qui engendre la lèpre.

Dès que nous eûmes dîné, la foule, qui nous avait demandé quelques morceaux, sollicita les matelots et les domestiques, qui prirent alors nos places; mais les matelots ne furent généreux que pour le beau sexe, et, se livrant à toute l'indécence de leur caractère, pour chaque morceau de

cochon ils firent mettre les femmes entièrement nues.

L'après-midi on représenta encore une pièce. On avait joué de ces comédies presque tous les jours depuis notre arrivée. On nous admit derrière la scène, et nous vîmes les actrices s'habiller. Elles obtinrent de nous des grains de verre, et nous imaginâmes de les placer nous-mêmes : nous les arrangions avec coquetterie et avec grâce, et elles furent enchantées de nos soins.

Parmi les spectateurs se trouvaient les plus jolies femmes du pays : l'une d'elles était remarquable par le teint le plus blanc que j'aie aperçu sur ces îles. La couleur de son visage ressemblait à celle d'une cire blanche un peu ternie; mais elle paraissait en parfaite santé, et ses beaux yeux et ses beaux cheveux noirs formaient un si charmant contraste, qu'elle excita notre admiration. Elle reçut d'abord un grand nombre de présens, hommage qu'on rendait à sa beauté; ce qui ne fit qu'accroître davantage l'amour de nos colifichets, et elle ne cessa pas de nous importuner tant qu'elle crut qu'il nous restait une seule babiole : un de nos messieurs tenant à sa main un petit cadenas, elle le lui demanda tout de suite. Après l'avoir refusé pendant quelque temps, il consentit à le lui donner, et le mit à son oreille, en l'assurant que c'était là sa véritable place. Elle en fut joyeuse pendant

quelques minutes; mais, le trouvant trop pesant, elle le pria de l'ouvrir et de l'ôter. Il jeta la clef au loin, en lui faisant comprendre que, lui ayant accordé ce qu'elle désirait, si elle en était embarrassée, elle devait supporter cette peine comme un châtiment de son importunité. Elle devint inconsolable, et, pleurant amèrement, elle s'adressa à nous tous en particulier, et elle nous conjura d'ouvrir le cadenas. Quand nous l'aurions voulu, nous ne le pouvions pas. Elle recourut alors au chef, qui, ainsi que sa femme, son fils et sa fille, joignirent leurs prières aux siennes. Enfin on trouva une petite clef pour ouvrir, ce qui termina les lamentations de la pauvre Indienne, et rétablit la paix et la tranquillité parmi tous ses amis. Cette malice, de notre part, produisit un bon effet, car elle guérit les femmes de l'île de la vile habitude de mendier.

Le lendemain, à notre grande surprise, aucun insulaire ne vint à bord. Deux hommes de *l'Aventure* ayant manqué à mes ordres, et passé toute la nuit à terre, je conjecturai d'abord que les naturels du pays les avaient dépouillés, et qu'ils craignaient de s'approcher de nous, de peur que je ne vengeasse cette insulte. Afin d'éclaircir cette affaire, nous nous rendîmes, le capitaine Furneaux et moi, à la maison d'Oréo, où il n'y avait personne : il s'était enfui avec toute sa famille, et tout le voisinage était en quelque sorte désert. Les deux hom-

mes de *l'Aventure* reparurent enfin, et nous apprirent que les Indiens les avaient traités civilement; mais qu'ils ne pouvaient pas rendre raison de leur fuite précipitée. Le petit nombre de ceux qui osaient s'avancer vers nous nous dirent cependant que nos fusils en avaient tué plusieurs et blessé d'autres; ils nous indiquaient les endroits du corps par où étaient entrées les balles. Ce récit me donna de l'inquiétude sur nos gens, qui étaient allés à Otaha: je craignais qu'il ne fût arrivé quelque trouble dans cette île. Pour m'en assurer, je résolus de voir le chef lui-même. Je montai la chaloupe avec un des naturels, et je marchai, le long de la côte au nord, vers l'endroit où l'on nous dit qu'il s'était retiré.

Nous l'aperçûmes bientôt sur une pirogue, et il débarqua avant que je pusse l'aborder. Nous mîmes à terre immédiatement après lui; mais il avait déjà quitté les bords de la mer pour s'enfoncer dans l'intérieur du pays. Nous fûmes cependant reçus par une troupe immense d'insulaires, qui me prièrent de les suivre: un Indien s'offrit même à me porter sur son dos. Comme toute cette histoire me semblait cependant plus mystérieuse que jamais, et que j'étais absolument sans armes, je ne voulus pas m'écarter de la chaloupe: j'y remontai de nouveau, et je continuai d'aller à la piste du chef. J'arrivai bientôt à un endroit où notre guide nous dit qu'il

était. La chaloupe échoua à quelque distance de la côte ; et une femme âgée, d'un air respectable, et qui était l'épouse du chef, vint à notre rencontre. Elle se jeta dans mes bras, et pleura tellement, qu'il ne fut pas possible de lui arracher une seule parole.

Je donnai le bras à cette femme, et je descendis à terre, contre l'avis de mon jeune Taïtien, qui semblait plus effrayé que nous, et qui probablement croyait tout ce que les habitans du pays avaient raconté. Il s'approcha en hâte d'un de mes domestiques, lui rendit la poire à poudre qu'il avait portée jusqu'alors, et dit qu'il allait revenir. Nous l'attendîmes assez long-temps en vain, et enfin nous fûmes obligés de retourner à bord sans lui. Nous ne l'avons pas revu depuis. Les naturels nous donnèrent peu d'éclaircissemens sur sa fuite, et, pour ne point les alarmer de nouveau, j'eus soin de n'en pas parler.

Je trouvai le chef assis à l'ombre d'une maison, devant laquelle il y avait une vaste cour, environné d'une foule d'insulaires. Dès que je l'abordai, il jeta ses bras autour de mon cou, et fondit en larmes. Toutes les femmes et quelques hommes pleurèrent aussi, de sorte que les lamentations devinrent générales. L'étonnement seul m'empêcha de verser des pleurs de mon côté. Il se passa un peu de temps avant qu'aucun d'eux voulût ouvrir

la bouche. Enfin, après bien des questions, tout ce que j'appris, c'est que l'absence de nos bateaux les alarmait : ils pensaient que les Anglais qui les montaient avaient déserté des vaisseaux, et que j'emploierais des moyens violens pour les reprendre. Quand je leur protestai que les chaloupes reviendraient, ils parurent joyeux et satisfaits, et ils convinrent tous, sans exception, que personne n'avait été blessé, ni de leurs compatriotes ni des nôtres : nous reconnûmes ensuite la vérité de ce dernier aveu. Je ne sais pas si ces alarmes eurent le moindre fondement, et, malgré mes recherches, je n'ai pas découvert comment cette consternation universelle prit naissance. Après un séjour d'environ une heure, je retournai à bord : trois des naturels m'accompagnèrent. En voguant le long de la côte, ils annonçaient à tous ceux de leurs compatriotes qu'ils rencontraient que la paix était faite. Ainsi se rétablit la tranquillité, et le lendemain au matin les Indiens se rendirent aux vaisseaux comme à l'ordinaire.

L'après-midi nos bateaux revinrent d'Otaha chargés de plantains, fruits dont nous manquions le plus. Ils avaient débarqué dans une belle baie, sur le côté oriental appelé *O-hamene*. Le pays et ses habitans ressemblent parfaitement aux autres îles de cet archipel. En général les productions végé-

tales et animales y sont les mêmes : quelques-unes seulement y sont plus ou moins abondantes.

En allant chez le chef, nommé O-tah, ils rencontrèrent la foule du peuple, qui s'y rendait pour assister à un héava : ils aperçurent aussi de loin une femme revêtue d'un habit singulier, et toute noire. On leur dit qu'elle accomplissait les rites funéraires, ou qu'elle pleurait un mort. Ils trouvèrent l'arée, qui était un vieillard assis sur une selle de bois, et il en offrit la moitié à mon père. La danse fut bientôt commencée par trois jeunes filles, dont la plus âgée n'avait que dix ans, et la plus jeune cinq. Trois tambours composaient, comme à l'ordinaire, la musique, et dans les intervalles de la danse trois hommes jouèrent une espèce de drame, pantomime qui représentait des voyageurs endormis et des voleurs enlevant adroitement leurs effets.

Pendant la pièce, la foule ouvrit un passage à plusieurs insulaires, qui s'avancèrent deux à deux vers la maison, mais qui s'arrêtèrent à l'entrée. Ils étaient bien habillés : ils avaient des ceintures rouges autour de leurs reins; des bandes de cheveux tressés entouraient leur tête, et toute la partie supérieure de leur corps était nue et ointe d'huile. Les uns étaient des hommes faits, et les autres des enfans. O-tah les appelait *oda-widdee*, et nos messieurs les prirent pour des pleureurs quand

ils parurent. Le terrain, à l'entrée, fut couvert d'une étoffe, qu'on ôta bientôt et qu'on donna au tambour. L'un de ces tambours se querella avec un autre naturel : ils s'arrachèrent les cheveux et se donnèrent de très gros coups. Pour que le spectacle ne s'interrompît pas, on substitua un autre tambour, et les deux combattans furent chassés de la maison. Vers la fin de la danse, les spectateurs ouvrirent un passage, et les oda-widdée parurent encore une fois, mais ils restèrent debout sans faire de cérémonies particulières.

Un grand nombre de pirogues étaient rangées le long de la côte, devant la maison du chef, et dans l'une, couverte d'un toit, il y avait un corps mort, dont on célébrait les funérailles. Nos messieurs furent obligés de placer leurs bateaux un peu plus loin, et ils couchèrent sur leur bord : la nuit fut orageuse, et il plut beaucoup.

Le lendemain ils doublèrent la pointe septentrionale de l'île, toujours accompagnés d'O-tah, et ils virent sur leur route, en dedans du récif, de longues îles basses, couvertes de palmiers et d'autres arbres. Ils achetèrent d'excellentes bananes, et ils dînèrent un peu au-delà au sud, près de la maison du chef de l'île, qui se nommait Boha, et qui la gouvernait en qualité de vice-roi d'O-poonée, roi de Bolabola, qui n'était pas alors dans l'île. Après dîner, on leur vola un sac qui contenait des

clous, quelques miroirs et des grains de verre. Les officiers, assemblés, résolurent d'user de représailles, afin de forcer les Indiens à la restitution : ils commencèrent à prendre un cochon, des nacres de perles et des étoffes; mais il fallut pour cela menacer les insulaires des armes à feu. Ils se divisèrent ensuite : une troupe garda les bateaux, une autre les choses saisies, et plusieurs, avec le lieutenant à leur tête, s'avancèrent dans le pays pour faire des saisies plus considérables. Le vieux chef O-tah les suivit tout effrayé. Les Taïtiens s'enfuyaient devant eux, emmenant leurs cochons au milieu des montagnes. L'officier tira trois coups de fusil pour les épouvanter, et alors un chef, qui avait une jambe et un pied monstrueusement enflés par l'éléphantiasis, vint offrir ses cochons et plusieurs balles d'étoffe. M. Pickersgill se rendit ensuite à la maison de Boba, où il enleva deux boucliers et un tambour. O-tah les quitta le soir, mais il revint bientôt avec le sac volé et la moitié des clous, des grains de verre, etc., qu'il renfermait. Le lendemain, dès le grand matin, on annonça aux Indiens qu'on leur rendrait tout ce qui avait été saisi, s'ils rapportaient le reste des grains de verre et des clous. Ils rencontrèrent bientôt sur leur chemin le chef O-tah, et l'autre attaqué de l'éléphantiasis, qui marchait cependant très bien, et qui montra la plupart des outils de fer, etc., qui

avaient été cachés parmi des buissons : on remit alors les étoffes, les cochons et les boucliers dont on s'était emparé. M. Pickersgill récompensa le maître de la hutte où il avait passé la nuit, et il reconnut aussi, par des présens, la fidélité et l'amitié du vieux chef. Les marchandises qu'il recouvra le mirent en état d'acheter des bananes dans le district d'Hérurua, et ensuite au fond d'une baie appelée *A-poto-poto*, où ils virent qu'il y avait une des maisons les plus vastes de toutes les îles de la Société. Elle était remplie d'habitans et même de différentes familles; elle semblait plutôt un bâtiment public élevé pour servir d'asile aux voyageurs, comme les caravanserails de l'Orient, qu'une habitation particulière.

Ayant pris beaucoup de rafraîchissemens à bord, je me décidai, le 17 septembre, à remettre en mer, et j'en informai le chef, qui me promit de me voir encore avant mon départ. A quatre heures nous commençâmes à démarrer; et, dès qu'il fit jour, Oréo, son fils et quelques-uns de ses amis, vinrent à bord avec plusieurs pirogues chargées de fruits et de cochons. Les Indiens nous disaient: *Tayo, boa atoi* : Je suis votre ami, prenez mon cochon et donnez-moi une hache. Mais nos ponts étaient déjà si remplis, que nous pouvions à peine nous remuer : nous avions à bord des deux vaisseaux entre trois et quatre cents cochons. On nous

en fournit plus de quatre cents à cette île. Les uns pesaient cent livres et davantage; mais les autres pesaient, en général, de quarante à soixante livres. Il n'est pas aisé de dire combien nous en aurions acheté, si nous avions eu de la place pour tous ceux qu'on nous offrit.

Le chef et ses amis ne nous quittèrent que quand nous fûmes sous voile; et, avant de m'embrasser, il me demanda avec instance si je ne reviendrais pas, et, si je pensais à retourner, dans quel temps j'exécuterais mon projet: question que me faisaient journellement plusieurs des insulaires.

Le départ de mon jeune Taïtien ne me laissa pas de regrets, car un grand nombre d'insulaires d'Uliétéa s'offrirent d'eux-mêmes à me suivre. Je jugeai à propos d'en prendre un à bord, âgé de dix-sept ou dix-huit ans. Il s'appelait Œdidée, il était natif de Bolabola, et proche parent d'Opoony, chef de cette île. Je ne le crus pas d'abord capable de renoncer à la vie douce que mènent sur ces îles les personnes de son rang, et, souriant à sa proposition, je lui peignis les fatigues et les peines auxquelles il s'exposait en quittant son pays : j'eus soin de lui parler de la rigueur du climat, de la mauvaise qualité des alimens; mais rien ne put changer sa résolution, et ses amis se joignirent à lui pour me prier de l'emmener. Ceux-ci, au moment où il s'embarqua, vinrent lui faire leurs der-

niers adieux, et ils lui donnèrent des étoffes, et, pour ses provisions de mer, du fruit fermenté, qu'ils aiment passionnément, et qui est une substance extrêmement nourrissante.

Dès que nous fûmes hors du havre, et que nous eûmes fait de la voile, nous apercûmes une pirogue conduite par deux hommes qui nous suivaient. Je mis à la cape : ils se rangèrent aux côtés de *la Résolution*, et ils m'apportèrent, de la part d'Oréo, des fruits grillés et des racines. Je ne les renvoyai pas sans les charger de présens, et je cinglai à l'ouest de conserve avec *l'Aventure*.

§ 14.

Vaisseau espagnol qui relâche à Taïti. État présent des îles. Observations sur les maladies et les coutumes des habitans. Quelques erreurs corrigées concernant les femmes.

Je vais faire une description plus particulière de ces îles : quoique j'aie raconté, avec assez de détail, ce qui nous y est arrivé jour par jour, j'ai cependant omis des particularités encore plus intéressantes.

On nous informa, à notre arrivée à Taïti, qu'un vaisseau de la grandeur de *la Résolution* avait passé trois semaines dans le havre de O-Whaiurua, près de l'extrémité sud-est de l'île; qu'il était parti environ trois mois avant notre relâche, et que quatre naturels du pays s'étaient embarqués sur ce bâti-

ment. Nous conjecturâmes alors que c'était un vaisseau français; mais on nous a assuré depuis au cap de Bonne-Espérance qu'il était espagnol, et qu'on l'avait expédié des côtes d'Amérique. Les Taïtiens se plaignent que l'équipage leur a communiqué une maladie qui, à ce qu'ils disent, affecte la tête, le gosier et l'estomac, et qui enfin les tue. Ils semblent la redouter beaucoup, et ils nous demandaient sans cesse si nous l'avions. Ils distinguaient ce bâtiment par le nom de *pahaï no Peppe* (pirogue de Peppe), et ils appelaient la maladie *apa no Peppe*, comme ils appellent la maladie vénérienne *apa no Pretane* (maladie anglaise), quoiqu'ils conviennent que la frégate de M. de Bougainville l'a portée dans leur île. J'ai déjà remarqué qu'ils pensaient que M. de Bougainville était venu d'Angleterre, ainsi que tous les autres vaisseaux qui ont touché à Taïti [1].

Sans cette protestation des naturels, comme il n'y a pas eu dans l'équipage du capitaine Wallis un seul vénérien, ni pendant sa relâche à Taïti ni après son départ, j'en conclurais que, long-temps avant l'arrivée des Européens, ces insulaires avaient cette maladie ou quelque autre qui lui ressemble beaucoup, car je les ai entendus parler d'Indiens morts avant cette époque d'une maladie que nous

[1] Bougainville a repoussé dans son voyage l'accusation d'avoir porté la syphilis aux Taïtiens.

avons jugée être la vénérienne. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas moins répandue aujourd'hui qu'elle ne l'était en 1769, quand je visitai ces îles pour la première fois. Ils prétendent qu'ils ont des remèdes pour la guérir, et on a lieu de le croire : car la plupart des gens de mon équipage prirent de grandes libertés avec les femmes, et cependant très peu furent infectés, ou ils le furent d'une manière si légère qu'ils s'en débarrassèrent aisément.

L'île de Taïti, qui, en 1767 et 1768, abondait en cochons et en volailles, en avait alors si peu, que j'eus toutes les peines du monde d'engager les propriétaires à nous en vendre quelques-uns. Le petit nombre de ce qui restait semblait appartenir aux rois. Nous ne nous procurâmes que vingt-quatre cochons pendant les dix-sept jours de relâche à cette île : la moitié nous vint des rois eux-mêmes; et je crois qu'il fallut obtenir leur ordre ou leur permission pour qu'on nous vendît les autres. On nous y fournit abondamment d'ailleurs de tous les fruits que produit l'île, excepté du fruit à pain, qui n'était pas de saison, non plus que sur les îles de ce groupe. Nous y prîmes plus de noix de coco et de plantains que d'autres fruits : les derniers, avec quelques ignames et différentes racines, nous tinrent lieu de pain. Nous fîmes aussi une grande provision de pommes, et d'un fruit semblable à une poire, qu'ils appellent *aheeia* : ce fruit est commun

dans toutes les îles. De diverses semences ou graines que les Européens ont portées dans ces îles, aucune n'a réussi excepté celle de la citrouille.

La chair du porc n'a rien de cette saveur fade qui fait qu'on s'en dégoûte sitôt en Europe : nous comparions la graisse à la moelle, et le maigre presque au goût du veau. Les végétaux que mangent les cochons à Taïti semblent être la cause principale de cette différence, et ils peuvent avoir influé même sur l'instinct naturel de ces animaux. Ils sont de cette petite race qu'on appelle communément *chinoise*, et ils n'ont pas ces oreilles pendantes, caractère de l'esclavage, suivant le célèbre M. de Buffon. Ils sont aussi beaucoup plus propres que les cochons d'Europe, et ils ne paraissent pas suivre le singulier usage de se vautrer dans la boue. Il est sûr que ces animaux font partie des richesses réelles des Taïtiens, et nous en vîmes un grand nombre à Oaiti-Piha, quoique les naturels eussent grand soin de nous les cacher. Cependant l'extirpation entière de cette race ne leur causerait pas une grande perte, d'autant plus que maintenant ils appartiennent presque tous aux chefs. Ils ne tuent des cochons que très rarement, et seulement peut-être dans certaines occasions solennelles : mais alors les chefs mangent du porc avec toute la gloutonnerie et la voracité qu'on reproche aux Anglais dans les régals de tortue. Le peuple

en mange à peine quelques morceaux, quoiqu'il ait toute la peine pour les nourrir et les engraisser.

On peut attribuer à deux causes la rareté des cochons à Taïti : d'abord à la quantité qu'on en a consommée, et à celle qu'ont emmenée les vaisseaux qui y relâchent depuis quelques années; et ensuite aux guerres fréquentes que se font les deux royaumes. Nous en connaissons deux depuis 1767 : la paix règne maintenant entre les deux péninsules; mais les Indiens ne semblent pas avoir beaucoup d'amitié les uns pour les autres.

Voilà dans quel état j'ai trouvé Taïti. Les autres îles, c'est-à-dire celle d'Huaheine, d'Uliétéa et d'Otaha étaient plus florissantes que lors de mon premier voyage. Elles ont joui, depuis cette époque, du bonheur de la paix. Il n'y a pas sur la terre d'habitans plus heureux. La nature leur fournit, dans la plus grande profusion, tout ce qui est nécessaire à la vie et plusieurs des choses de luxe.

J'avais quelques raisons de croire que, dans leurs cérémonies religieuses, les naturels font des sacrifices humains. J'allai un jour, avec le capitaine Furneaux, à un morai à Matavaï : nous étions accompagnés, comme dans toutes les autres occasions, d'un homme de mon équipage, qui savait assez bien leur langue, et de plusieurs naturels du pays. J'y trouvai un tupapow, sur lequel étaient un cadavre et des viandes; de sorte que tout promettait du

succès à mes recherches. Je proposai diverses questions relatives aux différens objets que j'avais sous mes yeux : Si les plantains étaient destinés à l'éatua; s'ils sacrifiaient à l'éatua des cochons, des chiens, des volailles, etc.; et l'un des Indiens, qui annonçait de l'intelligence et du bon sens, me répondit qu'oui. Je lui demandai ensuite s'ils sacrifiaient des hommes à l'éatua? Il me répondit : *Taata eno;* c'est-à-dire qu'ils immolaient les méchans hommes (*tiparrai*) en les battant jusqu'à la mort. Je lui demandai en outre s'ils mettaient aussi à mort les hommes bons. Il répondit : Non; seulement les hommes méchans. — S'ils immolaient des éarées. Il me dit qu'ils avaient des cochons à donner à l'éatua, et il répéta de nouveau, *taata eno.* — S'ils immolaient à l'éatua les *towtows* (les domestiques ou les esclaves), qui n'ont ni cochons, ni chiens, ni volailles, mais qui sont des hommes bons. Il me répondit : Non, mais seulement les hommes méchans. Ses réponses à beaucoup d'autres questions que je lui fis semblaient toutes tendre à ce point, que des hommes, pour certains crimes, sont condamnés à être sacrifiés aux dieux, s'ils n'ont pas de quoi se racheter. Cela suppose, ce me semble, qu'en certaines occasions ils jugent les sacrifices humains nécessaires, qu'ils prennent surtout pour victimes les hommes qui, dévoués à la mort par les lois du pays, sont pauvres et de la classe inférieure du peuple.

L'insulaire à qui je proposai mes demandes prit beaucoup de peine afin de m'expliquer les détails de cette coutume; mais nous ne savions pas assez la langue pour le comprendre parfaitement. Omaï m'a appris depuis, qu'ils sacrifient des hommes à l'Être suprême. Suivant lui, les victimes dépendent du caprice du grand-prêtre, qui, dans les assemblées solennelles, se retire seul au fond de la maison de Dieu, et y passe quelque temps. En sortant, il annonce au peuple qu'il a vu le grand Dieu et conversé avec lui (ce pontife jouit seul de ce privilége), qu'il demande un sacrifice humain, et qu'il désire une telle personne présente, contre laquelle le prêtre a vraisemblablement de la haine. On tue sur-le-champ cet infortuné, et il périt ainsi victime du ressentiment du grand-prêtre, qui, sans doute, au besoin, a assez d'adresse pour persuader que le mort était un méchant. Si j'en excepte les cérémonies funéraires, j'ai recueilli de la bouche des autres tout ce que je sais de leur religion; et, comme les Européens qui se croient les plus habiles dans leur langue ne l'entendent qu'imparfaitement, on n'est encore assuré de rien sur cette matière.

La liqueur qu'ils font avec la plante appelée *ava ava* s'exprime de la racine et non des feuilles, comme le dit la relation de mon premier voyage. La manière de la préparer est aussi simple qu'elle est dégoûtante pour un Européen. Plusieurs per-

sonnes mâchent ces racines jusqu'à ce qu'elles soient molles et tendres, et ensuite elles les crachent dans un même plat de bois ou dans un autre vase : quand ils en ont mâché une quantité suffisante, ils y mettent plus ou moins d'eau, suivant que la racine est plus ou moins forte ; dès que le jus est ainsi délayé, on le passe à travers une étoffe fibreuse, qui tient lieu de pressoir : la liqueur est ensuite potable ; elle se fait toujours au moment où on veut la boire. Elle a un goût de poivre ; elle est un peu insipide. Quoiqu'elle soit enivrante, je ne l'ai vue qu'une fois produire cet effet : les naturels en prennent communément avec modération et peu à la fois. Ils mâchent souvent cette racine, comme les Européens mâchent du tabac, et ils avalent leur salive.

Ceux qui ont représenté les femmes de Taïti et des îles de la Société comme prêtes à accorder les dernières faveurs à tous ceux qui veulent les payer ont été très injustes envers elles : c'est une erreur. Il est aussi difficile dans ce pays que dans aucun autre d'avoir des privautés avec les femmes mariées et avec celles qui ne le sont pas, si on en excepte toutefois les filles du peuple ; et même, parmi ces dernières, il y en a beaucoup qui sont chastes. Il est très vrai qu'il y a des prostituées, ainsi que partout ailleurs : le nombre en est peut-être encore plus grand ; et telles étaient les femmes qui venaient à bord de nos vaisseaux, ou dans le camp que nous

avions sur la côte. En les voyant fréquenter indifféremment les femmes chastes et les femmes du premier rang, on est d'abord porté à croire qu'elles ont toutes la même conduite, et qu'il n'y a entre elles d'autre différence que celle du prix. Il faut avouer qu'une prostituée ne leur paraît pas commettre des crimes assez noirs pour perdre l'estime et la société de compatriotes. Enfin un étranger qui arrive en Angleterre pourrait, avec autant de justice, accuser d'incontinence toutes nos femmes, s'il les jugeait d'après celles qu'il voit à bord des vaisseaux dans un de nos ports, ou dans les couloirs de Covent-Garden ou de Drury-Lane. Je conviens qu'elles sont toutes fort versées dans l'art de la coquetterie, et qu'elles se permettent toutes sortes de libertés dans leurs propos : il n'est donc pas étonnant qu'on les ait accusées de libertinage.

DEUXIÈME SECTION.

DEPUIS NOTRE DÉPART DES ÎLES DE LA SOCIÉTÉ JUSQU'A NOTRE RETOUR DANS CES ÎLES ET NOTRE DÉPART POUR LA SECONDE FOIS.

§ 1.

Passage d'Uliétéa aux îles des Amis. Découverte de l'île d'Hervey, et récit des incidens survenus à Middelbourg.

En quittant Uliétéa, je portai le cap à l'ouest un peu au sud, afin de sortir de la route des premiers navigateurs, et d'entrer dans le parallèle des îles de Middelbourg et d'Amsterdam; car je me proposais de marcher vers ces îles, et d'y toucher, si je le trouvais convenable, avant de me rendre à la Nouvelle-Zélande. En général je mis en panne toutes les nuits de peur de passer quelques terres sans les voir.

Après un mois de séjour à Taïti, nous ne ressentions plus aucun effet de notre première campagne, qui avait été si pénible. Nous étions tous forts, bien portans et pleins de courage, et il n'y avait pas un seul scorbutique sur les deux vaisseaux. Les volailles, les chiens, les bananes et les autres fruits que nous emportions nous promettaient la santé pour un long temps.

Œdidée, le jeune insulaire que nous avions pris sur notre bord, fut très attaqué du mal de mer dès que nous fûmes au large; cependant, comme nous regardions le pic élevé de Bolabola, il eut assez de force pour nous dire : Je suis né sur cette île, et je suis proche parent d'O-Poonée, le grand roi qui a conquis O-Tahah et Uliétéa. Il nous avertit en même temps que son véritable nom était Mahine, mais qu'il l'avait changé pour celui d'Œdidée, avec un chef d'Eiméo; usage commun dans toutes ces îles, ainsi qu'on l'a remarqué ailleurs. O-Poonée était alors, suivant ce qu'il nous apprit, à Mowrua, île que nous passâmes l'après-midi. Elle est composée d'une seule montagne de forme conique qui s'élève en pointe aiguë; et, d'après le rapport des habitans d'Uliétéa, ses productions sont les mêmes que celles des autres îles de ce groupe.

Notre jeune ami ne recouvra son appétit que le lendemain : il mangea un morceau d'un dauphin qui pesait vingt-huit livres, et qui avait été pris par un des matelots. On lui proposa de le lui apprêter tout de suite, mais il nous assura qu'il était beaucoup meilleur cru : on lui donna un vase rempli d'eau de mer, dans lequel il trempa la chair comme dans une sauce; il mangea avec un grand plaisir : en place de pain, il mordait alternativement dans une balle de maheï, ou pâte de fruit à pain.

Avant de s'asseoir pour prendre son repas, il eut soin de séparer deux petits morceaux de poisson et de maheï, qu'il offrit à l'éatua ou à la divinité, prononçant en même temps quelques mots, que nous jugeâmes être une courte prière. Il fit la même cérémonie deux jours après, quand il mangea du goulu de mer cru ; ce qui prouve que ses compatriotes ont des principes de religion.

Le 23, à dix heures du matin, on vit du haut des mâts une terre composée de trois ou quatre petits îlots réunie par des brisans comme la plupart des îles basses. Ils ont une forme triangulaire et environ six lieues de circuit. Ils sont couverts de bois, parmi lesquels on remarque plusieurs cocotiers. A l'aide de nos lunettes nous observâmes que la côte était sablonneuse, mais revêtue çà et là de verdure, et probablement de lianes, communes à ces climats.

Rien n'annonçait des habitans, et j'ai lieu de croire qu'il n'y en a point. La position de cette île, qui gît par 19 degrés 18 minutes de latitude sud, et 158 degrés 54 minutes de longitude ouest, ne diffère pas beaucoup de celle que M. Dalrymple assigne à la Dezana. Mais, comme il n'est pas aisé de reconnaître si c'est la même, je l'ai nommée *île d'Hervey*, en l'honneur du capitaine Hervey, un des lords de l'amirauté.

Le 1er octobre nous vîmes l'île de Middelbourg,

à la distance de quatre lieues : nous apercevions en même temps une autre terre dans le nord-ouest. Le lendemain, à la pointe du jour, nous arrivâmes sur le côté sud-ouest de Middelbourg; et, marchant entre ce côté et une petite île, nous trouvâmes un canal net et large de deux milles.

Nous apercevions des plaines au pied des collines et des plantations de jeunes bananiers dont les feuilles, d'un vert éclatant, contrastaient avec les teintes diverses des différens arbrisseaux et la couleur brune des cocotiers qui semblait être l'effet de l'hiver. Le jour ne faisant que de poindre, la lumière était si faible, que nous vîmes plusieurs feux briller entre les bois; et peu à peu nous distinguâmes les insulaires qui marchaient le long de la côte. Les collines basses, et moins élevées au-dessus du niveau de la mer que l'île de Wight, étaient ornées de petits groupes d'arbres répandus çà et là, à quelque distance; et l'espace intermédiaire paraissait couvert d'herbages, comme la plupart des cantons de l'Angleterre. Bientôt les habitans lancèrent leurs pirogues à la mer, et ramèrent de notre côté. Un Indien arriva à bord, et nous présenta une racine de poivrier enivrant des îles de la mer du Sud, et, après avoir touché nos nez avec cette racine, en signe d'amitié, il s'assit sur le pont sans proférer un seul mot. Je lui offris un clou, et à l'instant il le tint élevé au-dessus de sa

tête, en prononçant *sagafetaï*, mot que nous prîmes pour un terme de remercîment. Il était nu jusqu'à la ceinture, et, de la ceinture, une pièce d'étoffe semblable à celles de Taïti, mais enduite d'une couleur brune et d'une forte colle qui la rendait raide et propre à résister à la pluie, lui pendait jusqu'aux genoux. Il était d'une taille moyenne et d'un teint châtain, assez pareil à celui des Taïtiens ordinaires, et ses traits avaient de la douceur et de la régularité. Il portait sa barbe coupée ou rasée; ses cheveux noirs et frisés en petites boucles, et brûlés à la pointe. On distinguait sur chacun de ses bras des taches circulaires à peu près de la grosseur d'un écu, composées de plusieurs cercles concentriques des points tatoués à la manière des Taïtiens, mais qui n'étaient pas noirs. On remarquait encore d'autres piqûres noires sur son corps. Un petit cylindre était suspendu à chacun des trous de son oreille, et sa main gauche manquait du petit doigt. Il garda le silence pendant un temps considérable; mais d'autres insulaires, qui arrivèrent après lui, furent plus communicatifs, et, ayant accompli la cérémonie de toucher les nez, ils parlèrent un langage inintelligible pour nous.

De nouvelles pirogues, montées chacune par deux ou trois hommes, s'avancèrent aussi hardiment vers nous, et quelques-uns des Indiens en-

trèrent sur notre bord sans hésiter. Cette marque de confiance me donna une bonne opinion des insulaires, et me détermina à relâcher parmi eux si cela était possible. Je fis des bordées, et je trouvai enfin un bon mouillage. Dès qu'on eut jeté l'ancre nous fûmes entourés par un grand nombre de pirogues remplies d'Indiens qui nous apportèrent des étoffes, des outils, etc., qu'ils échangèrent contre des clous. Ils faisaient beaucoup de bruit : chacun montrait ce qu'il avait à vendre, en criant pour attirer des acheteurs. Leur langage n'est pas désagréable, mais ils prononçaient sur une espèce de ton chantant tout ce qu'ils disaient. Plusieurs vinrent sur le pont, un entre autres, que je reconnus pour un chef, à l'autorité qu'il semblait avoir sur les autres, et je lui donnai en présent une hache, des clous de fiche, et d'autres choses qui lui causèrent une grande joie. Je gagnai ainsi l'amitié de ce chef, qui se nommait Tioony. Il admirait beaucoup nos étoffes et nos toiles anglaises ; il donnait ensuite la préférence à nos outils de fer. Son maintien était très libre et très déterminé ; car il entra dans la grande-chambre et partout où nous jugeâmes à propos de le conduire.

Je m'embarquai bientôt sur deux chaloupes avec plusieurs personnes de nos équipages, et accompagné de Tioony, qui nous conduisit dans une petite crique, formée par les rochers, directement

en travers des vaisseaux, et où le débarquement était fort aisé, et les bateaux à l'abri de la houle. Une foule immense d'Indiens poussèrent des acclamations à notre arrivée sur la côte. Il n'y en avait pas un seul qui eût un bâton, ou quelque arme à la main, signe indubitable de leurs dispositions pacifiques. Ils se serraient de si près autour de nos bâtimens, en offrant d'échanger des étoffes de leur pays et des nattes contre des clous, qu'il fallut un peu de temps avant de trouver de la place pour notre débarquement. Ils semblaient plus empressés à donner qu'à recevoir; car ceux qui ne pouvaient pas s'approcher assez nous jetaient par-dessus les têtes des autres des balles entières d'étoffes, et ils se retiraient sans rien demander ou rien attendre. Un grand nombre d'hommes et de femmes, entièrement nus, nageaient à côté de nous en élevant d'une main des anneaux d'écaille de tortue et des hameçons de nacre de perle qu'ils voulaient vendre.

Enfin le chef les fit ouvrir à droite et à gauche, et il y eut assez de place pour que nous descendissions à terre. Ils nous portèrent hors de nos chaloupes sur leur dos. Le chef nous mena ensuite à son habitation, agréablement située à environ trois cents verges de la mer, au fond d'une belle prairie, et à l'ombre de quelques shaddecks. On voyait au fond la mer et les vaisseaux à l'ancre; derrière et

de chaque côté, on apercevait de jolies plantations qui annonçaient la fertilité et l'abondance. Il y avait dans un coin de la maison une cloison mobile d'osier, toute dressée; et, par les signes des habitans, nous jugeâmes qu'elle séparait les lieux où ils couchent. Le plancher était couvert de nattes sur lesquelles nous nous assîmes, et les naturels, s'asseyant aussi en dehors, nous environnèrent d'un cercle. On avait apporté nos cornemuses, et j'ordonnai d'en jouer. Le chef de son côté commanda à trois jeunes femmes de chanter, ce qu'elles firent de bonne grâce : comme je leur offris à chacune un présent, toutes les autres se mirent dans l'instant à les imiter. Leur chant était musical et harmonieux, et il n'avait rien de faux ni de désagréable : il était plus savant que celui des Taïtiens. Les chanteuses battaient la mesure en glissant le second doigt sur le pouce, tandis que les trois autres doigts restaient élevés. Durant ce concert un vent léger embauma l'air d'un parfum délicieux. Nous ne découvrîmes pas d'abord d'où cela provenait; mais, apercevant enfin des arbres touffus derrière la maison, nous reconnûmes qu'étant de l'espèce des orangers et couverts de fleurs blanches, ils répandaient cette bonne odeur. Bientôt on nous offrit des fruits de ces arbres.

Après avoir été assis quelque temps, nous demandâmes à être menés dans une des plantations

voisines où le chef avait une autre maison. On nous y donna à manger des bananes et des noix de coco, et on nous offrit à boire une liqueur extraite devant nous du jus d'éava. On nous présenta d'abord des morceaux de racine à mâcher; mais, comme nous priâmes qu'on nous dispensât de prendre part à cette opération, d'autres la firent pour nous. Quand ils eurent assez mâché de racines, ils les mirent dans un grand vase de bois, et ensuite ils y versèrent de l'eau de la manière qu'on a déjà expliquée. Dès que la liqueur exprimée fut potable, ils plièrent des feuilles vertes, et fabriquèrent ainsi des coupes qui tenaient près d'une demi-pinte; et chacun de nous en reçut une entièrement pleine. Je fus le seul qui en goûtai : la façon dont on venait de la préparer avait éteint la soif de nos messieurs. Le bol cependant fut bientôt vidé, et les hommes et les femmes ne manquèrent pas d'y puiser. Je remarquai qu'ils ne se servaient pas deux fois de la même coupe; et deux personnes ne burent jamais dedans.

Cette maison était située à un coin de la plantation que nous examinâmes attentivement, et il y avait au devant une espèce de cour où nous nous assîmes. Des arbres fruitiers répandaient leurs branchages tout autour, et formaient un ombrage charmant.

Les naturels venaient de nous accueillir au ri-

vage avec la plus grande amitié, et un peuple qui aurait connu nos bonnes intentions ne nous aurait pas reçus d'une façon plus cordiale. Ces aimables insulaires n'avaient jamais vu d'Européens, et une tradition très imparfaite pouvait seule leur rappeler le voyage de Tasman. Toute leur conduite annonçait un caractère franc et généreux, sans basse défiance : les femmes de leur côté ne nous firent pas moins de caresses, et elles nous témoignèrent par leurs regards et leur sourire que nous étions les bienvenus.

Leurs arts, leurs manufactures et leur musique, sont plus perfectionnés que sur les îles de la Société; mais les Taïtiens semblent avoir plus d'étoffes, plus d'opulence et plus de luxe, des habitations plus spacieuses et plus commodes. S'ils ne jouissent pas des dons de la nature avec autant de profusion que les Taïtiens, ils en jouissent peut-être avec plus d'égalité. Les vieillards et les jeunes gens, les hommes et les femmes nous embrassaient, baisaient nos mains avec l'effusion la plus cordiale, les mettaient sur leur sein, en jetant sur nous des regards d'affection qui nous attendrissaient.

Leur corps est très bien proportionné, et le contour de leurs membres fort agréable : ils sont cependant plus musculeux que les Taïtiens, peut-être parce qu'ils font plus usage de leurs forces

dans les travaux de l'agriculture et des arts. Leurs traits, qui ont de la douceur et de la grâce, diffèrent de ceux des Taïtiens en ce qu'ils sont plus oblongs qu'arrondis : leur nez est aussi plus aquilin, et leur lèvre moins grosse. En général la hauteur des femmes est moindre de quelques pouces que celle des hommes; mais elles ne sont pas aussi petites que les femmes du peuple à Taïti et aux îles de la Société. De la tête à la ceinture leur corps pourrait servir de modèle aux artistes, et leurs bras et leurs mains ont toute la délicatesse de ceux des Taïtiennes; mais elles ont comme elles des jambes et des pieds trop gros. Nous n'étions pas frappés de cette différence de teint et de grosseur qui nous indiquait sur-le-champ à Taïti les personnes d'un rang élevé. Le chef qui nous vint voir à bord avait le même habillement que le peuple : rien d'ailleurs ne le distinguait, et nous ne reconnûmes sa supériorité que par l'obéissance avec laquelle on accomplissait ses ordres.

Leur peau était piquée et noircie comme celle des autres insulaires de ces mers; mais (et c'est ce qui nous étonna,) ils tatouent les parties les plus délicates de leur corps : cette opération est pénible et même, dit-on, fort dangereuse sur le gland.

Parmi les hommes qui n'étaient pas entièrement nus, les uns avaient un morceau d'étoffe autour des reins, et d'autres portaient un vêtement qui

ressemblait à peu près à celui des femmes, c'est-à-dire une longue pièce d'étoffe peinte en échiquier, comme nos étoffes à fleur. Plusieurs se couvraient, en place d'étoffe, de nattes extrêmement bien travaillées. Un coquillage de nacre de perles attaché à un collier pendait souvent sur la poitrine des hommes : les femmes avaient aussi des colliers de plusieurs rangs de petits coquillages, entremêlés de graines ou de dents de poisson : les oreilles de la plupart étaient percées chacune de deux trous remplis de cylindres, peints et vernissés en rouge, ou de différentes couleurs, mais par compartimens réguliers.

Ils se servaient de peignes extrêmement propres et très bien ornés, composés de petites dents plates d'environ cinq pouces de long, d'un bois jaune, pareil au buis, et jointes ensemble avec beaucoup d'élégance par un tissu de fibres de noix de coco, de couleur naturelle, ou teintes en noir.

Ils possèdent des massues de toutes sortes de façons, et la plupart si pesantes que nous ne pouvions pas les soulever d'une main. La forme la plus commune est la quadrangulaire : elles présentent alors un rhomboïde à l'extrémité, et elles s'arrondissent ensuite du côté du manche. Plusieurs étaient plates, pointues, ou ressemblaient à une spatule: d'autres avaient de longs manches, etc., etc. La plupart offraient différens modèles de ciselure et

de sculpture, ouvrages d'un long travail, et d'une patience incroyable. Les compartimens divers étaient remarquables par une régularité qui nous surprenait, et la surface des massues unies aussi polie que si elles avaient été faites en Europe avec les meilleurs outils. Leurs lances étaient de même bois et travaillées aussi soigneusement. La construction des arcs et des traits est particulière. L'arc, long de six pieds, et à peu près de l'épaisseur du petit doigt, forme une légère courbe quand il est relâché; la partie convexe est cannelée d'un sillon profond, dans lequel la corde se place, et qui est quelquefois assez large pour contenir le trait fait de bambou, long de six pieds et de bois dur à la pointe. Quand ils veulent bander l'arc, au lieu de le tirer de manière à en augmenter la courbure naturelle, ils le tirent en sens contraire, de façon qu'il devient parfaitement droit, et qu'il forme ensuite la courbe de l'autre côté. Ainsi la corde n'a jamais besoin d'être tendue : le trait acquérant une force suffisante par le changement de la position naturelle de l'arc, le recul n'est jamais assez violent pour faire mal au bras.

L'immense quantité d'armes que nous aperçûmes répond très mal au caractère pacifique qu'annonçait leur conduite à notre égard, et même que montrait leur empressement à nous les vendre. Il est probable qu'ils ont des querelles entre eux, ou

qu'ils font la guerre aux îles voisines, mais leur conversation ou leurs signes ne nous ont rien appris qui puisse jeter du jour sur cette matière.

Ils nous vendirent tout ce que nous voulûmes pour de petits clous, et même pour des grains de verre; mais, relativement à la rasade, leur goût diffère de celui des Taïtiens, car les derniers choisissent toujours celle qui est transparente, tandis que le peuple d'Ea-Cowhe ne prenait que des grains noirs ou opaques, avec des rayures rouges, bleues et blanches.

A midi nous retournâmes dîner à bord avec le chef. Il s'assit à table, mais il ne mangea rien : ce qui était d'autant plus extraordinaire, que nous avions du porc frais rôti. Après dîner nous allâmes une seconde fois à terre, et nous fûmes encore reçus par une foule d'Indiens. M. Forster, M. Sparrman, et quelques-uns de nos officiers et volontaires se promenèrent dans l'intérieur du pays.

Cette île nous donna l'idée des bosquets enchantés sur lesquels les romanciers répandent toutes les beautés imaginables. Il ne serait pas possible en effet de trouver un coin de terre plus favorable à la retraite, s'il y avait une fontaine limpide ou un ruisseau ; mais malheureusement l'eau est la seule chose qui manque à cette île agréable. Je découvris, dans une excursion, une promenade couverte qui menait à une prairie, au fond de laquelle

nous aperçûmes une petite montagne et deux huttes par-dessus. Des bambous plantés en terre à la distance d'un pied les uns des autres, environnaient la colline, et l'on voyait sur le devant plusieurs casuarinas. Les naturels qui nous accompagnèrent ne voulaient point en approcher. Après nous être avancés seuls, nous regardâmes avec beaucoup de peine dans les huttes, parce que l'extrémité du toit n'était pas à plus d'un palme du terrain. L'une renfermait un cadavre qu'on y avait déposé depuis peu; mais l'autre était vide. Ainsi le casuarina ou le bois de massue (*toà*) annonce les cimetières à Middelbourg comme aux îles de la Société. Sa couleur gris-brun, ses branches longues et touffues, dont les feuilles clair-semées se penchent tristement vers la terre, conviennent à ces lieux mélancoliques autant que le cyprès. Il est donc probable que les mêmes idées, qui ont consacré le dernier arbre sur la tombe des morts dans une partie du monde, engagent les habitans de ces régions à employer les premiers au même usage.

Dans toute notre promenade nous ne rencontrâmes que quelques insulaires qui passèrent près de nous sans trop nous regarder. L'explosion et l'effet de nos fusils n'excitèrent ni leur admiration ni leur crainte. Ils ne montraient, à notre égard, aucun autre sentiment que celui de la bienveillance et de la courtoisie. Les femmes, réservées en général,

repoussaient avec dégoût les entreprises indécentes des matelots : quelques-unes cependant se montrèrent plus libres, et nous appelèrent à elles par des gestes très lascifs.

On nous conduisit, le capitaine Furneaux et moi, à la maison du chef, où l'on nous offrit des fruits et des légumes qui avaient été cuits à l'étuvée. Comme nous venions de dîner, nous ne mangeâmes pas beaucoup; mais Œdidée et Omaï, l'Indien qui était à bord de *l'Aventure*, firent honneur au festin.

Nous allâmes voir ensuite plusieurs plantations bien disposées et renfermées par des haies de roseaux construites fort proprement. Nous les trouvâmes en bon ordre et agréablement diversifiées par des arbres fruitiers, des racines, etc. Le chef eut grand soin de nous faire connaître que la plupart lui appartenaient. Des cochons et de très grosses volailles, les seuls animaux domestiques que nous vîmes, couraient près de quelques-unes des maisons et dans les sentiers qui séparaient les plantations; mais les propriétaires ne semblaient pas disposés à nous en vendre. Aucun d'eux ne nous offrit en échange des fruits ou des racines; ce qui m'inspira la résolution de quitter cette île, et de relâcher à celle d'Amsterdam.

Le soir ramena tout le monde à bord : chacun était enchanté du pays et de l'accueil de ses habi-

tans qui semblaient se disputer les uns les autres pour faire ce qu'ils pensaient devoir nous causer le plus de plaisir. Nos vaisseaux furent remplis toute la journée d'Indiens qui conclurent des échanges avec ceux de nous qui demeurèrent à bord; et il y eut dans ces marchés tout l'ordre possible. Je fus fâché que la raison ne me permît pas de rester plus longtemps parmi eux. Le lendemain, dès le grand matin, tandis que les vaisseaux mettaient sous voiles, j'allai à terre avec le capitaine Furneaux et M. Forster, afin de prendre congé du chef. Il vint à notre rencontre sur le rivage : il voulait nous conduire à sa maison; mais nous le priâmes de s'en dispenser. Nous nous assîmes sur l'herbe, et nous y passâmes environ une demi-heure, au milieu d'une foule considérable d'insulaires. Après avoir présenté au chef un riche don, et entre autres choses différentes graines de jardin, je tâchai de lui faire comprendre que nous nous en allions; ce qui ne parut pas du tout l'émouvoir. Il monta dans notre chaloupe, accompagné de deux ou trois de ses sujets, afin de nous ramener au vaisseau; mais, voyant *la Résolution* sous voiles, il fit venir une de ses pirogues, et il retourna à terre. Tandis qu'il fut sur notre bord, il continua à échanger des hameçons contre des clous, et il s'appropria lui seul tout le commerce; mais, quand il était à terre, je ne le vis jamais faire le moindre échange.

§ 2.

Arrivée des vaisseaux à Amsterdam. Description d'une espèce de temple. Incidens survenus durant notre relâche sur cette île.

Dès que je fus à bord, je mis le cap sur l'île d'Amsterdam. Les insulaires étaient si peu effrayés de nous, que trois pirogues vinrent à notre rencontre jusqu'au milieu du chemin entre les deux îles. Ils firent inutilement tous leurs efforts pour monter sur *la Résolution;* mais nous ne diminuâmes pas de voiles, et la corde que nous leur jetâmes s'étant brisée, ils tentèrent de monter sur *l'Aventure.* Leur entreprise cependant n'eut pas un meilleur succès. Nous rangeâmes la côte sud-ouest d'Amsterdam, à un demi-mille du rivage, sur lequel brisait une houle très grosse. Nous examinâmes, à l'aide de nos lunettes, l'aspect de l'île, dont chaque partie semblait couverte de plantations. La plus haute élévation au-dessus du niveau de la mer ne semblait pas être de plus de six ou sept verges perpendiculaires. Nous aperçûmes quatre naturels courant le long de la grève, et déployant de petits pavillons blancs, que nous prîmes pour des symboles de paix, et nous leur répondîmes en hissant le drapeau de saint George. Trois insulaires de Middelbourg, qu'on avait laissés, je ne sais comment, à bord, nous quittèrent alors, et allèrent à la nage

sur la côte : ils ne savaient pas que je voulais m'arrêter à cette île, et ils n'avaient point envie, comme on peut le croire, de s'embarquer avec nous.

Dès que nous eûmes découvert la côte occidentale, plusieurs pirogues, montées chacune par trois hommes, vinrent à notre rencontre. Les Indiens s'avancèrent hardiment sous les flancs des vaisseaux; ils nous présentèrent quelques racines d'éava, et montèrent ensuite à bord sans autre cérémonie. Ils nous invitaient, par tous les signes d'amitié qu'ils purent imaginer, d'aller dans leur île; ils nous indiquaient un mouillage, et nous mouillâmes en effet dans la rade Van-Diémen. Ils remplissaient alors nos bâtimens : les uns étaient venus en pirogues; d'autres accouraient à la nage; mais, ainsi que ceux de l'île de Middelbourg, ils apportèrent des étoffes, des nattes, des outils, des armes et des ornemens, que nos matelots achetèrent avec leurs propres habits. Comme l'équipage se fût ressenti bientôt de ce trafic, je défendis d'acheter aucune curiosité.

Cet ordre produisit un bon effet; car les naturels, voyant que nous ne voulions absolument que des comestibles, nous apportèrent des bananes et des noix de coco en abondance, des volailles et des cochons, et ils les échangèrent contre de petits clous et des étoffes d'Europe : ils donnaient un cochon ou une volaille pour les plus mauvaises guenilles. M. Forster acheta plusieurs jolis perroquets,

des pigeons et des tourterelles très bien apprivoisés. Œdidée, de son côté, fit emplette de plumes rouges, qui, à ce qu'il nous assura, auraient une valeur extraordinaire à Taïti et aux îles de la Société : elles étaient communément attachées à leurs tabliers de danse, ou à des diadèmes de feuilles de bananes. Il nous montra, avec un air d'extase tout-à-fait admirable, que la plus petite de ces plumes, large de deux ou trois doigts, suffirait pour payer le plus gros cochon de son île.

Je descendis à terre, accompagné du capitaine Furneaux, de M. Forster, et de plusieurs des officiers, et d'un chef indien nommé Attago, qui s'était attaché à moi dès le premier moment de son arrivée à bord, avant que nous fussions mouillés. Je ne sais point comment il découvrit que j'étais le commandant, mais il est sûr qu'il ne fut pas long-temps sur le pont avant de me choisir parmi tous nos messieurs pour me faire un présent d'étoffes, et d'autres choses qu'il avait avec lui ; et, pour nous donner un grand témoignage d'amitié, nous changeâmes mutuellement de nom : coutume qui s'observe à Taïti et aux îles de la Société. Attago nous conduisit à une crique étroite, où nous débarquâmes à pied sec sur la grève, en présence d'une foule nombreuse d'Indiens, qui nous reçurent d'une manière aussi amicale qu'à Middelbourg. Immédiatement après, tous nos messieurs, accom-

pagnés de quelques naturels, pénétrèrent dans l'intérieur du pays; mais la plupart des Indiens restèrent avec le capitaine Furneaux et moi. Nous nous amusâmes à leur distribuer des présens, et surtout à ceux que me désignait Attago. Ces derniers ne formaient pas un grand nombre, et je reconnus dans la suite qu'ils étaient d'un rang supérieur au sien. Il paraissait cependant alors le personnage principal, et on lui obéissait.

Après quelques momens passés à l'ombre, nous témoignâmes le désir d'examiner l'intérieur des terres. Le chef, comprenant ce que nous voulions, nous mena le long d'un sentier qui débouchait dans une prairie ouverte, à l'un des côtés de laquelle on voyait une espèce de temple construit sur une montagne élevée par les hommes, à environ seize ou dix-huit pieds au-dessus du niveau ordinaire. Sa forme est oblongue, et elle est entourée d'une muraille et d'un parapet de pierre d'environ trois pieds de hauteur. De cette muraille, la montagne, qui s'élève insensiblement, est couverte d'un vert gazon. Au sommet se trouve le temple, de la même forme que la montagne, d'environ vingt pieds de longueur, et de quatorze ou seize de large. Avant d'arriver au haut, chacun s'assit sur le gazon, à environ cinquante ou soixante verges du front du temple. Trois vieillards, qui en sortirent ensuite, vinrent se placer entre nous et l'entrée, et ils commencè-

rent une harangue que je pris pour une prière, car ils l'adressaient directement du côté du temple. Cette prière dura environ dix minutes; ensuite les prêtres, car je jugeai que ces Indiens l'étaient, s'assirent parmi nous, et nous leur offrîmes en présent ce que nous avions. Leur ayant fait signe que nous désirions voir le dedans de la maison de Dieu, mon ami Attago se leva sur-le-champ; il nous y conduisit sans la moindre répugnance, et il nous donna pleine liberté d'en observer toutes les parties.

Nous trouvâmes au fond deux escaliers de pierre qui conduisent au sommet de la muraille. La montée au temple est douce, et il y a tout autour un chemin de beau sable. Ce temple est construit, à tous égards, de la même manière que leurs habitations, c'est-à-dire avec des poteaux et des solives, et couvert de feuilles de palmier. Les bords descendent à environ trois pieds de terre, et cet espace est rempli par de grosses nattes serrées, faites de feuilles de palmier, et qui ressemblent à une muraille. Un beau gravier couvrait le plancher, excepté dans le milieu, où l'on voyait un carré oblong de cailloux bleus élevé d'environ six pouces plus haut que le plancher. Deux images, grossièrement sculptées en bois, et chacune d'environ deux pieds de longueur, occupaient les deux coins. Comme je ne voulais offenser ni eux ni leurs dieux, je n'osai pas les toucher; mais je demandai à Attago, en

m'expliquant le mieux qu'il me fut possible, si c'étaient des éatuas ou dieux. J'ignore s'il me comprit; mais à l'instant il les mania et les retourna aussi grossièrement que s'il avait touché un morceau de bois, ce qui me convainquit qu'elles ne représentaient pas la divinité.

J'étais curieux de connaître si on enterrait les morts, et je fis à Attago plusieurs questions là-dessus; mais je ne suis point sûr qu'il m'entendit: pour moi, je ne compris pas assez ses réponses pour en être satisfait. Je dois dire au lecteur qu'en abordant à cette île nous ne savions pas un mot de la langue des naturels. Mon jeune Taïtien et l'Indien à bord de *l'Aventure* étaient aussi embarrassés que nous : mais je m'étendrai davantage sur cette matière lorsque l'occasion s'en présentera. Avant de quitter le temple, nous crûmes devoir enrichir l'autel d'une offrande; et nous laissâmes sur les cailloux bleus des médailles, des clous et plusieurs autres choses, que mon ami Attago prit à l'instant et mit dans sa poche. Quelques-unes des pierres de la muraille qui enfermait cette montagne avaient neuf ou dix pieds de longueur sur quatre de largeur, et environ six pouces d'épaisseur. Il est difficile de concevoir comment ils ont pu tailler de pareilles pierres dans les rochers de corail.

Cette montagne se trouvait au milieu d'une espèce de bosquet, ouvert seulement du côté qui

faisait face au grand chemin et au champ de gazon sur lequel le peuple était assis. Cinq chemins, dont trois semblaient être publics, aboutissaient à la prairie. Plusieurs espèces d'arbres composaient les bosquets : on y remarquait entre autres l'étoa, comme on le nomme à Taïti, dont on fait les massues, et un palmier bas, très commun dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande.

Après avoir examiné ce temple, qu'ils nomment *Afiatouca* dans leur langue, nous demandâmes à nous en revenir; mais au lieu de nous conduire au bord de la mer, ainsi que nous nous y attendions, ils prirent un chemin qui menait au milieu de la campagne. Ce chemin, d'environ seize pieds de large, et aussi uni qu'un boulingrin, paraissait public. Plusieurs autres routes, venant de différens côtés, aboutissaient à celle-ci, et elles étaient renfermées, de chaque côté, par des haies proprement faites de roseaux, et à l'abri du soleil brûlant par des arbres fruitiers. Je me crus transporté dans les plaines les plus fertiles de l'Europe. Il n'y avait pas un pouce de terrain en friche. Les chemins n'occupaient de place que ce qu'il en fallait; les haies ne prenaient que quatre pouces chacune; et même ce terrain n'était point entièrement perdu, car on y voyait encore des arbres ou des plantes utiles. Un pareil spectacle se retrouvait partout; la scène était partout également agréable. La na-

ture, aidée d'un peu d'art, ne se montre dans aucun pays avec plus de splendeur que sur cette île. Ces promenades délicieuses étaient remplies d'un grand nombre d'Indiens. Les uns allaient, chargés de fruits, à nos vaisseaux, et d'autres en revenaient. Ils ne manquaient pas de nous céder le pas, en tournant à droite ou à gauche, en s'asseyant ou se tenant debout, le dos appuyé contre les haies, jusqu'à ce que nous eussions passé. Dans plusieurs sentiers de traverse, ou à la réunion des chemins, il y avait ordinairement des afiatoucas comme celui que j'ai décrit, avec cette différence que les montagnes étaient palissadées tout autour, au lieu d'être renfermées par une muraille de pierres. Enfin, au bout de plusieurs milles, nous arrivâmes à un plus grand que les autres, près duquel était située une vaste maison appartenant à un vieux chef qui nous accompagnait. On nous fit arrêter à cette habitation, et l'on nous offrit des fruits.

A peine fûmes-nous assis, que le plus vieux des prêtres commença une harangue ou prière qu'il adressait à l'afiatouca et à moi alternativement. Quand il se tournait de mon côté il faisait une pause à chaque sentence, jusqu'à ce que, par un mouvement de tête, je lui donnasse un signe d'approbation. Je ne compris pas un seul mot de son discours : quelquefois ce vieillard semblait ne savoir que dire, ou peut-être sa mémoire lui manquait;

car, dans ces occasions, il était soufflé par un autre prêtre assis près de lui. Le peuple se taisait durant ces prières; mais il n'y prêtait pas une grande attention. Nous restâmes peu de temps à cette dernière place. Nos guides nous reconduisirent à notre chaloupe, et nous emmenâmes Attago dîner au vaisseau. Dès que nous fûmes à bord, un vieillard amena sa pirogue aux côtés de *la Résolution;* et j'appris d'Attago que c'était un chef ou un homme d'un rang très distingué. En conséquence je le fis monter sur le pont; je lui offris ce qu'il estimait le plus, car c'était le seul moyen d'en faire mon ami, et je l'assis à table à côté de moi. Nous reconnûmes alors toute sa dignité, car Attago ne voulut ni s'asseoir ni manger devant lui, mais il alla à l'autre extrémité de la table, et, sans être aperçu du vieux chef, qui était presque aveugle, il s'y assit et mangea le dos tourné. Après que le vieillard eut mangé un morceau de poisson et bu deux verres de vin, il retourna à terre, et Attago, s'apercevant qu'il était hors du vaisseau, revint prendre sa place à table, acheva son dîner et but deux verres de vin. Ensuite nous allâmes tous à terre, où nous trouvâmes le vieux chef, qui me présenta un cochon; et lui et quelques autres firent avec nous une promenade dans l'intérieur du pays. Dans cette excursion nous repassâmes devant le premier afiatouca, dont j'ai déjà parlé, et nous nous assîmes

de nouveau à l'entrée; mais on ne fit point de prières, quoique le vieux prêtre fût avec nous. Nous y restâmes très peu de temps. Le chef, pensant probablement que nous avions besoin d'eau à bord, nous conduisit à une plantation voisine, et nous montra un étang d'eau douce, quoique nous n'eussions pas proposé la moindre question sur cette matière. Je crois que c'est le même endroit appelé par Tasman *le Lavoir* du roi et de ses nobles.

De là on nous fit descendre sur la côte de la baie Maria, ou au côté nord-est de l'île, et l'on nous montra, dans une remise, une grande double pirogue, qui n'avait pas encore été lancée à l'eau. Le vieux chef ne manqua point de nous dire qu'elle lui appartenait. La nuit approchant, nous prîmes congé de lui, nous retournâmes à bord, et Attago nous reconduisit jusqu'au rivage.

Plusieurs des officiers qui allèrent à la chasse de leur côté furent tous très bien traités des naturels du pays. Nous achetâmes aussi beaucoup de bananes, de noix de coco, d'ignames, de cochons et de volailles, que nous payâmes avec des clous et des pièces d'étoffe. Chaque vaisseau avait à terre une chaloupe occupée de ce commerce, et dès qu'elles étaient pleines, ce qui arrivait en très peu de temps, elles reconduisaient leurs charges à bord. De cette manière nous obtînmes, à meil-

leur marché et avec moins de peine, des fruits et d'autres rafraîchissemens de ceux qui n'avaient pas de pirogues pour nous les amener aux vaisseaux.

Après avoir passé quelque temps sur la grève avec les naturels, nous montâmes dans une forêt déserte, composée de grands arbres entremêlés d'arbrisseaux. Ce bois, quoique étroit en plusieurs endroits, car il n'avait pas plus de cent verges de large, se prolongeait le long de la côte de la rade de Van-Diémen, avec plus ou moins d'ouverture. Toute l'île était parfaitement de niveau. Nous traversâmes un terrain en friche, large d'environ cinq cents verges, et joint au bois : une partie semblait être couverte d'ignames; mais le reste, plein d'herbages, avait au milieu un petit marécage, où nous vîmes un grand nombre de poules sultanes. Nous parvînmes ensuite à un sentier large d'environ six pieds, entre deux haies de bambous qui enfermaient, de chaque côté, des plantations étendues. Plusieurs naturels, qui se rendaient au rivage chargés de provisions, passèrent près de nous, et inclinèrent poliment leur tête en signe d'amitié : ils prononçaient ordinairement un monosyllabe, qui semblait correspondre au mot taïtien *tayo*. Les enclos, les plantations et les maisons étaient exactement les mêmes qu'à Middelbourg. Le peuple a eu grand soin de répandre autour de ses habita-

tions des arbres odoriférans. Le mûrier, avec l'écorce duquel on fait l'étoffe, et l'arbre à pain étaient plus rares qu'aux îles de la Société : la pomme y est entièrement inconnue, mais le shaddeck très abondant. Le printemps, qui ranimait toute la nature, ornait les plantes de fleurs, et, inspirant aux oiseaux des chansons joyeuses, contribuait, sans doute, à rendre tous les objets agréables à nos yeux. Mais l'industrie et l'élégance que déploient les insulaires dans leur culture, ainsi que la propreté et la régularité de tous leurs ouvrages, excitaient notre admiration, en même temps qu'elles nous donnaient lieu de supposer qu'ils jouissent d'un grand degré de bonheur.

L'un des sentiers, entre les enclos, nous conduisit à un petit bocage charmant par son irrégularité. Un immense casuarina surpassait par sa hauteur tous les autres arbres, et ses branches étaient chargées d'animaux noirs que nous prîmes de loin pour des corneilles, mais que nous reconnûmes pour des chauves-souris quand nous en fûmes plus près. Leurs griffes crochues s'attachaient aux rameaux, et quelquefois elles se trouvaient suspendues la tête en bas. Je tirai un coup de fusil, et j'en tuai six ou huit, et j'en blessai plusieurs autres qui restèrent collées sur l'arbre. Elles étaient de l'espèce appelée communément le *wampyre*, et elles avaient de trois à quatre pieds d'en-

vergure. Une troupe nombreuse fut effrayée de l'explosion, et s'enfuit pesamment de l'arbre en poussant un cri aigre; mais la plus grande partie garda la même position, et ne la quitta probablement que pour chercher des alimens pendant la nuit. De nouvelles troupes arrivaient par intervalles au milieu des autres des cantons les plus éloignés. Comme elles vivent surtout de fruits, il est vraisemblable qu'elles font beaucoup de déprédations dans les vergers des insulaires : plusieurs Indiens étaient à côté de moi lorsque je les tirai, et ils parurent très charmés de la mort de leurs ennemis. L'un d'eux avait pris quelques-unes de ces chauves-souris en vie, à l'aide d'une cage d'osier très ingénieusement imaginée : l'entrée était pareille à celle d'un verveux; les animaux pouvaient aisément y entrer, mais non pas en sortir. Ils nous assurèrent que les chauves-souris sont très mordantes, et en effet elles ont de larges dents.

Nous avions déjà remarqué à Taïti, aux îles de la Société, et même à Middelbourg, que partout où l'on trouve un casuarina, il y a un cimetière aux environs. A la vue de cet arbre vénérable, et chargé d'oiseaux de mauvais présage, je conjecturai que nous allions en rencontrer un, ou un temple, et l'événement montra que je ne m'étais pas trompé. Nous arrivâmes au milieu d'une plaine verdoyante, enfermée de tous côtés par des arbres

et des arbrisseaux touffus, et surtout par des casuarinas, des pendanges, et des palmiers - sagous sauvages. Une allée de barringtonias en fleurs, aussi gros que les chênes les plus élevés, formait un des bords. Par l'intérieur et la dimension, ce temple ou cimetière était pareil à celui qu'on a décrit plus haut. Un naturel, qui y entra avec nous, nous dit qu'un de ses compatriotes y était enterré; et, nous indiquant l'endroit où son petit doigt avait jadis été coupé, il nous dit clairement qu'à la mort de leurs maduas ou parens, ils mutilent leurs mains. Ces cimetières sont toujours placés délicieusement sur de vertes prairies, et entourés des plus beaux bocages.

Prolongeant ensuite notre promenade à travers les plantations, nous rencontrâmes peu d'habitans. Ni la curiosité, ni la défiance, ni la jalousie ne les excitèrent à nous arrêter : au contraire, ils nous parlèrent avec le ton de l'amitié. La plupart des maisons que nous examinâmes étaient vides, mais toutes nattées, et situées parmi des arbrisseaux odorans. Quelquefois une petite haie, dans laquelle il y avait une porte semblable à celle de Middelbourg, les séparait des plantations. Une marche de trois milles nous mena à la côte orientale d'Amsterdam, où le rivage forme un angle profond, appelé par Tasman *baie Maria*. La pente du terrain diminue imperceptiblement jusque sur

la grève sablonneuse; mais, en allant du côté de la pointe septentrionale, il s'élève perpendiculairement, et en quelques endroits il est excavé et suspendu en l'air. C'est partout du corail, preuve qu'il y a eu de grands changemens sur notre globe, car ce rocher ne peut se former que sous l'eau.

Nous ne revînmes à bord qu'au coucher du soleil : les vaisseaux étaient entourés de pirogues, et les naturels nageaient tout autour en faisant grand bruit. Une quantité considérable de femmes jouaient dans l'eau comme des animaux amphibies : on leur persuada aisément de monter à bord toutes nues; et elles ne montrèrent pas une plus grande chasteté que les prostituées de Taïti, et des îles de la Société : les matelots profitèrent de ces dispositions, et renouvelèrent à nos yeux les scènes des temples de Chypre. Ces habitantes d'Amsterdam se vendaient sans honte pour une chemise, un petit morceau d'étoffe, ou quelques grains de verre. Leur lubricité cependant n'était point générale, et nous avons lieu de croire qu'il n'y eut pas une seule femme mariée qui se rendît coupable d'infidélité. Si nous avions connu la distinction des rangs comme à Taïti, il est probable que nous n'aurions observé des prostituées que dans la dernière classe du peuple. Mais on ne conçoit pas que tant de nations permettent aux femmes qui ne sont pas mariées de se livrer indifféremment aux désirs

d'une multitude d'amans. Les opinions sur le sexe en particulier ont été très variées dans tous les âges et dans tous les pays. En quelques parties de l'Inde, les hommes d'un rang distingué croiraient s'avilir s'ils épousaient une vierge. Les Turcs, les Arabes, les Tartares et les Russes, attachent une grande importance à la virginité des femmes, tandis que les habitans de la côte de Malabar l'offrent à leur idole.

Aucune de ces femmes n'osa rester à bord après le coucher du soleil : elles retournèrent à terre, ainsi que la plupart des hommes, passer la nuit à l'ombre d'un bois qui bordait la côte. Ils allumèrent beaucoup de feux, et on les entendit causer la plus grande partie de la soirée. Il paraît que leur empressement à faire des échanges avec nous ne leur permit pas de retourner à leurs habitations, qui étaient probablement situées dans la partie la plus éloignée de l'île. Nos marchandises étaient très précieuses à leurs yeux. Ils donnaient volontiers une volaille ou un monceau de bananes et de noix de coco, pour un clou qu'ils enfonçaient dans leur oreille, ou qu'ils portaient suspendu à leur cou. Leurs volailles sont d'un goût excellent : en général, le plumage est très luisant, avec un mélange agréable de rouge et de jaune. Nos matelots en achetèrent quelques-unes afin de jouir du barbare plaisir de les faire combattre.

Depuis notre départ d'Huaheine, ils s'étaient amusés, chaque jour, à tourmenter ces pauvres oiseaux, à leur couper les ailes, et à les exciter l'un contre l'autre. Ils réussirent si bien que quelques poules d'Huaheine combattirent avec autant de fureur que les coqs d'Angleterre; mais celles d'Amsterdam furent moins complaisantes et moins furieuses.

Le 5 octobre, d'assez grand matin, mon ami m'amena un cochon et des fruits : je lui donnai en retour une hache, un drap et quelques aunes d'étoffe rouge. Attago était vêtu de nattes : il en avait abattu une sur ses épaules à cause de la fraîcheur du matin. Il ne fut pas possible de fixer son attention sur quelque chose, et il fut difficile de l'engager à se tenir assis pendant que M. Hodges faisait son portrait. Ayant vu par hasard un chien de Taïti courir sur le pont, il ne put pas cacher sa joie : il posa ses mains sur sa poitrine, et, se tournant vers moi, il répéta le mot goorée [1] près de vingt fois. Nous fûmes fort étonnés qu'il connût le nom d'un animal qui n'existe pas dans son pays; nous lui donnâmes un chien et une chienne, avec lesquels il alla à terre transporté de plaisir.

Une foule de pirogues remplirent, comme à l'ordinaire, les environs des vaisseaux, tandis qu'un grand nombre d'insulaires, qui sans doute n'étaient

[1] *Oorée* à Taïti signifie *un chien*, qui, à la Nouvelle-Zélande, s'appelle *goorée*.

pas assez riches pour avoir un canot, se rendirent près de nous à la nage. Les petites pirogues ordinaires avaient le fond aigu: chacune de leurs extrémités en forme de pointe était couverte d'un pont, parce que leur forme étroite expose souvent ces parties à une entière submersion. Parmi cette foule d'insulaires qui environnaient nos bâtimens, j'en remarquai plusieurs dont les cheveux, couverts de poudre blanche, semblaient avoir été brûlés aux extrémités. Cette poudre était de la chaux, faite de coquillages ou de corail, qui corrodait ou brûlait les cheveux. Le goût pour la poudre est démesuré sur cette île. Nous observâmes un homme qui se servait de poudre bleue, et plusieurs personnes des deux sexes qui portaient une poudre couleur orange. Saint Jérôme, prêchant contre les vanités de son siècle, reproche très sérieusement aux dames romaines de suivre une pareille coutume. Ainsi, par une ressemblance admirable de folie, les modes des premiers habitans de l'Europe se trouvent chez nos antipodes.

Ceux qui veillaient au commerce réussirent si bien, qu'ils procurèrent aux deux vaisseaux beaucoup de rafraîchissemens; et, le 6 octobre, je me déterminai à permettre à chacun d'acheter les curiosités, meubles, productions du pays, etc., qui leur conviendraient. Je fus bientôt étonné de l'empressement avec lequel les matelots cherchaient à

acquérir tout ce qu'ils voyaient. Les naturels du pays, qui s'en aperçurent, se moquèrent d'eux, et leur offrirent à échanger des morceaux de bois et des pierres. Un jeune homme malin mit des excrémens humains au bout d'un bâton, et il les présenta à tous ceux qu'il rencontrait.

Les insulaires commirent, à la place du débarquement, plusieurs vols très hardis : l'un deux prit sur le canot la jaquette d'un matelot, et l'emporta malgré les soins de nos gens. Il fallut le poursuivre et tirer sur lui, et même il ne s'en serait pas dessaisi si son débarquement n'avait été intercepté par ceux de nos travailleurs qui étaient à terre. Les autres Indiens, qui formaient un grand nombre, ne firent aucune attention à tout ce qui se passait, et ils ne furent point alarmés quand on tira sur leur compatriote. Un malheureux avait volé des livres dans la chambre du maître : un des matelots eut la cruauté de le saisir sous les côtes avec le crochet de la chaloupe, et de l'amener ainsi à notre bord. Mais l'Indien guetta un moment favorable, et, malgré le sang qu'il perdait, il sauta de nouveau dans la mer, et se réfugia sur quelques pirogues qui vinrent du rivage à son secours. On observera que cette atrocité ne nous fit pas perdre l'attachement et la confiance des autres insulaires.

Le 7, comme je me proposais d'appareiller, j'of-

fris un présent au vieux roi. En débarquant, les officiers qui étaient à terre me dirent qu'un homme d'un rang plus élevé que tous ceux que nous avions vus m'avait demandé. M. Pickersgill m'apprit qu'il l'avait rencontré dans l'intérieur du pays, et je reconnus que c'était un personnage d'importance par le respect extraordinaire que le peuple avait pour lui. Les uns, en l'approchant, se prosternaient le visage contre terre, et mettaient leur tête entre leurs pieds, et aucun n'osait passer devant lui sans sa permission. M. Pickersgill et un autre de nos messieurs le prirent par le bras, et le conduisirent à la place du débarquement. Il s'appelait Ko-hagheetoo-fallango[1]. Je ne puis dire si c'était son nom ou son titre; mais ils convinrent tous qu'il était *areeghee*[2] ou roi.

Je le trouvai assis avec une gravité si stupide et si sombre, que, malgré ce qu'on m'en avait dit, je le pris pour un idiot, que le peuple adorait d'après quelques idées superstitieuses. Je le saluai et lui parlai; mais il ne me répondit point, et il ne fit pas même attention à moi, et je n'aperçus pas la moindre altération dans les traits de sa physionomie. J'allais le quitter, lorsqu'un naturel jeune et intelligent entreprit de me détromper, et s'expli-

[1] *Ko* est l'article dans ces îles et à la Nouvelle-Zélande, et il répond à l'*O* ou l'*E* de Taïti.

[2] Le même mot, dans le dialecte de Taïti, se prononce *arée*.

qua de manière à ne laisser aucun doute que c'était le roi ou le principal personnage de l'île. Je lui offris en présent ce que je destinais au vieux chef, une chemise, une hache, un morceau d'étoffe rouge, un miroir, quelques clous, des médailles et des verroteries. Il les reçut, ou plutôt il souffrit qu'on les mît sur sa personne et autour de lui, sans rien perdre de sa gravité, sans dire un mot, ou sans tourner la tête ni à droite ni à gauche: il fut tout le temps immobile comme une statue. Je le laissai dans la même position quand je retournai à bord, et il se retira bientôt après. A peine fus-je arrivé au vaisseau, qu'on vint me dire que le chef avait envoyé au rivage une quantité de provisions. Une chaloupe alla les prendre sur la côte: elles consistaient en vingt paniers de bananes grillées, en ignames, en fruits à pain, et en un cochon rôti d'environ vingt livres. Les insulaires dirent que c'était un présent de l'areeghee, c'est-à-dire du roi de l'île, à l'areeghee du vaisseau. Je fus alors convaincu de la dignité de ce chef imbécile.

Parmi les insulaires qui l'environnaient, nous reconnûmes le prêtre qui avait conduit les capitaines à l'afiatouca le lendemain de notre arrivée: il buvait une quantité prodigieuse d'eau de poivre, qu'on lui servait dans de petites coupes carrées de feuilles de bananes pliées d'une manière curieuse. Il nous présenta poliment de ce breuvage, et, par

civilité, nous en goûtâmes : son insipidité et son âcreté nous donnèrent des envies de vomir. Le saint homme en prenait chaque soir de si grandes doses, qu'il s'enivrait. Il ne faut pas s'étonner si la mémoire lui manquait quand il récitait des prières, s'il était maigre, si sa peau était écaillée, et enfin s'il avait le visage ridé et des yeux rouges. Il paraissait jouir de beaucoup d'autorité sur le peuple, et il était toujours suivi d'un certain nombre de domestiques chargés de remplir ses coupes. Il gardait les dons qu'il recevait de nous, au lieu qu'Attago et plusieurs autres chefs donnaient à leurs supérieurs tout ce que nous leur offrions.

Ce prêtre était accompagné de sa fille, à laquelle nous fîmes tous des présens. Elle avait des traits extrêmement réguliers, et elle était plus blanche que la plupart des femmes de l'île, qui semblaient lui montrer des égards. Quand on se nourrit des meilleurs fruits de la contrée, et qu'on passe sa vie loin des ardeurs du soleil, dans l'indolence et les plaisirs, il est naturel d'avoir un teint plus clair et un visage plus délicat.

L'obéissance et la soumission de ce peuple pour ses chefs montre bien que le gouvernement, sans être tout-à-fait despotique, est loin d'être populaire, et cette espèce de constitution politique semble d'ailleurs faciliter la naissance du luxe. Cette observation est aussi applicable à la plupart des

îles, dans la partie occidentale de la mer Pacifique.

La réception amicale qu'on a faite presque constamment aux étrangers, sur toutes les îles dépendant de ce groupe, nous ont engagés à donner aux découvertes de Schouten et de Tasman le nom d'*îles des Amis*. Les chaloupes de Schouten furent attaquées, il est vrai, aux îles des Cocos, des Traîtres, de l'Espérance et de Horn; mais ces attaques furent peu considérables, quoique sévèrement punies par le navigateur Hollandais, qui, après le premier trouble à l'île de Horn, y passa cependant neuf jours en parfaite intelligence avec les naturels du pays. Tasman, vingt-sept ans après, découvrit plusieurs îles à 6 degrés au sud de celles qu'avait visitées Schouten, et il y fut reçu avec toutes sortes de démonstrations de paix et de bienveillance. Je ne sais pas si c'est parce que les naturels d'Amsterdam et de Rotterdam avaient appris des insulaires des Cocos, de l'Espérance et de Horn, la force supérieure des étrangers et leurs ravages, ou si c'était une suite de leur caractère pacifique : je serais porté à adopter la première opinion. Les îles vues par la capitaine Wallis en 1767, et qu'il a nommées îles de *Boscawen* et de *Keppel*, sont probablement les îles des Cocos et des Traîtres ; mais son équipage ne fit d'autre mal aux naturels que de les effrayer par l'explosion d'un seul coup de fusil. M. de Bougainville vit quelques-unes

des îles les plus nord-est de ce groupe, et en général il y reconnut le même caractère. Il leur donna, avec assez de raison, le nom d'*archipel des Navigateurs*, puisque plusieurs vaisseaux les avaient rencontrées. Depuis le voyage de Tasman, aucun autre Européen n'avait abordé à l'île d'Amsterdam. Durant un espace de cent trente ans, ces peuples n'ont donc pas changé de mœurs, d'habillemens, de manière de vivre et de caractère.

Nous pouvons assurer, comme Schouten, Tasman et M. de Bougainville, que les naturels commettent des vols avec beaucoup de dextérité. Tasman et le capitaine Wallis ont aussi remarqué l'usage de se couper le petit doigt; et, suivant les relations circonstanciées de Schouten et de Le Maire, les naturels de l'île de Horn avaient autant de soumission pour leur roi que ceux de Tonga-Tabou.

Dans une de nos promenades à terre, je vis une jeune fille qui avait les traits d'une régularité particulière, les yeux étincelans de feu, le corps bien proportionné, et, ce qui est le plus remarquable, de longs cheveux noirs et bouclés tombant avec grâce sur ses épaules. Elle jouait avec cinq gourdes, de la grosseur d'une petite pomme, parfaitement rondes; elle les jetait sans cesse en l'air l'une après l'autre, et elle y mit tant de dextérité, que, pendant un quart d'heure, elle ne manqua pas une seule fois de les ressaisir. Les musiciennes chantè-

rent sur le même ton que nous avions déjà entendu à Middelbourg : chaque voix formait une harmonie agréable, et elles se réunissaient quelquefois en chœur.

Quoique je n'aie jamais vu les naturels de ces îles danser, il paraît qu'ils connaissent cet amusement, d'après les gestes qu'ils firent, en nous vendant des tabliers ornés d'étoiles de cœur de noix de coco, de coquillages et de plumes rouges. Ces gestes mêmes donnent lieu de penser que leurs danses sont dramatiques et publiques, comme celles des îles de la Société dont on a parlé plus haut. Ce que disent Schouten et Le Maire des danses de l'île de Horn confirme aussi cette supposition.

En général les coutumes et la langue de ces insulaires ont beaucoup d'affinité avec celles des Taïtiens : il ne serait donc pas singulier de trouver de la ressemblance, même dans leurs amusemens. Toutes les différences qu'on remarque entre les deux tribus, qui, originairement doivent être sorties de la même souche, proviennent de la nature et de la position différente de ces îles. Celles de la Société sont remplies de bois, et les sommets de leurs montagnes couverts de forêts inépuisables. Aux îles des Amis, le bois est beaucoup plus rare : le terrain, du moins de celles que nous avons vues, est presque tout en plantations. Il s'ensuit naturellement que les maisons sont élevées et d'une immense

étendue dans le premier groupe d'îles, mais beaucoup plus petites et moins commodes dans le second. Dans l'un les pirogues sont en grande quantité, je pourrais presque dire innombrables, et la plupart très vastes; dans l'autre il y en a très peu, et elles sont beaucoup plus petites. Les montagnes des îles de la Société attirent continuellement les vapeurs de l'atmosphère, et plusieurs ruisseaux descendent des rochers dans la plaine, où ils serpentent doucement jusqu'à la mer. Les habitans, qui profitent de ce don de la nature, boivent une eau salubre, et se baignent si souvent, qu'aucune tache ne peut adhérer long-temps à leur peau. Un peuple au contraire qui ne jouit point de cet avantage, et qui est obligé de se contenter d'une eau de pluie, putride ou stagnante dans des citernes sales, est obligé de recourir à d'autres expédiens pour conserver un certain degré de propreté, et prévenir différentes maladies. Ils coupent donc leurs cheveux, ils rasent ou taillent leur barbe, ce qui leur donne une figure plus semblable à celle des Taïtiens qu'ils ne l'auraient d'ailleurs. Ces précautions ne sont pas même suffisantes, car ils n'ont aucun liquide à boire; et leurs corps sont très sujets à la lèpre, qu'excite peut-être encore davantage l'usage de l'eau de la racine de poivre, ou de l'*ava*: de là proviennent aussi cette brûlure ou ces vésicatoires sur les os des joues, et que nous avons ob-

servés si généralement parmi les membres de cette tribu, qu'à peine un seul individu en était exempt: cette étrange opération doit être un remède contre quelques maladies. Le sol des îles de la Société, dans les plaines et les vallées, est riche, et les ruisseaux qui l'arrosent y entretiennent un degré d'humidité convenable. Il y croît donc toutes sortes de végétaux, et la culture exige peu de soins. Cette profusion est devenue la source de ce grand luxe, qu'on ne remarque pas à Tonga-Tabou. Là, le rocher de corail est couvert seulement d'une couche légère de terreau qui a peine à nourrir un petit nombre d'arbres, et à moins qu'une bonne pluie ne pénètre et ne fertilise la terre, l'arbre à pain, le plus utile de tous, ne produit point de fruits, parce que l'île manque d'eau. Les naturels travaillent donc plus que les Taïtiens, et voilà pourquoi leurs plantations sont si régulières et leurs propriétés divisées avec tant d'exactitude; c'est pour cela aussi qu'ils attachent plus de prix à leurs provisions qu'à leurs outils, instrumens, habits, ornemens et armes, qui leur coûtent cependant plus de temps et d'application. Ils sentent avec raison que les alimens sont leurs principales richesses, et qu'ils ne suppléeraient pas aisément à cette perte. Si l'on remarque que leurs corps sont plus grêles et leurs muscles plus forts que ceux des Taïtiens, c'est une suite de l'usage plus grand qu'ils font de leurs mem-

bres. Il deviennent industrieux par la force de l'habitude; et, lorsque l'agriculture ne les occupe pas, ils emploient leurs heures de loisir à fabriquer cette multitude d'outils et d'instrumens qui annoncent tant de patience et de sagacité. Ce tour d'esprit pénétrant a conduit leurs arts à plus de perfection que ceux des Taïtiens. Insensiblement ils imaginent de nouvelles inventions; ils ont introduit l'activité même dans leurs amusemens, et ils les animent par l'enjouement.

Tandis que les vaisseaux démarraient, j'allai à terre le 7 octobre avec le capitaine Furneaux et M. Forster, afin de reconnaître, par nos libéralités, le présent que le roi m'avait fait la veille. En débarquant nous trouvâmes Attago à qui je demandai d'abord des nouvelles du monarque. Après nous avoir répondu, il entreprit de nous servir de guide; mais je ne sais pas s'il se méprit sur l'homme que nous cherchions, ou s'il ignorait où il était: il est sûr qu'il nous fit prendre une mauvaise route. Dès que nous eûmes marché quelques pas il s'arrêta, et, après une petite conversation entre lui et un autre naturel, nous revînmes : le roi, accompagné de sa suite, parut bientôt. Dès qu'Attago le vit approcher, il s'assit sous un arbre, en nous priant d'imiter son exemple. Le roi s'assit aussi sur un coteau, à environ douze ou quinze verges de nous, et nous nous regardâmes les uns les

autres pendant quelques minutes. J'attendais qu'Attago nous menât auprès du prince; mais, comme il ne se levait pas, nous allâmes saluer le monarque, le capitaine Furneaux et moi, et nous nous plaçâmes près de lui. Je lui offris une chemise blanche, quelques verges d'étoffe rouge, une bouilloire d'airain, une scie, deux grands clous, trois miroirs, une douzaine de médailles, et des cordons de grains de verre. Sa physionomie et son maintien annonçaient toujours de la stupidité : il ne semblait pas voir ou agréer ce que nous faisions. Ses bras étaient immobiles et pendus à ses côtés : il ne les éleva pas même lorsque nous lui passâmes la chemise. Je lui dis par mots et par signes que nous allions quitter l'île : il ne daigna point me répondre sur ce sujet, non plus que sur aucun autre. Je restai toujours près de lui afin d'observer ses actions. Il entra bientôt en conversation avec Attago et une vieille femme, que je jugeai être sa mère. Je ne compris rien du tout à cet entretien; mais je remarquai qu'il riait en dépit de sa gravité factice : je l'appelle *factice*, parce que je n'en ai jamais vu de pareille. Il ne pouvait pas suivre en cela son caractère, à moins qu'il ne fût idiot; car ces insulaires, ainsi que ceux que nous avions visités depuis peu, ont beaucoup de légèreté : et d'ailleurs il était jeune. Enfin il se leva et se retira,

accompagné de sa mère et de deux ou trois autres personnes.

Attago nous conduisit à un cercle où étaient assis le vieux chef et plusieurs respectables vieillards des deux sexes, et, entre autres, le prêtre qui accompagnait communément le chef. Nous nous aperçûmes que ce révérend père marchait très bien dans la matinée, mais que, le soir, deux hommes étaient obligés de le remener chez lui. Nous en conclûmes que le jus de la racine de poivre produisait sur lui le même effet que le vin et les autres liqueurs fortes sur les Européens qui en boivent trop. Il est vrai que ces vieillards ne s'asseyent jamais sans préparer un vase de cette liqueur, qui se fait de la même manière qu'à Uliétéa. Nous devons croire pourtant que c'était pour nous régaler, quoiqu'ils en bussent communément la plus grande partie, et souvent le tout. Nous n'étions guère en état d'accompagner de présens nos adieux à ce chef nous avions tout donné à l'autre. Cependant, après avoir fouillé soigneusement nos poches et le sac de nos trésors, qu'on portait avec moi partout où j'allais, lui et ses amis n'eurent pas lieu de se plaindre de nos libéralités. Ce vieillard, bien différent des autres, avait un air de dignité qui inspirait le respect. Il était grave sans être stupide; il disait une chose badine; il parlait de sujets indifférens, et il tâchait de nous comprendre, et de

se faire comprendre à nous. Durant cette visite, le vieux prêtre répéta une courte prière ou harangue dont je n'entendis pas le sens. Il lui arrivait souvent de se mettre tout à coup à prier; mais les assistans n'y faisaient pas la moindre attention.

Après avoir passé ainsi près de deux heures, nous retournâmes à bord, accompagnés d'Attago et deux ou trois autres amis qui prirent part à notre déjeuner : je les renvoyai ensuite chargés de présens.

Nous cherchâmes en vain de l'eau douce dans l'île. Le maître qui avait été envoyé à l'est reconnaître la baie Maria et les îles basses qui abritent ce havre, trouva la position de ces îles telle qu'elle est marquée dans les cartes de Tasman, navigateur très exact; et, sur l'une de ces îles où il débarqua, il vit un nombre étonnant de serpens d'eau tachetés, à queues plates, et qui ne font point de mal.

Je me procurai à cette île environ cent cinquante petits cochons, deux fois autant de volailles, des ignames et autant de bananes et de noix de coco que nous eûmes d'emplacement. Si notre séjour avait été plus long, sans doute j'en aurais acheté davantage : ce qui montre la fertilité de l'île dont je vais faire une description particulière, ainsi que de celle de Middelbourg qui en est voisine.

§ 3.

Description des îles d'Amsterdam et de Middelbourg. Productions, culture, maisons, pirogues, navigation, manufactures, armes, coutumes, gouvernement, religion et langage des habitans.

Tasman découvrit le premier ces îles en 1642-3, et il les appela *Amsterdam* et *Middelbourg* : mais les naturels du pays donnent à la première le nom de *Tonga-Tabou;* et à la seconde celui d'Éaoowée. Elles sont situées par 21 degrés 29 minutes, et 21 degrés 3 minutes de latitude sud; et, d'après des observations faites sur les lieux, entre 174 degrés 40 minutes, et 175 degrés 15 minutes de longitude ouest.

Middelbourg ou Éaoowée, la plus méridionale, a environ dix lieues de tour, et elle est assez haute pour qu'on la voie à douze lieues. La plus grande partie des bords de cette île est couverte de plantations. L'intérieur est peu cultivé, quoique très propre à l'être. Ces campagnes, en friche, accroissent cependant la beauté du pays; car on y voit un mélange agréable de cocotiers et d'autres arbres, des prairies revêtues d'une herbe épaisse; çà et là des plantations et des chemins qui conduisent à chaque partie de l'île, dans un si joli désordre que l'œil aime à se reposer sur ces points de vue.

Le mouillage que j'ai nommé *la rade Anglaise,*

parce que *la Résolution* et *l'Aventure* ont été les premiers vaisseaux qui y aient été, gît au côté nord-ouest. La rive est d'un sable grossier : elle s'étend à deux milles de la terre. La marée dans cette île, ainsi que dans les autres, s'élève à quatre ou cinq pieds. Tonga-Tabou a la forme d'un triangle isocèle, dont les plus longs côtés sont de sept lieues, et les plus courts de quatre. Elle est presque partout d'une hauteur égale, un peu basse, et elle n'a pas plus de soixante à quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer. Un récif de rochers de corail qui s'étend hors de la côte, à environ cent brasses plus ou moins, la met, ainsi qu'Éaoowée, à l'abri de la mer. La force des vagues se brise sur ce rocher avant qu'elles atteignent la terre. Telle est en quelque sorte la position de toutes les îles du tropique que je connais dans cette mer : c'est ainsi que la nature les a soustraites aux usurpations des flots, quoique la plupart ne soient que des points en comparaison du vaste Océan.

L'île d'Amsterdam ou de Tonga-Tabou est toute remplie de plantations : la nature y étale ses plus riches trésors, tels que les arbres à pain, les cocotiers, les plantains, les bananiers, les shaddecks, les ignames, et quelques autres racines, la canne à sucre et un fruit semblable au brugnon : en un mot, on y compte la plupart des productions des

îles de la Société, et plusieurs particulières à ces deux-ci. J'ai probablement accru la quantité de leurs végétaux, en y laissant toutes les graines de nos jardins.

Les productions et la culture de Middelbourg sont les mêmes qu'à Amsterdam, avec cette différence qu'une partie seulement de la première est cultivée, et que la seconde l'est en entier. Les sentiers et les chemins nécessaires aux voyageurs sont coupés d'une manière si judicieuse, qu'il y a une communication libre et aisée d'une partie de l'île à l'autre. On ne voit ni bourgs ni villages : la plupart des maisons sont bâties dans les plantations, sans autre ordre que celui qui est prescrit par la convenance. Les édifices sont faits avec dextérité, mais sur le même plan que ceux des autres îles, et composés de semblables matériaux : il y a seulement une petite différence dans la disposition de la charpente. Le plancher est un peu élevé et couvert de nattes épaisses et fortes : d'autres nattes de la même espèce les ferment du côté du vent, et le reste est ouvert. On voit communément devant la plupart de ces habitations un terrain entouré d'arbres ou de buissons en fleurs, qui parfument l'air qu'on y respire. Des vases de bois, des coquilles de noix de coco, des coussins de bois, de la forme des escabeaux à quatre pieds : voilà tous les meubles de leur ménage. Le vêtement qu'ils

portent et une natte leur servent de lit. Nous achetâmes deux où trois vases de terre, les seuls que nous ayons aperçus parmi eux.

Les cochons et les volailles sont les seuls animaux domestiques que nous ayons observés. Les cochons sont de l'espèce de ceux des autres îles de cette mer; mais les volailles sont beaucoup meilleures, de la grosseur des plus belles que nous ayons en Europe, et leur chair est au moins aussi bonne. Nous n'avons trouvé aucun chien, et je crois que ce quadrupède leur est inconnu, car ils désiraient avec ardeur ceux qui étaient sur nos bords. Je pense qu'il n'y a point de rats dans ces îles; et, excepté de petits lézards, aucun autre quadrupède sauvage n'a frappé nos regards. Parmi les oiseaux de terre on trouve des pigeons, des tourterelles, des perroquets, des chouettes, des foulques au plumage bleu, et de grosses chauves-souris en abondance.

Nous connaissons peu les productions de la mer: il est raisonnable de supposer qu'elle offre les mêmes poissons qu'aux autres îles. Les instrumens de pêche y sont aussi les mêmes, c'est-à-dire des hameçons de nacre de perle, des pointes à deux ou trois fourches, et des réseaux dont les mailles, d'un fil très fin, sont faites exactement comme les nôtres. Mais rien ne démontre mieux leur industrie que leurs pirogues, qui, pour la propreté et

le fini du travail surpassent tout ce que j'ai jamais vu. Elles sont composées de différentes pièces jointes ensemble par un bandage, d'une manière si adroite, qu'il est difficile en dehors d'apercevoir les jointures.

Leurs outils sont de pierre, d'os, de coquillages, comme sur les autres îles; et lorsqu'on voit les ouvrages qui sortent de leurs mains, l'industrie et la patience de l'ouvrier frappent d'admiration. Quoiqu'ils connaissent peu l'utilité du fer, ils préfèrent cependant les clous aux grains de verre et à d'autres bagatelles : quelques-uns, mais en très petit nombre, donnaient un cochon pour un grand clou ou pour une hache. Les vieux habits, les chemises, les morceaux de drap d'Europe, bons ou mauvais, avaient plus de prix à leurs yeux que les meilleurs des instrumens tranchans que nous pouvions leur offrir.

Les hommes et les femmes sont de la même taille que les Européens; leur teint est d'une légère couleur du cuivre, et il est plus égal que parmi les habitans de Taïti et des îles de la Société. Leur taille est bien prise; ils ont des traits réguliers; ils sont vifs, gais et animés. Je n'ai rencontré nulle part des femmes si joyeuses : elles venaient babiller à nos côtés sans la moindre invitation. Dès que l'un de nous semblait les écouter, elles ne s'embarrassaient pas si l'on comprenait ce qu'elles di-

saient. En général elles paraissaient avoir de la modestie, quoiqu'un grand nombre fussent très libres; et, comme il y avait encore des vénériens à bord, je pris toutes les précautions possibles pour que l'île ne nous reprochât pas de lui avoir porté le mal de Naples. Les naturels ont montré dans toutes les occasions une sorte de propension au vol, et ils sont presque aussi habiles filous que les Taïtiens.

Leurs cheveux sont communément noirs, et surtout ceux des femmes. Nous en avons vu de différentes couleurs sur la même tête, car ils y mettent une poudre qui les teint en rouge et en bleu. Les deux sexes les portent courts, et la plupart les relèvent avec un peigne. Ceux des petits garçons sont ordinairement coupés très près: on leur laisse seulement une simple touffe au sommet de la tête, et de chaque côté de l'oreille. Les hommes coupent ou rasent leur barbe très près: cette opération se fait avec deux coquilles. Ils ont de bonnes dents jusqu'à un âge avancé. La coutume de se tatouer ou de se piquer la peau est universelle: les hommes sont tatoués depuis le milieu de la cuisse jusqu'au-dessus des hanches; les femmes ne le sont que sur les bras et les doigts, et même très légèrement.

Le vêtement des deux sexes est une pièce d'étoffe ou de natte enveloppée autour de la ceinture,

et qui pend au-dessous du genou. De la ceinture en haut les hommes et les femmes sont communément nus, et ils soignent cette partie du corps tous les matins.

Les ornemens communs aux deux sexes sont des amulettes, des colliers et des bracelets d'os, de coquillages, de nacre de perles, d'écaille de tortue, etc. Les femmes mettent d'ailleurs à leurs doigts des anneaux très bien faits d'écaille, et à leurs oreilles des rouleaux de la même matière, et de la grosseur d'une petite plume. Quoiqu'elles aient toutes les oreilles percées, en général elles ont peu de pendans. Elles se parent aussi quelquefois d'un tablier fait des fibres extérieures de la coque de la noix de coco, et parsemé d'un certain nombre de petits morceaux d'étoffe joints ensemble. Il est en outre garni de coquillages, et couvert de plumes rouges, et en tout il produit un effet agréable. Ils fabriquent la même étoffe, et de la même matière qu'à Taïti, quoiqu'ils n'en aient pas autant d'espèces différentes, et qu'elle ne soit pas si fine; mais leur méthode de la vernir est plus durable, et elle résiste quelque temps à la pluie, avantage que n'a pas celle de Taïti. Ils la teignent en noir, brun, pourpre, jaune et rouge, et ils tirent leurs couleurs des végétaux. Ils font différentes nattes, les unes d'une très belle texture, dont ils se vêtent communément; d'autres plus grossières et plus

épaisses, sur lesquelles ils se couchent, et qu'ils emploient à la voilure de leurs pirogues, etc. Au nombre de leurs meubles utiles il faut compter les paniers, les uns de la même matière que leurs nattes, et d'autres de fibres entrelacées de noix de coco. Ils s'usent peu et ils sont très beaux, ordinairement de diverses couleurs, et embellis de coquillages ou d'ossemens. Leurs ouvrages montrent qu'ils ont du goût pour le dessin, et qu'ils exécutent tout ce qu'ils entreprennent.

Je ne sais pas comment ces peuples s'amusent dans leurs heures de loisir, car nous avons vu peu de divertissemens sur ces îles. Les femmes nous égayaient souvent par des chansons assez agréables : elles battaient la mesure en faisant claquer leurs doigts. Leur voix et leur musique sont très harmonieuses, et leurs notes occupent beaucoup d'étendue. Je n'ai remarqué que deux instrumens de musique, une grande flûte de bambous, qu'ils jouent avec le nez, comme à Taïti, mais à quatre trous, tandis que celle des Taïtiens n'en a que deux, et une autre composée de dix ou onze petits roseaux de longueur inégale, joints aux côtés l'un de l'autre, comme la flûte dorique des anciens. L'extrémité ouverte de tous ces roseaux, dans laquelle ils soufflent avec la bouche, est à égale hauteur, ou sur la même ligne. Ils ont aussi des tambours, qu'on peut comparer justement à un tronc d'arbre creux.

Celui que j'ai examiné avait cinq pieds six pouces de long, et trente pouces de circonférence : d'une extrémité à l'autre, il y avait en dehors une fente large d'environ trois pouces, au moyen de laquelle on avait creusé l'intérieur. Ils battent sur le côté de ce tronc avec deux baguettes, et ils produisent un bruit sourd qui n'est pas même aussi musical que celui d'un tonneau vide.

La méthode ordinaire de se saluer est de toucher ou de frotter avec son nez celui de la personne qu'on aborde, comme à la Nouvelle-Zélande. Ils déploient un pavillon blanc en signe de paix à l'égard des étrangers. Mais les insulaires qui vinrent les premiers à bord apportèrent quelques plantes de poivre, et avant de monter ils les envoyèrent dans le vaisseau, témoignage de bienveillance encore plus solennel.

Leur franchise, lorsqu'ils montèrent sur nos bords et nous reçurent à terre, me fait penser que des alarmes étrangères ou domestiques ne troublent pas souvent la paix dont ils jouissent : ils ont cependant des armes formidables, des massues et des piques de bois dur, des arcs et des traits. La forme de leurs massues, de trois ou cinq pieds de long, varie, ainsi qu'on les représente dans la figure. Leurs arcs et leurs traits sont assez mauvais : les premiers sont très minces, et les seconds d'un faible roseau, garnis de bois dur à la pointe. Quel-

ques-unes de leurs piques ont plusieurs barbes, et elles doivent être fort dangereuses quand elles portent coup.

Ils observent un singulier usage : ils mettent sur leur tête tout ce que vous leur donnez. Nous pensâmes que c'est une manière de remercier. On les exerce à cette politesse dès l'enfance ; car, lorsque nous offrions quelque chose aux petits enfans, la mère élevait la main de l'enfant au-dessus de sa tête. Ils suivaient même cette coutume dans leurs échanges avec nous : ils portaient toujours à leur tête ce que nous leur vendions, comme si nous le leur eussions accordé pour rien ; quelquefois ils examinaient nos marchandises, et ils les rendaient si elles ne leur convenaient pas ; mais quand ils les portaient à leur tête le marché était irrévocablement conclu. Très souvent les femmes me prenaient la main, la baisaient et l'élevaient au-dessus de leur tête. Il suit de là que cette habitude, qu'ils appellent *fagafatée*, a différens objets, suivant les circonstances, mais que c'est toujours une marque de politesse.

Il faut remarquer que le stupide chef ou roi dont j'ai parlé n'eut jamais pour moi cette civilité, malgré les présens que je lui fis.

Voici une autre coutume plus singulière : nous avons reconnu que la plus grande partie des hommes et des femmes manquent d'un petit doigt, et

souvent des deux. Cette mutilation est commune à tous les rangs, à tous les âges et à tous les sexes. Elle n'a pas lieu non plus à un certain temps de la vie, car j'ai vu des jeunes et des vieux à qui on venait de la faire, et, excepté quelques très petits enfans, j'ai trouvé très peu d'insulaires qui eussent les mains entières : elle est plus universelle cependant parmi les vieillards que parmi les jeunes gens. Comme on avait déjà coupé le petit doigt aux enfans que nous voyions courir nus, nous demandâmes à connaître la cause de cette mutilation. Nous apprîmes qu'elle se fait à la mort de leurs parens et de leurs amis, ainsi que chez les Hottentots, les Guaranis du Paraguay, et les Californiens.

Ils se brûlent et se font en outre des incisions près de l'os de la joue : les uns avaient encore une croûte ou du pus sur la plaie, et chez d'autres on apercevait des cicatrices et une peau brûlée. Nous n'avons jamais pu connaître comment et pourquoi ils se brûlent ainsi; mais nous supposâmes que c'est un remède, comme le moxa des Japonais, contre différentes maladies.

Je n'ai remarqué parmi eux ni malades, ni boiteux, ni estropiés : ils paraissaient tous sains, forts et vigoureux, preuve de la bonté du climat qu'ils habitent.

J'ai souvent parlé d'un roi, ce qui suppose que

le gouvernement est administré par une seule personne, quoique je n'en sois pas absolument sûr. On nous indiqua l'homme qui passait pour le seul maître, et nous n'avions aucune raison d'en douter. Cette circonstance, jointe à plusieurs autres, donne lieu de croire que le gouvernement ressemble beaucoup à celui de Taïti, c'est-à-dire qu'il y a un roi ou chef suprême appelé *areeghee*, qu'il a sous lui des chefs ou gouverneurs, qui sont peut-être les seuls propriétaires de certains districts, et pour lesquels le peuple montre beaucoup d'obéissance. J'ai remarqué un troisième rang de chefs qui jouissent d'une assez grande autorité sur le peuple : mon ami Attago était de cette classe. Je pense que toutes les terres à Tonga-Tabou appartiennent en propriété à des particuliers, et qu'il y a, comme à Taïti, une classe de serviteurs ou d'esclaves qui n'en ont point. Il serait déraisonnable de supposer que tout est en commun dans un pays aussi cultivé que celui-ci. L'intérêt étant le principal ressort de l'industrie, peu d'hommes se donneraient la peine de cultiver et de planter s'ils ne s'attendaient pas à recueillir le fruit de leur travail. J'ai vu souvent des troupes de six, huit ou dix insulaires apporter au marché des fruits à vendre : un homme ou une femme veillait à cette vente. Il ne se faisait aucun échange que de son consentement, et tout ce que nous donnions en paiement passait à cette personne:

preuve que le tout lui appartenait, et que les autres étaient seulement ses serviteurs.

Quoique la nature ait été prodigue de ses richesses envers ces îles, on peut dire cependant que les habitans gagnent leur pain à la sueur de leur front. Le degré de perfection où ils ont porté la culture doit leur avoir coûté d'immenses travaux; ils en sont bien récompensés aujourd'hui par les riches productions que la nation semble partager. Personne ne manque de ce qui est nécessaire aux premiers besoins de la vie. La joie et le contentement se peignent sur chaque visage. L'aisance et la liberté sont en effet répandues dans toutes les classes du peuple; les besoins qu'ils éprouvent, ils peuvent les satisfaire, et ils vivent sous un climat où il n'y a ni froid ni chaleur extrêmes. Si la nature leur a refusé quelque chose, c'est l'eau douce : comme elle est renfermée dans les entrailles de la terre, ils sont obligés de creuser beaucoup pour en avoir. Nous n'avons aperçu qu'un puits à Amsterdam, et pas un seul ruisseau courant. A Middelbourg nous n'avons vu d'eau que dans les vases des insulaires : mais comme elle était douce et fraîche, sûrement ils l'avaient puisée sur l'île, et sans doute près de l'endroit qu'ils habitaient.

Nous connaissons si peu leur religion, que j'ose à peine en faire mention. Les bâtimens appelés *afiatoucas* y ont certainement quelque rapport.

Plusieurs de nos messieurs pensèrent que ce sont simplement des cimetières. Je puis assurer, par expérience, que ce sont des lieux où des insulaires, revêtus d'une fonction spéciale, prononcent des harangues étudiées que je pris pour des prières, ainsi qu'on l'a déjà dit. Je suis porté à croire que ce sont tout à la fois des temples et des cimetières, comme à Taïti, ou comme en Europe. Mais je ne juge pas que les statues grossières que nous y vîmes soient des idoles, d'autant plus que M. Walles m'informa que les insulaires l'engagèrent à tirer un coup de fusil sur l'une d'elles qu'ils établirent au milieu d'un champ.

Une circonstance nous fit connaître que, pour un objet ou pour un autre, les naturels se rendent souvent à ces afiatoucas : quoique le grand espace qui est devant ces édifices fût couvert d'un vert gazon, l'herbe y était très courte. Il ne paraissait pas qu'on l'eût coupée; mais il me sembla qu'en s'y asseyant ou qu'en la foulant, on l'avait empêchée de croître.

La langue est ici à très peu de chose près la même que celle de Taïti et des îles de la Société. Les dialectes ne sont pas plus différens que ceux des provinces septentrionales et méridionales de l'Angleterre.

§ 4.

Passage d'Amsterdam au détroit de la Reine Charlotte. Entrevue avec les insulaires. Séparation des deux vaisseaux.

Au moment où nous allions appareiller, nous eûmes la visite d'une pirogue montée par quatre hommes qui amenaient avec eux un des tambours dont nous avons fait mention, et sur lequel un des Indiens battait continuellement, dans le dessein sans doute de nous charmer par cette musique. J'achetai le tambour pour une pièce d'étoffe et un clou; et je saisis cette occasion d'envoyer à mon ami Attago du froment, des pois et des fèves, que j'avais oublié de lui remettre avec les autres semences dont je lui avais fait présent. Dès que nous eûmes congédié cette pirogue, nous cinglâmes au sud. Mon intention était de marcher directement vers la Nouvelle-Zélande, et de renouveler, dans le détroit de la Reine Charlotte, notre provision d'eau et de bois, pour tenter ensuite de nouvelles découvertes au sud et à l'est.

L'après-midi du 8 octobre 1773, nous eûmes connaissance de l'île de Pilstart. Cette île, déjà découverte par Tasman, située par 22 degrés 26 minutes de latitude sud, et 147 degrés 59 minutes de longitude ouest, à trente-deux lieues de distance de Middelbourg, est plus remarquable par

sa hauteur que par son circuit; car elle renferme deux montagnes d'une grande élévation, et qui semblent séparer une vallée profonde. Ce nom de *Pylstaert* lui a été donné à cause des oiseaux qu'y virent les navigateurs hollandais, et qui, suivant toute apparence, étaient des oiseaux du tropique. Pylstaert signifie littéralement *flèche en queue :* cet oiseau a effectivement deux longues plumes à la queue, et c'est de là que lui vient son nom français de *paille-en-queue* [1].

Le 10 nous dîmes adieu aux îles du tropique, et nous fîmes route une seconde fois vers la Nouvelle-Zélande. Quatre mois s'étaient écoulés depuis notre départ de cette île, et, dans cet intervalle, nous avions traversé la mer du Sud par des latitudes moyennes, au milieu de l'hiver; nous avions examiné un espace de plus de 40 degrés de longitude entre les tropiques, et rafraîchi les équipages à Taïti, aux îles de la Société et aux îles des Amis pendant trente-un jours. La saison de continuer nos découvertes daus les hautes latitudes méridionales s'avançait, et les rochers sauvages de la Nouvelle-Zélande devaient nous prêter une seconde fois un asile.

Dès que nous eûmes quitté la zone torride, des troupes d'oiseaux de mer suivirent les vaisseaux,

[1] Dans la collection de Dalrymple ces oiseaux sont appelés *canards sauvages.*

et voltigèrent sur les flots autour de nous. Le 12 nous aperçûmes un albatros : ces oiseaux, qui n'osent jamais passer le tropique, rôdent de là jusqu'au cercle polaire. La nuit du 16 plusieurs méduses passèrent près du vaisseau : nous les reconnûmes à leur lueur phosphorique. Elles étaient si lumineuses, que le fond de la mer semblait contenir des étoiles plus brillantes que le firmament.

Le 21 nous eûmes vue de la Nouvelle-Zélande : il y avait quatre mois que nous l'avions quittée. Nous découvrions les huttes et les forteresses des naturels, semblables aux nids des aigles, placés sur le sommet des rochers. Dès que nous eûmes rallié *l'Aventure* nous fîmes voile pour le cap Kidnappers, que nous doublâmes à cinq heures du matin, et nous continuâmes de côtoyer le rivage jusqu'à neuf heures.

La première pirogue qui nous aborda n'avait à son bord que des pêcheurs qui nous vendirent du poisson pour des pièces d'étoffe et des clous. La seconde était montée par deux Indiens, que leur vêtement et leur demarche me firent prendre pour des chefs. Nous les engageâmes à monter sur le pont, en leur présentant des clous et d'autres articles. Ils recherchent les clous avec un empressement qui montre assez qu'on ne peut rien leur offrir de plus précieux. Je donnai à celui de ces deux hommes qui me parut le plus distingué les cochons, les

poules, les semences et les racines. Je crois qu'il n'imaginait pas d'abord que je voulusse les lui laisser, car il y fit peu d'attention, jusqu'au moment où il ne douta plus que ce ne fût pour lui. Ce qui est assez singulier, c'est qu'un pareil don ne le jeta pas dans le même ravissement qu'un grand clou que je lui offris. Néanmoins je remarquai qu'en s'éloignant il considérait avec plaisir les cochons et les poules qu'il venait de recevoir. Il rangeait ces animaux les uns à côté des autres, et il veillait à ce qu'on ne lui en enlevât pas. Il me promit de n'en tuer aucun; et, s'il tient sa parole, et qu'il en ait quelques soins, l'île entière pourra bientôt s'en trouver peuplée; car je lui laissai deux truies, deux verrats, quatre poules et deux coqs.

Ces insulaires n'avaient pas oublié *l'Endeavour*, car les premières paroles qu'ils prononcèrent furent, *mataou no te pow pow* (nous avons peur des canons) : ils connaissaient par expérience les effets terribles de ces pièces meurtrières. L'un de ces deux Indiens était d'une grande taille et d'un moyen âge : il avait un vêtement élégant de lin de la Nouvelle-Zélande, et d'une forme nouvelle pour nous; ses cheveux, arrangés suivant la dernière mode du pays, étaient attachés au haut de la tête, huilés et garnis de plumes blanches. Il portait à chaque oreille ur morceau de peau d'albatros, couverte

de son duvet blanc, et son visage était tatoué en lignes courbes et spirales.

Notre insulaire de Bolabola, Œdidée, qui ne comprit pas d'abord la langue des Zélandais comme Tupia, apprenant de nous que ce peuple n'a point de noix de coco ni d'ignames, alla en chercher pour les offrir au chef; mais, quand nous l'assurâmes que le climat n'était pas favorable à la culture des palmiers, il ne lui présenta que les ignames; et il lui fit sentir en même temps, par une harangue, tout le prix des cochons, des volailles, des semences qu'il recevait de nous. Le Zélandais, par reconnaissance, nous laissa sa hache de bataille toute neuve. Ces deux Indiens, avant de partir, nous donnèrent le spectacle d'un heiva ou d'une danse guerrière : ils frappèrent du pied; ils brandirent leurs courtes massues, leurs piques; ils firent des contorsions de visage effrayantes; ils tirèrent la langue, et beuglèrent d'une manière épouvantable.

Nous forçâmes de voiles au sud. L'après-midi le vent fraîchit considérablement, et souffla par grains très violens. Dans un de ces grains nous perdîmes notre petit mât de perroquet. La crainte d'écarter la terre me fit faire toute la diligence possible. Le 23 le ciel s'éclaircit; mais le 24 nous fûmes assaillis par un vent encore plus impétueux. Les vagues s'élevaient très haut, et elles se prolongeaient à

une grande distance : la violence des rafales les dispersait en vapeurs, qui obscurcissaient de toutes parts la surface de la mer; et, comme le soleil brillait dans un ciel sans nuages, l'écume blanche éblouissait les yeux. Nous roulions çà et là à la merci des flots; nous embarquions souvent de grosses lames, qui tombaient sur les ponts avec une vitesse prodigieuse, et détruisaient tout ce qu'elles rencontraient. Les entorses continuelles qu'essuyait le bâtiment relâchaient les cordages et les manœuvres, et dérangeaient d'ailleurs tout ce qui était dans le vaisseau, de manière que les yeux n'apercevaient qu'une scène générale de bouleversement et de confusion. Dans un de ces énormes roulis, la caisse d'armes posée sur le gaillard d'arrière fut arrachée de sa place; et, sans le grillage du platbord, elle serait tombée à la mer sous le vent. L'aspect de l'Océan était alors superbe et terrible : tantôt, au sommet d'une grosse vague, nous contemplions une vaste étendue sillonnée par un nombre infini de profonds canaux; d'autres fois la vague se brisait subitement sous nous, et nous plongeait dans une vallée profonde, tandis qu'une nouvelle montagne s'élevait à nos côtés, et, de sa tête écumeuse et chancelante, menaçait de nous engloutir. La nuit amena de nouvelles horreurs : l'eau remplissait les lits de tous les postes, et d'ailleurs le rugissement épouvantable des vagues, le craque-

ment des couples et le roulis n'étaient tempérés que par les voix des matelots plus fortes que les vents ou que la mer en fureur. Accoutumés aux dangers, l'image de la mort n'arrêtait point leurs blasphèmes : il n'est rien de comparable à l'horrible énergie de leurs imprécations.

A minuit le vent diminua, et nous parvînmes à gouverner vers la terre, dont la tempête nous avait écartés. Mais *l'Aventure* se trouvait en arrière, et nous ne la revîmes point. Nous allâmes à sa recherche jusqu'au 3 novembre, et, pensant alors qu'elle était entrée dans le détroit, nous résolûmes d'aller relâcher dans l'anse du Vaisseau, où nous avions mouillé la dernière fois, et d'où nous étions partis le 7 juin, près de cinq mois auparavant.

§ 5.

Relâche dans le détroit de la Reine Charlotte. Détail sur ses habitans anthropophages. Divers incidens. Départ du détroit. Tentatives pour rallier *l'Aventure*. Description de la côte.

Notre première occupation, après avoir amarré, fut de dégréer toutes nos voiles : il n'y en avait pas une seule qui n'eût besoin d'être réparée. Notre voilure et nos manœuvres avaient extrêmement souffert avant de gagner le détroit.

Aussitôt que nous eûmes mouillé, nous eûmes la visite des habitans, parmi lesquels j'en reconnus

plusieurs que j'avais vus en 1770, et particulièrement un vieillard nommé Goubiah.

Chacun de son côté renouvela les connaissances qu'il avait faites pendant la première relâche. Nous les appelâmes par leurs noms, ce qui leur causa une grande joie : sans doute ils crurent que nous nous intéressions à eux, puisque nous les portions dans notre pensée. Le temps était beau et l'air chaud pour la saison ; mais ces Indiens étaient tous couverts de ces manteaux déguenillés dont ils se vêtent pendant l'hiver. Nous leur fîmes plusieurs questions sur la santé de ceux de leurs compatriotes que nous ne voyions pas, et que nous connaissions. Teiratu, le chef qui avait prononcé une longue harangue le 4 juin, était au nombre des naturels qui vinrent nous voir. Il portait alors de vieux habits : d'orateur, de chef d'une troupe de guerriers, il était devenu un simple pêcheur. Nous eûmes peine à le reconnaître sous ce déguisement : à la fin cependant on lui rendit quelques honneurs ; on le mena dans la grand'chambre, et on lui donna des clous. Il résolut de s'établir près de nous, afin de profiter des avantages que lui offrait notre commerce, et peut-être de nous voler tout ce qu'il pourrait.

Nous allâmes à terre le matin et l'après-midi, et nous nous ouvrîmes un passage à travers un labyrinthe de lianes entrelacées d'un arbre à l'autre.

Œdidée, qui était avec nous, erra, de son côté, au milieu de ces forêts touffues, et il fut fort surpris d'y trouver un grand nombre de différens oiseaux, dont le chant était agréable et le plumage très joli. Une quantité prodigieuse d'autres oiseaux suçaient les fleurs et quelquefois arrachaient la tige des radis et des turneps dans un de nos jardins. Nous en tirâmes plusieurs, et, Œdidée, qui de sa vie n'avait manié des armes à feu, en tua aussi un au premier coup. Les sens des peuples qui ne sont pas très policés sont infiniment meilleurs que les nôtres, affaiblis par mille accidens. Nous fûmes surtout bien convaincus de cette vérité à Taïti : les naturels nous montraient très souvent de petits oiseaux dans l'épaisseur des arbres, ou des canards au fond des roseaux, et aucun de nous ne pouvait les apercevoir.

Le 5 j'ordonnai qu'on ouvrît les tonneaux qui contenaient la majeure partie de notre pain, et nous eûmes le chagrin d'en trouver beaucoup de gâté. Pour réparer cette perte autant qu'il dépendait de nous, tous les tonneaux furent défoncés, et, à mesure qu'on triait ce biscuit, le tonnelier mit au four celui qui était endommagé, afin de le faire revenir. Le matin les Indiens enlevèrent d'une tente un sac d'habits appartenant à un matelot. Dès que j'en fus informé, j'allai les trouver dans l'anse voisine, je leur demandai les habits, et ils ne firent

aucune difficulté de les rendre. Cette affaire s'étant bien terminée, et voyant que nous étions avec des filous, je ne fus point fâché de cet accident, qui apprenait aux gens de l'équipage à se tenir sur leurs gardes.

Nous vîmes parmi ces habitans la plus jeune des deux truies que le capitaine Furneaux avait laissées à l'anse des Cannibales, dans notre dernier séjour. Elle boitait d'un pied de derrière : du reste elle était en bon état, et très privée. Si nous comprîmes bien ces insulaires, le verrat et l'autre truie n'avaient point été tués, et on les gardait dans un endroit séparé : de manière que ces hommes ignorans, en tenant ainsi à l'écart ces animaux, et peut-être en se les partageant comme des dépouilles, empêchent la propagation de l'espèce. Trop occupés de leurs besoins journaliers, ils négligent les moyens qui pourraient seuls leur procurer une subsistance assurée, et ils s'opposent à toutes les tentatives qu'on veut faire pour les civiliser. Nous apprîmes que les deux chèvres que nous avions déposées au haut du détroit avaient été tuées par Goubiah, qu'ils traitèrent de vieux coquin. Tous nos efforts pour peupler cette terre d'animaux utiles étaient donc rendus infructueux par ceux mêmes qui devaient en retirer tout l'avantage.

Nous allâmes examiner nos plantations; et comme ils avaient abandonné aux soins de la nature les

semences qu'ils avaient reçues de nous, nous les retrouvâmes dans un état florissant, à l'exception des patates, qui pour la plupart avaient été déterrées. L'hiver est fort doux dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, puisqu'il ne gela pas assez pour faire périr des plantes qui meurent chez nous aux mois de janvier et de février. Les radis et les navets étaient déjà en graines, les choux et les carottes, les ognons et le persil en abondance et en bon ordre : les pois et les fèves étaient entièrement perdus, et ils paraissaient avoir été détruits par les rats. Les plantes indigènes n'étaient pas si avancées. Les arbres et les arbrisseaux commençaient seulement à reverdir. Mais le lin, dont les naturels préparent leurs cordages, était en fleurs, ainsi que quelques autres espèces qui poussent de bonne heure.

Le 6 novembre je me rendis à l'anse qu'habitaient les insulaires pour y jeter la seine. Je leur donnai un verrat et une jeune truie, deux coqs et deux poules, que nous avions apportés des îles. Nous ne fûmes pas plus heureux dans notre pêche que la première fois; mais nous achetâmes des naturels une assez grande quantité de poisson. En faisant cette emplette, je remarquai que les Indiens avaient beaucoup d'inclination à fouiller dans mes poches, et qu'ils retiraient d'une main le poisson qu'ils venaient de nous donner de l'autre. Un des

chefs entreprit de mettre un terme à ce scandale; et, avec des yeux où se peignait la colère, il fit semblant de vouloir écarter le peuple. Je louai sa conduite; et, en même temps, je l'observai si bien, que je le surpris tirant un mouchoir de ma poche. Je le lui laissai mettre dans son sein, sans paraître m'en apercevoir. Je lui dis ensuite ce que j'avais perdu. Il feignit d'ignorer le vol et de montrer son innocence; et, lorsque je redemandai le mouchoir, il le rendit en riant, et en jouant si bien son personnage qu'il me fut impossible de me fâcher contre lui, de sorte que nous restâmes amis, et qu'il m'accompagna à bord pour y dîner.

Vers ce même temps nous eûmes la visite de plusieurs insulaires d'un autre district : ils arrivèrent sur quatre pirogues, chargées de poissons et d'autres articles qu'ils échangèrent pour nos marchandises. Ces nouveaux insulaires prirent leurs quartiers dans une anse de notre voisinage : le lendemain, de très bonne heure, ils décampèrent avec six de nos petites pièces à l'eau, et ils furent suivis de tous ceux que nous avions trouvés ici à notre arrivée. La retraite précipitée de ces derniers fut sans doute occasionée par le vol que leurs compatriotes venaient de commettre. Ils laissèrent derrière eux quelques-uns de leurs chiens et le verrat que je leur avais donné le jour précédent, et que je fis reconduire à bord. Nos futailles furent

la moindre perte que nous causa la retraite de ces habitans; nous perdions davantage dans le poisson qu'ils nous fournissaient en abondance et à très peu de frais. Ils avaient sans doute dérobé les futailles pour les cercles de fer : en nous fournissant du poisson encore un jour, ils auraient reçu en fer travaillé pour leur usage trois ou quatre fois la valeur de celui qu'ils prirent; mais on a déjà fait observer qu'ils ne font pas de réflexions, et qu'ils aiment mieux un clou que l'espérance, même assurée, d'en avoir quatre.

Les habitans revinrent le 10 et nous donnèrent une quantité considérable de poissons pour deux haches. Les matelots renouvelaient leurs premières amours avec les Zélandaises. L'une de celles qui prodiguaient leurs charmes avait des traits assez réguliers, et quelque chose de doux et de tendre dans les yeux. Ses parens l'offraient chaque jour en mariage à un des contre-maîtres, chéri d'une manière spéciale de cette nation, parce qu'il traitait le peuple avec intérêt et affection; ce qui ne manque pas d'exciter l'attachement même des peuples sauvages. Toghéerée (car c'est ainsi que s'appelait cette fille) fut aussi fidèle à son mari que si c'eût été un Zélandais, et elle repoussait impitoyablement les sollicitations des autres matelots, en disant qu'elle était mariée (*tirra tane*).

Malheureusement cette nouvelle Pénélope était,

comme toutes les Zélandaises, couverte de vermine : notre Anglais n'osa point l'amener à bord. Il allait donc la voir à terre, et seulement pendant le jour; il la régalait de biscuit pouri que nous avions jeté comme inutile, mais qu'elle aimait beaucoup. Œdidée, notre insulaire de Bolabola, était si accoutumé dans sa patrie à se livrer à tous les mouvemens de la nature, qu'il n'hésita pas à satisfaire ses desirs à la Nouvelle-Zélande, quoiqu'il vît très bien que les femmes n'y valaient pas celles de son pays. La force de l'instinct triomphait de sa délicatesse. Faut-il s'en étonner, puisque des Européens civilisés lui en donnaient l'exemple ?

Sa conduite envers les Zélandais mérite des éloges. Il découvrit bientôt que leur existence actuelle est fort misérable, en comparaison de celle des insulaires des îles du tropique, et il témoigna souvent de la pitié, en faisant l'énumération de tout ce qui leur manquait. Il distribua des racines d'ignames à ceux qui vinrent au vaisseau au cap Noir, et il m'accompagna toujours quand j'allais planter ou semer un terrain dans ce havre.

Le 15, descendus à la baie de l'Est, nous montâmes sur les montagnes qui commandent la partie orientale du détroit, pour tâcher de découvrir *l'Aventure*. Nous fîmes en pure perte une course fatigante; car, parvenus au sommet, l'horizon oriental se trouva tellement embrumé, que

la vue ne s'étendait pas à plus de deux milles. M. Forster profita de cette promenade pour joindre quelques nouvelles plantes à sa collection. Je commençai dès lors à désespérer de revoir le bâtiment du capitaine Furneaux, et je ne pouvais concevoir ce qu'il était devenu. J'avais pensé jusque là qu'il avait gagné quelque port du détroit; mais il n'était pas possible qu'il fût douze jours dans notre voisinage sans qu'on le vît ou qu'on entendît ses signaux.

Les naturels nous vendirent des filets, que nous essayâmes l'après-midi, et avec lesquels nous prîmes assez de poisson. Ils étaient faits de feuilles fendues, séchées et battues, du formium dont on a parlé si souvent : il n'y a aucune plante dont la transplantation promette tant d'avantages à l'Europe. Le chanvre et le lin qu'en tirent les Zélandais, avec leurs instrumens grossiers, est très fort, doux, luisant et blanc, et celui qui a été préparé en Angleterre, après notre retour, a presque égalé le lustre de la soie. Il croît sur toute espèce de sol; et, comme il est toujours de saison, on peut le couper jusqu'à la racine chaque année, et il n'exige presque aucun soin de culture.

Le 22 novembre, je pris deux verrats et deux truies, avec deux coqs et deux poules que je débarquai au fond de la baie de l'Ouest, et je les fis porter un peu avant dans le bois, où je les aban-

donnai avec assez de nourriture pour une douzaine de jours. En cela, mon objet était de les tenir au milieu de la forêt, et de les empêcher de descendre pour chercher leur nourriture sur le rivage, où ils auraient pu être découverts par les naturels : cependant ils fréquentent peu cette partie de la contrée, car on n'y voit aucune espèce d'habitation. Nous laissâmes encore des coqs et des poules dans le bois de l'anse du vaisseau. Nous n'avions point vu la truie que nous avions déjà donnée aux insulaires; mais ils nous assurèrent qu'elle vivait encore, aussi bien que le verrat et la truie qu'ils avaient reçus du capitaine Furneaux. Il serait malheureux si, après toutes les précautions que j'ai prises, je ne parvenais point à peupler la contrée de ces utiles animaux. On nous dit aussi que les deux chèvres étaient encore vivantes, et qu'elles couraient dans les bois; mais j'ai bien de la peine à le croire. Je les aurais remplacées par deux autres qui nous restaient si nous n'avions pas eu le malheur de perdre le belier aussitôt après notre arrivée ici : je n'ai pu comprendre par quel accident; car j'avais fait conduire ces deux bêtes dans une tente, où elles paraissaient prospérer; mais bientôt le belier fut attaqué d'une maladie qui approchait de la rage. Nous ne savions pas si cette maladie provenait de ce qu'il avait mangé; nous crûmes qu'elle était plutôt occasionée par la pi-

qûre des orties. Une nuit que cet animal était couché près de la sentinelle, il fut saisi d'un de ces accès, et courut tête baissée se précipiter dans la mer; mais il revint bientôt, et parut plus tranquille. Quelques jours ensuite, dans un autre accès, il se mit à courir le long de la plage, et fut suivi de la chèvre qui revint seule; car, pour le belier, on ne le revit plus : toutes nos recherches pour le trouver dans le bois furent en pure perte. Nous conjecturâmes que, s'étant précipité une seconde fois dans la mer, il s'y était noyé. Il eût été inutile de laisser la chèvre seule n'ayant point de mâle : elle avait mis bas quelques jours avant notre arrivée dans le détroit; mais ses chevreaux étaient morts. Le lecteur peut voir, par ces détails, que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour peupler cette contrée de moutons et de chèvres.

En retournant au vaisseau, nous rencontrâmes sept ou huit pirogues qui arrivaient du nord, et qui, sans faire aucune attention à nous, allèrent directement à l'anse de l'Indien, tandis que les autres vinrent à bord avec une grande quantité de vêtemens et d'armes de toute espèce qu'ils nous vendirent. Dans cette seconde relâche nous ne les avions jamais vus avec de si beaux vêtemens. Leurs cheveux étaient attachés au haut de la tête, et leurs joues peintes en rouge. Nous ne doutâmes plus alors qu'ils ne fussent allés combattre, ainsi

que les femmes nous l'avaient dit la veille, car ils se parent dans ces occasions le mieux qu'il leur est possible. Je crains bien que notre présence n'ait ranimé de malheureux différends entre les tribus. Les officiers de notre équipage, peu satisfaits d'acheter les haches de pierre, les patous-patous, les haches de bataille, les étoffes, les pierres vertes, les hameçons, etc., qu'on nous apportait, en demandaient sans cesse davantage, et nous leur montrions des pièces d'étoffes si précieuses pour eux, que sûrement elles excitaient leurs désirs. Il est vraisemblable que, dès que ces fantaisies s'emparent de l'esprit des Zélandais, ils pensent que le moyen le plus court de les satisfaire est d'aller dépouiller leurs voisins de ces richesses recherchées par les étrangers. La grande quantité d'armes, d'ornemens et d'étoffes qu'ils étalèrent alors, sembla prouver qu'ils venaient d'user de cet infâme moyen de nous satisfaire. Quelques officiers qui les visitèrent dans leurs maisons y virent des os humains.

Le 23 ils trouvèrent au milieu de la plage la tête et les entrailles d'un jeune homme tué depuis peu, et le cœur enfilé à un bâton fourchu, arboré à l'avant d'une de leurs grandes pirogues. Un officier acheta cette tête qu'il apporta à bord, où un morceau de la chair fut grillé et mangé par un Indien en présence de tous les officiers et de la plus grande partie de l'équipage. J'étais alors à terre,

et je fus informé de cette circonstance à mon retour à bord : j'y trouvai une foule d'insulaires, et la tête mutilée, dont les restes annonçaient un jeune homme de moins de vingt ans. Cette vue et les détails de l'affreuse scène qui venait de se passer me saisirent d'horreur et d'indignation contre ces cannibales. Mais, considérant que c'était un mal sans remède, la curiosité l'emporta sur la colère, et, voulant être le témoin d'un fait que tant de gens révoquent en doute, j'ordonnai qu'on fît griller un morceau de cette chair, et qu'on le portât sur le gaillard d'arrière. Ce mets détestable ne leur fut pas plus tôt offert, qu'un des anthropophages le mangea avec une avidité surprenante. A cet odieux spectacle, quelques personnes de l'équipage se trouvèrent mal. Œdidée, qui était venu avec moi à bord, en fut tellement affecté, qu'il devint immobile de stupeur. Son agitation se peignit dans tous ses traits d'une manière impossible à décrire. Revenu de cet état, il fondit en larmes, et continua de pleurer et de faire de vifs reproches aux Indiens, en les traitant d'hommes méprisables, et leur disant qu'il n'était ni ne serait jamais leur ami. Il ne souffrit pas même qu'ils le touchassent. Il tint le même langage à celui qui avait coupé le morceau de chair, et ne voulut point accepter le couteau qui avait servi à cette opération. Comme les plus petits détails sur un fait de

cette importance sont intéressans, j'ajouterai que M. Pickersgill acheta la tête pour un clou, et qu'elle est déposée maintenant à Londres, dans le cabinet de M. John-Hunter, membre de la Société royale.

Que les habitans de la Nouvelle-Zélande soient anthropophages, c'est un fait qu'il n'est pas permis de révoquer en doute. J'avais cité dans mon premier voyage des détails assez démonstratifs de cette coutume; mais j'ai appris depuis qu'ils ont été décrédités par plusieurs personnes, qui, sans doute, n'ont jamais sérieusement réfléchi sur l'état naturel de l'homme sauvage, ou même de l'homme un peu civilisé. Les Nouveaux-Zélandais ne sont plus dans la première barbarie. Leur conduite envers nous était courageuse et honnête; ils montraient de l'empressement à nous obliger dans toutes les occasions. Il y a, parmi eux, des arts qui supposent beaucoup de jugement et une patience infatigable, et ils ont généralement moins de penchant pour le vol que les autres insulaires de la mer Pacifique. Je crois que ceux d'une même tribu, ainsi que les tribus qui sont en paix, se comportent honnêtement entre eux, et vivent en bonne intelligence. La coutume de manger leurs ennemis tués dans un combat (car je suis persuadé qu'ils n'en mangent point d'autres) est indubitablement de toute antiquité; et chacun sait que ce n'est pas une chose aisée de faire renoncer une nation à ses

anciens usages, quelque atroces et quelque sauvages qu'ils puissent être, particulièrement si cette nation n'a aucun commerce avec d'autres peuples. Ce n'est que par les communications que la plus grande partie du genre humain s'est civilisée; et les habitans de la Nouvelle-Zélande sont privés de ces avantages par leur position. Le commerce des étrangers adoucirait leurs mœurs et polirait leur esprit farouche, ou même, s'ils étaient réunis sous une forme fixe de gouvernement, ils auraient moins d'ennemis, et conséquemment cet usage, moins pratiqué, pourrait avec le temps se perdre dans l'oubli. Ils ont maintenant peu d'idées de cette première maxime de la loi naturelle, *traite les autres comme tu voudrais être traité toi-même;* ils les traitent comme ils s'attendent à en être traités. Si j'ai bonne mémoire, un des argumens qu'ils firent le plus valoir à Tupia, qui souvent leur adressait de sanglans reproches sur cette horrible coutume, fut qu'il n'y a pas de mal à tuer et à manger un homme, qui en ferait autant lui-même; car, disent-ils, quel mal peut-il y avoir à manger des ennemis que nous avons tués dans une bataille? Nos ennemis ne feraient-ils pas la même chose de nous? Je les ai souvent vus prêter une extrême attention aux discours de Tupia; mais je n'ai jamais observé qu'ils fussent satisfaits de ses argumens, ni que toute sa rhétorique en persuadât un seul de l'in-

justice de cet usage; et quand Œdidée et quelques autres en montrèrent de l'horreur, ils riaient de leur simplicité.

Entre différentes raisons alléguées sur l'origine de cette effroyable coutume, on a cité le défaut de nourriture animale; mais je ne sais pas si l'on peut déduire cette raison des faits et des circonstances rapportés par les voyageurs. Sur tous les endroits où j'ai abordé, la pêche est si abondante, que les insulaires prennent une quantité de poissons plus que suffisante pour leur consommation et pour la nôtre. Ils élèvent beaucoup de chiens; et l'on voit grand nombre d'oiseaux sauvages, qu'ils savent tuer très adroitement. On ne peut donc alléguer ni la faim ni le besoin d'aucune espèce d'alimens pour une des causes de leur anthropophagie; mais, quelle qu'en soit la raison, il est évident, je pense, qu'ils ont beaucoup de goût pour la chair humaine. Comme nous avons vu de nos propres yeux des Zélandais manger de cette chair humaine, il faut espérer que désormais on ne le révoquera plus en doute : au lieu de nier des faits évidens, il vaudrait mieux chercher à en découvrir la cause.

A quatre heures du matin, le 24, nous démarrâmes dans le dessein de reprendre la mer; mais les vents du nord et du nord-ouest, qui soufflaient dans l'anse par rafales très violentes, nous forcèrent de nous remettre sur nos amarres. Tandis que

nous étions occupés à ces manœuvres, quelques-uns de nos anciens amis se rendirent à bord pour prendre congé de nous, et quittèrent ensuite l'anse avec toutes leurs richesses; mais ceux qui avaient été de la dernière expédition restèrent. Plusieurs de nos gens, qui allèrent à terre, virent le cœur, qui était encore attaché à la pirogue, et trouvèrent les intestins sur la plage : le foie et les poumons n'y étaient plus, et probablement les naturels les avaient mangés après avoir consommé la carcasse.

Dès que nous eûmes quitté la grève, les naturels s'y rendirent à l'instant, et, voyant un tas de mauvais biscuits que nous avions jetés comme gâtés, ils se précipitèrent dessus, et les mangèrent tous avec avidité, quoique nos cochons eussent refusé d'y toucher. Sûrement ils n'y furent pas portés par la faim, puisqu'ils avaient en abondance du poisson frais, et qu'ils nous en vendaient chaque jour assez pour notre consommation; c'est plutôt parce que leur goût était différent du nôtre, et parce que ce pain avait le mérite d'être nouveau pour eux, qui sont accoutumés à se nourrir de poisson.

Avant de faire voile, j'écrivis un billet où je marquai le temps de notre dernière arrivée dans le détroit, le jour de notre départ, la route que je me proposais de tenir, et quelques autres instructions que je jugeai nécessaires pour le capitaine

Furneaux, en cas qu'il vînt relâcher ici. Je mis ce papier dans une bouteille, que j'enterrai au pied d'un arbre, au milieu du jardin qui est au fond de l'anse, de manière qu'il pût être trouvé par cet officier, ou par quelque autre Européen. Néanmoins je ne pouvais guère espérer qu'il tombât entre les mains de la personne pour qui je l'écrivais, et je ne pus me résoudre à quitter la côte avant de faire de nouvelles recherches. Dans cette vue, je cinglai vers le cap Teirawhitte, et parcourus les divers points jusqu'au cap Palliser; mais tous nos soins furent sans succès.

§ 6.

Départ de la Nouvelle-Zélande. Route du vaisseau dans la recherche d'un continent. Récit des différens obstacles qu'a opposés la glace. Méthodes suivies pour reconnaître la mer Pacifique australe.

La disparition de *l'Aventure* ne découragea heureusement personne.

Le 26, à huit heures du soir, je pris mon point de départ du cap Palliser, et je gouvernai au sud un peu à l'est. Les passe-pierre, les veaux marins, les poules du Port-Egmont, les albatros, les pintades et autres pétrels environnaient chaque jour notre vaisseau. Le 2 décembre, par 48 degrés 23 minutes de latitude sud, et 179 degrés 16 minutes de longitude ouest, nous aperçûmes plusieurs pin-

guins au bec rouge, qui demeurèrent autour de nous le lendemain. Le 6 nous étions aux antipodes de nos amis de Londres, et par conséquent à la plus grande distance possible d'eux. Chacun donna au souvenir de sa patrie un tendre et légitime soupir. On dit vulgairement en Angleterre que sir François Drake *a passé sous l'arche du milieu du pont de Londres;* mais c'est une erreur, car il fit route le long de la côte d'Amérique. Cette fausseté s'est probablement répandue parce qu'il a passé les *periœciens*, ou le 180e degré de longitude dans le même cercle de latitude septentrionale, sur la côte de la Californie.

Le 8, par 55 degrés 39 minutes de latitude, et 178 degrés 53 minutes de longitude ouest, nous cessâmes de voir les pinguins et les veaux marins, et nous en conclûmes qu'ils s'étaient retirés vers les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande. Le 10 à midi nous étions par 59 degrés de latitude sud sans avoir rencontré de glaces, quoique, l'année précédente, à la même époque, nous en eussions trouvé entre le 50e degré de latitude et le 51e. Cette différence provient peut-être d'un changement dans la direction du vent et des courans. Le 12, par 62 degrés 10 minutes de latitude sud, et 172 degrés de longitude ouest, nous vîmes la première île de glace, 11 degrés une demi-minute plus au sud que nous ne l'avions trouvée l'année

d'auparavant, après notre départ du cap de Bonne-Espérance. Nous aperçûmes en même temps un pétrel antarctique, quelques albatros gris, des pintades et des pétrels bleus. Le 13, le thermomètre se tint à 31 degrés, et nous cinglâmes à l'est avec une brise fraîche. Il tomba une quantité prodigieuse de neige, qui remplissait tellement l'atmosphère, que nous ne voyions pas à dix verges devant nous. Œdidée admira ce phénomène, absolument inconnu dans son pays. Ces *pierres blanches*, qui se fondaient dans ses mains, étaient miraculeuses pour lui; et, quoique nous essayassions de lui expliquer que le froid contribuait à leur formation, je crois que ses idées sur cette matière n'étaient pas fort claires. Les flocons de neige, qui ne cessèrent de tomber ce jour, le surprirent plus que tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Après en avoir considéré long-temps les qualités singulières, il nous dit qu'il l'appellerait de la *pluie blanche* quand il serait de retour dans son île.

Les premières glaces passèrent sans qu'il les vît, parce que nous les trouvâmes de trop bonne heure dans la matinée; mais, deux jours après, à environ 65 degrés de latitude sud, il fut frappé d'étonnement en regardant un des plus gros morceaux; et lorsqu'il découvrit, le lendemain, une immense plaine de glace, qui nous empêchait de marcher plus loin au sud, il témoigna un grand plaisir,

parce qu'il croyait que c'était une terre. Nous lui dîmes qu'il se trompait, et qu'il n'avait que de l'eau douce sous les yeux; mais nous ne pûmes le lui persuader qu'en montrant la glace qui s'était formée dans les futailles sur le pont. Il nous assura cependant, qu'à tout événement, il voulait lui donner le nom de *terre blanche*, afin de la distinguer de tout le reste. Il avait rassemblé à la Nouvelle-Zélande un certain nombre de petites baguettes, dont il faisait soigneusement un paquet, ce qui lui tenait lieu de journal. A chaque île qu'il avait vue et visitée, après son départ des îles de la Société, il avait ajouté une petite baguette ; de sorte que sa collection montait alors à neuf ou dix, dont il se rappelait très bien les noms, et la terre blanche, ou *whennua téatéa*, était la dernière.

Il demandait souvent à combien d'autres pays nous aborderions en allant en Angleterre; et, d'après quelques noms que nous lui dîmes, il forma un paquet séparé, qu'il étudiait chaque jour avec autant de soin que le premier. L'ennui de cette partie de notre voyage le rendait probablement si empressé d'en connaître la fin, et les provisions salées et la froideur du climat contribuèrent à le dégoûter. Son amusement ordinaire était de détacher les plumes rouges des tabliers de danse qu'il avait achetés à Tonga-Tabou, et d'en faire un panache de huit ou dix. Il passait le reste de son temps

à se promener sur le pont, à parler avec les officiers et les bas-officiers, et à se chauffer dans ma chambre. Nous profitâmes de l'occasion pour nous instruire davantage de sa langue : nous corrigeâmes peu à peu le vocabulaire que nous avions fait aux îles de la Société, et nous acquîmes ainsi, sur son pays et sur les îles voisines, des connaissances qui nous portèrent à y faire diverses recherches durant notre seconde relâche.

Nous rencontrâmes plusieurs grandes îles le 14, et à midi des glaces flottantes, à travers lesquelles je m'ouvris un passage par 64 degrés 55 minutes de latitude sud, et 163 degrés 20 minutes de longitude ouest. Nous voyions des albatros gris, des pétrels bleus, des pintades et des hirondelles de mer. En avançant au sud-est, le nombre des îles de glace s'accroissait prodigieusement autour de nous. Depuis midi jusqu'à huit heures du soir nous n'en vîmes que deux; mais, avant quatre heures du matin du 15, nous en avions dépassé dix-sept, outre beaucoup de glaces flottantes, au milieu desquelles nous avions navigué. A six heures je fus obligé de marcher au nord-est, afin d'éviter une immense plaine au sud et au sud-est. Les glaces, dans la plupart des endroits, étaient empilées; en d'autres on voyait des coupures dans la plaine, et au-delà une mer nette. Je crus qu'il serait dangereux de la traverser, parce que le vent ne nous

aurait pas permis de retourner par le chemin où nous aurions passé : le temps étant d'ailleurs extrêmement brumeux par intervalles, je fus contraint de sortir promptement de ces glaces flottantes, qui sont encore plus périlleuses que les grandes îles.

Nous eûmes à peine vogué au nord-est, que nous fûmes enfermés et obligés de revirer en faisant force de voiles au sud-ouest, ayant au sud une plaine ou des glaces flottantes, et au nord plusieurs îles d'une grosseur énorme. Après avoir marché deux heures sur ce bord, le vent tournant heureusement à l'ouest, nous revirâmes pour forcer de voiles au nord, et nous sortîmes bientôt des glaces flottantes, mais non pas sans recevoir des coups très violens des morceaux les plus gros, qu'avec tous nos soins nous ne pouvions pas éviter. En sortant d'un danger nous rentrions dans un autre ; le temps était brumeux, et plusieurs grandes îles embarrassaient notre route. Nous fûmes sur le point de nous briser sur une de celles-ci, et si cela était arrivé, le vaisseau et tous les hommes de l'équipage, sans aucune exception, auraient péri. Ces obstacles, joints au peu de probabilité de trouver terre plus loin au sud, et à l'impossibilité de la reconnaître à cause de la glace, en supposant qu'on en découvrît une, me déterminèrent à remettre le cap au nord. Quand nous revirâmes la dernière fois, nous étions par 159 degrés 20 minutes de

longitude ouest, et 66 degrés de latitude sud. Nous vîmes plusieurs pinguins sur les îles de glace et quelques pétrels antarctiques dans l'air.

Nous continuâmes à marcher au nord. Le 17 nous étions par 64 degrés 49 minutes de latitude sud, et 149 degrés 19 minutes de longitude ouest. Le temps clair et le vent qui tourna au nord-ouest m'inspirèrent le désir de gouverner au sud; j'y portai en effet le cap jusqu'à sept heures du matin du 20; alors, le vent passant au nord-est et le ciel se couvrant de nuages, je cinglai au sud-est. L'après-midi le vent fut accompagné de brume épaisse, de neige, de pluie neigeuse et de pluie, c'est-à-dire du plus mauvais temps possible. A 7 heures du soir, par 147 degrés 46 minutes de longitude, je passai une seconde fois le cercle polaire antarctique, et je continuai de marcher au sud-est jusqu'à six heures du lendemain matin. Étant alors par 67 degrés 5 minutes de latitude, nous rencontrâmes tout à coup un groupe de très grosses îles de glace, et une grande quantité de morceaux flottans; et, comme la brume était extrêmement épaisse, nous eûmes toutes les peines du monde à en sortir.

Le 23, par 67 degrés 20 minutes de latitude, et 137 degrés de longitude, nous rencontrâmes une quantité si prodigieuse de glaces flottantes, qu'elles couvraient la mer dans toute l'étendue du sud à

l'est, et elles étaient si épaisses et si serrées, qu'elles obstruaient entièrement notre passage. Le froid était si vif, que nos bateaux restèrent jusqu'à huit heures pour faire de l'eau douce. Nos cordages étaient aussi durs que du fil d'archal, et les voiles comme des planches de bois ou des plateaux de métal. Les manœuvres étaient impraticables.

Dans une position si défavorable, il était naturel de penser à retourner au nord, puisqu'il n'y avait point de probabilité de trouver une terre en ces parages, et qu'il ne paraissait pas possible de s'avancer plus loin au sud. J'aurais eu tort de m'avancer à l'est dans cette latitude, non-seulement à cause de la glace, mais parce que j'aurais laissé au nord, sans le reconnaître, un espace de mer de 24 degrés de latitude, où il pouvait y avoir une grande terre.

Tandis qu'on ramassait de la glace, nous prîmes deux pétrels antarctiques, de la grosseur d'un fort pigeon. Je remarquai que ces oiseaux avaient plus de plumes que ceux que nous avions vus, tant la nature a soin de les vêtir suivant le climat qu'ils habitent. Nous aperçûmes aussi des albatros couleur de chocolat. Nous n'avons trouvé que parmi les glaces ces oiseaux ainsi que les pétrels, dont on a parlé plus haut : d'où on peut conjecturer avec raison qu'il y a une terre au sud. Nous découvrîmes un gros veau marin qui joua autour de nous

pendant quelques minutes. Depuis que nous avions rencontré des glaces, le thermomètre se tenait de 33 à 34 degrés à midi.

Plusieurs personnes étaient affligées de rhumatismes violens, de maux de tête; d'autres avaient les glandes enflées et des fièvres de catarrhe qu'on attribuait à l'usage de la glace. Le 24, par 67 degrés de latitude et 138 degrés 15 minutes de longitude, comme nous avancions au nord-est avec un bon vent du nord-ouest, nous nous vîmes environnés de près de cent îles de glace. C'est ainsi que nous passâmes le soir de Noël, à peu près de la même manière que l'année précédente. Heureusement il n'y avait point de nuit, et le temps était clair; car, avec la brume des derniers jours, il aurait fallu un miracle pour conserver le vaisseau. On donna aux matelots une double portion de poudding, et ils burent l'eau-de-vie de leur ration, qu'ils avaient épargnée quelques mois d'avance pour cette solennité. La vue d'une quantité innombrable d'îles de glace, au milieu desquelles nous dérivions à la merci du courant, au risque de faire naufrage à chaque moment contre une de ces masses, ne les empêcha pas de se livrer à leurs amusemens favoris; et, tant qu'il leur resta de l'eau-de-vie, ils firent Noël en bons chrétiens. La longue habitude de la mer leur inspire du mépris pour les périls; et la fatigue et l'inclémence du ciel, dur-

cissant leurs muscles et leurs nerfs, les rendent insensibles : du moins ils se consolent en s'enivrant.

Tant que nous restâmes sous la zone torride, nous n'eûmes presque point de nuit, et nous pûmes écrire à minuit, à la lueur du soleil. Cet astre était si peu de temps au-dessous de l'horizon, qu'un crépuscule très fort ne cessa pas de nous éclairer. Ce phénomène frappa d'étonnement Œdidée, qui voulait à peine en croire ses sens. Nous fîmes en vain des efforts pour le lui expliquer, et il nous assura que ses compatriotes le traiteraient de menteur quand il leur parlerait de la pluie pétrifiée, et du jour perpétuel. Les premiers Vénitiens qui reconnurent l'extrémité septentrionale du continent de l'Europe ne furent pas moins surpris de ce que le soleil ne quittait point l'horizon, et ils racontent qu'ils ne pouvaient distinguer le jour de la nuit que par l'instinct d'un oiseau de mer qui allait se jucher sur la côte pendant quatre heures[1]. Comme nous étions probablement fort éloignés de terre, cette indication nous manqua.

Le 26 au matin toute la mer était couverte de glaces : dans l'étendue d'un horizon de quatre ou cinq milles nous vîmes plus de deux cents grandes

[1] Pietro Quirino fit voile en avril 1431, et fit naufrage à l'île de Roest ou de Rusten, sur la côte de Norwège, sous le cercle polaire, en janvier 1432.

îles, outre une quantité innombrable de petits morceaux. Cette scène ressemblait aux débris d'un monde fracassé : au milieu de ce bouleversement, on entendait de toutes parts les imprécations et les juremens des matelots qui n'étaient pas encore sortis de leur ivresse.

Notre latitude, à midi, était de 66 degrés 15 minutes; notre longitude de 134 degrés 22 minutes. Je marchai au nord avec une bonne brise de l'ouest, accompagnée d'un temps clair, jusqu'à quatre heures du lendemain au matin, 27 : rencontrant alors des glaces flottantes, je mis à la cape, et on en prit assez à bord pour remplir nos futailles vides. Notre latitude était de 65 degrés 53 minutes sud, et la longitude de 132 degrés 42 minutes ouest : il n'y avait pas la moitié autant de glaces qu'auparavant. Plusieurs personnes furent attaquées de rhumatismes, et obligées de garder le lit. Le scorbut ne se montrait pas encore sous un aspect effrayant; mais tous ceux qui en avaient de légers symptômes burent deux fois par jour du moût de bière frais, entièrement chaud, et s'abstinrent, autant qu'il leur fut possible, de viandes salées. La langueur générale, le visage pâle de presque tout le monde semblaient nous menacer de suites plus funestes. Moi-même j'étais très maigre, et sans appétit. Cet état devenait d'autant plus insupportable à l'équipage qu'il n'y avait pas d'espoir de retourner en Angleterre

cette année, et qu'il ignorait le terme de cette navigation. Il y eut un moment de découragement; mais peu à peu les matelots se résignèrent. Nous passâmes près de cinq semaines dans cette perplexité, et notre voyage ne saurait être comparé à aucun autre pour les fatigues et les maux qui l'accompagnèrent. Les navigateurs qui ont parcouru la mer du Sud avant nous naviguaient en dedans du tropique, ou du moins sous la zone tempérée. Ils jouissaient presque toujours d'un ciel doux et serein, et ils marchaient à la vue des terres qui leur fournissaient des rafraîchissemens. De pareilles campagnes sont des parties de plaisir à côté des nôtres. Les objets nouveaux et attrayans soulagent l'esprit, égaient la conversation et raniment le corps; mais les mêmes points de vue frappaient sans cesse nos regards: la glace, la brume, les tempêtes et la surface ridée de la mer formaient une scène lugubre que n'égayaient jamais les rayons du soleil; enfin le climat était froid, et nous mangions des alimens détestables: en un mot il semblait que tout notre être se desséchait, et nous devenions indifférens à tout ce qui anime la vie en d'autres temps. Nous sacrifiions notre santé, nos sentimens, nos jouissances, à la gloire de naviguer dans des parages inconnus jusqu'alors.

Le 30 janvier 1774, nous observâmes au sud que les nuages au-dessus de l'horizon étaient d'une

blancheur de neige ordinairement brillante. C'était le signe ordinaire d'une plaine de glace : bientôt on la découvrit du haut des mâts ; et, à huit heures, nous étions près de ses bords. Elle s'étendait à l'est et à l'ouest, fort au-delà de la portée de notre vue, et la moitié de l'horizon était éclairée par les rayons de lumière qu'elle réfléchissait jusqu'à une hauteur considérable. Je comptai distinctement en dedans de la plaine quatre-vingt-dix-sept collines de glace, outre celles qui étaient sur les bords, la plupart très larges, et ressemblant à une chaîne de montagnes s'élevant les unes sur les autres, et se perdant dans les nuages. Le bord extérieur et septentrional de cette immense plaine était composé de glaces flottantes ou brisées, empilées et serrées les unes contre les autres, de manière qu'aucun corps ne pouvait y pénétrer ; cette bordure avait environ un mille de large : par derrière, la glace solide ne formait plus qu'une seule masse très compacte. Excepté les collines, elle était un peu basse et plate ; mais sa hauteur semblait s'augmenter en allant vers le sud ; et, de ce côté, on n'en apercevait pas l'extrémité. On n'a jamais vu, je pense, des montagnes comme celles-ci, dans les mers du Groënland : du moins je ne l'ai lu nulle part, et je ne l'ai point ouï dire ; de sorte qu'on ne doit pas établir une comparaison entre les glaces du Nord et celles de ces parages. Il faut convenir que ces montagnes prodi-

gieuses ajoutent un si grand poids aux plaines qui les renferment, qu'il est bien différent de naviguer sur cette mer glacée ou sur celle du Groënland.

Je ne dirai pas qu'il fût partout impossible d'avancer plus loin au sud; mais la tentative aurait été dangereuse et téméraire; et, dans ma position, aucun navigateur, je crois, n'y aurait pensé. A la vérité, c'était mon opinion, ainsi que celle de la plupart des officiers, que cette glace s'étendait jusqu'au pôle, ou que peut-être elle touchait à quelque terre, à laquelle elle est fixée dès les temps les plus anciens; qu'au sud de ce parallèle se forment d'abord toutes les glaces que nous trouvions çà et là au nord; qu'elles en sont ensuite détachées par des coups de vent ou par d'autres causes, et jetées au nord par les courans que, dans les latitudes élevées, nous avons toujours reconnu porter vers cette direction.

En approchant, nous entendîmes des pinguins, mais nous n'en vîmes point; et nous n'aperçûmes qu'un petit nombre d'autres oiseaux qui nous donnassent lieu d'en conclure la proximité d'une terre. Je crois cependant qu'il doit y en avoir une au sud de cette glace; et, dans ce cas, les oiseaux et les autres animaux ne peuvent habiter que sur la glace elle-même, dont elle doit être entièrement couverte. Comme j'avais l'ambition d'aller plus loin qu'aucun des premiers navigateurs, et aussi loin qu'il est possible à un homme de s'avancer, je ne

fus pas fâché de rencontrer cet obstacle qui abrégeait les dangers et la fatigue inséparable de la navigation des parages du pôle austral. Il ne me restait plus aucun moyen de marcher un pouce plus avant au sud, et je revirai au nord : nous étions alors par 71 degrés 10 minutes de latitude sud, et 106 degrés 54 minutes de longitude ouest.

Heureusement, le temps étant clair, quand nous rencontrâmes cette glace, nous la découvrîmes assez tôt; car, dès que j'eus reviré, une brume épaisse nous enveloppa. Le 4 nous étions par 65 degrés 42 minutes de latitude sud, et 99 degrés 44 minutes de longitude. Le lendemain, la force et la position du vent varièrent beaucoup, et il y eut de la neige et de la pluie neigeuse. Enfin, le 6, après un calme de quelques heures, nous atteignîmes une brise du sud.

Je formai alors la résolution de marcher au nord, et de passer l'hiver suivant en dedans du tropique, si je ne découvrais point de terre avant d'y arriver. J'étais bien persuadé qu'il n'y a point de continent dans cette mer, à moins qu'il ne soit si loin au sud que les glaces le rendent inaccessible; et si j'en trouvais un dans l'Océan austral, il était nécessaire d'employer tout l'été à le reconnaître. D'un autre côté, en ne supposant point de terre dans l'océan Atlantique austral, nous pouvions arriver au Cap en avril, et finir ainsi l'expédition, du moins relativement à ce continent, premier objet du voyage. Mais

en quittant à cette époque la mer Pacifique du sud, avec un bon vaisseau envoyé expressément pour faire des découvertes, et un équipage en santé, des provisions et des munitions de toute espèce, j'aurais manqué de constance, et on aurait pu m'accuser de peu de jugement, puisque je supposais par-là que la mer Pacifique du sud a été si bien reconnue qu'il n'y a plus rien à découvrir. Je ne pensais pas ainsi : quoique j'eusse prouvé qu'il ne peut y avoir de continent que fort loin au sud, il restait encore de la place pour de très grandes îles dans des parages qui n'avaient pas été entièrement explorés. Plusieurs de celles qu'on y a trouvées jadis n'étaient d'ailleurs qu'imparfaitement reconnues et leurs positions mal déterminées. Je croyais en outre qu'une campagne plus longue au milieu de cette mer avancerait les progrès de la navigation, de la géographie et peut-être de l'histoire naturelle, etc. J'avais plusieurs fois communiqué mes idées sur cette matière au capitaine Furneaux; mais, comme l'exécution de ces projets dépendait de notre navigation au sud, qui pouvait durer plus ou moins, suivant les circonstances, pour ne pas courir le risque de manquer au premier objet de l'expédition, je ne pris point de parti.

Puisqu'il ne m'était encore rien arrivé qui empêchât de remplir ces vues, je me proposais d'abord de rechercher la terre qu'on dit avoir été

découverte par Juan Fernandez, il y a environ un siècle, dans le trente-huitième parallèle; si je ne la retrouvais pas, de chercher l'île de Pâques ou la terre de Davis, dont on connaît si peu la position que les tentatives faites dernièrement pour la trouver n'ont pas réussi. Je projetais ensuite d'entrer dans le tropique et de m'avancer à l'ouest, en relâchant sur les îles que je rencontrerais, jusqu'à notre arrivée à Taïti, où il fallait m'arrêter pour apprendre des nouvelles de *l'Aventure*. Je pensais aussi à porter à l'ouest jusqu'à la terre australe du Saint-Esprit, découverte par Quiros et que M. de Bougainville appelle *les Grandes-Cyclades*. Quiros dit que cette terre est considérable, ou qu'elle gît dans le voisinage de quelque terre étendue; et, comme M. de Bougainville n'a ni confirmé ni réfuté ce dernier point, je crus qu'il valait la peine d'être éclairci. Dans cette terre, mon dessein était de gouverner au sud et de retourner à l'est, entre le cinquantième parallèle ou le soixantième; me proposant, s'il était possible, de gagner le travers du cap Horn, au mois de novembre suivant, temps où nous aurions devant nous la meilleure partie de l'été, pour reconnaître la portion australe de l'océan Atlantique. Quelque grande que fût cette entreprise, l'exécution m'en semblait possible; et, quand je la communiquai aux officiers, j'eus la satisfaction de voir qu'ils l'adoptèrent avec joie.

Je gouvernai alors au nord, inclinant à l'est, et le soir nous fûmes surpris par une furieuse tempête, accompagnée de neige et de pluie neigeuse. Elle s'éleva si subitement, qu'avant que nous pussions plier les voiles, deux vieux huniers, que nous avions envergués, furent mis en pièces et le reste de la voilure fort endommagé. Nous étions, le 12 février, par 50 degrés 14 minutes de latit. sud, et 95 degrés 18 minutes de longitude ouest. Le thermomètre avait regagné le 48e degré. Comme plusieurs oiseaux voltigeaient autour du bâtiment, je profitai du calme pour mettre une chaloupe en mer, et les chasseurs en tuèrent quelques-uns que nous mangeâmes le lendemain. L'un était de l'espèce dont on a si souvent parlé dans ce journal, sous le nom de poule du Port-Egmont, de l'espèce du goëland, à peu près de la grosseur d'un corbeau, d'un plumage brun-foncé, excepté au-dessous de chaque aile, où il a des plumes blanches. Les autres oiseaux étaient des albatros ou des fauchets.

Le 15 je traversai la ligne de route que j'avais suivie en allant à Taïti en 1769. Je projetai de me tenir un peu plus à l'ouest; mais les vents forts qui soufflèrent de ce rumb m'en empêchèrent.

Un grand nombre de personnes étaient toujours attaquées de violens rhumatismes qui les privaient de l'usage de leurs membres, mais le sang des malades était si froid, qu'ils avaient peu de fièvre.

Quoique l'usage de la choucroute eût empêché le scorbut de paraître pendant le froid, cependant, comme elle est composée de choux, elle n'était pas assez nourrissante pour que nous pussions nous passer de biscuit et de bœuf salé : mais le premier étant pouri et l'autre presque consumé par le sel, cette nourriture ne rendait au corps ni sa force ni sa vigueur. M. Forster, qui avait éprouvé des douleurs extrêmes durant la plus grande partie de notre campagne au sud-est, eut des maux de dents, les joues enflées, des maux de gosier et un malaise par tout le corps, jusqu'au milieu de février, qu'il parut sur le pont avec une maigreur effrayante. Le chaud, qui lui était salutaire, me devint funeste. Le retour au nord me procura une obstruction dangereuse; la douleur augmenta tellement que je fus contraint de garder le lit et de recourir à une médecine qui, au lieu de produire l'effet qu'on en espérait, causa un vomissement très fort. J'eus bientôt un hoquet alarmant, qui dura plus de vingt-quatre heures et qui fit désespérer de ma vie. On essaya tous les remèdes, et tous les remèdes étaient inutiles. Je passai une semaine entière dans le danger le plus imminent.

Comme nous avancions au nord, le changement de l'air nous affecta d'une manière plus sensible. Le 20 à midi nous étions par 39 degrés 58 minutes de latitude sud, et 94 degrés 37 minutes de

longitude ouest. Le ciel était clair et agréable, et je puis dire que ce fut le seul jour d'été que nous ayons eu depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande. Le mercure dans le thermomètre s'éleva à 66 degrés. Nous continuâmes à gouverner au nord, et le 21 nous étions à 37 degrés 54 minutes de latitude sud, c'est-à-dire dans le parallèle où l'on place l'île découverte par Juan Fernandez. Rien cependant n'annonçait une terre dans notre voisinage. Le vent ayant changé, j'abandonnai mes recherches, et je portai au nord afin d'atteindre la latitude de l'île de Pâques. Nous étions alors par 37 degrés 52 minutes de latitude, et 101 degrés 10 minutes ouest de longitude.

Les symptômes les plus dangereux de ma maladie ne se dissipèrent qu'après bien des soins. Quand je commençai à guérir, un chien appartenant à M. Forster, qui l'aimait beaucoup, fut la victime de mon estomac délicat. Il n'y avait aucune autre viande fraîche à bord, et j'eus du goût pour cette chair, ainsi que pour le bouillon qu'on en fit, lorsque je ne pouvais supporter aucune autre nourriture. Ce mets, qui aurait rendu la plupart des Européens malades, me donna de la force et avança ma convalescence : tant il est vrai que la nécessité ne connaît point de loi.

Le 28, par 33 degrés 7 minutes de latitude sud, et 102 degrés 33 minutes de longitude ouest, nous

commençâmes à voir des poissons volans, des oiseaux d'œufs et des nodies, qui, à ce qu'on dit, ne vont pas à plus de soixante ou quatre-vingts lieues de terre, mais on n'est pas assuré de cela. Personne ne sait à quelle distance s'écartent des côtes les oiseaux de mer : pour moi, je ne crois point qu'il y en ait un seul sur lequel on puisse compter pour annoncer, avec certitude, le voisinage de la terre.

§ 7.

Suite du passage de la Nouvelle-Zélande à l'île de Pâques. Relâche et incidens à l'île de Pâques. Expédition pour découvrir l'intérieur du pays. Description de quelques-unes des statues gigantesques, les plus surprenantes qu'on y trouve.

Le 11 mars, à huit heures du matin, on vit du haut des mâts une terre dans l'ouest. Il est difficile de décrire la joie que ressentit l'équipage. Nous avions passé trois mois et demi sans voir terre, et les tempêtes, les dangers, les changemens de climat, la mauvaise nourriture et les fatigues de toute espèce avaient affaibli tout le monde. Chacun reprenait son courage et sa gaîté : nous croyions être parvenus à la fin de nos maux, et, d'après la description du navigateur hollandais, nous comptions trouver des volailles et des fruits en abondance.

Je ne doutai point que ce ne fût la terre de Davis ou l'île de Pâques; car son aspect, du point où

nous étions, correspondait parfaitement à ce qu'en dit Wafer. Je m'attendais à découvrir l'île basse sablonneuse que rencontra Davis, ce qui aurait confirmé mon opinion; mais je fus trompé. Le lendemain, à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes des habitans et quelques-unes de ces statues colossales dont parlent les auteurs du Voyage de Roggewin.

A mesure que nous avancions la terre semblait peu fertile : il y avait peu de verdure, et on y voyait à peine quelques buissons; mais, dans notre situation, le rocher le plus stérile était un charmant spectacle. Ce qui attirait davantage nos regards, c'étaient les statues que l'équipage de Roggewin prit pour des idoles; mais nous conjecturâmes dès lors que ce sont des monumens érigés en l'honneur des morts, tels que les Taïtiens et les autres insulaires de la mer du Sud en érigent près de leurs cimetières, et qu'ils appellent *etee*. Nous vîmes bientôt une plus grande quantité de feux aux environs de ces colonnes; les Hollandais, qui en observèrent aussi, les prirent pour des sacrifices aux idoles; mais il est plus probable que les naturels les avaient allumés afin d'y apprêter leurs alimens.

Nous étions arrivés directement à cette île, quoique plusieurs autres navigateurs, tels que Byron, Carteret, Wallis et Bougainville l'eussent

manquée, après avoir pris leur point de départ d'une île aussi peu éloignée que celle de Juan Fernandez. Nous admirions la construction ingénieuse de nos deux montres marines. Il semble cependant que, dans une longue route, il faut plus compter sur les observations des distances de la lune au soleil et aux étoiles, si elles sont faites avec de bons instrumens, que sur les garde-temps. La méthode de déduire la longitude d'après les distances du soleil et de la lune, ou de la lune et des étoiles, une des découvertes les plus précieuses qu'ait faites la navigation, doit immortaliser ses premiers inventeurs.

Nous ne cessions de regarder le rivage composé de roches brisées, dont l'aspect caverneux et la couleur noire et ferrugineuse annonçait des vestiges d'un feu souterrain. Nous observâmes surtout deux rochers : la forme de l'un était singulière; il ressemblait à une colonne ou obélisque énorme, et tous les deux étaient remplis d'une quantité innombrable d'oiseaux de mer, dont les cris discordans assourdissaient nos oreilles. A mesure que nous avancions, le terrain s'inclinait doucement vers la mer. Sur la pente nous découvrîmes plusieurs plantations à l'aide de nos lunettes; en général cependant la surface de l'île paraissait très déserte et très sèche. Mais nos yeux, privés si long-temps du doux spectacle de la verdure, se portaient sans

cesse sur cette île, où nous apercevions des naturels presque nus qui descendaient précipitamment du haut des collines pour se rendre à la grève.

Bientôt une pirogue, montée par deux hommes, s'approcha de nous. Ils apportèrent des plantains, qu'ils montèrent dans notre vaisseau à l'aide d'une corde, et ils retournèrent ensuite à terre, ce qui nous donna une bonne opinion des insulaires, et nous fit espérer de trouver ici les rafraîchissemens dont nous avions besoin.

Dès que les Indiens furent près de nous, pour demander une corde ils prononcèrent le même mot que les Taïtiens. Ce fut un singulier spectacle que celui qu'offrait tout l'équipage, qui s'approcha afin de contempler les bananes qu'ils nous envoyèrent. Chacun désirait manger de ces beaux fruits. Toutes les physionomies respiraient la joie. Au moins cinquante d'entre nous s'efforcèrent de commencer une conversation avec les naturels de la pirogue, et, comme tout le monde leur parlait à la fois, ils ne pouvaient répondre à personne. Je leur jetai des rubans, des médailles et des grains de verre pour les remercier de leurs présens. Ils parurent les admirer beaucoup, et ils les emportèrent sur-le-champ à terre. En nous quittant, ils attachèrent à une ligne de pêche, qui pendait à l'un des côtés du bâtiment, une petite pièce d'étoffe de la même écorce que celle des Taïtiens, et peinte en jaune. D'après quel-

ques paroles qu'ils proférèrent, nous conclûmes que leur langue est un dialecte du taïtien, qui est ainsi répandu jusqu'aux deux extrémités de la mer du Sud: tout d'ailleurs en eux confirmait cette opinion, et annonçait que ces deux peuples ont une origine commune. Ils étaient d'une stature moyenne, mais un peu mince. Leurs traits ressemblaient à ceux des Taïtiens, mais ils étaient moins agréables. L'un d'eux avait une barbe d'environ un demi-pouce; l'autre ne paraissait pas âgé de plus de dix-sept ans. Ils étaient tatoués comme les naturels des îles de la Société, des îles des Amis, et de la Nouvelle-Zélande; mais des piqûres couvraient tout leur corps, parfaitement nu. Ce qui nous frappa le plus fut la grosseur de leurs oreilles, dont le bas, si allongé, qu'il appuyait presque sur l'épaule, était percé d'un grand trou où l'on mettait aisément quatre ou cinq doigts. Leur pirogue à balancier, composée de différentes petites pièces qui n'avaient pas plus de quatre ou cinq pouces de large, et deux ou trois pieds de long, était d'environ dix ou douze pieds de longueur. Chaque homme tenait une pagaie dont la pale était aussi de plusieurs pièces.

Je continuai à ranger la côte, et je découvris la pointe septentrionale de l'île, sans apercevoir un meilleur mouillage que celui que nous avions dépassé. Je revirai donc afin de retourner au premier endroit.

Dès que les insulaires observèrent notre chaloupe en mer, ils se rassemblèrent sur la côte, près de l'endroit où je voulais aborder. Au milieu d'une foule d'hommes, nous en vîmes de revêtus d'une brillante étoffe jaune, ou plutôt couleur orange, et nous les prîmes pour des chefs. Nos yeux distinguaient aussi l'aspect des maisons, qui semblaient très basses et longues, plus élevées dans le milieu, et se terminant en pointe vers les deux extrémités. Elles avaient la forme d'une pirogue dont la quille ou le fond est tourné en haut. On apercevait une petite porte, si basse, qu'il faut se baisser pour y entrer.

Œdidée, qui avait déjà montré de l'impatience d'aller à terre, fut très charmé de trouver que les habitans de cette île parlaient presque sa langue. Il entreprit plusieurs fois de converser avec l'insulaire qui était venu à bord; mais il fut interrompu par les questions que d'autres personnes du vaisseau proposaient à notre hôte.

Un grand nombre de colonnes noires, rangées le long de la côte, frappaient nos yeux de toutes parts; plusieurs étaient élevées sur des plates-formes. Nous y distinguions déjà quelque chose de ressemblant à une tête et à des épaules humaines vers sa partie supérieure; mais le bas paraissait une roche grossière et informe. Souvent nous en comptions deux, quatre et cinq dans un même

groupe. Nous découvrîmes peu de plantations vers l'extrémité nord-est. La terre y est beaucoup plus escarpée que dans le milieu ; et nous observions qu'il n'y avait pas sur toute l'île un arbre qui surpassât la hauteur de dix pieds.

On remarquera que ces insulaires, qui ont l'usage de se tatouer, fabriquent également des étoffes avec une écorce d'arbre ; que la forme et le travail de leurs massues, et la manière d'apprêter leurs alimens, sont les mêmes. D'ailleurs le dialecte de l'île de Pâques est pareil, à beaucoup d'égards, à celui de la Nouvelle-Zélande, surtout dans la dureté de la prononciation et l'emploi des gutturales, et il a aussi quelque chose de celui de Taïti. Le gouvernement monarchique confirme encore l'affinité qui est entre les habitans de l'île de Pâque et les insulaires des tropiques ; seulement l'étendue de prérogative des chefs varie suivant le degré de fertilité des îles, et l'opulence et le luxe du peuple.

Ayant mouillé trop près du bord de la grève, une brise fraîche, qui souffla de terre vers les trois heures du lendemain matin, nous chassa au large, et, après qu'on eut relevé l'ancre, je fis voile de nouveau pour regagner la côte. Tandis que le vaisseau exécutait ces manœuvres, j'allai à terre, accompagné de quelques-uns de nos messieurs, afin de connaître ce que l'île pourrait nous fournir. Nous débarquâmes sur un rivage sablonneux, où

étaient assemblés cent ou cent cinquante naturels, qui montraient tant d'envie de nous voir, que plusieurs se jetèrent à la nage, et vinrent à la rencontre de nos chaloupes. Je leur distribuai d'abord des bagatelles, et, par signe, je leur demandai ensuite à manger. A l'instant ils nous offrirent des patates, des plantains ou des cannes à sucre, et ils les échangèrent contre des clous, des miroirs et des morceaux d'étoffe.

Ils nous prouvèrent bientôt qu'ils sont d'habiles voleurs, et qu'ils trompent dans leurs échanges. Nous avions peine à garder nos chapeaux sur nos têtes. Surtout il n'était presque pas possible de conserver quelque chose dans nos poches, pas même ce que nous avions acheté, car ils guettaient tous les momens de prendre ce que nous possédions; de sorte que, après nous avoir vendu deux ou trois fois les mêmes fruits ou les mêmes outils, leur adresse venait encore à bout de les remporter à terre.

En partant d'Angleterre on m'apprit qu'un vaisseau espagnol avait visité cette île en 1769. Ce que nous voyions nous en fournissait des preuves : l'un d'eux avait un chapeau bordé et troussé à l'européenne ; un autre portait un habit de Grégo, et un troisième un mouchoir de soie rouge. Ils semblaient aussi connaître l'usage des fusils, et paraissaient beaucoup redouter ces armes. Roggewin, qui, si

nous en croyons les rédacteurs de son Voyage, leur en fit sentir les terribles effets, leur inspira sans doute cette frayeur.

Près de la place de débarquement on trouve aussi quelques-unes de ces fameuses statues, sur lesquelles je reviendrai dans un autre endroit. Le pays paraissait stérile et sans bois : il y a cependant plusieurs plantations de patates, de plantains et de cannes à sucre; nous aperçûmes aussi des volailles, et nous trouvâmes un puits d'eau saumâtre. Comme nous manquions de ces articles, et que les naturels montraient de la disposition à nous obliger, je résolus de relâcher ici un jour ou deux. De retour à bord, je jetai l'ancre dans une baie sablonneuse, ayant deux îlots de roche qui gisent en travers de la pointe méridionale de l'île, cachés derrière une pointe au nord. La grève est la meilleure marque à laquelle on puisse reconnaître ce mouillage, parce que c'est la seule qu'il y ait sur ce côté de l'île.

Plusieurs des naturels avaient un ceinturon, d'où pendait par devant un morceau d'étoffe de six ou huit pouces de long, ou un réseau. Un très petit nombre portaient un manteau qui descendait jusqu'au genou : l'étoffe ressemblait à celle de Taïti par la texture, et ils l'avaient piquée pour la rendre plus durable. La plupart de ces manteaux étaient peints en jaune, avec de la racine de terre-

mérite. Nous n'aperçûmes que peu d'armes parmi eux : quelques-uns cependant avaient des lances ou des piques, armées à la pointe d'un morceau triangulaire, d'une lave noirâtre et transparente. qu'on appelle communément *agate d'Islande*. L'un d'eux tenait une massue de combat, d'un morceau de bois épais d'environ trois pieds de long, sculptée à une extrémité, et d'autres avaient de courtes massues, exactement pareilles aux patous-patous de la Nouvelle-Zélande. En général on reconnaissait à leur figure toute la stérilité du pays : leur taille était inférieure à celle des habitans des îles de la Société et des îles des Amis, et je ne vis pas un seul homme d'une haute stature. Leur corps était plus maigre, et leur visage plus mince que celui d'aucun autre peuple de la mer du Sud. Leur défaut de vêtemens, et leur empressement à obtenir nos marchandises, sans rien offrir en retour, semblaient être des preuves suffisantes de pauvreté. Chaque partie de leur corps, et le visage en particulier, étaient singulièrement tatoués. Les femmes, dont le nombre ne surpassait pas neuf ou dix, avaient aussi sur le visage des piqûres qu'on eût prises pour des mouches telles qu'en mettent nos dames. Peu satisfaites de leur teint brun-clair, elles s'étaient peint toute la face avec une craie rougeâtre, sur laquelle elles appliquent en outre l'orange brillant de la racine de terre-mérite, ou des

rayures élégantes de blanc de coquilles. Leurs vêtemens étaient peu amples, comparés à ceux des Taïtiennes. Les traits des deux sexes étaient minces, mais point sauvages, quoique le soleil, auquel les expose leur pays stérile, ait resserré leur front et retiré vers les yeux les muscles du visage. Leur nez, sans être trop large, est un peu plat entre les yeux; leurs lèvres sont fortes, quoiqu'elles n'aient pas l'épaisseur de celles des nègres; leurs cheveux noirs et bouclés, mais ils n'ont jamais plus de trois pouces de longueur; leurs yeux d'un brun foncé et petits : le blanc s'y aperçoit moins que chez les autres peuples des mers du sud. Ils ont de longues oreilles, qu'ils allongent encore en mettant dans le trou des feuilles roulées de canne à sucre qui sont très élastiques.

L'action trop forte du soleil sur leur tête a contraint ces naturels d'imaginer différens moyens de s'en garantir. La plupart des hommes portent un cercle d'environ deux pouces d'épaisseur, tressé avec de l'herbe d'un bord à l'autre, et couvert d'une grande quantité de ces longues plumes noires qui décorent le cou des frégates. D'autres ont d'énormes chapeaux de plumes de goëland brun, presque aussi larges que les vastes perruques des jurisconsultes européens; et plusieurs enfin un simple cerceau de bois entouré de plumes blanches de mouettes, qui se balancent dans l'air. Les

femmes mettent un grand et large chapeau d'une natte très propre, qui forme une pointe en avant, un faîte le long du sommet, et deux gros lobes derrière chaque côté. Nous ne vîmes d'autres ornemens que des morceaux d'os en forme de langue, et des colliers ou des pendans d'oreilles de coquillage.

Après avoir passé quelque temps sur la grève, parmi les naturels du pays, nous pénétrâmes dans l'intérieur des terres. Toute la campagne était couverte de rochers et des pierres de différentes grandeurs qui, par leur couleur noirâtre et leur aspect poreux, semblaient avoir été exposés à un grand feu. Deux ou trois espèces d'herbes ridées croissaient au milieu de ces pierres, ce qui donnait un air de vie à ce pays d'ailleurs inanimé. A environ quinze verges de la place du débarquement nous vîmes une muraille perpendiculaire de pierres de taille carrées d'environ un pied et demi ou deux pieds de long, et d'un pied de large : sa plus grande hauteur était d'environ sept ou huit pieds; mais insensiblement elle diminuait en pente des deux côtés, et toute la longueur était d'environ vingt verges. Chose remarquable, ces pierres étaient jointes d'après les règles précises de l'art, et elles s'emboîtaient de manière à se tenir long-temps. Le grain cependant n'est pas très dur : c'est une lave pierreuse, noirâtre, brune, caverneuse et cas-

sante. Le terrain s'élève tellement du bord de la mer vers le centre de l'île qu'une seconde muraille parallèle à la première, dont elle n'était éloignée que de douze verges, n'avait pas plus de deux ou trois pieds de hauteur. Du terreau et des herbages remplissaient tout l'espace entre les deux murailles. Cinquante verges plus loin, au sud, nous trouvâmes un autre canton élevé, dont la surface était pavée de pierres carrées semblables à celles qui formaient les murailles; et au milieu une colonne d'une seule pierre représentait une figure humaine à mi-corps, d'environ deux pieds de haut, et de plus de cinq de large. La grossièreté du travail de cette figure annonce l'enfance des arts. Sur une tête mal dessinée on aperçoit à peine les yeux, le nez et la bouche; les oreilles, excessivement longues, suivant la coutume du pays, sont moins mal exécutées que le reste. Le cou est petit et court, et l'on ne distingue presque pas les épaules ni les bras. Il y a au sommet de la tête un énorme cylindre de pierre de plus de cinq pieds de diamètre et de hauteur, placé tout droit. Ce chapiteau, qui approche de celui que des divinités égyptiennes portaient sur leurs têtes, est d'une pierre différente du reste de la colonne et plus rougeâtre. La tête et ce qui est au-dessus font la moitié de toute la figure. Nous n'avons pas remarqué que les naturels rendissent aucun culte à ces colonnes : ils paraissent

cependant avoir pour elles de la vénération; car ils témoignaient du mécontentement lorsque nous marchions sur l'espace pavé ou sur les piédestaux, ou que nous en examinions les pierres.

Un petit nombre de naturels nous accompagnèrent plus loin en dedans du pays, près de quelques buissons. Notre chemin fut très rude sur des tas de pierres de volcan qui roulaient sous nos pieds, et contre lesquelles nous nous blessions à chaque pas. Les insulaires, accoutumés à ces embarras, sautaient agilement d'une pierre à l'autre sans la moindre difficulté. Nous aperçûmes de gros rats qui couraient devant nous, et qui paraissent être communs sur toutes les îles de la mer du Sud. Les arbrisseaux qui attirèrent notre attention furent une très petite plantation de mûrier à papier, dont la tige a de deux à quatre pieds de hauteur, et dont ils font ici leurs étoffes, ainsi qu'à Taïti. Cet arbuste est planté en allées, parmi de très gros rochers, où les pluies ont amassé un peu de terreau. Nous découvrîmes aux environs des groupes d'*Hibiscus populneus*, répandus aussi aux îles de la Société, où les insulaires l'emploient dans leur teinture jaune; et des *Mimosa*, le seul arbrisseau qui fournisse des massues et des patous-patous, et du bois assez gros pour raccommoder leurs pirogues.

A mesure que nous avancions, la surface du pays

devenait plus stérile, et plus hérissée de rochers, jetés çà et là dans le désordre du chaos. Il paraît que le petit nombre d'habitans qui nous reçurent au débarquement formaient le gros de la nation, car nous n'en rencontrâmes pas d'autres dans notre promenade. Nous n'aperçûmes même que dix ou douze cabanes, quoique notre vue embrassât une grande partie de l'île : l'une des plus jolies était située sur un mondrain, à environ un demi-mille de la mer, et nous y montâmes. Sa construction annonçait la pauvreté et la misère de ses propriétaires. Des pierres d'environ un pied de longueur, de niveau avec la surface du terrain et formant deux lignes courbes, lui servaient de fondement; une distance de six pieds au milieu, et seulement d'un pied aux extrémités, séparait les deux lignes courbes. Dans chacune de ces pierres de fondement je remarquai un ou deux trous remplis par un pieu. Les pieux du milieu avaient six pieds de haut, mais les autres diminuaient par degrés jusqu'à deux pieds. Les pieux, convergeant tous au sommet, étaient attachés par des cordages à des baux de traverse qui les tenaient ensemble. Une espèce de couverture de petits bâtons, revêtus d'une natte propre et de feuilles de cannes à sucre, portait sur chacune des rangées de pieux, et formait un faîte ou angle très aigu au sommet. Sur un des côtés il y avait un trou d'environ dix-huit

pouces ou de deux pieds de haut d'où sortait un long tuyau, par où l'eau se déchargeait. Je me traînai à quatre pour entrer dans cette ouverture : l'intérieur de la case était absolument vide, et je n'y vis pas même de l'herbe sur laquelle on pût se coucher. Je ne pus me tenir droit dans aucune partie, excepté au point précis du milieu : tout était sombre et triste. Les naturels nous dirent que la nuit ils occupent ces cases : ils doivent y être entassés les uns sur les autres, puisqu'il y a si peu de ces habitations, à moins que le bas-peuple ne couche en plein air, et ne laisse ces misérables huttes aux chefs.

Outre les cabanes nous observâmes plusieurs amas de pierres formant de petits mondrains, dont l'un des côtés, absolument perpendiculaire, a un trou qui va sous terre. L'espace en dedans doit être très petit, et cependant il est probable que ces cavités servent d'asile au peuple pendant la nuit. Peut-être communiquent-elles avec des cavernes naturelles, telles qu'on en trouve parmi les courants de lave des pays de volcan. De pareilles cavernes, très communes en Islande, sont très fameuses pour avoir tenu lieu de maisons aux anciens habitans de la contrée. M. Ferber, le premier historien minéralogique du Vésuve, a remarqué un semblable creux souterrain dans une des laves modernes de cette montagne. Nous aurions

été bien aises de déterminer si notre conjecture avait quelque fondement; mais les naturels ne voulurent jamais nous permettre d'y entrer.

La cabane que j'examinai était entourée d'une plantation de cannes à sucre et de bananiers en fort bon état, vu la qualité pierreuse du terrain. Les bananiers croissaient tous dans des trous d'un pied de profondeur, faits, à ce que nous supposâmes, pour recueillir la pluie, et la conserver plus long-temps autour de la plante. Sur ce mauvais terrain les cannes à sucre jettent cependant des tiges de neuf ou dix pieds : elles renferment un jus très doux. Un seul insulaire, que nous trouvâmes le matin, nous offrit de ce jus, quand nous lui demandâmes quelque chose à boire. Nous en conclûmes qu'il n'y a point d'eau sur leur île; mais, revenant à la place de débarquement, on nous conduisit très près de la mer à une pointe taillée dans le rocher et remplie d'ordures : l'eau y était dégoûtante; et cependant les Indiens en burent avec beaucoup d'avidité. Je fis des échanges avec les naturels, dont le nombre était diminué de la moitié; les autres étaient probablement allés dîner : nous remarquâmes de nouveau que la quantité des femmes n'était pas du tout porportionnée à celle des hommes. Le matin il n'y en avait pas plus de douze ou quinze, et alors il n'en restait que six ou sept. Elles n'étaient ni réservées ni

chastes; et, pour un petit morceau d'étoffe, les matelots assouvissaient leurs passions. Leurs traits avaient assez de douceur, mais leurs grands chapeaux pointus leur donnaient l'air de prostituées de profession.

Nous fûmes de retour à bord avant midi : le vaisseau était à l'ancre, quoique nous l'eussions laissé sous voiles. Les fruits et les racines que nous rapportions furent à l'instant distribués aux malades, ainsi que des volailles toutes cuites, qui, ayant été apprêtées comme sur les autres îles de la mer du Sud, avaient la même saveur. Les patates d'un jaune d'or, aussi douces que des carottes, étaient très nourrissantes et très anti-scorbutiques. La sécheresse du sol paraît concentrer les sucs de ces fruits, ainsi que de tous les autres végétaux de cette île. Ceux qui aimaient les bananes trouvèrent les leurs excellentes; et leurs cannes étaient plus sucrées que celles de Taïti.

L'un des naturels qui se trouvèrent à la place de débarquement semblait avoir de l'autorité sur les autres, et il consentit de bon cœur à nous accompagner. Il n'était pas aussi timide que le reste de ses compatriotes, et il se promenait hardiment avec nous, tandis que les autres paraissaient alarmés du moindre de nos mouvemens. Cette frayeur cependant ne les empêchait pas de fouiller nos poches, et de voler tout ce qu'ils pouvaient. Nous

n'étions pas à terre depuis plus d'une demi-heure, lorsqu'un d'eux, se glissant derrière Œdidée, lui arracha de dessus la tête un chapeau noir, et s'enfuit très vite à travers des pierres raboteuses, où il était impossible de le suivre. Œdidée fut si étonné qu'il parut en perdre la parole; et, quand il vint se plaindre, le voleur était déjà fort loin.

En nous promenant le long de la côte de la mer, nous découvrîmes la même espèce de céleri qui abonde sur les grèves de la Nouvelle-Zélande, et deux autres petites plantes communes à cette contrée : nous trouvâmes aussi une plantation d'ignames. Les traits, les coutumes et la langue du peuple de l'île de Pâques ayant beaucoup d'affinité avec ce qu'on observe aux îles de la mer du Sud, nous espérions y voir les animaux domestiques de Taïti et de la Nouvelle-Zélande; mais, après les recherches les plus soigneuses, je n'y ai remarqué que des volailles ordinaires, très petites et d'un plumage peu fourni; deux ou trois noddies, si apprivoisés qu'ils se plaçaient sur les épaules des naturels, frappèrent aussi nos regards; mais on ne peut pas en conclure qu'il aient un grand nombre de ces oiseaux.

Au coucher du soleil nous quittâmes l'aiguade pour marcher vers l'anse où nous attendait la chaloupe. Comme nous passions sur le terrain où était la colonne dont on a parlé, quelques naturels qui

nous accompagnaient encore nous firent signe de descendre et de marcher dans l'herbe, le long du piédestal; mais, voyant que nous ne nous embarrassions pas de leurs gestes, ils ne firent aucune autre tentative pour s'opposer à nous. Nous proposâmes diverses questions sur la nature de ces pierres, à ceux qui paraissaient les plus intelligens; et, autant que nous comprîmes leurs réponses, il nous parut que ce sont des monumens érigés à la mémoire de leurs aréeghées ou de leurs rois. Je pensai que les environs du piédestal pouvaient bien être un cimetière, et, en les examinant, j'y trouvai des os humains qui confirmèrent mes conjectures. La longueur des os humains montrait qu'ils avaient appartenu à des personnes d'une moyenne stature; et un os de la cuisse, que je mesurai, répondait à celui d'un homme de cinq pieds neuf pouces.

A l'ouest de l'anse il y avait trois colonnes placées en ligne sur une plate-forme ou piédestal très large et très élevé. Les naturels donnaient à cette rangée le nom d'*Hangaroa*, et à la colonne seule, celui d'*Obéena*. Dix ou douze Indiens étaient assis à peu de distance de la dernière, autour d'un petit feu dans lequel ils grillaient des patates. Ils nous offrirent une partie de leur souper. Cette hospitalité nous surprit dans un pays si pauvre, et nous pensâmes aux peuples civilisés qui, en pa-

reil cas, n'ont presque plus de commisération pour les besoins de leurs semblables. Nous retournâmes alors à bord avec une petite quantité de patates, et environ six ou sept plantes communes que nous avions rassemblées. L'air de la côte fit un très grand bien aux scorbutiques. J'étais parti le matin avec les jambes excessivement enflées : à mon retour l'enflure avait diminué, et ma douleur s'était dissipée. Je ne pouvais attribuer cette guérison subite qu'à l'exercice que j'avais pris, et peut-être à ces émanations salutaires qui, dit-on, suffisent seules pour rendre la santé à ceux qui ont contracté le scorbut en mer.

Le lendemain, dès le grand matin, j'envoyai les lieutenans Pickersgill et Edgcumbe, avec un détachement de soldats et plusieurs de nos messieurs, pour reconnaître la contrée. Leur parti était composé de vingt-sept personnes. Comme j'étais encore en convalescence, je manquais de force pour y aller moi-même, et je fus obligé de rester à la place du débarquement parmi les naturels. Ils me vendirent des patates, qu'ils recueillaient dans une plantation voisine. Mais ce trafic, très avantageux pour nous, fut bientôt arrêté par l'arrivée du propriétaire de la plantation, qui en chassa tous ses compatriotes. Je conclus qu'on l'avait volé, et que le vol entre eux est défendu. Ils pratiquaient d'ailleurs envers nous toutes les fraudes imagina-

bles, et ordinairement avec succès. A peine avions-nous découvert une de leurs friponneries qu'ils en inventaient une autre. A sept heures du soir, le détachement que j'avais envoyé dans la campagne revint après avoir parcouru la plus grande partie de l'île.

Nos messieurs partirent du rivage à neuf heures du matin : un sentier les conduisit au côté sud-est de l'île, et ils furent suivis d'une foule nombreuse de naturels, qui se précipitaient vers eux avec beaucoup d'empressement. Bientôt un homme d'un moyen âge, tatoué depuis les pieds jusqu'à la tête, et ayant le visage peint d'une sorte de piment blanc, parut avec une pique à la main, se promena à côté d'eux, et fit signe à ses compatriotes de se tenir éloignés et de ne pas incommoder les étrangers. Il arbora ensuite un morceau d'étoffe blanche sur sa pique, et, se plaçant à leur tête, il les conduisit lui-même en agitant ce pavillon de paix. Durant la plus grande partie de la route, le terrain semblait stérile : c'était une argile noire, couverte partout de pierres. Il y avait cependant de vastes champs de patates et des allées de plantains; mais ils ne virent de fruits sur aucun des arbres. Vers la partie la plus élevée de l'extrémité méridionale de l'île, le sol (une belle terre rouge) paraissait beaucoup meilleur; l'herbe y était plus longue, et il n'y avait pas de pierres

comme dans les autres cantons; mais on n'apercevait ni plantations ni cabanes.

Sur le côté est, près de la mer, ils rencontrèrent trois plates-formes, ou plutôt les ruines de trois plates-formes de maçonnerie. Il y avait eu, sur chacune d'elles, quatre grandes statues : trois étaient tombées, la chute en avait brisé ou mutilé deux; de sorte qu'il n'en restait plus qu'une debout, et une seconde couchée, mais entière. M. Wales mesura celle-ci, et il la trouva de quinze pieds de longueur et de six pieds de largeur au-dessus des épaules. Chaque statue portait sur sa tête une grosse pierre cylindrique, d'une couleur rouge, parfaitement ronde : l'une de ces pierres, qui n'était pas la plus grande, avait cinquante-deux pouces d'élévation et soixante-six de diamètre. La partie supérieure de quelques cylindres était enlevée, mais plusieurs étaient entiers.

De cet endroit ils suivirent la direction de la côte au nord-est : l'homme qui leur servait de guide marchait toujours le premier, agitant son pavillon. Ils trouvèrent le pays très stérile l'espace d'environ trois milles, et, en quelques endroits, manquant de terreau, de manière qu'elle n'offrait qu'un rocher nu qui semblait être une mauvaise espèce de mine de fer. Au-delà ils parvinrent à la partie la plus fertile de l'île. Ce canton était entremêlé de plantations de patates, de cannes à

sucre et de plantains, moins hérissé de pierres que ceux qu'ils venaient de passer, mais sans eau. Les naturels leur en apportèrent cependant à deux ou trois reprises différentes; et, comme ils avaient soif, ils la burent, quoiqu'elle fût saumâtre et puante. Ils passèrent aussi devant des huttes, dont les propriétaires vinrent à leur rencontre, et leur offrirent des patates grillées et des cannes à sucre; et, se mettant à la tête du premier de nos Anglais, qui marchaient de file pour profiter du sentier, ils leur en donnèrent une à chacun. Ils observèrent la même méthode dans la distribution de l'eau. Ils eurent soin que les plus altérés n'en bussent pas trop, de peur qu'il n'en restât point pour les derniers. Tandis que ces généreux insulaires s'efforçaient d'apaiser la faim et la soif des étrangers, d'autres tâchaient d'enlever tout ce qu'ils avaient reçu en présent. Pour prévenir des suites plus funestes, nos messieurs furent obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb sur l'un d'eux qui eut l'audace d'arracher un de nos sacs. Le plomb l'atteignit au dos : il abandonna alors le sac, fit quelques pas en s'enfuyant, et ensuite tomba; mais il se releva bientôt et marcha : nous n'avons pas su s'il était dangereusement blessé, ni ce qu'il devint. Comme ce malheur occasiona du délai et rassembla les naturels, l'homme qui jusqu'alors avait conduit la bande, et un ou deux au-

tres coururent vers nos messieurs; mais, au lieu de s'arrêter quand ils furent près, ils se mirent à courir autour de la bande, en répétant quelques mots d'une manière amicale. Les Anglais ayant continué leur marche, le vieux guide arbora son pavillon et dirigea la troupe comme auparavant, et aucun naturel n'entreprit de commettre de vol.

Ils observèrent, en passant, un grand nombre d'Indiens rassemblés sur une colline tenant des piques à la main, mais qui se dispersèrent à l'appel de leur compatriote, excepté cinq ou six, l'un desquels semblait être un Indien d'importance. C'était un homme robuste et bien fait, d'une physionomie ouverte: il avait le visage peint, le corps tatoué; il portait un hahou ou vêtement meilleur que celui des autres, et un chapeau de longues plumes noires. Il aborda nos messieurs, et, pour les saluer, il étendit ses bras avec les deux mains fermées, il les éleva au-dessus de sa tête, il les ouvrit ensuite le plus qu'il lui fut possible, et les laissa retomber peu à peu sur ses côtés. Le porte-étendard donna son pavillon blanc à cet homme, qui paraissait être le chef de l'île; celui-ci le remit à un autre, qui le porta devant eux le reste du jour.

Avant l'arrivée de cet homme, les naturels nous avaient averti de l'approche de leur hé-rée, ou aréeghée, ou roi. Comme les naturels, en nous faisant des présens, avaient prononcé le mot *héeo,*

ce qui signifie *ami*, nous allâmes lui offrir des dons, M. Pickersgill et moi, en prononçant *héeo*. Nous demandâmes son nom, et on nous dit qu'il s'appelait *Ko-Toheetaï*. Nous voulions savoir s'il était chef seulement d'un canton ou de tout le pays, et sur cela il étendit son bras comme pour embrasser l'île entière, et dit *Waihu*. Afin de lui montrer que nous le comprenions, nous mîmes nos mains sur la poitrine, nous l'appelâmes par son nom, et nous ajoutâmes le titre de roi de *Waihu*, ce qui lui fit beaucoup de plaisir. Alors il se mit à causer pendant long-temps avec ses compatriotes. On ne remarqua pas qu'aucun des insulaires eût pour lui des égards ou du respect : dans une contrée si pauvre, le chef ne peut guère s'approprier des honneurs sans empiéter sur les droits naturels de ses camarades, et sans s'exposer à des dangers. Il parut mécontent de ce que nous désirions continuer notre marche, et il nous pria de retourner sur nos pas, en nous promettant de nous accompagner; mais, voyant que nous étions déterminés à aller plus avant, il mit fin à ses supplications, et il nous suivit.

Vers l'extrémité orientale de l'île, nos messieurs reconnurent un puits dont l'eau était sale, mais parfaitement douce, parce qu'il se trouvait fort au-dessus du niveau de la mer. Les naturels ne vont jamais y boire sans se laver ensuite; et, fus-

sent-ils cent, le premier saute directement au milieu du creux, boit et se lave lui-même sans la moindre cérémonie; un autre prend ensuite sa place et fait la même chose.

Ils remarquèrent que cette partie de l'île était remplie des statues gigantesques dont on a parlé si souvent; quelques-unes placées en groupes sur des plates-formes de maçonnerie, d'autres seules, enfoncées en terre et à peu de profondeur. En général ces dernières sont beaucoup plus grosses que les autres. L'une d'elles, qui était tombée, avait près de vingt-sept pieds de long, et plus de huit pieds au-dessus de la poitrine ou des épaules, et cependant elle paraissait bien moindre qu'une qu'ils virent debout : son ombre, un peu après deux heures, suffisait pour mettre à l'abri des rayons du soleil toute la troupe, composée de près de trente personnes.

Nos messieurs montèrent ensuite sur une colline, d'où ils découvrirent toutes les côtes est et nord de l'île, où ils n'aperçurent ni baie ni crique propre au débarquement d'une chaloupe, ni rien qui annonçât de l'eau douce. Celle qu'on leur offrit était réellement salée, et cependant ce peuple en boit beaucoup, tant la nécessité et la coutume ont de force. Ils furent obligés de retourner au puits dont on a parlé, et, après y avoir étanché

leur soif, ils dirigèrent leur marche vers le vaisseau, parce qu'il était quatre heures.

Dans un petit creux, sur la partie la plus élevée de l'île, M. Pickersgill rencontra des cylindres pareils à ceux qui couronnent les têtes des statues : ceux-là semblaient plus larges qu'aucun des autres; mais il était trop tard pour s'arrêter à les mesurer. M. Wales, qui m'a communiqué ces détails, pense qu'il y a une carrière d'où l'on a originairement tiré ces pierres, et qu'il n'a pas été très difficile de les rouler en bas de la colline, après qu'elles ont été taillées. Cette conjecture me paraît fort raisonnable, et je crois que cela est arrivé ainsi.

Sur le penchant de la montagne, vers l'ouest, ils découvrirent un autre puits. L'eau, fortement minéralisée, avait à la surface une écume verte très épaisse, et elle exhalait une puanteur insupportable. Nos messieurs furent contraints d'en boire; mais bientôt ils en furent malades.

On ne vit que deux ou trois arbrisseaux dans toute cette excursion, ainsi que dans celle de la veille. La feuille et la graine de l'un d'eux ressemblaient beaucoup à la feuille et à la graine de la vesce ordinaire; mais la cosse, par sa grosseur et sa forme, approchait plus de celle du tamarin. La graine a un goût amer désagréable; et les naturels, voyant nos messieurs en manger, leur firent signe de la cracher : ils y supposent vraisemblablement

quelque qualité pernicieuse. Le bois, d'une couleur rougeâtre, est assez dur et assez pesant, mais très tortu, petit, court, et il ne surpasse pas six ou sept pieds de hauteur. Au coin sud-ouest de l'île on découvrit un autre petit arbrisseau dont le bois est blanc et cassant, et ressemble d'ailleurs par la feuille au frêne. On aperçut, en outre, en plusieurs endroits, la plante dont les Taïtiens font leurs étoffes; mais elle était faible et d'une mauvaise venue, et elle avait tout au plus deux pieds et demi d'élévation.

Ils ne rencontrèrent d'animal d'aucune espèce; seulement quelques oiseaux frappèrent leurs regards. A moins que les vaisseaux ne soient dans la plus grande détresse, rien ne doit les porter à relâcher sur cette île.

On a oublié de dire que nous fûmes reçus au débarquement par deux cents naturels assemblés, parmi lesquels je ne comptai que quatorze ou quinze femmes, et très peu d'enfans. Comme ces femmes prodiguaient leurs faveurs, je conjecturai que celles qui étaient mariées et qui étaient sages avaient été forcées par les hommes de se tenir à leurs habitations dans les parties éloignées de l'île. On n'a peut-être jamais vu dans aucune contrée des courtisanes aussi lubriques. Les matelots renoncèrent à toute pudeur, et ils ne rougirent pas de se livrer à la débauche, sans chercher à la couvrir autre-

ment que par l'ombre des statues gigantesques.

Revenus à la place du débarquement, nous fîmes divers échanges avec des naturels qui nous trompaient en vendant des paniers remplis, en apparence, de bananes, tandis qu'au fond il y avait des pierres. Après les noix de coco, auxquelles ils donnaient la préférence, ils aimaient beaucoup les étoffes de Taïti et d'Europe, qu'ils estimaient suivant la grandeur des pièces. Ils mettaient un prix inférieur aux ouvrages de fer. Quand le marché était honnêtement conclu, la plupart s'enfuyaient avec l'étoffe, la noix de coco ou le clou qu'ils venaient d'acquérir, comme s'ils eussent eu peur d'un dédit de nôtre part. Témoins des basses friponneries qu'ils exerçaient, nous déplorions leur sort. Quoique la rareté des étoffes force plusieurs d'entre eux à aller nus, ils échangeaient le peu qu'ils en avaient contre celles de Taïti, et cependant nous ne pouvions pas leur en donner une aussi grande quantité. Le désir d'avoir de ces étoffes les porta à vendre différentes choses, dont probablement ils ne se seraient pas défaits autrement, et entre autres des chapeaux, des colliers, des pendans d'oreilles, et de petits figures humaines en bois de dix-huit pouces ou de deux pieds de long, étroites, et d'un travail beaucoup plus net et beaucoup plus propre que celui des statues. Les unes représentaient des hommes, et les autres des femmes. Les traits n'a-

vaient rien d'agréable, et l'ensemble de la figure était trop large; cependant on y apercevait le goût de la sculpture. Le bois en est bien poli, d'un grain ferme, et d'un brun sombre, ainsi que celui du casuarina. Œdidée était enchanté de ces petites figures, mieux travaillées que les étées de son pays, et il en acheta plusieurs, qui, à ce qu'il nous dit, seraient d'un grand prix à Taïti. Pendant qu'il faisait sa collection, il en trouva une qui représentait la main d'une femme, sculptée en bois jaune, et à peu près de grandeur naturelle. Les ongles s'étendaient au moins à trois quarts de pouce au-delà de l'extrémité des doigts, qui étaient dans la position qu'ils leur donnent à Taïti quand ils dansent. Le bois est d'une espèce odorante, et, comme les Taïtiens, ils en recueillent les petits copeaux pour parfumer leur huile. Nous n'avions pas rencontré cet arbre, ni observé l'usage de porter de longs ongles sur cette île, et nous ne concevions pas d'où venaient ces morceaux de sculpture, assez bien faits. Notre Indien rassemblait aussi des chapeaux à plumes, surtout de ceux qui avaient des plumes de frégates, parce que ces oiseaux, rares à Taïti, y sont fort estimés à cause de leurs couleurs luisantes.

Nous fûmes témoins de la manière dont le propriétaire du champ chassa les voleurs qui fouillèrent ses pommes de terre, dont on a parlé plus

haut. Les naturels des îles de la Société nous dirent souvent qu'ils infligent des peines capitales aux voleurs; mais nous n'en avons pas vu d'exemple. A l'île de Pâques nous n'avons jamais remarqué que le délit fût puni d'aucune manière.

Nous trouvâmes à bord plusieurs insulaires, qui étaient venus à la nage, quoique le vaisseau fût à trois quarts de mille de la côte. Ils témoignèrent l'admiration la plus extraordinaire pour tout ce qu'ils voyaient. Chacun d'eux mesura avec les bras tendus la longueur du bâtiment de l'avant à l'arrière. Des masses si énormes de bois étonnaient d'autant plus ce peuple, que ses pirogues sont faites de petits morceaux. Il y avait parmi eux une femme qui était aussi venue à la nage, et qui trafiqua de ses charmes avec une grande impudence. Elle s'adressa d'abord à plusieurs des bas-officiers, et ensuite aux matelots: elle égala réellement les fameux exploits de Messaline [1]. Enfin un de ses compatriotes l'emmena dans une de ses pirogues, et, pour prix de sa lasciveté, elle emporta quelques guenilles et quelques morceaux d'étoffe de Taïti. Une autre des femmes de l'île, qui s'était rendue au vaisseau la veille, n'avait pas été moins libertine. L'ardeur insatiable de leurs désirs, et le succès de leurs agaceries au milieu d'un équipage malade, nous surprenaient également.

[1] Lassata viris, necdùm satiata recessit.

§ 8.

Description de l'île de Pâques, de ses productions, de sa situation, de ses habitans, de leurs mœurs et de leurs usages. Conjectures sur leur gouvernement, leur religion, et sur d'autres sujets. Description plus particulière des statues gigantesques.

Je vais parler plus en détail de cette île, qui est sûrement celle où relâcha l'amiral Roggewin en avril 1722, quoique les descriptions de son voyage ne soient plus d'accord avec l'état actuel du pays : c'est peut-être aussi celle que vit le capitaine Davis en 1686 ; car, quand on l'aperçoit de l'est, elle répond parfaitement à ce qu'en dit Waser, ainsi que je l'ai déjà fait observer. Si ce ne l'est point, la terre qu'il découvrit ne peut pas être située loin de la côte d'Amérique, puisque cette latitude a été bien reconnue depuis le 80e méridien jusqu'au 100e. Le capitaine Carteret la plaçait beaucoup plus loin ; mais sa route semble avoir été un peu trop au sud. Si j'avais trouvé de l'eau douce, je me proposais de passer quelques jours à chercher l'île Basse-Sablonneuse, que rencontra Davis, ce qui aurait terminé la question ; mais, comme il me restait un long chemin à faire avant d'être sûr de remplir les futailles, et comme d'ailleurs j'avais besoin de rafraîchissemens, je n'exécutai pas cette entreprise. Le plus petit délai pouvait entraîner des conséquences

fâcheuses pour l'équipage : les matelots étaient déjà affectés plus ou moins du scorbut.

Aucune nation ne doit prétendre à l'honneur de la découverte de cette île, car il n'y a pas de contrée qui soit d'une moindre ressource aux marins : il n'y a point de mouillage sûr, point de bois à brûler, point d'eau douce dont on puisse remplir les futailles. La nature a répandu ses faveurs avec bien de la réserve sur ce coin de terre. Puisque rien n'y croît qu'à force de travail, on ne peut pas supposer que les insulaires fassent des plantations au-delà de ce qui leur est nécessaire, et, leur population étant peu considérable, ils sont incapables de fournir aux besoins des navigateurs.

Elle produit des patates douces, des ignames, des racines de tata-oreddy, des plantains et des cannes à sucre : ces fruits sont assez bons, et surtout les patates, les meilleures que j'aie jamais mangées. Ils ont aussi des citrouilles, mais en si petit nombre, que rien n'était, dans leur opinion, si précieux que la coque d'une noix de coco. On voit parmi eux des volailles apprivoisées, telles que des coqs et des poules, petits, mais d'une bonne saveur; des rats, qu'ils semblent manger, car j'ai rencontré un homme qui en tenait de morts à la main : il ne voulut pas me les donner, et me fit entendre qu'il se proposait de s'en nourrir. A peine trouve-t-on quelques oiseaux de terre, et ceux de mer sont en

petit nombre. J'y ai compté des frégates, des oiseaux du tropique, des oiseaux d'œufs, des noddies, des hirondelles, etc. La côte ne paraît point abonder en poisson, du moins nous n'en avons pas pris un seul à l'hameçon ni à la ligne, et nous en avons aperçu bien peu parmi les naturels.

L'île de Pâques, ou la Terre de Davis, gît par 27 degrés 5 minutes 30 secondes de latitude sud, et 109 degrés 46 minutes 20 secondes de longitude ouest. Sa circonférence est d'environ dix ou douze lieues. Elle a une surface montueuse et pierreuse, et une côte ferme. Les collines sont si élevées, qu'on les voit à quinze ou seize lieues. En travers de l'extrémité méridionale il y a deux îlots gisant près du rivage. Les pointes nord et est de l'île s'élèvent directement de la mer à une hauteur considérable. Entre ces deux pointes, sur la partie sud-est, la côte forme une baie ouverte, dans laquelle, je crois, les Hollandais mouillèrent. Je jetai l'ancre, comme on l'a déjà dit, à l'ouest de l'île, trois milles au nord de la pointe méridionale : la grève sablonneuse restant est-sud-est. Cette rade est très bonne avec les vents d'est, mais dangereuse avec ceux de l'ouest, ainsi que l'autre, sur la côte sud-est, doit être périlleuse par les vents d'est.

D'après ces inconvéniens, ainsi que beaucoup d'autres, un navigateur ne touchera jamais sur cette île, à moins qu'il n'y soit contraint, ou qu'il

ne se détourne de sa route : alors la relâche serait avantageuse, car les insulaires vendront avec empressement et à bon marché les rafraîchissemens qu'ils auront. Le petit nombre de ceux que nous achetâmes nous fut utile; mais dans ces parages les vaisseaux doivent avoir besoin d'eau, et on n'y en trouve point. Il fut impossible de consommer celle que nous y prîmes, tant elle était salée : elle avait filtré à travers une grève pierreuse, dans un puits de pierre. Les naturels ont construit ce puits, pour cela, un peu au sud de la grève sablonneuse, dont on a fait mention si souvent, et l'eau y entre par le flux et le reflux, avec la marée. Nous en avons vu plusieurs boire de l'eau de la mer.

L'île est si stérile, qu'on n'y trouve pas plus de vingt espèces différentes de plantes, et la plus grande partie ne croîtrait pas sans culture. L'espace qu'occupent les plantations est peu considérable en comparaison de celui qui est en friche. Enfin le sol est pierreux et partout brûlé par le soleil.

Quand on considère la misère de ces insulaires, on est étonné qu'ils vendent des provisions dont la culture a dû leur coûter beaucoup de peine et de travail. La mauvaise qualité du sol, la privation d'animaux domestiques, de bateaux et d'ustensiles propres à la pêche, rendent leur subsistance très difficile et très précaire; mais le désir de posséder les joujoux et les curiosités que nous apportions

parmi eux, donnant à leurs désirs une force irrésistible, les empêchait de réfléchir sur les besoins pressans que bientôt ils éprouveraient.

Les habitans de cette île ne semblaient pas être plus de six ou sept cents. Ils n'ont que peu de femmes parmi eux, ou bien ils ne leur permirent point, durant notre relâche, de se montrer. Nous n'avons cependant remarqué aucun indice de jalousie chez les hommes, ou de crainte de paraître en public chez les femmes.

A juger du teint, des traits et de la langue des insulaires, ils semblent avoir tant d'affinité avec les habitans des îles plus occidentales, que chacun leur attribuera une origine commune. Il est extraordinaire que la même nation se soit répandue sur toutes les îles, dans ce vaste océan, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à l'île de Pâques; c'est-à-dire sur presque un quart de la circonférence du globe. La plupart de ces insulaires ne se connaissent que par de vieilles traditions; et le laps du temps a rendu ces nations en quelque sorte étrangères : chacune a adopté des coutumes, des manières particulières, etc. Un observateur intelligent y aperçoit cependant encore de la ressemblance.

En général, le peuple de cette île est d'une race faible. Je n'ai pas vu un homme de six pieds [1], et ces

[1] On se souviendra que le pied anglais est moins long que le pied de France.

insulaires sont loin d'être des géans, comme l'assure un des auteurs du Voyage de Roggewin. Ils sont vifs et actifs, d'une physionomie assez heureuse, et d'un maintien qui n'est pas désagréable : ils ont de l'amitié et de l'hospitalité pour les étrangers; mais ils sont aussi portés au vol que les habitans des îles de la Société.

Les hommes sont couverts, depuis les pieds jusqu'à la tête, de figures toutes à peu près pareilles : ils leur donnent seulement une direction différente, suivant les caprices de leur imagination. Les femmes sont peu tatouées : elles se peignent de rouge et de blanc, ainsi que les hommes. La première couleur se tire du tamaris, mais je ne sais pas de quoi est composée la seconde.

Ils se vêtent d'une pièce d'étoffe piquée, longue de six pieds sur quatre, ou d'une natte : une seconde pièce enveloppée autour de leurs reins, et une troisième sur leurs épaules, forment un habillement complet. Mais la plupart des hommes sont en quelque sorte nus : ils ne portent qu'un tablier entre leurs jambes : chacune des extrémités de ce tablier s'attache à une corde ou ceinturon qui est sur leurs reins. Leur étoffe est faite de l'écorce d'une plante comme celle des îles de la Société; mais, parce qu'ils en ont peu, nous trouvâmes un grand débit de celles de Taïti, et même de toutes sortes de drap ou de toile.

En général, leurs cheveux sont noirs : les femmes les portent longs, et quelquefois relevés au sommet de la tête ; les hommes les coupent, ainsi que leur barbe. Ils ornent leur front d'un bandeau rond garni de plumes ; et ils se couvrent d'un bonnet de paille, semblable à ceux qu'on voit en Écosse. Je crois que les hommes surtout mettent le bandeau, et les femmes le bonnet. Les deux sexes ont de très grands trous ou plutôt des fentes dans leurs oreilles, souvent de près de trois pouces de longueur : ils en replient quelquefois la partie inférieure dans cette fente, et alors on dirait qu'une partie de l'oreille est coupée. Les principaux pendans sont du duvet blanc, des plumes et des anneaux composés d'une substance élastique roulée comme le ressort d'une montre : ils en remplissent l'intérieur du trou. Je jugeai que c'était pour donner plus d'étendue à la fente. Excepté des amulettes d'ossemens ou de coquillages, je ne me souviens pas de leur avoir vu d'autres parures.

Quelque pacifiques, quelque bons que semblent être ces insulaires, ils ne manquent pas d'armes offensives, telles que des massues de bois courtes et des piques : ces piques sont des bâtons tortus d'environ six pieds de long, armés à une extrémité d'un morceau de caillou. Ils ont aussi une arme de bois, pareille au patou-patou de la Nouvelle-Zéande. Mais ils sont en trop petit nombre et trop

pauvres pour être continuellement en guerre. Il n'est pas probable non plus qu'ils aient des querelles avec les îles voisines, puisqu'on n'en connaît aucune assez proche pour cela, et les habitans de celle de Pâques ne nous ont rien dit sur cette matière.

Ils habitent de très misérables cabanes basses, composées de bâtons plantés en terre, à six ou huit pieds de distance les uns des autres, recourbés en haut, réunis au sommet, et formant une espèce d'arche gothique. Les plus longs se placent au milieu, et les plus courts de chaque côté et à moins de distance. Le bâtiment est ainsi plus élevé et plus large au milieu, et plus bas et plus étroit vers chaque extrémité. A ces bâtons ils en attachent d'autres horizontalement, et le tout est couvert de feuilles de canne à sucre. La porte, qui est au milieu d'un des côtés, a la forme d'un porche, et elle est si basse et si étroite, qu'un homme peut à peine y entrer en se traînant sur ses mains. La plus grande case que j'ai vue avait soixante pieds de long, huit ou neuf de haut au milieu, et trois ou quatre à chaque bout. Il y a des espèces de maisons voûtées en pierre et construites en partie sous terre; mais je n'ai jamais été dans une de celles-là.

Je n'ai vu aucun ustensile de ménage, si ce n'est un petit nombre de citrouilles. Ils préféraient les coques de noix de coco à tout ce que nous pouvions

leur donner. Ils apprêtent leurs alimens de la même manière qu'à Taïti, c'est-à-dire avec des pierres chaudes, dans un four ou creux fait en terre. Ils échauffent les pierres avec de l'herbe ou des têtes de cannes à sucre et de plantains. Ils grillent les bananes sous des feux de paille, d'herbe sèche, etc. Nous avons compté souvent dix ou douze feux dans un même endroit : c'était communément le matin et le soir.

Nous n'avons remarqué aucun amusement parmi eux, et pas un seul instrument de musique. Ils doivent cependant se livrer à quelque plaisir de ce genre, puisqu'un insulaire nommé Maroo-Wahaï, qui coucha sur notre bord, parla beaucoup de danser, dès que nous eûmes calmé ses craintes sur les dangers qu'il croyait courir.

Je n'ai aperçu que trois ou quatre pirogues dans toute l'île : elles étaient très mauvaises et construites de plusieurs morceaux de bois, joints ensemble par un petit cordage. Elles ont environ dix-huit ou vingt pieds de long. L'avant et l'arrière sont sculptés ou un peu élevés; elles sont très étroites, et elles ont des balanciers. Elles ne paraissent pas capables de porter quatre personnes, et ainsi elles ne sont point propres aux navigations éloignées. Quelque petits et quelque mauvais que soient ces bâtimens, je ne sais d'où provient le bois dont on les a faits : car il y avait, en particulier, une planche de six

ou huit pieds de long, de quatorze de large à une extrémité, et de huit à l'autre; et nous n'avons pas trouvé un seul arbre qui pût donner une planche de la moitié de cette grosseur. En effet, il n'y avait pas, dans toute la pirogue, une seconde pièce de la moitié de cette grosseur.

Leurs plantations, disposées agréablement en lignes droites, ne sont enfermées par aucune haie : en effet, puisqu'ils n'ont pas d'arbrisseaux, ils ne pourraient les entourer que de pierres.

Je ne doute point que toutes ces plantations ne soient des propriétés particulières, et qu'il n'y ait, comme à Taïti, des chefs qu'ils appellent *areeghees*, auxquels ces plantations appartiennent; mais je ne connais, en aucune manière, le pouvoir ni l'autorité de ces chefs, non plus que le gouvernement de l'île.

Je suis aussi ignorant sur leur religion. Je crois que les statues gigantesques dont on a si souvent parlé ne passent pas pour des idoles dans l'esprit des insulaires actuels, quoique cela ait pu être lors de la relâche de Roggewin; du moins je n'ai rien aperçu qui porte à le penser. Au contraire, je suppose que ce sont des cimetières destinés à certaines classes et à certaines familles. Quelques-uns de nos messieurs ont vu, ainsi que moi, un squelette humain qu'on venait de couvrir de pierres dans une de ces plates-formes. Ces plates-formes, en maçon-

nerie, ont quelquefois trente ou quarante pieds de long, douze ou seize de large, et de trois à douze d'élévation : la dimension dépend en partie de la nature du terrain, car elles sont ordinairement situées au bord de la grève qui fait face à la mer ; de sorte que cette façade peut être de dix ou douze pieds ou davantage de hauteur, tandis que la hauteur des autres côtés peut n'être pas plus de trois ou quatre pieds. Elles sont construites, du moins à l'extérieur, de pierres taillées fort larges, et la main d'œuvre n'est pas inférieure à celle du plus bel ouvrage de maçonnerie que nous ayons en Angleterre. Ils n'emploient aucune espèce de ciment ; cependant les joints sont très serrés et les pierres emmortaisées les unes dans les autres d'une manière très adroite. Les côtés ne sont pas perpendiculaires ; ils inclinent un peu vers l'intérieur, comme les parapets, etc., qu'on élève en Europe ; mais leurs soins, leurs peines et leur sagacité, n'ont pas pu préserver ces monumens curieux des ravages du temps qui détruit tout.

Les statues, ou du moins la plupart, occupent ces plates-formes qui leur servent de base : elles sont, autant que nous avons pu en juger, à peu près à mi-corps, et le bas se termine par un tronc. L'exécution en est grossière, mais pas mauvaise. Les traits du visage, et en particulier le nez et le menton, ne sont point mal formés ; mais les oreilles ont une

longueur disproportionnée; et, quant au corps, on a peine à y trouver de la ressemblance avec celui d'un homme.

Je n'ai examiné que deux ou trois de ces statues, près de la place du débarquement: elles sont d'une pierre grise, la même, en apparence, que celle des plates-formes. Mais quelques-uns de nos messieurs qui traversèrent l'île, et qui en observèrent beaucoup d'autres, pensaient que la pierre diffère de toutes celles qu'ils ont vues dans le pays, et elle leur parut factice. Nous avons peine à concevoir comment ces insulaires, qui ne connaissent en aucune manière les puissances de la mécanique, ont pu élever des masses si étonnantes, et ensuite placer au-dessus les grosses pierres cylindriques, dont on a fait mention plus haut. De quelque manière qu'on les ait élevées, il a fallu un temps immense; ce qui montre assez l'industrie et la persévérance des insulaires, au siècle où on les a élevées; car les habitans actuels n'y ont certainement eu aucune part, puisqu'ils ne réparent pas même les fondemens de celles qui tombent en ruines.

Ces monumens singuliers, étant au-dessus des forces actuelles de la nation, sont vraisemblablement des restes d'un temps plus fortuné. Sept cents insulaires, privés d'outils, d'habitations et de vêtemens, tout occupés du soin de trouver des alimens et de pourvoir à leurs premiers besoins,

n'ont pu, je le répète, construire des plates-formes qui demandaient des siècles de travail. En effet, nous n'avons pas remarqué dans nos excursions un seul instrument qui soit du moindre usage dans la maçonnerie ou la sculpture. Je n'y ai jamais vu de carrières récemment exploitées, ni aucune ébauche de statue qui pût passer pour l'ouvrage du temps présent. Il est donc très probable que jadis ce peuple était plus nombreux, plus riche et plus heureux, qu'alors il avait du loisir pour flatter la vanité de ses princes, en perpétuant leurs noms par des monumens durables. Les restes des plantations qu'on trouve sur le sommet des collines donnent un nouveau poids à cette conjecture. On ne peut pas déterminer par quels accidens divers une nation si florissante a pu déchoir et retomber à l'état d'indigence où on la trouve aujourd'hui. Mais il est aisé d'imaginer plusieurs causes capables de produire cet effet; et la dévastation causée par un volcan suffirait seule pour rassembler toutes les misères sur des insulaires resserrés dans un si petit espace : cette île, qui peut-être produisit jadis un volcan, puisque tous les minéraux sont purement volcaniques, a, suivant toute apparence, été bouleversée par le feu. Les arbres, les plantes, tous les animaux domestiques, et même une grande partie de la nation peuvent avoir péri dans une de ces épouvan-

tables convulsions de la nature; et la faim et la misère auront poursuivi ceux qui échappèrent au feu.

Toutes les femmes que nous avons vues dans les différentes parties de l'île ne montent pas à trente, quoique nous l'ayons traversée presque d'un bout à l'autre, et il n'est point du tout probable qu'elles se fussent retirées dans quelques lieux cachés. Si réellement il n'y a pas plus de trente ou quarante femmes pour six ou sept cents hommes, la nation doit s'éteindre en très peu de temps, à moins que nos principes de physique sur la pluralité des maris ne soient erronés. La plupart de ces femmes ne nous ont pas donné lieu de croire qu'elles ne fréquentent qu'un seul époux : au contraire, elles semblaient aussi débauchées que Messaline et Cléopâtre. Mais cette disproportion est un phénomène si singulier qu'on a peine à la croire, et je ne serais pas éloigné de penser que réellement les deux sexes sont en nombre égal. Quoique personne de notre équipage n'ait observé de vallées ou de retraites où les femmes aient pu se soustraire à nos regards pendant notre séjour, le lecteur se rappellera cependant les cavernes dont il a été question plus haut, et dont les naturels nous refusèrent l'entrée. Les cavernes d'Islande sont assez vastes pour contenir plusieurs milliers d'habitans, et il est probable que, dans

une île également volcanique, telle que celle de Pâques, de pareilles cavernes pourraient servir d'asile à un grand nombre de naturels. Nous ne savons pas pourquoi les habitans de l'île de Pâques sont plus jaloux de leurs femmes que les Taïtiens. Leurs craintes à notre égard n'étaient pas mal fondées, car la conduite des matelots est insolente et immodeste, partout où ils jouissent de quelque supériorité sur les peuples sauvages.

Je dois dire que nous avons aperçu très peu d'enfans, et si ce peuple jugeait à propos de soustraire ses femmes à nos yeux, il n'y avait aucune raison de cacher les enfans. Cette matière reste ainsi dans l'obscurité, et si réellement le nombre des femmes n'est pas considérable, il doit avoir été diminué par quelque accident extraordinaire que les naturels seuls peuvent révéler. Notre ignorance de la langue nous a privés de beaucoup d'éclaircissemens.

Outre les nombreux monumens d'antiquité qu'on ne trouve que près de la côte de la mer, il y a plusieurs petits tas de pierres empilées en différens endroits le long du rivage. Deux ou trois des pierres supérieures de chaque pile étaient généralement blanches : peut-être le sont-elles toujours ainsi quand le tas est complet. Sûrement ces tas ont quelque objet : il est probable qu'ils indiquent les endroits où des morts ont été en-

terrés, et qu'ils tiennent lieu des grandes statues.

Les outils de ce peuple sont très mauvais, et, comme ceux de tous les autres insulaires de cette mer, composés de pierres, d'os et de coquillages, etc. Ils attachent peu de prix au fer et aux autres ouvrages de ce métal ; ce qui est extraordinaire, car ils en connaissent l'usage ; mais on peut dire que c'est parce qu'ils n'en ont pas un grand besoin.

§ 9.

Passage de l'île de Pâques aux îles des Marquises. Événemens survenus tandis que le vaisseau mouillait dans la baie de la Madre de Dios ou de la Résolution sur l'île Sainte-Christine.

En quittant l'île de Pâques, je projetais de toucher aux Marquises, si je ne rencontrais aucune terre avant d'y arriver. A peine fûmes-nous en mer que je fus attaqué d'une seconde maladie bilieuse, un peu moins violente que la première. Je crois que je m'étais trop fatigué à l'île de Pâques. Tous ceux qui avaient fait de longues courses à travers l'île avaient le visage brûlé par le soleil, et ils éprouvaient des douleurs extrêmes à mesure que la peau se levait. Le séjour à terre et le peu de végétaux que nous venions d'y prendre avaient rétabli la santé des scorbutiques ; mais plusieurs retombèrent bientôt, et se plaignirent de consti-

pations et de maladies bilieuses, qui sont mortelles dans les climats chauds. Notre chirurgien fut obligé de garder le lit; et, ce qu'il y eut de plus malheureux, les malades ne pouvaient pas manger les patates que nous avions embarquées à l'île de Pâques, parce qu'elles étaient trop venteuses pour leurs estomacs faibles. Les calmes surtout nuisirent beaucoup aux malades; mais on les voyait se ranimer à mesure que le vent devenait frais. Nous apercevions chaque jour des oiseaux du tropique et des fauchets, et nous épouvantâmes plusieurs bancs de poissons volans qui s'élancèrent hors de l'eau.

Depuis le 24 le ciel en général était serein et la couleur de la mer d'un joli bleu plus ou moins foncé, suivant celle du firmament. Les dauphins, les bonites et les goulus se montraient de temps en temps, ainsi que différens oiseaux qui se battaient avec les poissons volans. La chaleur du soleil, tempérée par le mouvement rapide de l'air, nous permettait de faire sur le pont des promenades fort agréables. Nous avions besoin de ces beaux jours pour ramener nos esprits défaillans. Les végétaux de l'île de Pâques étaient déjà consommés : il fallait manger des viandes salées, marinées depuis trois ans, et dont les sucs étaient entièrement détruits, ou se contenter de biscuit, si l'estomac ne pouvait pas digérer ces substances grossières. Durant cette

route, nous jouîmes de quelques soirées charmantes; et, le 3 avril au coucher du soleil, nous observâmes en particulier que le firmament et les nuages étaient teints de différentes couleurs vertes. Frézier avait observé avant nous cette couleur, qui n'est point extraordinaire si l'air est chargé de vapeurs, comme cela arrive souvent entre les tropiques. Le même jour nous prîmes un petit poisson suceur, qui s'attacha à un poisson volant avec lequel nous avions amorcé un hameçon, preuve que ces animaux ne sont pas toujours collés aux goulus; et nous aperçûmes un gros poisson de l'espèce des raies, appelé *diable de mer* par quelques auteurs : il ressemblait parfaitement à un autre qui avait frappé nos regards dans la mer Atlantique, le premier de septembre 1772. Le nombre des hirondelles, des oiseaux du tropique et des frégates augmentait autour de nous à mesure que nous marchions à l'ouest, et que nous approchions des îles que nous nous attendions à trouver.

Je continuai à cingler à l'ouest jusqu'au 6, où, par 9 degrés 20 minutes de latitude et 138 degrés 14 minutes de longitude ouest, nous découvrîmes une île qui nous restait à la distance d'environ trois lieues. Nous en vîmes une seconde qui semblait plus étendue que la première. J'arrivai sur celle-ci, et je marchai à petites voiles toute la nuit, ayant un temps pluvieux, variable et des rafales;

ce qui est assez commun dans cette mer, quand on est près d'une haute terre. Le lendemain au matin, à six heures, la première île nous restait au nord-ouest, la seconde au sud-ouest, et une troisième à l'ouest. Je donnai ordre de gouverner entre les deux dernières : bientôt après nous en aperçûmes une quatrième encore plus à l'ouest. Nous étions alors bien assurés que c'étaient les Marquises, découvertes par Mindana en 1595. La première île était une nouvelle découverte, et je la nommai *île de Hood*, d'après le jeune volontaire qui la montra le premier; la seconde était celle de San-Pedro; la troisième la Dominica, et la quatrième Sainte-Christine.

La Dominica, la plus voisine de nous, paraissait montueuse, et hérissée et stérile à la pointe nord-ouest; mais, plus loin, au nord, nous observâmes des vallées remplies d'arbres, et par-ci par-là quelques huttes. Comme la brume s'éclaircissait, nous vîmes plusieurs roches escarpées, pareilles à des clochers, et des sommets creux entassés au centre de l'île; ce qui prouve que les volcans et les tremblemens de terre ont bouleversé la surface de ce pays. Toute la partie orientale offre une coupe perpendiculaire fort élevée, et déchiquetée en obélisques et en ravins.

Nous rangeâmes le côté sud-est sans trouver la moindre apparence de mouillage, jusqu'au canal

qui le sépare de Sainte-Christine. Je traversai ce canal, portant sur la dernière île, et je longeai la côte au sud-est, cherchant le port de Mindana. Nous dépassâmes plusieurs anses qui semblaient offrir un ancrage ; mais une grosse houle brisait sur toutes les côtes. Quelques pirogues se détachèrent bientôt des rivages et nous suivirent.

Nous remarquions des cantons agréables sur les deux terres, entre les fentes des montagnes; mais nous ne découvrions point de plaines pareilles à celles qui embellissent les îles de la Société. Cependant la côte de Sainte-Christine ranimait notre courage et nous inspirait cette gaîté que ressentent tous les marins fatigués à l'aspect d'une campagne fertile. Les deux pointes de chaque anse que nous dépassâmes enfermaient une vallée remplie de forêts et de plantations d'une charmante verdure. Nous voyions de toutes parts des habitans courir en contemplant notre vaisseau.

Parvenus devant le port que nous cherchions, j'essayai d'y entrer; mais, comme le vent était debout, et qu'il soufflait par rafales violentes de cette haute terre, l'un des grains nous saisit au moment de la manœuvre, cassa un de nos mâts, et, avant d'avoir viré, nous manquâmes d'être brisés contre les rochers, sous le vent : ce qui m'obligea de porter au large et de forcer de voiles au-dessus du vent. Je remis ensuite le cap vers la

côte, et, sans entreprendre de tourner, je mouillai à l'entrée de la baie. A l'instant trente ou quarante naturels du pays s'approchèrent de nous sur dix ou douze pirogues; mais il fallut beaucoup d'adresse pour les engager à venir aux côtés du bâtiment. Enfin une hache et des clous de fiche déterminèrent les insulaires d'un des canots à s'avancer près des bouteilles : tous les autres imitèrent ensuite cet exemple ; et, ayant échangé des fruits à pain et du poisson contre de petits clous, etc., ils se retirèrent à terre après le coucher du soleil. Nous observâmes des amas de pierres à l'avant des pirogues, et chaque homme avait une fronde entortillée autour de sa main.

Quelques-unes de leurs pirogues étaient doubles et portaient quinze hommes; d'autres au contraire, plus petites, en contenaient de trois à sept. Avant de monter sur notre bord, ils nous offrirent des plantes de poivre, sans doute comme symboles de paix, de même que s'en servaient les naturels des îles de la Société et des îles des Amis : pour achever leur cérémonie, nous ne manquâmes pas de les attacher aux haubans.

Ces insulaires étaient bien faits, d'une jolie figure, d'un teint jaunâtre ou tanné, et des piqûres répandues sur tout leur corps les rendaient presque noirs. Comme nous demandions sans cesse des cochons, ils nous promirent de nous en amener; et,

le soir, ils nous en vendirent en effet un pour un couteau. Dès qu'il fut nuit, les naturels se retirèrent, suivant la coutume universelle de tous les peuples de la mer du Sud, que la nouveauté d'un objet aussi extraordinaire qu'un vaisseau européen ne peut pas engager à veiller une nuit entière. Les vallées de notre havre étaient remplies d'arbres, et tout y répondait à la description qu'en ont faite les Espagnols. Nous voyions plusieurs feux à travers les forêts fort loin du rivage, et nous conclûmes que le pays était bien peuplé. Le lendemain, dès le point du jour, les nuages se dissipèrent, et nous découvrîmes en plein la terre. Sur le côté méridional s'élève un pic escarpé et inaccessible. Toute la partie nord est une colline noire et brûlée, qui forme une espèce de voûte le long de la côte, et qui est revêtue au sommet de casuarinas; mais au fond du havre se trouve une chaîne très haute, plate à la cime, et ressemblant à la montagne de la Table, au cap de Bonne-Espérance. Dans la partie la plus élevée de ses bords, nous remarquâmes des rangées de pieux ou de palissades, bien joints, comme des fortifications : c'est peut-être ce que les Espagnols ont appelé des retranchemens : en effet, ils ressemblent beaucoup aux heppahs des Zélandais.

Dès le matin du 8, les insulaires nous firent une seconde visite, en plus grand nombre que la veille.

Ils nous vendirent du fruit à pain, des plantains et un petit cochon pour des clous, des haches, etc.; mais ils voulaient souvent garder nos marchandises sans rien donner en retour. Je fus obligé de tirer un coup de fusil par-dessus la tête de l'un d'eux, qui nous avait déjà trompés plusieurs fois : il se comportèrent en[illegible]é avec plus d'honnêteté, et bientôt après qu[illegible]ques-uns montèrent à bord. Nous nous prépar[illegible]s alors à touer le vaisseau plus loin dans la ba[illegible]et j'allai sur une chaloupe chercher un end[illegible] convenable pour amarrer. Comme il y avait [illegible] de naturels à bord, je dis aux officiers : [illegible]us devez bien les guetter : sans cette précau[illegible]n ils commettront des vols. » A peine fus-je d[illegible] la chaloupe, qu'on me dit qu'ils avaient pris [illegible]n des chandeliers de fer du passe-avant, et qu'[illegible] l'emportaient en fuyant. J'ordonnai de faire feu [illegible]ur la pirogue jusqu'à ce que je pusse l'atteindre [illegible]vec la chaloupe; mais je défendis de tuer. Les natu[illegible]els firent trop de bruit pour que je fusse entend[illegible], et le malheureux voleur fut tué au troisièm[illegible]coup. Deux autres, qui l'accompagnaient, se jetèr[illegible]t à l'eau; mais ils avaient précipité le chandelier [illegible]ans la mer. Un Indien, d'un âge mûr, vidait le s[illegible]ng et l'eau en poussant de grands éclats de rire. [illegible]autre, un jeune homme d'environ quatorze ou [illegible]inze ans, jetait sur le mort un regard

triste et abattu : nous eûmes par la suite lieu de croire que c'était son fils.

Ils traînèrent la pirogue sur la côte à travers la houle, et portèrent le mort dans les bois. Bientôt nous entendîmes le son des tambours, et nous vîmes un nombre considérable d'habitans assemblés sur la grève, et armés de piques et de massues : ils semblaient nous faire beaucoup de menaces. On ne peut s'empêcher de regretter la mort de ce malheureux Indien, tué si légèrement.

Ce malheureux accident mit en fuite les naturels. Je les suivis dans la baie, et je persuadai à ceux d'une pirogue de se ranger aux côtés de ma chaloupe. Je leur donnai des clous et d'autres choses, ce qui dissipa un peu leurs craintes. Après avoir examiné la baie et trouvé de l'eau douce, dont nous avions le plus grand besoin, je retournai à bord. Il semble que les Indiens, connaissant alors l'effet de nos armes à feu, ne devaient pas nous forcer à tirer sur eux une seconde fois; mais, dès que la chaloupe eut placé l'ancre, deux hommes sur une pirogue se détachèrent de la côte, saisirent la corde de la bouée, et entreprirent de la traîner à terre sans savoir à quoi elle tenait. De peur qu'après avoir découvert leur méprise ils n'enlevassent la bouée, on leur tira un coup de fusil. La balle n'alla point jusqu'à eux, et ils n'y firent pas la moindre attention; mais une seconde ayant passé

par-dessus leur tête, ils abandonnèrent la bouée et s'enfuirent vers le rivage. Pendant notre relâche, nous n'eûmes pas occasion de tirer un autre coup de fusil : ce dernier les frappa peut-être plus que la mort de leur compatriote, parce qu'il leur montra que l'éloignement ne les mettait pas en sûreté ; c'est du moins ce que nous imaginâmes en les voyant dans la suite fort effrayés à la vue de nos armes.

Quelques vols qu'ils commissent, je résolus de ne plus les punir, parce que notre séjour parmi eux ne devait pas être de longue durée. Le trouble et l'embarras qu'ils nous causèrent nous retardèrent si long-temps, qu'avant que nous fussions prêts à lever l'ancre, le vent s'accrut et souffla par rafales du dehors de la baie, de sorte qu'il fallut amarrer plus fortement. Les naturels se hasardèrent bientôt à revenir près de nous. Il y avait, sur la première pirogue qui s'avança, un homme qui semblait au-dessus du commun. Il s'approchait lentement avec un cochon sur son épaule, et il prononçait quelques mots que nous n'entendions pas. Dès qu'il fut aux côtés de *la Résolution*, je lui fis présent d'une hache et de plusieurs autres choses : en retour il me donna son cochon, et je le déterminai enfin à entrer dans le couroir, où il resta peu de temps. Cet Indien fut si bien reçu, que ceux des

autres pirogues imitèrent son exemple, et les échanges se rétablirent à l'instant.

Sur ces entrefaites j'allai à terre avec un détachement pour voir ce qu'on pouvait y faire. Les naturels nous accueillirent d'une manière très amicale; et, comme s'il n'était rien arrivé, ils nous vendirent des fruits et de petits cochons, et, après avoir chargé la chaloupe d'eau, je retournai à bord.

Nous n'avions aperçu aucune femme dans la foule : elles s'étaient probablement retirées au fond des montagnes à la première alarme. Quelques hommes, qui paraissaient être les conducteurs, étaient mieux armés et plus parés que les autres, qui n'avaient pour vêtement qu'un petit morceau d'étoffe sur les reins. Les piqûres, qui couvraient presque entièrement le corps de ceux d'un moyen âge, empêchaient d'apercevoir l'élégance de leurs formes; mais, parmi les jeunes gens qui n'étaient pas encore tatoués, on distinguait aisément leur beauté, si frappante qu'elle excitait notre admiration. Le teint de ces jeunes insulaires n'était pas aussi brun que celui des gens du peuple des îles de la Société, mais les hommes paraissaient infiniment plus noirs, ainsi qu'on l'a déjà remarqué. Ces piqûres étaient disposées avec la plus grande régularité, et les marques d'une jambe, d'un bras et d'une joue correspondaient exactement avec celles

de l'autre. Elles ne représentaient ni un animal ni une plante; mais elles consistaient en taches, en spirales, barres, échiquiers et lignes, qui offraient un aspect très bigarré. Leur physionomie agréable et ouverte annonçait de la vivacité: ils avaient des yeux grands et noirs, des cheveux noirs, bouclés et forts, si l'on en excepte un petit nombre, qui les avaient couleur de sable. En général leur barbe était peu fournie, à cause des cicatrices laissées par le tatouage.

S'ils ne portaient point d'habits, en revanche ils étaient chargés d'ornemens. Une espèce de diadème, ou bien un cercle de plumes de frégates, ou une frange de cordons de bourre de coco, décorait leur tête. L'oreille était cachée par deux morceaux aplatis de bois, d'une forme ovale et d'environ trois pouces de long, et peintes en blanc avec de la chaux. Une espèce de hausse-col de petits morceaux de bois léger, pareil au liége, et joints ensemble avec de la gomme en forme circulaire, pendait sur le cou, ou plutôt sur la poitrine des chefs; des fèves écarlates formaient aussi sur ce hausse-col un grand nombre de cordons de deux ou trois pouces de longueur. Ceux qui ne jouissaient pas de cette noble parure portaient du moins un cordon auquel était attaché un coquillage poli et représentant une large dent. On voyait encore des touffes de cheveux autour de leur cein-

ture, de leurs bras, de leurs genoux et des chevilles de leurs pieds. Ils vendaient pour peu de chose leurs autres ornemens, excepté ces derniers, auxquels ils mettaient un grand prix, quoiqu'ils fussent remplis de vermine. Il est probable qu'ils conservent ces touffes de cheveux en mémoire de leurs parens morts, ou bien ce sont des dépouilles de leurs ennemis, qu'ils gardent comme des trophées de leurs victoires. Un gros clou, ou quelque chose qui frappait fortement leurs yeux, l'emportait ordinairement sur la répugnance qu'ils montraient à nous céder ces précieuses bagatelles.

Dès qu'on eut dîné, je renvoyai les bateaux à l'aiguade, sous la protection d'une garde. A leur débarquement, les insulaires s'enfuirent tous, excepté un homme qui semblait fort effrayé : un ou deux autres revinrent ensuite, et l'on n'en vit pas un plus grand nombre après midi. Nous ne pouvions concevoir la raison de cette frayeur subite.

Le 9, dès le grand matin, les chaloupes allèrent faire de l'eau comme à l'ordinaire, et nos gens n'aperçurent les naturels qu'au moment de leur retour. Après déjeuner je débarquai avant la garde, et les naturels se précipitèrent autour de moi en grande foule. Mais dès que la garde fut descendue à terre, j'eus toutes les peines du monde à les empêcher de s'enfuir : enfin leurs craintes se dissi-

pèrent, et ils nous vendirent des fruits et des cochons. Je pense qu'ils avaient pris la fuite la veille parce qu'ils ne me voyaient pas à la tête du détachement; et, sans ma présence, ils se seraient également retirés aujourd'hui.

Vers midi un chef, suivi de beaucoup de monde, se rendit à la place de notre débarquement. Je lui offris toutes les bagatelles que j'avais; et, de son côté, il me donna quelques-uns des ornemens dont il était paré. Ces échanges finis, il parut qu'il régnait de la bonne intelligence entre nous : ayant acheté assez de fruits pour en charger deux chaloupes, nous retournâmes dîner à bord sans que le chef voulût nous accompagner. Il portait un manteau d'écorce de mûrier, pareille à l'étoffe de Taïti, et il avait le diadème, le hausse-col, les pendans d'oreilles et les touffes de cheveux. On nous fit entendre que c'était le roi de toute l'île, quoiqu'on ne lui témoignât pas beaucoup de respect.

Il paraissait intelligent et d'un bon caractère : sa figure était d'ailleurs très expressive. Nous lui demandâmes le nom de son île et de celles des environs, et il nous répondit que Sainte-Christine se nomme *Waitahoo ;* la Dominica, *Heevaroa,* et San-Pedro, *Onateyo.* Œdidée, qui aimait passionnément ce peuple, parce qu'il ressemblait à ses compatriotes par les mœurs, le langage et la figure, conversait sans cesse avec les naturels,

et il en achetait un grand nombre d'ornemens. Il leur apprit différens usages de son pays, et entre autres la méthode d'allumer du feu en frottant l'un contre l'autre des morceaux de bois secs de l'*Hibiscus tiliaceus* : ils prêtèrent une oreille attentive à ses instructions. Les insulaires estimaient fort les plumes de Tonga-Tabou, ou de l'île d'Amsterdam, et ils les achetèrent volontiers au prix de leurs parures de tête, ou de tous les ornemens. Nous ne vîmes qu'une seule femme âgée assise dans un cercle au milieu de ses compatriotes : elle était revêtue d'une pièce d'étoffe d'écorce, comme les femmes des îles de la Société : à sa figure on l'aurait prise pour une Taïtienne.

L'après-midi j'envoyai à terre les détachemens chargés de faire de l'eau et des échanges : la plupart des naturels s'étaient retirés dans l'intérieur du pays. J'allai à l'anse méridionale de la baie, où je me procurai cinq cochons, et ensuite dans une maison qui, à ce qu'on nous dit, était à l'homme que nous avions tué. Ce devait être un personnage considérable, puisqu'il y avait dans sa cabane et dans les environs six cochons appartenant alors à son fils, qui s'enfuit à notre approche. Je désirais beaucoup de le voir, de lui faire un présent, et par mes caresses de le convaincre que nous avions tué son père sans mauvais dessein contre la nation. Il eût été inutile de laisser quelque chose dans

l'habitation, parce que les autres l'auraient enlevé, d'autant plus sûrement que je n'aurais pas pu leur expliquer à qui je destinais ce don. Ils observaient rarement une honnêteté rigoureuse en pareille occasion, et je venais d'en voir un exemple frappant. Un homme, qui montait une pirogue, m'offrit un petit cochon pour un clou de six pouces : je donnai ce clou à un Indien qui manœuvrait la pirogue, et qui, le gardant pour lui-même, en présenta un bien plus petit au maître du cochon : ils commencèrent à se disputer, et j'attendis la fin de cette querelle ; mais l'Indien qui tenait le grand clou, semblait décidé à le garder, et je les quittai sans savoir comment se terminerait l'affaire. Le soir nous retournâmes à bord avec des rafraîchissemens : nous avions assez bien employé notre journée.

Le 10, dès le grand matin, les insulaires vinrent en pirogues des cantons éloignés, et ils nous vendirent des cochons ; de sorte que nous en avions alors assez pour en servir à tout l'équipage. En général ils étaient si petits que nous en consommions quarante ou cinquante dans un repas. Le détachement achetait toujours à terre beaucoup de fruits. Après dîner je fis une petite expédition sur ma chaloupe, au sud, le long de la côte, accompagné de quelques-uns de nos messieurs. On nous vendit dix-huit cochons en différens endroits

où je touchai, et je crois que nous en aurions pu obtenir un plus grand nombre. Partout où je mis à terre, les naturels furent très obligeans à notre égard, et ils nous apportèrent avec empressement ce que nous désirions. Les petits clous, que les insulaires avaient d'abord reçus avec empressement, ne passaient plus, et ils n'estimaient pas beaucoup les grands. Ils ne faisaient aucun cas des grains de verre; ils préféraient les rubans, les étoffes, et d'autres bagatelles. Nous achetâmes de gros cochons pour des pièces d'étoffe de mûrier, couvertes de plumes rouges que nous avions apportées de l'île d'Amsterdam ou de Tonga-Tabou.

Le temps était extrêmement chaud, et les naturels se donnaient de l'air avec de grands éventails. Ils nous en vendirent plusieurs formés d'une espèce d'écorce ou d'herbe grossière, très bien tressée, et souvent blanchie de chaux. D'autres avaient de larges feuilles emplumées qui leur tenaient lieu de parasol.

Tous les cantons que nous vîmes sont couverts d'un riche terreau, parsemés de belles plantations et de bocages de différens arbres fruitiers. Les rochers au-dessous, qui se montrent principalement près des bords du ruisseau, ou sur les côtés rompus du sentier, contiennent des productions volcaniques ou diverses laves, dont quelques-unes sont remplies de coquillages blancs et verdâtres.

Par leurs minéraux, ces îles ressemblent donc aussi à celles de la Société, qui paraissent avoir des montagnes brûlantes autour des cabanes : nous remarquâmes beaucoup de cochons, de grosses volailles, et de temps en temps des rats. Les arbres sont d'ailleurs pleins de petits oiseaux de l'espèce de ceux de Taïti, mais moins nombreux et moins variés. Enfin les Marquises ne diffèrent des îles de la Société qu'en ce qu'elles n'ont pas les jolies plaines qui environnent celles-ci, ou le récif de corail qui forme leurs excellens havres.

Le 11 j'allai au même endroit où nous avions été le soir de la veille, mais sans pouvoir me procurer de cochons, comme je l'espérais : la raison en était que plusieurs de nos messieurs avaient cédé en échange différens articles que les insulaires n'avaient pas encore vus, et qui leur causèrent plus de plaisir que les clous et les instrumens de fer les plus utiles. Mais ce qui acheva de ruiner notre marché, c'est que l'un d'eux donna pour un cochon une grande quantité de plumes rouges qu'il avait prises à Amsterdam. Personne parmi nous ne savait que ces plumes eussent une telle valeur. Nous perdîmes ainsi l'espoir d'acheter beaucoup de rafraîchissemens de ce peuple.

Comme cette île ne devait pas nous fournir ce dont nous avions besoin, et ce que nous pouvions espérer de trouver à celles de la Société, et que

d'ailleurs elle n'était pas commode pour y faire du bois et de l'eau, et pour donner au vaisseau le radoub nécessaire, je résolus d'appareiller, et de chercher une relâche plus avantageuse. Nous étions depuis dix-neuf semaines en mer, et nous avions vécu tout ce temps de provisions salées : cependant nous avions à peine un seul homme bien malade, et peu se plaignaient de légères incommodités. Les anti-scorbutiques et les soins extrêmes du chirurgien contribuèrent sans doute à notre santé.

§ 10.

Départ des Marquises. Situation, étendue, forme et aspect des différentes îles. Description des habitans, de leurs coutumes, habillemens, habitations, alimens, armes et pirogues. Recherches sur leur bonheur et leur population.

On leva l'ancre le 12 avril 1774, et je portai sur la Dominica, afin de connaître le côté occidental de cette île; mais, comme le soleil était couché avant que j'y arrivasse, la nuit se passa à louvoyer entre les deux terres. Le lendemain, au matin, nous vîmes à découvert la pointe sud-ouest, d'où la côte court nord-est. Il n'était pas probable que nous trouvassions un bon mouillage de ce côté, parce qu'il est exposé aux vents d'est : nous n'avions que peu de vent alors, et il était variable et accompagné d'ondées de pluie. Enfin nous atteignîmes une brise, avec laquelle nous cinglâmes au

sud pour Taïti, dans le dessein de rencontrer quelques-unes des îles que découvrirent les premiers navigateurs.

Il est à propos de revenir aux Marquises, reconnues pour la première fois, comme je l'ai déjà fait observer, par l'Espagnol Mindana, qui leur a donné le nom général et le nom particulier qu'elles portent.

Les Marquises sont au nombre de cinq : la Magdalena, San-Pedro, la Dominica, Sainte-Christine, et l'île de Hood. Celle-ci, la plus septentrionale, gît à cinq lieues et demie de la pointe est de la Dominica, qui est la plus grande de toutes les îles, et qui s'étend à l'est et à l'ouest l'espace de six lieues. Elle a une largeur inégale, et environ quinze ou seize lieues de tour. Elle est remplie de collines escarpées qui s'élèvent en chaînes directement hors de la mer. Ces chaînes sont séparées par des vallées profondes, revêtues de bois, ainsi que les côtés de quelques-unes des collines. Son aspect est stérile, mais elle est habitée. Sa latitude est 9 degrés 44 minutes 30 secondes. San-Pedro, qui a environ trois lieues de tour, et qui est assez haute, gît au sud, à quatre lieues et demie de l'extrémité orientale de la Dominica. Nous ne savons pas si elle est déserte. La nature n'y a pas répandu ses largesses avec trop de profusion. Sainte-Christine gît sous le même parallèle, trois ou quatre lieues plus à l'ouest. Cette

île, qui court nord et sud, a neuf milles de long dans cette direction, et environ sept lieues de circonférence. Une chaîne étroite de collines, d'une élévation considérable, se prolonge dans toute la longueur de l'île. D'autres chaînes sortent de la mer et se joignent à celles-ci, dont elles égalent la hauteur. Des vallées resserrées et profondes, fertiles, ornées d'arbres fruitiers, et arrosées par de jolis ruisseaux d'une eau excellente, coupent ces montagnes. Nous n'avons vu que de loin la Magdalena : sa position doit être à peu près 10 degrés 25 minutes de latitude, et 138 degrés 50 minutes de longitude ouest. Ces îles occupent l'espace d'un degré en latitude, et à peu près un demi-degré en longitude, savoir : du 138e degré 47 minutes au 139e degré 13 minutes ouest, longitude de l'extrémité occidentale de la Dominica.

Le port de Madre de Dios, que j'ai nommé *port de la Résolution*, gît près du milieu du côté ouest de Sainte-Christine, et sous la terre la plus élevée de l'île, par 9 degrés 55 minutes 30 secondes de latitude, et 139 degrés 8 minutes 40 secondes de longitude ouest, et au nord-ouest de l'extrémité occidentale de la Dominica. La pointe sud de la baie est un rocher escarpé d'une hauteur considérable, dont le sommet se termine en une colline à pic, où vous apercevez un sentier qui conduit, par le haut de la chaîne étroite, sur la cime des collines.

La pointe nord n'est pas si élevée, et la pente est plus insensible. Ces deux pointes sont à un mille l'une de l'autre. La baie, qui a près de trois quarts de mille de profondeur, et de trente-quatre à douze brasses d'eau, renferme deux anses sablonneuses, séparées l'une de l'autre par une pointe de rocher. Il y a dans chacune un ruisseau d'une eau très bonne. L'anse septentrionale est la plus commode pour faire du bois et de l'eau. On y trouve la petite cascade dont parle Quiros, pilote de Mindana; mais le village est au fond de la seconde anse. Ce côté de l'est offre plusieurs autres anses ou baies.

Les arbres, les plantes et les productions de ces îles sont à peu près les mêmes qu'à Taïti et aux îles de la Société. On peut s'y procurer des cochons, des volailles, des plantains, des ignames, quelques racines, et une petite quantité de fruits à pain et de noix de coco.

En général les habitans des Marquises sont la plus belle race des habitans de cette mer. Ils paraissent surpasser toutes les autres nations par la régularité de leur taille et de leurs traits. Cependant la ressemblance de leur langage à celui que parlent les naturels de Taïti et des îles de la Société prouve qu'ils ont une même origine. Œdidée conversait assez bien avec eux; mais, quoique je susse un peu la langue de Taïti, je ne venais pas à bout de me faire entendre.

Les hommes sont tatoués de la tête aux pieds: ils portent différentes figures, arrangées suivant les caprices de leur imagination plutôt que suivant la coutume. Ces piqûres leur donnent un regard sombre. Mais les femmes, qui en ont peu, les jeunes gens et les jeunes enfans, qui n'en ont point du tout, ont le teint aussi blanc que celui de quelques Européens. La taille des hommes est ordinairement de cinq pieds dix pouces à six pieds; mais je n'en ai vu aucun d'aussi gras et aussi fort que les éarées de Taïti; d'un autre côté, je n'en ai point aperçu de maigres. Leurs dents sont moins bonnes, et leurs yeux moins vifs et moins animés que ceux des habitans des autres nations. La couleur de leurs cheveux varie comme parmi nous; cependant je n'en ai point trouvé de rouges. Quelques-uns les portent longs; mais en général ils les ont courts, et ils laissent seulement de chaque côté de la tête deux touffes relevées par un nœud. Ils disposent de différentes manières leur barbe, qui est communément longue. Les uns la partagent et l'attachent en deux touffes au-dessous du menton; d'autres la tressent; ceux-ci la laissent flotter, et ceux-là la coupent à une certaine hauteur.

Leur vêtement, le même qu'à Taïti, est composé également d'écorce d'arbre; mais ils n'ont pas une aussi grande quantité d'étoffes, et elles ne sont pas aussi bonnes. La plupart des hommes seraient en-

tièrement nus sans le morra, comme on l'appelle à Taïti ; c'est-à-dire sans une bande de toile qui passe autour de la ceinture, et tombe entre les jambes. Ce simple vêtement suffit au climat, et satisfait la modestie. Les femmes sont vêtues d'une pièce d'étoffe qui enveloppe leurs reins en forme de jupon, descend au-dessous du milieu de la jambe, et un manteau flottant couvre leurs épaules. Leur principale parure de tête, et leur premier ornement, est une sorte de large diadème artistement fait de fibres de la gousse d'une noix de coco : il présente au devant une coquille de nacre de perle arrondie, et, par-dessus cette première, une seconde plus petite, d'une très belle écaille de tortue trouée de différentes manières curieuses ; au centre de cette seconde il y a un troisième morceau rond de nacre de perle, à peu près de la grandeur d'un demi-écu ; et enfin un quatrième morceau d'écaille de tortue peint et de la grandeur d'un schelling. Cet ornement pare ordinairement leur front, mais quelques-uns le portent aussi de chaque côté ; alors il est fait de plus petites pièces. Tous ces diadèmes sont embellis de plumes de la queue des coqs ou des oiseaux du tropique, qui se tiennent debout, de façon qu'elles forment un joli panachée. Ils mettent autour de leur cou un collier de bois léger, dont le côté supérieur et antérieur est couvert de petits pois rouges qui y sont collés avec de la

gomme. Ils garnissent aussi leurs jambes de touffes de cheveux d'homme attachés à un cordon. Souvent, au lieu de cheveux, ils emploient des plumes courtes; mais on aperçoit rarement sur la même personne tous les ornemens dont on vient de parler.

Le chef qui vint nous faire visite est le seul que j'aie vu avec tout cet attirail : leurs ornemens ordinaires sont des colliers, des amulettes de coquillage, etc. : je n'ai remarqué aucun pendant d'oreille, quoiqu'ils eussent tous les oreilles percées.

Leurs habitations sont placées dans les vallées, sur les côtés des collines, et près de leurs plantations : elles sont construites de la même manière qu'à Taïti; mais elles sont beaucoup moins bonnes, et seulement couvertes de feuilles d'arbre à pain. La plupart sont bâties sur un pavé de pierres, carré ou oblong, élevé un peu au-dessus du niveau du terrain. Il y a aussi de semblables pavés près de leurs maisons, et ils vont s'y asseoir et s'y récréer.

Je n'ai trouvé nulle part de fruits à pain aussi gros et aussi délicieux que les leurs : nous en achetâmes plusieurs parfaitement mûrs, qui étaient tendres comme des flans, mais un peu trop sucrés. Excepté la pomme *spondias*, ils mangent les mêmes fruits et les mêmes racines qu'à Taïti : ils se nourrissent principalement de végétaux, quoiqu'ils aient

des cochons et des volailles, et qu'ils prennent quantité de poissons en certains temps. Ils ne boivent que de l'eau, car les noix de coco sont rares, du moins dans les cantons que nous avons parcourus. Je crois cependant que, puisqu'ils ont la racine de poivre, et qu'ils s'en servent comme d'un signe de paix, ainsi que les autres insulaires, ils en tirent aussi un breuvage enivrant.

Ce peuple est moins propre dans ses repas que les Taïtiens; leur cuisine est sale d'ailleurs : ils apprêtent le cochon et les volailles dans un four de pierres chaudes, comme aux îles de la Société; mais ils grillent sur le feu les fruits et les racines; et, après en avoir ôté l'écorce ou la peau, ils les mettent avec de l'eau dans une huche, où j'ai vu les hommes et les cochons manger tous à la fois. Je les ai trouvés un jour délayant des fruits et des racines au fond d'un vase chargé d'ordures, au moment où les cochons venaient de le quitter, sans le laver, sans même laver leurs mains, qui n'étaient pas moins sales; et, lorsque je leur témoignai que cela me causait du dégoût, ils se moquèrent de moi. Je ne sais si jamais il y a plus de propreté parmi eux : les actions de quelques individus ne suffisent pas pour dire que toute une nation suit une coutume générale.

Voici cependant un article sur lequel ils sont plus propres que les Taïtiens : aux îles de la So-

ciété, les excrémens qui remplissent les chemins blessent tous les matins le nez et les yeux, mais les habitans des Marquises sont accoutumés, comme les chats, à les cacher dans les entrailles de la terre. Les Taïtiens comptent sur le secours des rats, qui mangent avidement ces ordures : ils sont convaincus que leur usage est le plus propre du monde, car Tupia reprocha aux Européens leur prétendue délicatesse, quand il vit dans chaque maison de Batavia un petit édifice destiné à Cloacine.

J'ignore si les hommes et les femmes sont dans l'usage de manger séparément ; je n'ai fait aucune remarque sur cela, et en tout j'ai vu peu de femmes.

Ils semblent avoir des asiles ou des forteresses au sommet des plus hautes collines ; mais nous ne les avons aperçus qu'avec nos lunettes, parce que, ne connaissant pas les dispositions des naturels, qui, je crois, sont humaines et pacifiques, je n'ai permis à personne de l'équipage d'y aller.

Leurs massues et leurs piques ressemblent à celles de Taïti : elles sont un peu mieux faites. Ils ont aussi des frondes avec lesquelles ils jettent fort loin des pierres ; mais ils n'ont pas une extrême adresse pour toucher le but.

Leurs pirogues sont de bois, et de l'écorce d'un arbre mou, qui croît près de la mer en grande

abondance, et qui est très propre à cet usage. Elles ont de seize à vingt pieds de long, et environ quinze pouces de large. Deux bouts solides forment l'avant et l'arrière : l'arrière s'élève ou se courbe un peu, mais dans une direction irrégulière, et finit en pointe; l'avant se projette horizontalement, et offre la ressemblance grossière d'un visage humain sculpté; elles se manœuvrent avec des pagaies, et plusieurs ont une sorte de voile latine de natte.

Nous n'avons remarqué dans l'île d'autres quadrupèdes que les cochons; et les coqs et les poules sont les seuls animaux apprivoisés : cependant les bois paraissent remplis de petits oiseaux d'un très joli plumage, et qui chantent bien. La crainte d'alarmer les naturels nous a empêchés d'en tuer autant que nous aurions pu le faire.

Le nombre des habitans des Marquises ne peut pas être fort considérable, car ces îles sont très petites. Waï-Tahoo, ou Sainte-Christine, a environ huit lieues de tour; O-Heeva-Roa, ou Dominica, quinze; Onateyo, ou San-Pedro, trois; et Magdalena, que nous vîmes seulement de loin, cinq, suivant ce que disent les Espagnols. La Dominica, la plus grande des Marquises, est si escarpée et si hérissée de roches dans la plupart des cantons, que, proportionnellement à son étendue, elle ne peut pas avoir autant d'habitans que Sainte-Chris-

tine. Les terrains propres à la culture sont très peuplés sur ces îles; mais, comme elles sont toutes remplies de montagnes et de landes stériles, il est douteux que ce groupe de terre contienne cinquante mille âmes.

§ 11.

Description de plusieurs îles découvertes dans la traversée des Marquises à Taïti. Description d'une revue navale.

Avec un bon vent d'est, je gouvernai sud-ouest. Pour plus de sûreté nous mettions en panne chaque nuit, car nous étions très proches de l'archipel des îles basses, qui a toujours passé pour fort dangereux. Les navigateurs Hollandais en particulier en donnent une idée défavorable : Schouten l'appelle la *mer mauvaise*, et Roggewin le *labyrinthe*. Le dernier perdit un de ses vaisseaux, la galère africaine, sur une de ces îles, qu'il appelle *île Pernicieuse*.

Le 17 avril, on vit une terre restant à l'ouest, que nous reconnûmes ensuite pour être une ceinture de petites îles basses, réunies par un récif de corail. Je rangeai la côte nord-ouest, à la distance d'un mille, jusqu'aux trois quarts de sa longueur, qui est de près de quatre lieues : nous arrivâmes ensuite à une crique ou goulet, qui semblait ouvrir une communication dans le lac situé

au milieu de l'île. Comme je voulais acquérir quelques connaissances sur les productions de ces îles à moitié submergées, nous mîmes à la cape, et j'envoyai le maître sonder : en dehors, il ne trouva point de fond.

Nous voyions le terrain couvert, d'espace en espace, de cocotiers d'un aspect agréable; des arbres et des arbrisseaux en cachaient quelquefois les tiges, mais leur belle tête s'élevait toujours au-dessus des autres. Les intervalles, entre ces cantons verdoyans, étaient si bas que les flots de la mer se précipitaient par-dessus, et atteignaient l'intérieur de la lagune : la tranquillité de l'eau, resserrée par son banc de rochers, et sa couleur de lait dans les endroits peu profonds, contrastaient avec la surface bouclée des vagues couleur de béryl de l'Océan.

Les rochers nous parurent teints en plusieurs endroits d'un bel écarlate, comme les trouva le commodore Byron; des pirogues qui naviguaient sur le lac, des tourbillons de fumée qui sortaient du milieu des groupes d'arbres, et des hommes armés de longues piques et de massues, qui couraient le long du rivage, achevaient de varier notre perspective. Nous remarquions aussi des femmes qui se retirèrent à l'extrémité la plus éloignée d'un banc, portant des paquets sur leur dos : preuve qu'elles n'auguraient pas favorable-

ment de notre apparition sur la côte. Ces insulaires, ayant eu le malheur de vouloir s'opposer aux chaloupes de M. Byron, perdirent quelques-uns de leurs compatriotes.

Plusieurs se rassemblèrent sur le rivage. Ils reçurent très froidement nos présens, ce qui prouve que notre débarquement leur causait peu de plaisir. A l'arrivée de leur renfort je fis rembarquer les nôtres, d'autant plus que le jour était déjà fort avancé, et j'avais donné ordre d'employer tous les moyens possibles pour éviter une escarmouche. Quand nos matelots rentrèrent sur leurs bateaux' quelques insulaires voulaient les pousser au large, et d'autres les retenir; mais enfin ils les laissèrent partir tranquillement. Le lieutenant rapporta cinq cochons, qui paraissaient abonder dans l'île; il ne vit de fruits que des noix de coco, et il en acheta deux douzaines. L'un des matelots eut un chien pour un seul plantain: ce qui nous fit croire qu'ils manquent de bananes.

Cette île, que les naturels appellent *Tiookea*, fut découverte et reconnue par le commodore Byron: sa forme est un peu ovale; elle a environ dix lieues de tour, et elle gît par 14 degrés 27 minutes 30 secondes de latitude sud, et 144 degrés 56 minutes de longitude ouest. Les habitans, et peut-être ceux de toutes les îles basses sont d'une couleur beaucoup plus brune que ceux des îles

plus élevées, et leur caractère semble plus farouche. Cette différence provient peut-être de leur position. La nature n'y ayant pas répandu ses faveurs avec autant de profusion que sur les autres, les hommes y recourent surtout à la mer pour leur substance : ils sont par conséquent plus exposés au soleil et aux rigueurs du temps, et ils deviennent ainsi plus noirs, plus forts et plus robustes; car certainement ils ont une origine commune. Nos gens débarqués sur un autre point n'observèrent que des hommes vigoureux, bien faits, et qui avaient sur leur corps la figure d'un poisson, emblème de ce qui occupe leur loisir.

Les insulaires n'avaient d'autre vêtement qu'un très petit morceau d'étoffe autour des reins. Leurs femmes ne s'approchèrent pas de nous; mais celles que nous vîmes de loin étaient du même teint que les hommes : elles portaient un morceau d'étoffe un peu plus large en forme de tablier. Les cheveux et la barbe des hommes étaient ordinairement noirs et bouclés, et coupés quelquefois. Je remarquai des cheveux extrêmement jaunes à la pointe. Dès que nous eûmes débarqué, ils nous embrassèrent et touchèrent nos nez, suivant la coutume de la Nouvelle-Zélande. Œdidée, qui nous accompagnait, acheta plusieurs chiens pour de petits clous, et d'autres pour des bananes mûres qui venaient des Marquises. Ce fruit était fort estimé par les habi-

leurs troncs on peut faire des pirogues, et, avec leurs branches, des armes et des outils. Le cocotier, la principale richesse de plusieurs nations du globe, est aussi pour eux d'une utilité infinie. Les noix qu'il porte donnent, quand elles sont vertes, d'une pinte à une quarte de liqueur limpide, d'une douceur agréable et d'une saveur particulière: cette boisson, fraîche, est excellente pour éteindre la soif dans un climat chaud. Quand la noix a pris de l'accroissement, la moelle, qui ressemble d'abord à de la crème, se forme; elle devient ensuite ferme et huileuse comme une amande, et elle est très nourrissante : on en exprime souvent l'huile dont ils se peignent les cheveux et tout le corps. La coque dure fournit des coupes aux naturels, et la bourre filandreuse qui l'enveloppe, des cordages fort élastiques qui ne s'usent guère par le frottement, et, en outre, différens meubles et outils. Les longues feuilles ou branches à panaches qui s'élancent du sommet de la tige couvrent leurs maisons, et, en les tressant, on en fabrique des paniers: l'écorce intérieure donne une espèce de vêtement qui suffit dans ce climat; et, lorsque la tige ne pousse plus de rejetons, on l'emploie encore à la construction des huttes ou à la mâture d'une pirogue. Outre les poissons et les végétaux, ils ont aussi des chiens qui sont ichtyophages, et que les habitans des îles de la Société trouvent bons à

manger. Ainsi, sur ces misérables bancs de rochers, la nature produit ce qui est nécessaire à la subsistance d'une race entière d'hommes. On sait que le corail est l'ouvrage d'un ver, qui agrandit son habitation à mesure que la grosseur de son corps augmente. Ce petit animal, qui paraît si insensible qu'on le distingue à peine d'une plante, construit un édifice de roches depuis un point du fond de la mer, que l'art humain ne peut pas mesurer, jusqu'à la surface des flots, et il prépare une base assurée à la résidence de l'homme.

Le nombre de ces îles basses est très grand, et on est bien éloigné de les connaître toutes : il y en a dans toute l'étendue de la mer Pacifique, entre les tropiques. Elles sont surtout très communes l'espace de dix ou quinze degrés à l'est des îles de la Société.

Le 18 j'arrivai sur une autre île que nous voyions à l'ouest. Nous la trouvâmes pareille en tout à celle que nous venions de quitter. Elle présente des bouquets nombreux d'arbrisseaux et d'arbres, et elle est ornée de beaucoup de palmiers. Elle s'étend nord est et sud-ouest, l'espace de près de quatre lieues, et elle a de trois à cinq milles de large. Elle gît à la distance de deux lieues de l'extrémité occidentale de Tiookéa; et le milieu est par 14 degrés 37 minutes de latitude sud, et 145 degrés 10 minutes de longitude ouest. Ces îles doivent être les

mêmes auxquelles le commodore Byron a donné le nom d'*îles de George.*

Le 19 j'arrivai sur une autre de ces îles submergées ou à moitié inondées, si communes dans cette partie de l'Océan, ceinture de petites îles jointes ensemble par un récif de rocher de corail. En général, l'Océan est partout incommensurable en dehors de la bordure : tout l'intérieur est couvert d'eau, et l'on m'a dit qu'il y a beaucoup de poissons et de tortues dont se nourrissent les naturels. Ceux qui habitent les parties basses donnent quelquefois des tortues aux habitans des parties hautes pour des étoffes. Ces golfes seraient d'excellens havres, si les bâtimens pouvaient y aborder. Si l'on en croit les habitans des autres îles, on peut entrer dans quelques-uns. Les Européens n'ont pas fait sur cela des recherches assez exactes ; le peu d'espérance d'y trouver de l'eau douce a communément découragé toutes leurs tentatives. J'en ai vu un grand nombre, mais je n'y ai pas aperçu une seule passe.

Une foule d'insulaires couraient le long du rivage, tenant des piques à la main. La lagune du milieu paraissait très spacieuse, et plusieurs pirogues y marchaient à la voile. Il me paraît que les cantons les plus élevés et les plus fertiles sur les rochers de corail sont ordinairement sous le vent à l'abri de la violence de la houle. Mais il y a rarement dans cette mer des tempêtes assez fortes pour

que l'habitation de ces îles soit dangereuse; et, lorsque le temps est beau, il doit être agréable de naviguer sur les vagues tranquilles de la lagune, tandis qu'en dehors l'Océan est agité d'une manière désagréable.

Cette île gît par 15 degrés 26 minutes de latitude, et 146 degrés 20 minutes de longitude : elle a huit lieues de long, sa largeur est d'environ trois lieues. En approchant de l'extrémité méridionale, on découvrit, du haut des mâts, une île basse au sud-est, à environ quatre ou cinq heures; mais, comme elle était au-dessus du vent, je ne pus pas l'atteindre. Bientôt après une troisième parut au sud-ouest par 15 degrés 47 minutes de latitude sud, et 146 degrés 30 minutes de longitude ouest. Elle est longue de sept lieues et large de deux. Elle ressemble, à tous égards, aux autres. Seulement il y a un peu moins d'îlots, et la terre, sur le récif qui enferme le lac, est un peu moins ferme. En rangeant la côte nord à la distance d'un demi-mille, nous vîmes des insulaires, des huttes, des pirogues et des espèces d'échafauds, construits, à ce qu'il nous parut, pour faire sécher du poisson. Les naturels paraissent de la même race qu'à Tiookéa, et ils étaient armés de longues piques comme eux. En serrant l'extrémité ouest nous découvrîmes une quatrième île au nord-nord-est. Elle semblait basse comme les autres, et elle gît à l'ouest de la première île, à la

distance de six lieues. J'ai donné à ces quatre îles le nom de *Palliser*, en honneur de mon digne ami sir Hugues Palliser, contrôleur de la marine.

Il n'est pas possible de décrire la joie que ressentit l'équipage lorsqu'on porta le cap sur Taïti : assurés de la bienveillance des insulaires, nous regardions cette île comme une seconde patrie. Nos malades comptaient rétablir leur santé en se promenant ou en se reposant à l'ombre de ses bocages frais, et en partageant les mets délicieux des naturels. Ceux qui étaient bien portans espéraient y acquérir une nouvelle vigueur et faire une provision de forces capables d'affronter les périls et les fatigues qui nous attendaient. J'étais sûr d'y trouver assez de rafraîchissemens pour achever heureusement mon expédition.

Nous découvrîmes la haute terre de Taïti, le 21 avril, et à midi nous nous trouvions à environ treize lieues à l'est de la Pointe-Vénus, sur laquelle je gouvernai. Chacun dans son ivresse contemplait la métropole des îles du tropique : elle était infiniment plus belle alors que huit mois auparavant. Les forêts, sur les montagnes, revêtues d'un nouveau feuillage, semblaient étaler avec complaisance la variété de leurs couleurs : on apercevait des cantons agréables sur les collines inférieures, parées d'une robe de verdure. Mais les plaines surtout brillaient par l'éclat de leurs couleurs : les teintes

les plus vives embellissaient ces fertiles bocages : en un mot, tout rappelait à notre esprit l'île enchantée de Calypso.

L'imagination et les yeux revolaient sans cesse vers ce délicieux paysage; et, ce qui accroissait nos plaisirs, en longeant la côte nous découvrîmes des lieux que nous avions déjà parcourus.

Quand les insulaires nous aperçurent, ils mirent leurs pirogues en mer et nous apportèrent des présens de fruits. Parmi les premiers qui vinrent à bord il y avait deux jeunes gens d'un certain rang, que nous fîmes entrer dans la chambre du capitaine, où on leur présenta Œdidée. La politesse de la nation voulait qu'ils lui offrissent en don des vêtemens, et à l'instant ils ôtèrent les leurs, qui étaient d'une étoffe fine, et ils les mirent sur ses épaules. Pour les remercier, il leur montra tous ses trésors, et il leur donna quelques plumes rouges auxquelles ils attachaient un grand prix.

Le lendemain, 22 avril, je mouillai dans la baie de Matavaï. Nous n'avions personne de dangereusement malade : les rafraîchissemens pris aux Marquises avaient écarté le scorbut.

Dès le premier soir les matelots appelèrent des femmes à bord, et les excès de débauche qui s'y passèrent sont incroyables. J'ai déjà remarqué que les Taïtiennes qui se prostituent sont toutes d'une classe commune, ou même de la dernière : j'ajou-

terai que c'étaient les mêmes qui avaient si souvent vendu leur pudeur lors de la première relâche. Il est donc clair que ces filles de débauche forment une classe parmi leurs compatriotes, et que l'impudicité est loin d'être universelle, comme on l'a assuré. O-Maï dira peut-être, dans sa patrie, qu'il ne connaît pas la chasteté en Angleterre, parce qu'il n'a point trouvé de cruelles sur les trottoirs du Strand [1]. La nuit fut très belle et la lune charmante; et, comme nous célébrions la fête de saint George, patron de la Grande-Bretagne, les matelots mêlèrent ainsi les plaisirs de Vénus aux orgies de ces anniversaires.

Le 24, le roi O-Too et plusieurs autres chefs, suivis d'un nombreux cortége, nous rendirent visite et nous apportèrent en présent dix ou douze gros cochons, outre des fruits: nous les accueillîmes le mieux qu'il nous fut possible. Je fus averti de l'arrivée du prince, et son empressement me parut de bon augure. Sachant combien il était de mon intérêt de gagner son amitié, j'allai à sa rencontre près de nos tentes, et je le conduisis sur ma chaloupe, ainsi que ses amis, à bord, où ils restèrent à dîner. Ils partirent ensuite chargés de présens et très contens de notre réception.

Le roi était accompagné de sa sœur Towraï et de son frère, et il ne montrait plus cette défiance qu'il

[1] Rue de Londres.

avait lors de notre première relâche. Il demanda surtout des plumes de perroquet rouge, qu'il appelait *oora*. Les petits présens de ce plumage précieux qu'Œdidée fit à ses amis donnèrent sans doute occasion aux demandes du prince : cherchant à l'instant tout ce que nous avions rassemblé aux îles des Amis, nous en trouvâmes une quantité considérable, que nous ne jugeâmes pas à propos de montrer tout à la fois.

Le 15 nous eûmes beaucoup de tonnerre, d'éclairs et de pluie, ce qui n'empêcha pas le roi de me faire une seconde visite et de m'apporter une grande quantité de rafraîchissemens pour avoir de nouvelles plumes rouges de perroquet. Les principaux personnages des deux sexes s'efforcèrent de gagner nos bonnes grâces, en nous amenant des cochons, des fruits et tout ce que produisait l'île, afin d'obtenir aussi de ces plumes. Il fut heureux pour nous d'en avoir beaucoup ; car notre fonds de marchandises était alors fort épuisé ; de sorte que, sans elles, il m'eût été difficile d'approvisionner le vaisseau des rafraîchissemens nécessaires.

J'étais décidé à ne relâcher sur cette île que peu de jours ; je croyais que nous n'y aurions pas plus de succès que l'année précédente ; mais la manière dont on nous recevait, et les excursions que nous fîmes dans les plaines de Matavaï et d'O-Parrée, me convainquirent de mon erreur : nous trouvâmes

qu'on venait de construire et que l'on construisait encore dans ces deux places une grande quantité de grosses pirogues et de maisons de toute espèce; que le même peuple qui, huit mois auparavant, n'avait pas d'asile pour s'y mettre à l'abri, vivait alors dans des habitations spacieuses: plusieurs gros cochons rôdaient autour des cases, et l'on apercevait d'ailleurs la prospérité d'un état naissant.

D'après ces favorables circonstances, je jugeai que je ne gagnerais pas à me retirer sur une autre île: je résolus d'y faire un plus long séjour, et d'ordonner que l'on commençât le radoub du vaisseau. En conséquence, on porta à terre les futailles vides et les voiles pour les réparer; on calfata le bâtiment, on raccommoda les agrès : les hautes latitudes méridionales avaient rendu indispensables tous ces travaux.

Le matin du 26 j'allai à O-Parrée avec quelques-uns de nos officiers et MM. Forster, pour faire à O-Too une visite en forme. En approchant, nous observâmes un mouvement de quantité de grandes pirogues; mais nous fûmes surpris, à notre arrivée, d'en voir plus de trois cents, rangées en ordre, le long de la côte, toutes complétement équipées et armées, et sur le rivage un nombre considérable de guerriers. Un armement si inattendu rassemblé autour de nous, dans l'espace d'une nuit, excita différentes conjectures: nous débarquâmes cependant

au milieu de la flotte. Nous fûmes reçus par une foule immense de naturels : la plupart avaient des armes ; mais les autres n'en avaient pas. Ce chef, à ce que nous apprîmes par la suite, était amiral ou commandant de la flotte et des troupes. Au moment où je mis à terre, un autre chef, nommé Tee, oncle du roi, et l'un de ses ministres, vint à ma rencontre. Je lui demandai des nouvelles d'O-Too : Towha vint bientôt me recevoir avec beaucoup de courtoisie; il me prit par une main et Tee par l'autre, et, sans savoir où je désirais aller, ils me traînèrent ainsi à travers le peuple, qui se sépara en deux haies, et qui, de toutes parts, poussait vers mois des acclamations d'amitié. Arrivé à la place d'audience, on étendit une natte sur laquelle on me fit asseoir : Tee me quitta ensuite, et il alla chercher le roi. Towha m'engageait à ne pas m'asseoir et à le suivre ; mais, comme je ne connaissais pas ce chef, je n'y consentis point. Tee revint bientôt, et souhaitant me conduire vers le prince, il prit ma main pour cela. Towha s'y opposa ; de sorte que les deux Taïtiens, me tirant chacun à eux, me fatiguèrent beaucoup, et je fus obligé de dire à Tee de permettre à l'amiral de me mener vers sa flotte. Dès que nous fûmes devant le bâtiment amiral, nous trouvâmes deux haies d'hommes armés, destinés, à ce que je pensai, à écarter les spectateurs et à m'ouvrir un passage ; mais, comme j'étais ré-

solu à ne pas y aller, je donnai pour excuse l'eau qui se trouvait entre les pirogues et moi. A l'instant un homme se jeta à mes pieds et m'offrit de me porter. Je déclarai alors positivement que cela ne me plaisait point. Towha me quitta, sans que je visse quel chemin il prit; tout le monde refusa de me le dire.

En jetant les yeux autour de moi, j'aperçus Tee, qui, je crois, ne m'avait jamais perdu de vue; je lui demandai des nouvelles du roi, et il m'apprit qu'il était allé dans le pays Mataou, et il me conseilla de me retirer sur ma chaloupe. Nous suivîmes son conseil dès que nous fûmes rassemblés, car M. Edgcumbe était seul à mes côtés; les autres se trouvaient poussés et confondus dans la foule, comme nous l'avions été.

En entrant sur notre chaloupe, nous profitâmes du moment pour examiner cette grande flotte. Les bâtimens de guerre consistaient en cent soixante grosses doubles pirogues de quarante à cinquante pieds de long, bien approvisionnées et bien armées; mais je ne suis pas sûr qu'elles eussent leur complément de guerriers et de rameurs, ou plutôt je ne le crois pas. Les chefs et tous ceux qui occupaient les plates-formes de combat étaient revêtus de leurs habits militaires.

Ce vêtement était très bigarré : il consistait en trois grandes pièces d'étoffe, trouées au milieu et

posées les unes au-dessus des autres. Celle du dessous et la plus large était blanche; la seconde rouge, la supérieure et la plus courte brune; leurs boucliers ou cuirasses étaient d'osier, couverts de plumes et de dents de goulu. Nous vîmes quelques casques d'une grandeur énorme, car ils avaient près de cinq pieds de haut : c'étaient de longs bonnets d'osier cylindriques; la partie de l'avant était cachée par un demi-cercle plus serré, et qui devenait plus large au sommet, et il se détachait ensuite du cylindre de manière à former une courbe : ce fronteau, de la longueur de quatre pieds, était revêtu partout de plumes luisantes, bleues et vertes, d'une espèce de pigeon, et d'une jolie bordure de plumes blanches. Un nombre prodigieux de longues plumes de queues des oiseaux du tropique divergeaient de ses bords en rayons; ce qui ressemblait à l'auréole dont les peintres ornent communément les têtes des anges et des saints. Il fallait un grand turban d'étoffe pour y placer cette parure incommode; mais, comme les guerriers veulent seulement éblouir les spectateurs en la mettant, et qu'elle n'est peut-être d'aucune utilité, ils l'ôtèrent bientôt, et ils la posèrent sur la plate-forme. Les principaux commandans se distinguaient d'ailleurs par de longues queues rondes, composées de plumes vertes et jaunes qui pendaient sur leur dos, et qui rappelaient à notre esprit les bachas turcs. Towha, l'a-

miral, en portait cinq, à l'extrémité desquelles flottaient des cordons de bourre de coco, entremêlés de plumes rouges. Il n'avait point de casque, mais un turban qui seyait fort bien à son visage. Il paraissait âgé de soixante ans; mais il était extrêmement vigoureux, grand, et d'une physionomie noble et prévenante.

Des pavillons, des banderoles décoraient les pirogues, de sorte qu'elles formaient un spectacle majestueux, que nous ne nous attendions pas à voir dans ces mers. Des massues, des piques et des pierres composaient leurs instrumens de guerre. Les bâtimens étaient rangés les uns près des autres, la proue tournée vers la côte: le vaisseau amiral occupait le centre. Entre les bâtimens de guerre, il y avait cent soixante-dix doubles pirogues plus petites, qui toutes portaient un pavillon peu spacieux, et un mât et une voile, ce dont manquaient les pirogues de guerre. Nous les jugeâmes destinées aux transports et à l'avitaillement; car ils ne laissent dans les bâtimens de guerre aucune espèce de provisions. Je comptai qu'il n'y avait pas moins de sept mille sept cent soixante hommes sur ces trois cent trente bâtimens: ce nombre paraît d'autant plus incroyable, qu'on nous dit qu'elles appartenaient seulement aux districts d'Attahourou et d'Ahopatéa. Dans ce calcul, je suppose que chaque pirogue de guerre contenait quarante hommes, guerriers ou rameurs, et que

chacune des petites était montée par huit. Tupia m'apprit, dans mon premier voyage, que toute l'île ne levait que six à sept mille hommes. Puisque deux districts fournissaient ce nombre de soldats, ses calculs doivent avoir été ceux des anciens temps; ou bien il n'y comprenait que les Tatatous, c'est-à-dire les guerriers ou les hommes adonnés aux armes dès leur enfance, et non pas les rameurs, ni ceux qui étaient nécessaires à la manœuvre des autres pirogues : je crois qu'il parlait de la milice sur pied, et non pas de toutes les forces que l'île peut mettre en campagne au besoin.

Le spectacle de cette flotte agrandissait encore les idées de puissance et de richesses que nous avions de cette île, et tout l'équipage était dans l'étonnement. En pensant aux outils que possèdent ces peuples, nous admirions la patience et le travail qu'il leur a fallu pour abattre des arbres énormes, couper et polir les planches, et enfin porter ces lourds bâtimens à un si haut degré de perfection. C'est avec une hache de pierre, un ciseau, un morceau de corail et une peau de raie, qu'ils avaient produit ces ouvrages.

Les deux bâtimens qui composent les pirogues doubles étaient joints ensemble par quinze ou dix-huit baux de traverse qui se projettent quelquefois fort au-delà des deux bordages, et qui ont de douze à vingt-quatre pieds de longueur, et environ trois

pieds et demi de large : quand ils sont si longs, ils font une plate-forme de cinquante, soixante ou soixante-dix pieds de longueur. L'avant et l'arrière sont élevés de plusieurs pieds hors de l'eau, et surtout la poupe qui a de longs becs de différentes formes, et près de vingt pieds de haut. Une étoffe blanche était communément placée entre les deux becs de chaque double pirogue, ce qui tenait lieu de pavillon, et le vent l'enfle comme une voile. D'autres portaient une étoffe bariolée de rayures rouges, qui, à ce que nous apprîmes dans la suite, sert à reconnaître les divisions des divers commandans. A l'avant, on voyait une grande colonne sculptée, au sommet de laquelle était la tête d'un homme, souvent peinte en rouge avec de l'ocre. Des panaches de plumes noires, auxquelles pendaient d'autres banderoles de plumes, couvraient ordinairement ces colonnes.

La plate-forme de combat est érigée vers l'avant de la pirogue, et appuyée sur des colonnes de quatre à six pieds de haut, ornées de sculptures : elle s'étend au-delà de toute la largeur du bâtiment, et a de vingt à vingt-quatre pieds de long, et environ huit ou dix de large. Les rameurs sont assis dans la pirogue, ou au-dessous de la plate-forme de combat, entre les baux de traverse et les épars longitudinaux ; de sorte que, partout où ces bois se croisent, il y a place pour un homme dans l'espace

intermédiaire. Celles de dix-huit baux et de trois épars de chaque côté, outre un épars longitudinal entre les deux pirogues, n'ont par conséquent pas moins de cent quarante-quatre rameurs, et huit hommes pour les gouverner, dont quatre sont placés à l'avant et quatre à l'arrière. La plus grande partie de ces pirogues ne contenait pas alors tant de rameurs.

Nous prîmes une chaloupe, et, longeant l'arrière des pirogues jusqu'à l'extrémité de la file, nous remarquâmes dans chaque bâtiment de gros tas de piques et de longues massues ou de haches de bataille, dressées contre la plate-forme: chaque guerrier tenait d'ailleurs à la main une pique ou une massue ; il y avait aussi des amas de grosses pierres, les seules armes missives que nous aperçûmes.

Nous observâmes sur quelques-unes des petites pirogues des feuilles de bananes, et les naturels nous apprirent que c'était là que l'on déposait les morts : ils donnaient à ces bâtimens le nom de *pirogues de la Divinité*. Le nombre infini d'Indiens ainsi rassemblés nous frappait du moins autant que l'aspect brillant de cette marine.

A peine fûmes-nous hors d'O-Parrée, que toute la flotte se mit en mouvement du côté de l'ouest, d'où elle venait. En arrivant à Matavaï, nos amis nous dirent qu'elle faisait partie d'un armement destiné contre Eiméo, dont le chef avait secoué le

joug de Taïti, et s'était rendu indépendant. On nous apprit qu'O-Too n'était pas à Matavaï, et même qu'il n'y était point venu; de sorte que nous ne concevions pas les raisons de sa fuite d'O-Parrée. Ceci nous engagea à y retourner une seconde fois l'après-midi : nous l'y retrouvâmes alors, et nous sûmes qu'il avait évité de me voir le matin, parce que, quelques-uns de ses sujets ayant volé plusieurs de mes vêtemens qu'on lavait à terre, il craignait que je n'en exigeasse la restitution. Il me demanda à diverses reprises si je n'étais pas fâché, et quand je l'assurai que non, et que les voleurs pouvaient garder mes effets, il parut satisfait. Towha prit l'alarme en partie pour le même sujet. Il pensa que le mécontentement m'empêchait d'aller à bord de son bâtiment, et que je n'aimais pas voir dans mon voisinage tant de forces, dont je ne connaissais pas la destination. Ainsi une méprise m'ôta l'occasion d'examiner avec plus de soin une partie des forces navales de cette île, et de m'instruire davantage de leurs manœuvres.

O-Too eut soin de nous conduire à ses habitations, à travers une campagne qui ressemblait à un jardin. Des arbres fruitiers chargés de feuillages, les fleurs odoriférantes des arbustes et les nappes limpides des ruisseaux formaient devant nos yeux un spectacle mouvant de la plus grande beauté. Toutes les maisons étaient propres et bien tenues;

quelques-unes entourées de roseaux, et d'autres ouvertes comme celles du peuple. Nous jouîmes plusieurs heures de la compagnie du prince, de ses parens, et des principaux personnages de sa suite, qui tous nous témoignèrent beaucoup d'attachement. La conversation, sans être fort suivie, fut très animée ; et les femmes en particulier rirent et babillèrent avec une extrême gaîté. Je remarquai qu'elles s'amusaient souvent à jouer sur des mots, et leurs traits d'esprit et leurs saillies de bonne humeur nous divertirent quelquefois. Nous partagions cordialement le bonheur qui semble naturel à cette île fortunée, et nous ne pensâmes à nous rembarquer qu'après le coucher du soleil. Le contentement et le calme des naturels, leur manière simple de vivre, les délices du paysage, l'agrément du climat, l'abondance, la salubrité et le goût exquis de leurs fruits, tout jetait nos cœurs dans le ravissement. Nous nous fîmes, O-Too et moi, des présens mutuels; et, après avoir pris congé, nous retournâmes à bord.

§ 12.

Visite que nous font O-Too, Towha et plusieurs autres chefs. Vol commis par un des naturels : effets de ce vol, et observations générales sur cette matière.

Le matin du 27 avril, Towha m'envoya deux gros cochons et des fruits, par deux de ses domestiques, à qui il avait donné ordre de ne rien recevoir; et, en effet, je leur offris des présens qu'ils ne voulurent point accepter. Bientôt j'allai à O-Parrée, où je trouvai ce chef et le roi; et, après avoir resté peu de temps à terre, je les ramenai dîner à bord, ainsi que Tarevatoo, frère cadet du roi, et Tee : à l'approche du vaisseau, l'amiral, qui n'en avait jamais vu, témoigna une extrême surprise. On le conduisit dans l'intérieur du bâtiment, et il en examina toutes les parties avec une grande attention. O-Too faisait les honneurs et lui expliquait tout, car alors il connaissait bien la structure de *la Résolution*. Towha, ayant dîné, mit un cochon dans les entreponts, et se retira sans que je susse rien : il ne me laissa pas le temps de le remercier par des libéralités de ce présent, ni de celui qu'il m'avait fait le matin : le roi et sa suite partirent aussi bientôt. O-Too montrait du respect pour ce chef : il désirait que je lui en témoignasse de mon côté, et cependant il en avait

conçu de la jalousie, je ne sais pourquoi. Il nous avoua franchement la veille que Towha n'était pas son ami. Ces deux chefs me sollicitèrent à bord de les aider contre Tiarrabou, quoique la paix régnât alors entre les deux royaumes, et l'on me dit que leurs forces réunies allaient marcher contre Eiméo. Je ne sais pas s'ils me firent cette proposition dans la vue de rompre avec leurs voisins et leurs alliés, en cas que je promisse du secours, ou seulement pour sonder mes dispositions : probablement ils auraient embrassé volontiers une occasion qui les mît en état de conquérir ce royaume, et de le réunir au leur comme il l'était autrefois. Quoi qu'il en soit, je n'entendis plus parler de ce projet, et je ne dis rien qui pût les y encourager.

Dans la foule de pirogues qui ne cessaient de nous entourer, il y avait toujours des chefs de districts qui nous apportaient des cochons et ce qu'ils avaient de plus précieux pour les échanger contre des plumes rouges auxquelles ils mettaient un prix extravagant. Ces plumes produisirent une grande révolution dans les liaisons des femmes avec nos matelots : ceux qui avaient eu soin de faire provision de cette marchandise précieuse aux îles des Amis recevaient les caresses des Taïtiennes, et choisissaient parmi elles celles qui leur plaisaient le plus. Le fait suivant prouvera quelles tentations irrésistibles ces plumes excitaient dans l'âme

des Taïtiens. J'ai dit ailleurs que les femmes des chefs ne permettaient aucune liberté aux Européens, et que si, avant le mariage, les filles accordaient leurs faveurs, les épouses ne souillaient point la couche nuptiale : cependant un chef vint m'offrir sa femme, et la Taïtienne, suivant l'ordre de son mari, essaya de me séduire, et pour cela elle exposa ses charmes avec beaucoup d'impudence. Je fus fâché que cette proposition vînt de la part de Potatow, dont le caractère était d'ailleurs sans tache; mais, après nous avoir montré tant de grandeur, il descendit à cet excès de bassesse. Heureusement, les matelots avaient vendu aux Marquises une quantité considérable de ces plumes rouges, avant de savoir le prix qu'elles auraient ici. Si toutes ces richesses avaient été apportées à Taïti, il est probable que la valeur des provisions se serait tellement accrue que nous aurions obtenu moins de rafraîchissemens que lors de notre première relâche. Une seule plume formait un présent d'une extrême valeur et fort supérieur à un grain de verre ou à un clou; et le plus petit morceau d'étoffe, revêtu de ces plumes, produisait la folle joie que ressentirait un Européen qui trouverait le diamant du grand Mogol. Potatow nous apporta son casque monstrueux de cinq pieds de haut, et il l'échangea contre des plumes; d'autres

suivirent son exemple, et chaque matelot acheta des boucliers sans nombre.

Ce qui est plus étonnant, c'est qu'ils nous offrirent ces habits singuliers dont il est parlé dans mon premier Voyage, et qu'ils refusèrent absolument d'échanger en 1769. Ces vêtemens, composés des productions les plus rares de l'île et de la mer qui l'environne, et travaillés avec un soin et une adresse extrêmes, doivent être parmi eux d'un prix considérable. Nous n'en achetâmes pas moins de dix, qu'on a rapportés en Angleterre.

Ce remarquable ajustement de deuil consiste en une planche légère d'une forme demi-ronde d'environ deux pieds de long, et de quatre ou cinq pouces de large : la planche est garnie de cinq coquilles de nacre de perles choisies, attachées à des cordons de bourre de coco, passés dans les bords des coquilles, et dans plusieurs trous dont le bois est percé. Une autre coquille de la même espèce, mais plus grande, festonnée de plumes de pigeon gris-bleu, est placée à l'extrémité de cette planche, dont le bord concave est tourné en haut. Au milieu de la partie concave, il y a deux coquilles qui forment ensemble un cercle d'environ six pouces de diamètre, et au sommet de ces coquilles il y a un très grand morceau de nacre de perle oblong, s'élargissant un peu vers l'extrémité supérieure, et de neuf ou dix pouces de hauteur.

De longues plumes blanches de la queue des oiseaux du tropique forment autour un centre rayonnant. Du bord convexe de la planche pend un tissu de petits morceaux de nacre de perle, qui, par l'étendue et la forme, ressemble à un tablier. On y compte dix ou quinze rangs de pièces d'environ un pouce et demi de long, et un dixième de pouce de large : chacune est trouée aux deux extrémités, afin de pouvoir se poser sur d'autres rangs. Les rangées sont parfaitement droites et parallèles; les supérieures coupées et extrêmement courtes à cause du demi-cercle de la planche. Les inférieures sont aussi communément plus étroites, et aux extrémités de chacune est suspendu un cordon, orné de coquillages, et quelquefois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche flotte un gland ou une queue ronde de plumes vertes et jaunes, sur chaque côté du tablier, ce qui est la partie la plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à une grosse corde attachée autour de la tête du pleureur. L'ajustement tombe perpendiculairement devant lui : le tablier cache sa poitrine et son estomac : la planche couvre son cou et ses épaules, et les deux premières coquilles masquent son visage. Une de ces coquilles est percée d'un petit trou, à travers lequel celui qui les porte regarde pour se conduire. La coquille supérieure et les longues plumes dont elle est entourée s'étendent à au

moins deux pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme.

Le reste de l'habit n'est pas moins remarquable. Le pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, c'est-à-dire une natte ou une pièce d'étoffe trouée au milieu; il place dessus une seconde pièce de la même espèce, mais dont la partie de devant, qui retombe presque jusqu'aux pieds, est garnie de boutons de coques de noix de coco. Une corde d'étoffe brune et blanche attache ce vêtement autour de la ceinture : un large manteau de réseau, entouré de grandes plumes bleuâtres, couvre tout le dos, et un turban d'étoffes brunes et jaunes, retenues par de petites cordes brunes et blanches, est placé sur la tête. Un ample chaperon de rayures d'étoffes parallèles, et alternativement brunes, jaunes et blanches, descend du turban sur le cou et les épaules, afin qu'on ne voie que le moins possible de la figure humaine.

Ordinairement le plus proche parent du mort porte cet habillement bizarre : il tient dans sa main deux grandes coquilles perlières, avec lesquelles il produit un son continuel, et dans l'autre un bâton armé de dents de goulu dont il blesse tous les naturels qui s'approchent par hasard de lui. Je ne sais pas quelle a été l'origine de cette singulière coutume, mais il me semble qu'elle est destinée à inspirer de l'horreur; et l'ajustement fantastique

qu'on vient de décrire, ayant cette forme effrayante et extraordinaire que les nourrices attribuent aux esprits et aux fantômes, je suis tenté de croire qu'il y a quelque superstition cachée sous ce rit funéraire. Peut-être imaginent-ils que l'âme du mort exige un tribu d'affliction et de larmes, et c'est pour cela qu'ils appliquent des coups de dents de goulu. Quoi qu'il en soit, les naturels ne nous ont donné aucune lumière sur ce sujet.

Le 29, plusieurs grands nous apportèrent à bord des provisions et quelques-unes des curiosités les plus précieuses de l'île. De mon côté je leur fis des dons qui leur causèrent beaucoup de plaisir. Je profitai aussi de l'occasion pour m'acquitter envers Towha des civilités que j'avais reçues de lui.

La nuit d'auparavant, un des naturels, entreprenant de voler une futaille à l'aiguade, fut pris en flagrant délit, envoyé à bord, et mis aux fers, et O-Too et les autres chefs le virent dans cette situation. Après que je leur eus exposé son crime, O-Too demanda sa liberté : je la refusai en disant que, puisque je punissais les hommes de mon équipage quand ils commettaient la moindre offense envers ses sujets, il était juste aussi de châtier ce Taïtien, et que j'avais résolu de me charger moi-même de ce soin, parce que je savais qu'autrement son crime resterait impuni. En conséquence j'or-

donnai que l'on conduisît le voleur à terre, dans les tentes, et, le suivant avec O-Too et Towha, je fis mettre la garde sous les armes, et attacher l'Indien à un poteau. O-Too, sa sœur, et plusieurs naturels demandèrent grâce avec instance. Towha, sans proférer un seul mot, était fort attentif à tout ce qui se passait.

J'adressai alors des plaintes au roi sur la conduite de cet homme, et sur celle de son peuple en général; je lui dis que nous ne leur prenions rien sans les payer; et, énumérant les différens articles que nous leur donnions en échange de leurs provisions, animaux, outils, étoffes, etc., j'insistai particulièrement sur ce qu'ils avaient tort de nous voler, puisque nous étions leurs amis. J'ajoutai que le châtiment de cet homme serait un moyen de sauver la vie à quelques-uns de ses compatriotes, en les détournant de commettre de pareils crimes, pour lesquels ils seraient tués tôt ou tard à coups de fusil. Mes argumens, qu'il comprit, je crois, très bien, parurent le persuader, et il me supplia seulement que l'homme ne fût pas *matteerou* (mis à mort). Je commandai à la foule, qui était assez nombreuse, de se tenir à une distance convenable, et, en présence de l'assemblée, le voleur reçut vingt-quatre coups de fouet : il les supporta avec beaucoup de fermeté. Les naturels, effrayés, s'enfuirent; mais Towha, courant après eux, les rap-

pela et les harangua plus d'une demi-heure. Son discours était composé de petites sentences, dont je n'entendis que quelques-unes; mais, à ce que j'appris, il récapitula une partie de ce que je venais de dire à O-Too; il exposa les avantages divers que nous leur avions procurés, et, condamnant leur conduite passée, il leur recommanda d'en avoir une différente à l'avenir. La grâce de ses gestes et l'attention de ses auditeurs lui donnèrent, dans notre esprit, le rang de grand orateur.

O-Too ne dit pas un mot. Dès que Towha eut fini sa harangue, j'ordonnai aux soldats de marine de faire l'exercice, et de tirer des volées à balle, et, comme ils étaient très prompts dans leurs manœuvres, il est plus aisé de concevoir que de décrire l'étonnement des insulaires, surtout de ceux qui n'avaient rien vu de semblable auparavant. Les chefs prirent ensuite congé, et se retirèrent avec leur cortége, plus effrayés peut-être que charmés de ce qu'ils avaient vu.

Towha revint nous voir avec sa femme. En débarquant il ordonna de servir un repas de poissons et de fruits. Nous avions quitté la table; mais, ne voulant pas le blesser, nous nous assîmes, et nous mangeâmes des mets excellens. Nous comparions cet heureux pays au paradis de Mahomet, où l'appétit n'est jamais rassasié.

Towha fit apporter un grand couteau de cuisine

et des bâtons de bambou, qui devaient nous tenir lieu de fourchettes. Il découpa les mets, et il nous donna à chacun un bambou, en disant qu'il mangerait à la manière anglaise. Au lieu de porter son fruit à pain à sa bouche en gros morceaux, il le coupait en petites parcelles, et il en prenait une après chaque bouchée de poissons, pour montrer que depuis le temps qu'il avait dîné avec nous il n'avait pas oublié nos usages. Quand nous eûmes fini, la femme dîna à part, suivant la coutume invariable du pays.

Le nombre des prostituées était fort augmenté sur notre bord depuis que nous avions montré les plumes rouges, et chaque nuit plusieurs rôdaient autour des ponts, cherchant des amoureux. Le porc frais les attirait aussi, car, privées chez elles de ce mets exquis, elles tâchaient d'en obtenir de nous; et, quand elles en venaient à bout, elles en consommaient une quantité incroyable. La digestion les exposait ensuite à de grands embarras, et elles troublaient souvent les matelots, qui voulaient dormir après les fatigues de la journée. Dans certaines occasions pressantes, elles désiraient être accompagnées de leurs amans; mais, comme ceux-ci n'y consentaient pas toujours, les entre-ponts se remplissaient d'ordures. Tous les soirs ces femmes se divisaient en différentes troupes, qui dansaient sur les gaillards d'arrière et d'avant, et sur le grand

pont : leur gaîté était tumultueuse, et approchait quelquefois de l'extravagance ; d'autres fois, l'originalité et la bizarrerie de leurs idées nous amusaient. Un de nos scorbutiques, à qui leurs alimens végétaux avaient rendu un peu de forces, excité par l'exemple de ses camarades, fit sa cour à une Taïtienne, la mena vers le soir à son poste, et alluma une chandelle. L'Indienne regarda son amant en face, et, s'apercevant qu'il avait perdu un œil, elle le prit par la main et le conduisit sur le pont, auprès d'une fille qui avait éprouvé le même accident, et elle lui dit : *Celle-ci vous convient, mais pour moi je n'aurai pas de privautés avec un borgne.*

Le 31 avril j'eus occasion de voir les équipages de dix pirogues de guerre exécuter une partie de leurs manœuvres. Elles étaient parties de la côte avant que j'en fusse informé, de sorte que je n'assistai qu'à leur débarquement : les Indiens avaient tout leur équipement de combat. Les guerriers portaient leurs armes et leurs vêtemens militaires. J'observai que, au moment où la pirogue touchait à terre, les rameurs sautaient dehors, et que, à l'aide de ceux qui se trouvaient sur la côte, ils traînaient le bâtiment à un endroit convenable, et qu'ensuite chacun s'en allait avec sa pagaie. Tout cela se fait avec tant de promptitude, que cinq minutes après leur débarquement il ne semble pas qu'il se soit rien passé de pareil.

Différens chefs m'envoyèrent ou m'apportèrent une grande quantité de provisions le 1er mai. Le 2, les domestiques de Towha vinrent me faire présent d'un cochon, et ils m'amenèrent une pirogue chargée de fruits et de racines. Je reçus aussi un semblable présent d'O-Too.

En examinant, le 3, l'état de nos provisions de mer, on trouva le biscuit gâté : le triage que nous en avions fait et l'exposition à l'air n'avaient pas eu l'effet que nous en attendions. Il fallut porter à terre tout ce qui en restait, l'aérer et le nettoyer de nouveau : on en jeta une grande quantité d'absolument pourie. La moisissure de ce biscuit nous étonna, car il était dans de bons tonneaux, et il occupait l'endroit le plus sec de la cale. Nous jugeâmes qu'elle provenait de la glace que nous avions prise si souvent à bord en marchant au sud, ce qui rendait la cale humide et froide; et enfin de la chaleur qui avait suivi quand nous étions au nord. Quelle qu'en fût la cause, la perte pour nous était la même : elle nous réduisit à une petite ration.

Nous employâmes les jours suivans à visiter les plaines de Matavaï et la vallée d'Ahonnoo, qui est l'une des plus fertiles et en même temps des plus pittoresques de toute l'île.

Le 7 mai, O-Too vint sur notre bord avec toute la famille royale, c'est-à-dire son père, son frère

et ses trois sœurs : ce fut proprement la visite de cérémonie de son père. Il m'offrit en présent un habit complet de deuil, curiosité que nous estimions beaucoup : je lui donnai, en retour, ce qu'il désira, et ses désirs ne se bornèrent pas à peu de chose; et, après avoir distribué des plumes rouges à toute la compagnie, je les ramenai à terre dans ma chaloupe. O-Too fut si enchanté de notre accueil, qu'il me dit en partant que je pouvais couper autant d'arbres et de l'espèce qu'il me plairait, pour notre chauffage.

Le 10 on ne nous apportait point de provisions et j'en demandai la cause : on me dit que Happi était *mataoued*, affligé de ce contre-temps. Je ne voulus pas user de représailles; je supposai que Tee ne l'avait pas vu, ou que les ordres d'O-Too n'étaient pas encore parvenus à Matavaï. Quelques fruits qu'on nous envoya d'O-Parrée, et que nous apportèrent nos amis, servirent à la consommation de ce jour et du lendemain, et nous donnèrent des espérances pour l'avenir. O-Too se rendit à nos tentes l'après-midi, et il amena avec lui beaucoup de provisions. J'allai l'y trouver, et je lui reprochai de ne pas permettre aux insulaires de notre voisinage de nous vendre des fruits. J'insistai pour qu'il donnât à l'instant des ordres pour cela, et il y consentit, ou il en avait déjà donné auparavant; car, bientôt après, on nous en apporta plus que nous

ne pûmes en placer sur les vaisseaux. On ne doit pas s'étonner de cette abondance, puisque le peuple se tenait tout prêt : quand on en accorda la permission, chacun s'empressa de nous en vendre, et je crois que la prohibition leur parut aussi dure qu'à nous.

O-Too, désirant voir l'explosion des gros canons du vaisseau, j'en fis tirer douze du côté de la mer. Comme ce spectacle était absolument nouveau pour lui, il lui causa autant de peine que de plaisir. Le soir nous l'amusâmes avec des feux d'artifice, qui le réjouirent beaucoup.

Les insulaires guettaient sans cesse les occasions de nous voler. Les chefs les encourageaient, ou ils manquaient d'autorité pour les en empêcher. Mais il est plus probable qu'ils connivaient à ces vols, puisqu'ils aidaient toujours le coupable à se cacher. Les vols audacieux qu'ils commettaient étaient d'autant plus extraordinaires, qu'ils couraient souvent risque d'être fusillés, et, si ce qu'on nous dérobait était de quelque valeur, ils savaient bien qu'on les obligerait à le rendre. Dans ce dernier cas, le bruit s'en répandait comme le vent sur tout le voisinage. Ils jugeaient, d'après nos démarches, du prix de ce qu'ils avaient dérobé : si c'était une bagatelle, ou une chose pareille à celles que nous leur donnions ordinairement, nous y faisions peu ou point attention ; mais quand la chose volée était

importante, tout le monde prenait l'alarme et s'enfuyait en hâte avec ses richesses. Le chef alors était mataoued : il ordonnait de ne nous plus fournir de provisions, et il se retirait dans un canton éloigné. Tout cela se faisait si subitement, que leur fuite nous donnait la première nouvelle d'un vol. Soit qu'on les obligeât ou qu'on ne les obligeât pas à une restitution, il fallait se réconcilier avec le chef avant qu'il fût permis aux sujets de nous rien vendre. Ils savaient très bien que, sans leur consentement, nous ne pouvions rien acheter, et ils ne manquaient jamais d'observer strictement cette règle, sans considérer que toutes leurs pirogues de guerre, d'où dépend la force de la nation, leurs habitations, et même ces fruits qu'ils refusaient d'échanger, étaient en notre pouvoir. Il est difficile de deviner leur conduite, si nous avions usé de toutes nos forces. J'ai retenu, pendant un certain temps, quelques-unes de leurs pirogues, mais je n'ai jamais attenté à leur propriété. Parmi les expédiens divers qu'on me proposait, j'ai toujours choisi celui qui paraissait le plus équitable et le plus modéré. Un petit présent au chef réussissait à merveille, et mettait souvent nos affaires sur un meilleur pied qu'auparavant. Quoiqu'ils fussent les agresseurs, je n'en devenais pas plus sévère: mon équipage ne manqua jamais ou presque jamais aux règles que je crus devoir lui imposer. M'y pre-

nant d'une autre manière, je me serais à la fin nui à moi-même; et, par la destruction de leurs richesses, je ne pouvais espérer que la vaine gloire de les obliger à faire les premières ouvertures d'accommodement; et qui sait si mes violences auraient produit cet effet? La bonté de leur caractère et la bienveillance de leur cœur, un traitement doux de notre part, et la crainte de nos armes à feu, nous rendaient promptement leur amitié. Si j'avais cessé de me comporter avec humanité à leur égard, j'aurais aigri leur caractère, et un usage trop fréquent de nos armes à feu aurait excité leur vengeance, et leur aurait peut-être appris que ces armes ne sont pas si terribles qu'ils l'imaginaient. Ils sentaient très bien la supériorité de leur nombre, et personne ne connaît la force d'une multitude en fureur.

§ 13.

Préparatifs pour quitter l'île. Seconde revue navale. Différens autres incidens. Description de l'île et de ses forces navales. Nombre de ses habitans.

Le matin du 11 on nous apporta, de toutes parts, une grande quantité de fruits: Towha, l'amiral, nous en envoya, comme à l'ordinaire, par ses domestiques, en leur défendant de rien accepter en retour; il me fit prier aussi d'aller le voir à At-

tahourou, parce que, étant malade, il ne pouvait venir à bord. Ne pouvant pas alors entreprendre ce voyage, je lui renvoyai ses domestiques et Œdidée chargés de présens. Comme les réparations les plus essentielles du vaisseau étaient finies, je résolus de quitter Taïti dans peu de jours, et, en conséquence, on embarqua tout ce que nous avions à terre, afin que les naturels vissent que nous étions sur le point de partir.

Le 12, la vieille Oberéa, qui passait pour la reine de l'île pendant la relâche du *Dauphin* en 1767, et que je n'avais pas vue depuis 1769, se rendit près de nous, et elle nous apporta des cochons et des fruits : elle nous dit qu'elle venait pour avoir des plumes rouges. Elle semblait âgée de quarante ou cinquante ans : elle était grande, forte et pleine d'embonpoint, et ses traits, qui paraissaient avoir été plus agréables, étaient devenus un peu mâles. Sa physionomie conservait quelque chose de son ancienne élévation, et elle avait de la liberté et de la noblesse dans le maintien. Elle ne resta pas long-temps à bord, probablement parce qu'elle ne jouait plus à nos yeux un aussi grand rôle qu'en 1769 ou lors du voyage du capitaine Wallis. Après avoir demandé des nouvelles de ses amis de *l'Endeavour*, elle retourna à terre sur sa pirogue.

O-Tôo arriva bientôt après avec une nombreuse suite et beaucoup de provisions. Je mis une grande

libéralité dans mes présens, pensant que je voyais peut-être pour la dernière fois ces bonnes gens qui avaient si généreusement pourvu à nos besoins. Le soir on les amusa avec des feux d'artifice. Ils nous regardaient comme un peuple fort extraordinaire, qui avait les feux et les étoiles à sa disposition, et ils donnaient à nos feux d'artifice le nom de *fête anglaise.*

Le 14 Œdidée se rendit à bord, et m'apprit qu'il se décidait à rester dans l'île; mais M. Forster le détermina à nous accompagner à Uliétéa. Il me présenta plusieurs insulaires de Bolabola, dont l'un était son frère. Ils demandaient à être transportés aux îles de la Société, et j'y consentis.

Tout transporté de joie il nous annonça en secret qu'il avait partagé la couche d'Oberéa la nuit dernière : il regardait cette faveur signalée comme une marque de distinction, et il nous montra plusieurs pièces de l'étoffe la plus fine qu'elle lui avait donnée. Oberéa, malgré sa vieillesse, conservait donc encore des désirs très vifs.

Bientôt après Towha, Poatatou, Oamo, Happi, Oberéa et quelques autres de nos amis, nous apportèrent des fruits, etc. Pour monter Towha sur le vaisseau on laissa tomber un fauteuil soutenu par des cordes, et nous le tirâmes en haut ; ce qui lui fit un grand plaisir, et ce qui étonna beaucoup ses compatriotes. On l'assit ensuite sur une chaise

au milieu du gaillard : sa femme était avec lui. Parmi divers présens que je fis à ce chef, il y avait un pavillon anglais, qui l'enchanta d'autant plus que je lui en appris l'usage.

Dès que nous eûmes renvoyé nos amis nous aperçûmes un grand nombre de pirogues de guerre doublant la pointe d'O-Parrée. Voulant les examiner de plus près je me rendis en hâte sur la côte avec quelques-uns de nos messieurs : j'arrivai avant que les pirogues eussent débarqué, et j'eus occasion de voir de quelle manière elles approchent du rivage. Quand elles se trouvèrent devant l'endroit où elles projetaient d'attérer, elles se formèrent en divisions, composées de trois ou quatre bâtimens, qui se suivaient de près, et ensuite chaque division, l'une après l'autre, pagaya de toutes ses forces vers le rivage : la manœuvre s'exécuta d'une manière si adroite qu'elles formèrent le long de la grève une ligne qui n'avait pas un pouce d'inflexion. Les rameurs étaient excités par leurs chefs placés sur les plates-formes, et dirigés par un homme qui tenait une baguette à la main, et qui occupait l'avant de la pirogue du milieu. Ce conducteur annonçait aux rameurs, par des paroles et par des gestes, quand ils devaient pagayer tous à la fois, et quand l'un des côtés devaient s'arrêter. Les pagaies de gouvernail ne suffisaient pas pour la marche. La promptitude de tous leurs mouve-

mens prouvait leur habileté dans la manœuvre. Nous mîmes à terre, et nous allâmes à bord de plusieurs de ces pirogues, afin de les mieux contempler.

La flotte, composée de quarante voiles, et équipée de la même manière que celle dont on a parlé plus haut, appartenait au petit district de Tettaha, et elle venait à O-Parrée passer, comme la première, la revue du roi. Elle était suivie de quelques petites doubles pirogues, qu'ils appelaient *maraïe*, et qui avaient à l'avant une espèce de double couchette couverte de feuilles vertes, chacune suffisante pour contenir un homme. Ils nous dirent que c'est là que l'on dépose les morts : je suppose qu'ils voulaient parler des chefs, car autrement ils devraient perdre peu de monde dans les combats. O-Too qui était présent eut la bonté d'ordonner, à ma prière, à quelques-unes des troupes, de faire leur exercice. Deux détachemens commencèrent d'abord avec des massues, mais ce combat finit tout de suite; de sorte que je n'eus pas le temps de faire des observations. Ils livrèrent ensuite un combat singulier, et ils montrèrent, avec beaucoup de prestesse, les différentes manières de se battre : ils paraient fort adroitement les coups que leurs adversaires essayaient de leur porter. Ils étaient armés de massues et de piques qu'ils lançaient comme des dards. Ils faisaient un saut en

l'air pour éviter les coups de massue qu'ils tâchaient de s'appliquer sur les jambes, et, afin d'éviter ceux qui menaçaient leur tête, ils se couchaient un peu et sautaient de côté : ainsi le coup portait à terre. Ils paraient les coups de pique ou de dard à l'aide d'une pique qu'ils tenaient droite devant eux, qu'ils inclinaient ensuite plus ou moins, suivant la partie du corps qu'attaquait leur antagoniste : en remuant un peu la main à droite ou à gauche, ils échappaient facilement et d'une manière aisée, à toutes les bottes. Ces champions ne portaient aucun vêtement superflu.

Dès que le combat eut fini, la flotte partit, sans suivre aucun ordre. Chaque bâtiment s'empressa de gagner le large le premier, et nous allâmes accompagner O-Too à l'un de ses chantiers, où l'on construisait deux grandes pahies : chacune avait cent huit pieds de long. On était prêt à les lancer, et on voulait en faire une double pirogue. Le roi me demanda un grapin et une corde; j'y ajoutai un pavillon anglais, dont il connaissait très bien l'usage, et je le priai de donner à la pahie le nom de *Britania*. Il y consentit, et elle reçut effectivement ce nom.

Towha me donna un cochon et une tortue qui pesait environ soixante livres. Il fit mettre l'un et l'autre en secret dans notre chaloupe, parce que ce don déplaisait à quelques-uns de ses grands,

qui, par-là, étaient privés d'un régal. Il m'offrit aussi un gros goulu, qu'on tenait prisonnier dans une crique; mais le porc et le bon poisson que nous venions de manger sur cette île nous inspiraient du dédain pour un poisson si grossier. Le roi et son premier ministre, Tee, vinrent dîner avec nous à bord, et ils nous firent ensuite des adieux très touchans. Le prince ne cessa pas de me solliciter de revenir encore à Taïti; et, avant de sortir du vaisseau, il prit un jeune homme par la main et me le présenta en me priant de le mener à Amsterdam, où il l'envoyait chercher des plumes rouges. Je lui dis que, sachant qu'il ne reviendrait point, il m'était impossible de l'embarquer; mais que, si jamais quelque vaisseau abordait de la Grande-Bretagne à Taïti, je lui enverrais ou je lui apporterais des plumes rouges en abondance. Cette promesse parut le satisfaire.

Un des aides du canonnier fut si enchanté de la beauté de l'île et du caractère de ses habitans, qu'il forma le projet d'y rester. Sachant bien qu'il ne pouvait pas l'exécuter tant que nous serions dans la baie, dès que nous en fûmes dehors et qu'on eut rentré les chaloupes et déployé les voiles, il se jeta à l'eau : il était bon nageur, mais on le découvrit bientôt; un bateau le poursuivit sur la chaloupe et le reprit. On observa à mi-chemin, entre *la Résolution* et le rivage, une pirogue qui semblait nous suivre,

mais qui était destinée à le prendre à bord. Dès que les Taïtiens qui la montaient aperçurent notre bateau, ils se tinrent éloignés; notre déserteur avait concerté son plan avec eux, et O-Too, qui en fut instruit, l'avait encouragé. Ils espéraient, avec raison, qu'un Européen leur procurerait de grands avantages.

En considérant la position de ce fuyard, il ne parut pas si coupable; et le désir qu'il avait de rester à Taïti me sembla moins extraordinaire. Il était Irlandais de naissance, et il avait servi dans la marine hollandaise. Je le pris à Batavia au retour de mon premier voyage, et il ne m'avait pas quitté depuis. Je ne lui connaissais ni parens ni amis, et rien ne l'engageait à habiter un coin du monde plutôt qu'un autre. Toutes les nations lui étaient indifférentes; et où pouvait-il goûter plus de bonheur que sur une de ces îles? Là, sous le plus beau climat de la terre, il allait jouir des besoins et des aisances de la vie, et achever des jours dans la tranquillité et l'abondance. Je crois que je lui aurais accordé mon consentement s'il me l'avait demandé avant l'appareillage.

Dès qu'on eut ramené le matelot sur le vaisseau, je le fis mettre aux fers pour quinze jours et je gouvernai pour Huaheine, afin d'y voir nos amis. Mais, avant de quitter Taïti, il est à propos de parler de l'état actuel de cette île, d'autant plus

qu'elle avait beaucoup changé depuis huit mois.

J'ai déjà indiqué les améliorations qui nous avaient frappé dans les plaines de Matavaï et d'O-Parrée : nous en observâmes également sur tous les autres cantons. Nous ne concevions pas comment, dans un espace de huit mois, ils avaient pu construire tant de grandes pirogues et de maisons. Les outils de fer qu'ils avaient tirés de nous et des autres nations qui ont relâché dernièrement à cette île contribuent sans doute à ce progrès, et ils ne manquent pas d'ouvriers, ainsi qu'on le verra bientôt.

Le nombre des cochons excitait notre étonnement : lors de notre première relâche, ils n'étaient probablement pas aussi rares que nous l'imaginâmes; mais, parce qu'ils ne voulaient pas nous en vendre, ils les avaient soustraits à nos regards. Quoi qu'il en soit, nous en prîmes, cette fois, autant que nous en pûmes consommer, et même nous en embarquâmes quelques-uns.

J'avoue que j'aurais volontiers resté cinq jours de plus à Taïti, si j'avais été sûr que l'expédition projetée par les insulaires contre une des îles voisines eût lieu ; mais nous jugeâmes qu'ils désiraient notre départ, et qu'ils ne voulaient pas commencer leur campagne tant que nous serions parmi eux. Quelles que fussent leurs raisons, ils souhaitaient d'être débarrassés de nous avant de rien entreprendre. Ainsi nous fûmes privés de voir l'équi-

pement de toute la flotte : nous aurions peut-être été témoins d'un combat de mer, ce qui nous aurait instruits de leurs manœuvres.

On a déjà fait observer que cent soixante pirogues de guerre appartenaient à Attahourou et à Ahopatéa, quarante à Tettaha et dix à Matavaï, qui n'y envoyait pas le quart de ses forces. En admettant que chaque district de l'île (et il y en a quarante-trois) arme le même nombre de pirogues que Tettaha, on trouvera que toute l'île peut équiper mille sept cent vingt pirogues de guerre, et soixante-huit mille hommes, à quarante hommes pour chaque bâtiment.

Et, comme les guerriers ne peuvent pas prendre plus d'un tiers de la population des deux sexes, y compris les enfans, toute l'île contient au moins deux cent quarante mille habitans, nombre qui me parut incroyable au premier moment; mais quand je réfléchis à ces essaims de Taïtiens qui frappaient nos regards partout où nous allions, je fus convaincu que cette évaluation n'est pas trop grande. Rien ne prouve mieux la fertilité et la richesse de ce pays, qui n'a pas quarante lieues de tour.

Les éowas et les whannos mangent toujours avec le roi de Taïti : excepté les toutous, je ne sache pas qu'aucun insulaire soit excepté de ce privilége; mais il n'est point ici question des femmes, qui ne

mangent jamais avec les hommes, de quelque rang qu'elles soient.

Malgré cette espèce d'établissement monarchique, la personne ou la cour d'O-Too n'avait rien qui pût, aux yeux d'un étranger, distinguer le roi de ses sujets : je ne l'ai jamais vu vêtu que d'une pièce commune d'étoffe, enveloppée autour de ses reins; de manière qu'il semblait fuir toute pompe inutile, et il mettait plus de simplicité dans ses actions qu'aucun autre des éarées. Je l'ai observé pagayant avec les autres rameurs, quand il venait au vaisseau, ou qu'il s'en retournait, et même lorsque quelques-uns de ses toutous assis le regardaient et ne faisaient rien. Tous ses sujets l'abordent et lui parlent librement, et sans la moindre cérémonie, partout où ils le rencontrent. J'ai remarqué que les chefs de ces îles sont plus aimés que craints par le peuple. Ne peut-on pas en conclure qu'ils gouvernent avec douceur et avec équité ?

C'est un usage parmi les éarées et les autres insulaires d'un rang distingué, de ne jamais se marier avec les toutous, ou dans des classes inférieures à la leur. Ce préjugé est probablement une des grandes causes qui produisent les sociétés appelées *earreoys* [1]. Il est sûr que ces sociétés empêchent

[1] Dans ces sociétés singulières un grand nombre d'hommes et de femmes se réunissent en corps, et mettent, dit-on, en commun leurs épouses et leurs maris.

beaucoup l'accroissement des classes supérieures, dont elles sont uniquement composées; car je n'ai jamais ouï dire qu'un toutou fût éarréoy, ni qu'il pût sortir de la classe dans laquelle il est né.

J'ai déjà eu occasion de parler de la passion extraordinaire des Taïtiens pour les plumes rouges: ils les nomment *oora*, et celles qu'ils appellent *oora-vine*, et qui croissent sur la tête d'un perroquet vert, sont aussi précieuses à leurs yeux que les diamans le sont en Europe. Ils mettent un grand prix à toutes les plumes rouges; mais ils en mettent un particulier à celles-ci, et ils savent très bien distinguer les unes des autres: plusieurs de nos matelots essayèrent de les tromper en teignant d'autres plumes, mais leur fourberie ne put pas réussir. Ils en forment des panaches de huit ou dix, et ils les attachent à l'extrémité d'une petite corde d'environ trois pouces de long, faite des grosses fibres extérieures de la noix de coco, et si bien torse qu'elle est ferme comme un fil d'archal et qu'elle sert de queue au panache. Ils les emploient comme des symboles des éatuas ou des divinités, dans toutes leurs cérémonies religieuses. Je les ai vus souvent tenir un de ces panaches, et quelquefois deux ou trois plumes seulement, entre l'index et le pouce, et dire une prière dont je ne comprenais pas un mot.

§ 14.

Arrivée du vaisseau à l'île d'Huaheine. Récit d'une expédition faite dans l'île. Plusieurs incidens survenus pendant notre relâche.

Un vent frais nous éloignait de Taïti : nous regardions toujours cette île charmante lorsqu'un autre spectacle attira nos regards sur les ponts : c'était une des plus belles femmes de l'île qui avait résolu de venir avec nous à Uliétéa, sa patrie. Ses parens, qu'elle avait quittés quelques années auparavant pour s'enfuir avec son amant, vivaient encore, et sa tendresse filiale la portait à les revoir. Elle ne craignait point leur colère, au contraire elle s'attendait à être bien reçue : en effet, ces insulaires pardonnent aisément les fautes de jeunesse. Comme O-Too avait défendu expressément à aucune de ses sujettes de nous suivre, elle s'était cachée à bord durant la dernière visite de ce prince; mais, se voyant alors en pleine mer, elle ne craignit point de se montrer. Le frère d'Œdidée, son domestique et deux autres naturels de Bolabola, nous accompagnèrent aussi : ils se fiaient à des étrangers qui avaient ramené si fidèlement un de leurs compatriotes, et qui s'efforçaient de leur donner toutes sortes de marques d'amitié : leur compagnie anima notre conversation et abrégea en quelque sorte notre passage à Huaheine. La Taï-

tienne portait l'habit complet d'un de mes officiers, et elle était si charmée de son nouveau vêtement, qu'elle descendit à terre ainsi vêtue dès qu'on eut abordé. Elle dîna avec nous sans le moindre scrupule, et elle rit des préjugés de ses compatriotes, avec toute la grâce des femmes du monde. Si son éducation avait été soignée, elle aurait brillé par son esprit, même en Europe, puisque son extrême vivacité, jointe à des manières très polies, la rendait déjà supportable.

Nous marchâmes toute la nuit, et le 15 au matin nous découvrîmes Huaheine. Je mouillai à l'entrée septentrionale du havre d'O-Wharre : les chaloupes mises en mer remorquèrent le vaisseau dans un lieu convenable. Ceux des Indiens qui vinrent nous visiter nous demandèrent des haches; mais parce qu'il nous en restait peu, nous les gardâmes pour les grandes occasions. Le soir il y eut un calme parfait, et nous fûmes enchantés de voir et d'entendre les insulaires assis dans leurs maisons, le long de la côte, autour de leurs flambeaux, qui sont des noix huileuses, enfilées à un mince bâton.

Le 16 ils commencèrent à nous apporter des fruits. Je rendis la visite d'Orée, et je lui fis mes présens. Je lui donnai entre autres choses des plumes rouges. Il en prit deux ou trois dans sa main droite, et, les mettant ensuite entre l'index et le pouce, il dit une prière à laquelle il me parut que

les spectateurs faisaient peu d'attention. On déposa bientôt après deux cochons dans ma chaloupe, et Orée et plusieurs de ses amis vinrent dîner à bord avec nous. Après dîner il m'exposa quels présens seraient plus agréables à lui et à ses amis, et il mit les haches et les clous au premier rang. En conséquence je lui accordai ce qu'il demandait : il voulut absolument distribuer mes dons aux autres, et il s'en acquitta à la satisfaction de tout le monde. Un jeune homme d'environ dix ou douze ans, son fils ou son petit-fils, semblait être le personnage le plus considérable, et il eut la plus grande part à ses libéralités. Quand cette distribution fut finie, ils retournèrent tous à terre.

Ce vieux chef était plus indolent que lors de notre première relâche, et sa tête nous paraissait fort affaiblie. Il avait les yeux rouges et enflammés, et tout le corps écaillé et maigre. Il nous fut aisé d'expliquer ce changement quand nous apprîmes qu'il aimait beaucoup la boisson enivrante qu'ils tirent du poivre, et qu'il en prenait de très grandes quantités. Œdidée eut l'honneur de passer plusieurs nuits à boire avec lui, et il s'éveillait communément le lendemain avec un violent mal de tête.

Le 17 au soir quelques-uns de nos messieurs assistèrent à un spectacle dramatique. La pièce représentait une fille qui s'enfuyait avec nous de Taïti : le fait était vrai; et la jeune femme dont il

a été question plus haut vit elle-même jouer ses propres aventures, ce qui lui causa tant de chagrin, que nos messieurs eurent toutes les peines du monde à l'engager à rester jusqu'à la fin : elle versa beaucoup de larmes. La réception que lui firent ses amis à son retour formait le dénoûment, qui n'était guère favorable à la pauvre Taïtienne. Ces peuples, dans l'occasion, composent sur-le-champ de petites pièces qu'ils ajoutent aux grandes. N'est-il pas raisonnable de supposer qu'ils punissaient cette fille par une satire, afin de décourager celles qui voudraient imiter son exemple ?

Le matin du 18 Orée vint à bord et m'apporta des fruits. Il resta à dîner, et l'après-midi il voulut voir tirer de gros canons chargés à boulets. Il nous fit cette prière parce qu'il avait ouï dire à Œdidée et à nos autres passagers taïtiens que nous avions eu cette complaisanee sur leur île. Il désirait qu'on tirât contre les collines, mais je n'y consentis point, de peur que le boulet, n'y arrivant pas, causât des malheurs; d'ailleurs il devait mieux en voir l'effet dans l'eau.

Quelques-uns des bas-officiers, à qui j'avais permis de courir la campagne pour leur amusement, emmenèrent deux naturels qui leur servirent de guides, et ils emportèrent des sacs remplis de clous et de haches, afin de faire des échanges sur leur chemin. Les deux guides, usant d'adresse, s'enfui-

rent avec les deux sacs; voici comment ils s'y prirent. Les officiers avaient deux fusils afin de tuer des oiseaux, et, après une ondée, leurs guides en montrèrent plusieurs qu'ils les engagèrent à tirer. L'un des fusils ayant fait long feu plusieurs fois, et l'autre étant parti, les Taïtiens virent qu'ils n'avaient plus rien à craindre de ces armes à feu, et ils s'enfuirent : nos messieurs stupéfaits les regardèrent, et aucun d'eux n'eut la présence d'esprit de courir après eux.

La matinée du 19 fut pluvieuse et l'après-dînée belle. Nous fîmes une promenade vers la longue passe où le docteur Sparrman avait été volé huit mois auparavant. Il plut tellement qu'il fallut nous réfugier dans une petite hutte. Nous y trouvâmes une famille aimable qui nous offrit du fruit à pain frais et du poisson. Une vieille femme, d'un rang un peu distingué, s'était réfugiée aussi sous le même toit avec un homme de sa suite qui menait un cochon. Nous partîmes ensemble lorsque la pluie eut cessé; et la bonne femme, après nous avoir présenté son cochon, nous invita à sa maison, située à une distance considérable. Nous traversâmes la colline, et descendîmes sur les bords de la mer de l'autre côté de l'île. Le ciel devint parfaitement beau avant notre arrivée dans la plaine. Nous vîmes une baie et un banc étendu de corail, et un petit îlot qu'habitaient des troupes nombreuses de

canards sauvages, de corlieux et de bécassines. A la sollicitation de notre bonne vieille, les naturels nous présentèrent des rafraîchissemens. Ayant chassé quelque temps nous repassâmes la colline dans une autre direction, et, au-delà d'une belle vallée bien peuplée et couverte de toute sorte de plantations, nous atteignîmes enfin l'habitation de la femme, qui était sur le rivage. Nous y trouvâmes un vieillard, son mari, et beaucoup d'enfans, dont quelques-uns étaient d'un âge mûr. Elle nous régala de volailles, de fruit à pain, de noix de coco, et elle nous renvoya ensuite sur sa pirogue au vaisseau, dont nous étions éloignés d'environ cinq milles par mer : la distance aurait été au moins deux fois plus grande en faisant le chemin par terre. Cette bonne Indienne mit, dans les services qu'elle nous rendit, un empressement que je n'avais jamais remarqué, quoique sur toutes les îles de la mer du Sud on nous eût donné des preuves sans nombre d'attachement et d'hospitalité.

Le 20, dès le grand matin, trois officiers partirent pour la chasse, un peu contre mon gré, parce que je savais que les naturels, guettant toutes les occasions de voler ceux qui se détachaient en petites troupes, devenaient chaque jour plus audacieux. A trois heures de l'après-midi on m'avertit que nos chasseurs venaient d'être saisis et dépouil-

lés de tout ce qu'ils possédaient. Je me rendis sur-le-champ à terre avec l'équipage d'une chaloupe, et je m'emparai d'une grande maison, de ce qu'elle contenait, et j'arrêtai deux chefs qui s'y trouvaient; mais, comme je ne voulais pas répandre l'alarme dans les environs, je fis tout cela si paisiblement que les insulaires savaient à peine que nous étions descendus. Je restai autour de l'habitation jusqu'à l'heure où j'appris que les officiers étaient revenus sains et saufs, et qu'on leur avait tout rendu. Je quittai alors la maison, et j'y remis ce que nous en avions enlevé. Les officiers eux-mêmes me racontèrent ensuite à bord toute l'affaire. De petites insultes de leur part excitèrent les insulaires à saisir leurs fusils, ce qui amena une violente querelle : quelques chefs s'en mêlèrent, ôtèrent les officiers du milieu de la foule, et leur firent restituer ce qu'on leur avait pris.

Je ne dois pas oublier que nous débarquâmes dans une maison qui semblait être une hôtellerie, ou caravanserail, destinée aux voyageurs. Il y avait des personnes de différentes familles, avec lesquelles nous conversâmes paisiblement; mais, à la nouvelle de l'accident arrivé à nos officiers, la plupart s'enfuirent, et ceux qui restèrent donnèrent des marques de crainte, et retournèrent à bord. Nous vîmes les naturels abandonner le pays des environs.

Le 21, dès la pointe du jour, nous aperçûmes

plus de soixante pirogues sous voiles qui sortaient du havre, et qui marchaient vers Uliétéa. En demandant la destination de cette flotte, on nous dit qu'elle était montée par des éarréoys [1], et qu'ils allaient faire une visite à leurs confrères des îles voisines. On peut presque les comparer aux francs-maçons. On nous assura qu'ils se secourent les uns les autres quand ils sont dans le besoin. Ils semblent pratiquer des usages qu'ils ne veulent point ou qu'ils ne peuvent pas expliquer. Œdidée nous apprit qu'il en était. Tupia en était aussi, et ni l'un ni l'autre n'ont consenti à me donner une idée nette de ces établissemens. Œdidée nie qu'on mette à mort les enfans qu'ils ont de leurs maîtresses, ainsi que Tupia et plusieurs Taïtiens nous l'avaient protesté. J'ai eu différentes conversations avec Omaï sur cette matière, et il m'a confirmé tout ce qu'on raconte dans mon premier Voyage.

Le 23 le vent souffla de l'est, comme il avait toujours soufflé depuis notre départ de Taïti. Le lendemain, dès le grand matin, nous démarrâmes, et à six heures nous mîmes en mer. Le bon vieux chef fut le dernier insulaire qui quitta le vaisseau. En partant je lui dis que nous ne nous verrions plus. Il se mit à pleurer, et il me répondit : « Laissez venir ici vos enfans, et nous les traiterons bien. »

[1] Des membres de ces sociétés de débauche, où, comme nous l'avons déjà dit, toutes les femmes et tous les hommes sont en commun.

La manière douce avec laquelle j'ai toujours traité le peuple de cette île, et l'imprudence de nos messieurs, qui erraient dans la campagne, persuadés que leurs armes à feu les rendaient invincibles, excitèrent les insulaires à commettre des violences que jamais les Taïtiens n'avaient osé entreprendre.

§ 15.

Arrivée à Uliétéa. Réception qu'on nous fit. Divers incidens survenus pendant notre relâche. On nous apprend que deux vaisseaux ont été à Huaheine. Préparatifs pour quitter Uliétéa : regret des insulaires à cette occasion. Caractère d'Œdidée. Observations générales sur ces îles.

Dès que nous eûmes débouqué le havre, je fis voile et je portai sur l'extrémité méridionale d'Uliétéa. Le 25 mai j'allai à terre avec les officiers rendre une visite au chef, et lui offrir les présens accoutumés. En entrant dans sa maison nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes qui pleuraient et se lamentaient, et qui en même temps se découpaient la tête avec des instrumens de dents de goulu : le sang inondait leurs visages et leurs épaules. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est qu'il fallut essuyer les embrassemens de ces vieilles furies, dont la face nous couvrit de sang. Cette cérémonie achevée, elles sortirent, se lavèrent, et revinrent bientôt aussi joyeuses que le reste de leurs compatriotes. Oréo parut enchanté de notre retour. La présence

d'Œdidée et de l'ambassadeur que nous amenions affermit sans doute la bonne opinion qu'il avait de nous, et inspira de la confiance à tout son peuple. Le chef et ses amis mirent un cochon et des fruits dans ma chaloupe, et vinrent dîner à bord avec nous.

L'après-midi nous nous promenâmes le long de la crique, où était le vaisseau, autant que le permit la pluie. La côte était bordée d'une quantité innombrable de pirogues, et chaque maison ou cabane fourmillait d'habitans qui se préparaient à faire de bons dînés sur des tas de provisions accumulées partout. On a déjà dit qu'il y a une société particulière appelée arréoy, et composée d'hommes et de femmes qui se rassemblent de temps en temps, et voyagent sur toutes les îles en se livrant aux plaisirs et à la débauche. Durant notre relâche à Huaheine, nous avions vu soixante-dix pirogues montées par plus de sept cents arréoys, qui partirent un matin pour Uliétéa. Nous apprîmes ici qu'ils passèrent quelques jours au côté oriental de cette île, et qu'ils étaient arrivés sur la côte ouest seulement un jour ou deux avant nous. Nous remarquâmes que c'étaient tous des personnages de quelque importance, et de la race des chefs. Le tatouage des uns offrait de larges figures, et Œdidée nous assura que c'étaient les premiers de l'ordre, et que, plus ils étaient couverts de piqûres, plus leur

rang était élevé. En général ils étaient tous robustes et bien faits, et tous guerriers de profession. Œdidée avait beaucoup de respect pour cette société, et il nous déclara qu'il en était. Ceux qui la composent sont unis par les liens d'une amitié réciproque, et ils exercent entre eux l'hospitalité dans toute son étendue. Dès qu'un arréoy en va voir un autre, quoiqu'il ne le connaisse pas, il est sûr qu'on pourvoira à ses besoins, et qu'on lui donnera ce qu'il voudra demander. On le présente aux membres de l'ordre, qui se disputent à qui le comblera le plus de caresses et de présens. C'est pour cela qu'Œdidée jouit de tant de plaisirs à Taïti. Les premiers insulaires qui le virent à bord étaient arréoys, et à l'instant ils lui offrirent leurs habits, parce qu'il n'avait que des vêtemens européens. Il paraît qu'une ou plusieurs personnes de chaque petite famille de chef entrent dans cette communauté, dont la loi invariable et fondamentale est qu'aucun des membres ne peut avoir d'enfans. D'après le témoignage des naturels les plus éclairés, nous avons lieu de croire que, dans son institution primitive, on exigeait un célibat perpétuel; mais, comme cette loi blesse trop les mouvemens de la nature, qui sont d'une vivacité extraordinaire dans ce climat, ils y manquèrent bientôt : ils conservent cependant l'esprit de cette

abstinence en suffoquant tous les enfans qui naissent parmi eux.

Les arréoys jouissent de différens priviléges, et on a pour eux une grande vénération aux îles de la Société et à Taïti. Ils sont très fiers de ne point avoir d'enfans. Quand on dit à Tupia que le roi d'Angleterre a une nombreuse famille, il avoua qu'il se croyait plus grand que ce prince, parce qu'il était arréoy. Chez la plupart des autres peuples le nom de père est honorable, et il imprime le respect; mais un arréoy taïtien le prend pour un terme de mépris et de reproche.

Dans les grandes assemblées que tiennent les arréoys, et dans les voyages qu'ils font, ils se nourrissent des végétaux les plus exquis; ils mangent beaucoup de porc, de viande de chien, de poissons et de volailles, que les toutous, ou la classe inférieure du peuple, leur fournissent libéralement. On leur prépare aussi une boisson de racine de poivre, dont ils font une consommation étonnante. Les plaisirs sensuels les accompagnent partout où ils vont. Ils ont de la musique et des danses qu'on dit être très lascives, surtout la nuit, quand ils ne sont vus de personne.

L'île étant sortie depuis long-temps de sa barbarie première, une société si injurieuse au reste de la nation ne s'y serait point perpétuée jusqu'à présent si elle n'offrait pas des avantages considé-

rables. Deux raisons semblent favoriser l'existence des arréoys, et ces deux raisons tiennent l'une à l'autre : la première, la nécessité d'entretenir un corps de guerriers pour défendre la contrée contre l'invasion et les déprédations de l'ennemi (tous les arréoys sont en effet soldats); mais, comme l'amour pouvait les énerver, on les assujettit peut-être d'abord à un célibat, qu'ensuite ils ont trouvé trop difficile. Enfin, par cet établissement, on a lieu de croire qu'ils veulent empêcher la multiplication de la race des chefs. Un Taïtien intelligent, législateur de son pays, a pu prévoir que le peuple gémirait à la longue sous le joug de ces petits tyrans si on les laissait pulluler en liberté. Le moyen le plus court d'aller au-devant de ce mal était d'obliger une partie des chefs à garder le célibat; mais, afin de vaincre leur répugnance, et les assujettir à un si grand sacrifice, il fallait leur offrir quelque compensation : c'est peut-être de là que vient la haute estime de toute la nation pour l'ordre de l'arréoy; peut-être expliquera-t-on aussi par-là l'autorité et la gourmandise des membres, car les guerriers jouissent de pareils avantages dans toutes les nations avant qu'ils deviennent de vils mercenaires de la tyrannie. Dès que les arréoys, enfreignant leurs premières lois, admirent les femmes parmi eux, il est aisé de concevoir qu'ils perdirent peu à peu l'esprit de chasteté qui animait leur corps :

sûrement ce sont aujourd'hui les insulaires les plus voluptueux. Chaque femme est commune à tous les hommes, et ils paraissent, ainsi qu'elles, enchantés de ce commerce [1]. Quelques arréoys sont mariés à une femme; mais d'autres ont une maîtresse passagère : la plupart connaissent sans doute les prostituées, communes sur toutes les îles.

Quand on considère le caractère doux, généreux et tendre des Taïtiens, on ne conçoit pas comment ils peuvent massacrer leurs enfans : on est révolté de la barbarie farouche du père, et surtout de la dureté impitoyable de la mère, qui étouffe la voix et l'instinct de la nature; mais la coutume éteint tous les sentimens et tous les remords. Au reste les arréoys ont très rarement des enfans. Comme ils choisissent vraisemblablement leurs femmes et leurs maîtresses parmi les prostituées, et comme d'ailleurs ils portent la volupté à un point extrême, ils n'ont pas beaucoup à craindre d'engendrer.

Le 26, après avoir erré dans le pays jusqu'au coucher du soleil, nous retournâmes au vaisseau au moment où Œdidée, la femme et les autres passagers indiens venaient de le quitter. Nous reçûmes la visite d'un grand nombre de naturels, et entre autres de plusieurs femmes, qui restèrent

[1] Voilà donc le saint-simonisme en pleine vigueur dans la mer du Sud bien long-temps avant que le père Enfantin eût proclamé le sien aux bonnes âmes de Paris! *Nil sub sole novi.*

parmi les matelots. Les habitantes d'Huaheine avaient été peu complaisantes pour eux : ils furent obligés de se contenter de quelques étrangères qui étaient en visite sur cette île, et ils se livrèrent ici au plaisir avec le plus grand empressement.

M. Forster, dans ses excursions de botanique, trouva l'hospitalité dans toutes les cabanes, et il vit un cimetière de chiens que les naturels appelaient *maraï no te oore* [1]; mais je crois que ce n'est pas parmi eux une coutume générale, puisque peu de chiens y meurent de mort naturelle : communément ils les tuent et ils les mangent, ou ils les offrent à leurs dieux. C'était probablement un maraï ou autel, sur lequel on avait mis une offrande de cette espèce, ou peut-être quelque insulaire avait, par fantaisie, enterré son chien favori de cette manière. Quoi qu'il en soit, je ne puis croire que ce soit un usage universel; et, quant à moi, je n'avais jamais rien vu jusqu'alors, ni rien entendu dire de pareil.

Le 27, dès le grand matin, Oréo, sa femme, son fils, sa fille, et plusieurs de ses amis, nous firent une visite, et ils nous apportèrent une assez grande quantité de toutes sortes de rafraîchissemens : c'é-

[1] On a donné quelquefois dans cette traduction le nom de *moraï* à ces temples ou cimetières; mais Forster les appelle toujours *maraï*, et Cook lui-même les nomme ainsi de temps en temps.

tait, pour ainsi dire, les premiers que nous eussions obtenus. Ils restèrent à dîner.

Boba, vice-roi de l'île d'O-Taha, et Teïna, la belle danseuse dont M. Hodges avait eu tant de peine à faire le portrait, étaient aussi avec Oréo. Boba était un jeune homme grand et bien fait, natif de Bolabola, et parent de O-Poonée, roi de cette île et conquérant d'Uliétéa et de Taha. Œdidée nous a dit souvent qu'il est héritier présomptif d'O-Poonée, dont il doit épouser la seule fille, âgée de douze ans, et qu'on assure être fort belle. Boba était arréoy, et il entretenait, comme maîtresse, la charmante Teïna qui était alors enceinte. Nous nous entretînmes avec elle sur l'usage de tuer les enfans des arréoys; notre petit dialogue se fit dans les termes les plus simples, parce que nous ne connaissions pas assez leur langue pour exprimer des idées abstraites. Toute notre rhétorique fut ainsi bientôt épuisée, et elle produisit peu d'effet; seulement Teïna Maï nous dit que « notre éatua (notre dieu), en Angleterre, serait peut-être fâché de la conduite des arréoys; mais que le leur n'en était pas mécontent. » Elle ajouta que, « si nous voulions venir de notre patrie chercher son enfant, elle le conserverait peut-être en vie, pourvu toutefois que nous lui apportassions une hache, une chemise et des plumes rouges. » Elle rit tellement en nous adressant cette réponse, que nous ne crû-

mes pas qu'elle parlât sérieusement. Nous aurions essayé en vain de continuer la conversation, car toutes sortes d'objets différens détournaient son attention : elle avait déjà eu beaucoup de peine à nous écouter si long-temps.

Après midi nous les accompagnâmes à terre, où l'on joua pour nous une pièce appelée *l'Enfant vient*. Le dénoûment fut l'accouchement d'une femme en travail : ils firent paraître tout à coup sur la scène un gros enfant, haut d'environ six pieds, qui courut autour du théâtre, traînant après lui un grand torchon de paille suspendu par une corde à son nombril. L'homme qui joua le rôle de la femme fit tous les gestes que les Grecs allaient admirer dans les bosquets de Vénus Ariadne, près d'Amathie, où l'on observait la même cérémonie le second jour du mois *gorpiœus*, en mémoire d'Ariadne, qui mourut en couches. Il est impossible d'exprimer les éclats de rire des naturels, lorsqu'ils virent le nouveau-né courant sur la scène, et poursuivi par les danseuses qui essayaient de l'attraper. Les femmes contemplèrent sans rougir toute la pièce, qui n'était point du tout indécente pour elles, et elles ne furent pas obligées, comme nos dames d'Europe, de regarder à travers leurs éventails.

Au commencement, à la fin et dans les entr'actes, il y eut des danses et des pantomimes. Poya-

dua, fille d'Oréo, déploya son agilité ordinaire, et nous l'applaudîmes de bon cœur; des hommes jouèrent aussi des farces, dans les chansons desquelles nous reconnûmes les noms de plusieurs personnes de l'équipage; et il nous parut qu'il était question d'un vol commis par un de leurs compatriotes. Une autre farce représenta l'invasion des insulaires de Bolabola, et pour cela ils se battirent les uns les autres à coups de courroie ou de fouets qui produisaient un bruit retentissant.

J'eus occasion de voir une seconde fois la pièce de l'*Enfant vient*, et je remarquai que, au moment où ils reçurent l'homme qui représentait l'enfant, ils comprimèrent et aplatirent son nez; j'en conclus qu'ils compriment ainsi celui des enfans à l'instant où ils naissent, et voilà peut-être pourquoi ils ont tous en général le nez plat. Cet endroit de la pièce nous fit quelque plaisir par sa nouveauté et la manière grotesque dont il fut joué. Comme nous rîmes beaucoup, il est probable qu'ils ne la jouèrent si souvent dans la suite que pour mieux nous amuser; mais cette comédie, ainsi que les autres, ne pouvaient nous distraire qu'une fois, d'autant plus que, faute de connaître leur langue, nous entendions peu de paroles.

Le 28 se passa à peu près de la même manière que la veille, c'est-à-dire que je régalai nos amis, qui, à leur tour, tâchèrent de nous divertir.

Oréo, qui dîna à bord, but une bouteille de vin sans paraître ivre. Il fut très facétieux, comme à l'ordinaire. Il parla surtout des pays que nous avions visités dernièrement, et dont Œdidée, son compatriote, lui avait fait la description. Après qu'on lui eut résolu différentes questions qu'il proposa, il dit que, quoique nous eussions vu bien des pays, il nous citerait une île que nous ne connaissions pas encore. « Elle ne gît, ajouta-t-il, qu'à quelques jours de chemin; elle est habitée par des géans monstrueux aussi hauts que le grand mât, et aussi gros à la ceinture que la tête du cabestan. Ces peuples sont bons; mais quand ils se fâchent contre quelqu'un, ils le prennent et le jettent dans la mer, comme si c'était une petite pierre. Si vous arrivez près de leurs côtes avec votre vaisseau, ils se rendront peut-être à gué à côté du bâtiment, et ils l'emporteront sur leur dos à terre. » Il mit dans son discours plusieurs autres circonstances badines; et, pour donner plus de poids à ce qu'il avançait, il finit en nous disant que l'île s'appelait *Mirro-Mirro* : nous jugeâmes que toute son histoire était une ironie. Nous admirâmes l'imagination et la gaîté d'esprit qui brillaient dans ce conte, et nous crûmes, avec M. de Bougainville, que l'abondance du pays, qui procure aux insulaires du contentement et du plaisir, leur donne en même temps ce talent et ce caractère.

Longeant la côte au sud nous rencontrâmes un pays très fertile et des habitans hospitaliers. Nous parvînmes à un grand bâtiment de pierre, appelé *maraï no Parua*, cimetière du Parua. Ce monument avait soixante verges de long et cinq de large : les murailles étaient formées de grandes pierres d'environ six ou huit pieds de haut. Je montai par-dessus, et je trouvai l'intérieur couvert de petites pierres de corail.

De là nous fîmes plusieurs milles jusqu'à une baie spacieuse, où trois petites îles gisent en dedans du récif. Le pays, autour de cette baie, était marécageux et rempli de canards. Après avoir passé quelque temps à en tirer, nous nous embarquâmes sur deux petites pirogues, et nous descendîmes sains et saufs sur un des îlots. Il y avait quelques cocotiers et quelques arbrisseaux, mais point d'arbres fruitiers : nous ne vîmes qu'une seule hutte de pêcheur qui renfermait des filets et d'autres meubles nécessaires à la pêche. Nous retournâmes bientôt sur la côte de la grande-terre, et revînmes à bord.

Le lendemain, 29 mai, nous reconnûmes qu'on avait volé des gouvernails, des grapins et des crocs dans nos chaloupes, à environ soixante-dix verges du vaisseau. J'allai en informer le chef : il vint dans ma chaloupe, à la poursuite des larrons. Après avoir marché assez loin, le long de la côte, vers

l'extrémité méridionale de l'île, il nous fit débarquer aux environs de quelques maisons, où l'on nous rapporta bientôt tout ce qui avait été pris, excepté le gouvernail de fer de la pinasse qu'on me dit être un peu plus avant dans l'intérieur du pays. Je témoignai le désir d'aller le chercher; mais Oréo ne s'en soucia pas, et il se sauva adroitement sans être aperçu, par derrière des arbres. Je savais que, sans lui, je ne pourrais rien faire.

Le peuple commença à s'alarmer quand il me vit poursuivre mon chemin, et j'en conclus que les spectateurs n'étaient pas les maîtres de me rendre le gouvernail. J'envoyai donc un député au chef pour le prier de revenir : il revint en effet. Nous nous assîmes alors, et l'on nous servit quelques alimens : il croyait peut-être que, comme je n'avais pas déjeuné, j'étais de mauvaise humeur parce que j'avais faim. On m'apporta ensuite deux cochons, qu'on me pria d'accepter : je les reçus, et les craintes des naturels se dissipèrent. Je crus faire un bon marché d'acquérir ces deux excellens cochons pour une chose qu'il n'était plus en mon pouvoir de recouvrer.

La paix ainsi terminée, nous retournâmes à bord, et Oréo et son fils dînèrent avec nous. Nous allâmes, après midi, à terre, et l'on joua une pièce pour ceux d'entre nous qui voulurent perdre leur temps à y assister. Outre ces comédies, que le chef faisait

représenter souvent, il y avait dans le voisinage une troupe d'acteurs ambulans qui tenaient spectacle chaque jour; mais toutes les pièces étaient si ressemblantes, que nous en fûmes bientôt fatigués, d'autant plus que nous ne pouvions y rien apercevoir d'intéressant. On y parlait beaucoup de nous, de notre vaisseau et de notre pays, mais je ne sais pas comment. Il paraît que c'était un compliment qu'on nous adressait, et ils retranchaient probablement cette partie de la pièce quand nous n'y étions pas. Je me rendais au théâtre d'Oréo ordinairement vers la fin de la pièce, et j'allai deux fois à l'autre pour donner quelque chose aux acteurs. Il n'y avait d'actrice, au théâtre d'Oréo, que sa fille, jolie brune, à qui, dans ces occasions, ses nombreux adorateurs faisaient beaucoup d'offrandes. Je crois que c'était une des principales raisons qui engageaient son père à nous divertir si souvent avec ces spectacles.

Tout dans ces environs respirait la joie, et l'assemblée des arréoys occasiona sans doute des spectacles plus fréquens : leur présence égayait la contrée, et chacun goûtait alors des plaisirs tumultueux. Ils ôtaient souvent leurs vêtemens : ils passaient leur temps dans une oisiveté voluptueuse; ils parfumaient leurs cheveux d'huiles odorantes; ils chantaient et jouaient de la flûte; ils ne quittaient un divertissement que pour se livrer à un autre.

Notre ami Œdidée était peut-être le seul des nobles qui ne partageât point la joie et les divertissemens de ses compatriotes. Il ne recevait pas les marques distinguées de faveur qu'on lui avait prodiguées à Taïti; car il paraît que, même sur les îles de la mer du Sud, un homme n'est jamais moins estimé que dans son pays. Tous ses parens, qui ne formaient pas un petit nombre, attendaient de lui des présens comme une obligation de sa part : à Taïti, au contraire, sa libéralité lui faisait des amis et lui procurait beaucoup d'avantages. Tant qu'il resta à ce généreux Indien quelques-unes des richesses qu'il avait rassemblées, au péril de sa vie, pendant notre dangereuse et triste campagne, on ne cessa point de lui en demander; et, quoiqu'il donnât de bon cœur tout ce qu'il avait, ses connaissances l'accusaient d'avarice. Il fut bientôt réduit à venir à bord nous supplier de lui accorder de nouveaux trésors; car il n'avait plus que quelques plumes rouges, et d'autres curiosités qu'il destinait à O-Poonée, son parent, roi de Bolabola. Ainsi méconnu, il désirait retourner à Taïti, et il nous dit qu'il voulait s'y établir dès qu'il aurait vu O-Poonée et le reste de sa famille qui habitait Bolabola. Il nous aurait même suivis avec joie en Angleterre, si nous lui avions donné la moindre espérance de revenir dans la mer du Sud.

Le 30, dès le grand matin, je partis avec les deux

chaloupes, accompagné de MM. Forster, d'Œdidée, du chef, sa femme, son fils et sa fille, pour une habitation située à l'extrémité septentrionale de l'île, et qu'Œdidée disait être à lui. Il nous avait tant parlé de ses possessions que quelques-uns des officiers paraissaient en douter, et il fut bien aise de prendre une occasion de se justifier. Il avait promis de me donner des cochons et des fruits en abondance; mais en y arrivant nous trouvâmes que le pauvre Œdidée n'y jouissait d'aucune autorité, quelque droit qu'il pût avoir au whennoa que possédait alors son frère, qui, bientôt après notre débarquement, me présenta deux cochons avec les cérémonies ordinaires. Je lui offris en retour un très beau présent, et Œdidée lui donna aussi quelque chose.

Cette cérémonie finie, je fis tuer et apprêter un des cochons, et j'assistai moi-même à toute l'opération que je vais décrire. Trois hommes étranglèrent d'abord l'animal : après l'avoir placé sur son dos, deux posèrent sur son gosier un bâton assez gros, et ils en pressèrent de toutes leurs forces les deux extrémités. Le troisième, tenant ses jambes de derrière, lui remplit le fondement d'herbes pour empêcher l'air, à ce que j'imaginai, d'entrer ou de sortir. Ils le tinrent dans cette position, environ [illegible] minutes avant qu'il fût entièrement mort. Sur ces entrefaites, quelques insulaires chauffèrent le fo[illegible]

qui était tout près; ils mirent le cochon sur le brasier, et ils lui brûlèrent ou flambèrent le poil, et il en sortit presque aussi net que s'il avait été échaudé. Comme il était dépouillé de son poil d'un côté, on appliqua l'autre au feu. Cette opération finie, on le porta cependant au bord de la mer, où il fut raclé avec des pierres de sable et du sable; ce qui acheva de nettoyer la peau. Quand ils eurent bien enlevé le sable et la boue, on rapporta le cochon au premier endroit, et on le posa sur des feuilles vertes très propres, afin de l'ouvrir. On fendit d'abord la peau du ventre; on détacha la graisse ou le lard, entre la peau et la chair, qu'on mit sur une grande feuille verte; on ouvrit ensuite le ventre et on ôta les entrailles qu'on emporta dans un panier: je ne sais pas ce qu'on en fit, mais je suis sûr qu'elles ne furent pas jetées: on remplit aussi une large feuille du sang. Le cochon fut lavé avec de l'eau douce, en dedans et en dehors, et on mit dans son ventre des pierres chaudes et des feuilles vertes. Le four se trouva alors suffisamment chaud; on en ôta le feu et quelques-unes des pierres rouges; ils firent, avec les autres pierres, une espèce de pavé au fond du creux ou du four; et, après l'avoir couvert de feuilles, ils y placèrent le cochon sur son ventre. Le lard et la graisse ayant été lavés dans l'eau, on le mit dans un vase fabriqué à l'instant de l'écorce verte d'un plantain, avec deux ou trois

pierres chaudes, et on les plaça sur un des deux côtés du cochon. Le sang renfermé dans une feuille fut encore mis dans le four, et on le couvrit d'une pierre chaude, ainsi que le fruit à pain et les plantains : ils déposèrent par-dessus des pierres, du sable, qu'ils ramassèrent dans les environs, et ils achevèrent l'opération en couvrant bien le tout de terre. Tandis que le cochon cuisait, on garnit de feuilles vertes le plancher d'une grande remise de pirogues.

Après deux heures et dix minutes, on ouvrit le four et on en ôta tout ce qui y était. Ceux des naturels qui dînèrent avec nous s'assirent les uns à côté des autres à un bout de la table; on plaça le cochon devant nous, et devant eux la graisse et le sang, qu'ils mangèrent principalement; ils dirent qu'ils étaient *mamity*, très bons.

Une foule de toutous qui nous entouraient jetaient des regards avides sur ce mets, mais on ne leur en donna point; on en offrit quelques morceaux à la femme d'Oréo et à sa fille, qui les enveloppèrent soigneusement pour s'en régaler quand elles seraient seules. Quoique ce cochon eût été apprêté en entier et découpé par les hommes, cela n'empêcha pas les femmes d'en accepter des portions. D'autres fois, cependant, elles ne mangent que ce qui a été apprêté par de petits garçons qu'on entretient pour cela, ou du moins elles ne

mangent pas des mets apprêtés pour les hommes.

D'autres peuples ne mangent pas avec les femmes : plusieurs des nations nègres et même les naturels du pays de Labrador suivent le même usage. Dans les tribus des Africains et des Esquimaux, l'extrême mépris des hommes pour le sexe en est la cause ; mais comme les Taïtiennes sont traitées amicalement et avec estime, cette coutume doit avoir une autre origine, et peut-être que des observations exactes la découvriront dans la suite.

Tandis qu'on préparait le dîner, j'examinai le Whennoa d'Œdidée. Il y avait peu de terrain, mais il était dans un canton agréable, et les maisons bien arrangées formaient un très joli village, ce qu'on voit rarement sur ces îles. Après dîner nous partîmes pour le vaisseau, avec l'autre cochon et quelques plantains : nous avions espéré de nous procurer beaucoup de rafraîchissemens, mais nous fûmes bien trompés.

En retournant au vaisseau, nous mîmes à terre au coin d'une maison, où nous aperçûmes quatre figures de bois, de deux pieds de long, rangées sur une tablette : elles avaient une pièce d'étoffe autour des reins, et sur leurs têtes une espèce de turban garni de longues plumes de coq. Un naturel qui occupait la cabane, nous dit que c'étaient *Eatua note toutou* (les dieux des serviteurs ou des esclaves). Cette assertion ne suffit peut-être pas pour con-

clure qu'ils les adorent, et qu'on ne permet point aux serviteurs et aux esclaves d'avoir les mêmes dieux que les hommes d'un rang plus élevé. Je n'ai jamais ouï dire que Tupia fît une pareille distinction, ni même que ses compatriotes rendissent un culte à quelque chose de visible. D'ailleurs ce sont les premières divinités de bois que nous ayons rencontrées sur quelqu'une de ces îles; et même nous jugeâmes que c'étaient des dieux, uniquement sur la parole d'un insulaire, peut-être superstitieux, et que peut-être nous n'avons pas compris.

Il faut convenir que les habitans de cette île sont en général plus superstitieux qu'à Taïti. Dans la première visite que je fis au chef, il me pria de ne permettre à personne de mon équipage de tuer des hérons ni des pic-verts, oiseaux aussi sacrés chez eux que les rouges-gorges, les hirondelles, etc.. le sont parmi les vieilles femmes en Angleterre. Tupia, qui était prêtre et qui connaissait bien leur religion, leurs coutumes et leurs traditions, ne montra pourtant aucun égard pour eux. Je fais cette remarque, parce que plusieurs de nos officiers pensaient que ces oiseaux étaient des *eatuas* ou dieux. A la vérité, nous adoptâmes cette opinion en 1769, et nous en aurions adopté d'autres plus absurdes, si Tupia ne nous avait pas détrompés. Nous n'avons pas retrouvé un homme d'autant de pénétration et de connaissances que lui, et par

conséquent nous n'avons pu ajouter que des idées superstitieuses à ce qu'il nous a dit de la religion de ces contrées.

Les insulaires, sachant que nous mettrions bientôt à la voile, nous apportèrent, le 31, plus de fruits qu'à l'ordinaire. Parmi ceux qui vinrent à bord, il y avait un jeûne homme de six pieds quatre pouces, et sa sœur, plus jeune que lui, avait cinq pieds dix pouces et demi. Nous achetâmes beaucoup de cochons et de fruits.

Nous fîmes différentes excursions sur les collines, où nous recueillîmes des plantes que nous ne connaissions pas encore. Ces collines ressemblaient exactement à celles de Taïti, mais elles étaient un peu plus basses. Nous trouvâmes une vallée très pittoresque environnée d'une forêt d'arbres et d'arbustes, et arrosée par un joli ruisseau qui tombait en plusieurs cascades sur des rochers brisés et sur des précipices.

Les naturels, voyant que notre départ ne serait plus différé, nous vendirent leurs fruits à bon marché. Comme notre provision de haches et de couteaux était épuisée depuis long-temps, notre armurier travailla à en faire de nouveaux, d'une forme très mauvaise et de peu de valeur, surtout les couteaux qui étaient de morceaux de cercle de fer. Les naturels en furent satisfaits, et ils ne savaient pas distinguer à l'œil les bons d'avec les mauvais.

Parmi les naturels des îles de la Société, il y a un petit nombre d'hommes instruits des traditions nationales et des idées de mythologie et d'astronomie répandues dans le pays. Œdidée, tandis que nous étions en mer, nous avait souvent parlé d'eux, comme des plus savans de ses compatriotes, et il les nommait *tata-o-rerro*, terme qu'on peut rendre par celui de *maître*. Après beaucoup de recherches nous trouvâmes dans le district d'Hamaméno un chef nommé Tootavaï, qui portait ce titre : nous regrettâmes de ne l'avoir pas connu plus tôt.

Tootavaï fut charmé de trouver une occasion de déployer ses connaissances : il était flatté de notre attention à l'écouter, et il parla sur le même objet avec plus de patience et plus long-temps que nous ne l'attendions d'un habitant de ces îles, dominé par la vivacité et la légèreté de son caractère. La religion de ces insulaires paraît former un système de polythéisme singulier. Quelques peuples, absorbés par le soin de pourvoir à leur subsistance, ne s'élèvent pas jusqu'à la divinité; mais il y en a peu. Ceux de Taïti et des îles de la Société croient à l'existence d'un Être suprême, créateur de toutes choses. Ces nations ont fait des recherches plus ou moins profondes sur les qualités de cet esprit universel et incompréhensible, et elles ont adopté des absurdités en se perdant là-dessus dans des réflexions inutiles. Les petits esprits, que surchar-

geait la vaste conception d'une perfection suprême, personnifièrent bientôt les différens attributs de la divinité. Les dieux et les déesses devinrent innombrables, et une erreur en enfanta mille autres. L'homme, dans le cours de l'éducation, apprit de son père l'existence d'un Dieu, et l'instinct nourrit en lui cette idée. La population s'accrut, les distinctions de rang s'établirent, et on vit naître de nouvelles passions. Dans chaque société, des individus, profitant du penchant du peuple à adorer, s'efforcèrent de captiver le jugement de la multitude, et, défigurant les qualités du Tout-Puissant, éteignirent l'affection du genre humain à l'égard de son bienfaiteur, et lui firent craindre sa colère. Il paraît que ceci est arrivé aux îles de la Société comme ailleurs : les habitans révèrent des divinités de toute espèce; et, ce qu'il y a de plus singulier, chaque île a une théogonie séparée.

Tootavai commença à nous apprendre que sur chaque île de ce groupe ils donnent un nom différent au dieu suprême, créateur de la terre et du ciel; et, voulant s'expliquer plus clairement, il ajouta que sur chaque île on croit à des divinités différentes, parmi lesquelles il y en a une, reconnue de toutes, qui tient le premier rang. Treize divinités président sur la mer, dont elles ont le gouvernement. Une divinité spéciale passe cependant pour avoir créé la mer. Il en est de même du

soleil, créé par O-Mauwée, dieu puissant qui produit des tremblemens de terre. La divinité qui réside dans cet astre, et qui le gouverne, se nomme Tootoomo-Hororirrée. Les naturels lui donnent une très belle forme, et des cheveux qui lui descendent jusqu'aux pieds. Ils assurent que les morts vont partager son habitation, et que là ils mangent continuellement du fruit à pain et du porc, qui n'ont pas besoin d'être préparés au feu. Ils croient que chaque homme a au dedans de lui un être séparé appelé Tee, qui agit d'après l'impression des sens, et qui de ses conceptions forme des pensées [1]. Cet être, qui ressemble à l'âme, existe après la mort, et il habite les images de bois placées autour des cimetières, auxquelles ils donnent le même nom de Tee. Ainsi, la croyance d'une vie à venir, et l'union de l'esprit et de la matière, sont répandues jusque sur les îles les plus éloignées. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils admettent des récompenses ou des châtimens dans l'autre monde; mais il est probable que ces idées ne sont point étrangères à une nation dont la civilisation est aussi avancée que celle de Taïti.

La lune, suivant eux, a été créée par une divinité femelle qui gouverne aussi cette planète, et qui réside dans les taches ou les brouillards noirs.

[1] Les naturels donnent aux pensées le nom de *paroles dans le ventre*.

Les femmes chantent un couplet qui semble être un acte d'adoration à cette divinité. Cet usage provient peut-être de ce qu'elles pensent qu'elle a de l'influence sur les infirmités périodiques de leur sexe. On a lieu de supposer que pour les Taïtiens la déesse de la lune n'est pas la chaste Diane des anciens, mais plutôt l'Astarté des Phéniciens. Les étoiles ont été créées par une déesse, et les vents sont gouvernés par le dieu Orrée-Orrée.

Outre ces grandes divinités, ils ont un nombre considérable de dieux inférieurs, dont quelques-uns passent pour être méchans et pour tuer les hommes pendant leur sommeil. Le grand-prêtre de l'île les adore publiquement dans les principaux moraïs. On adresse aux dieux bienfaisans des prières qu'on ne prononce pas à haute voix : nous ne remarquions ces prières qu'au mouvement des lèvres des Indiens. Le prêtre lève les yeux au ciel, et l'éatua ou dieu est supposé descendre et converser avec lui, sans être aperçu du peuple, et sans être entendu de qui que ce soit, excepté du prêtre, qui, comme on voit, a soin de voiler la religion de mystères.

On offre aux dieux des cochons et des volailles rôties, et toute sorte de comestibles; mais on ne rend pas d'autre culte aux divinités inférieures, et surtout aux esprits malfaisans. On croit que quelques-uns habitent une certaine île déserte nommée

Mannua, où on les voit sous la figure d'hommes grands et forts qui ont des yeux farouches, et qui dévorent ceux qui approchent de leur côte.

Il y a des plantes consacrées particulièrement aux divinités. On trouve souvent près des morais ou des temples le casuarina, le palmier et le bananier, ainsi qu'une espèce de *crataeva*, sorte de poivre, l'*hibiscus populeus*, la *dracœna terminalis*, et le *calophyllum*, qui tous passent pour des signes de paix et d'amitié. Des oiseaux, tels que le héron, le martin-pêcheur et le coucou, sont aussi consacrés à la divinité; mais tous les insulaires n'ont pas une égale vénération pour eux, et il faut remarquer que différentes îles donnent en cela la préférence à différens oiseaux.

Les prêtres conservent leurs places pendant leur vie, et leur dignité est héréditaire. Le grand-pontife de chaque île est toujours un arée, qui jouit du premier rang, après celui du roi. On les consulte dans la plupart des occasions importantes; on leur donne ce qu'il y a de meilleur dans leur contrée, car ils ont trouvé le moyen de se rendre nécessaires. Il y a aussi sur chaque district un ou deux docteurs, ou tata-o-rerro, comme Tootavaï, qui savent la théogonie et la cosmogonie, et qui, à de certains temps, instruisent le peuple. Les Indiens conservent ainsi les connaissances qu'ils ont dans la géographie et l'astronomie, et sur la division du temps.

Ils nomment quatorze mois lunaires dans l'ordre suivant : le premier, o-pororo-moòa ; le second, o-pororo-moorée ; le troisième, moorehàh ; le quatrième, oohée-eiya ; le cinquième, o-whirre-ammà ; le sixième, taowa ; le septième, owhirre-erre-erre ; le huitième, o-téarrée ; le neuvième, ote-taï ; le dixième, wàrohoo ; le onzième, wàhou ; le douzième, pipirrée, le treizième, e-oonoonoo ; le quatorzième, oomannoo. Les trois premiers mois, collectivement, s'appellent oorroo, ou la saison du fruit à pain ; mais nous ne savons pas encore par quel arrangement ils font de ces mois un cycle ou une année complète. Il paraît que quelques-uns, surtout le second et le septième, sont intercalaires, car leurs noms ressemblent à ceux du premier et du cinquième, et ils les insèrent dans les différentes années. Chacune des lunes est composée de vingt-neuf jours. Pendant les deux derniers, ils disent que la lune est morte, parce qu'on ne la voit pas : il est donc clair qu'ils commencent à compter de la première apparition de la planète, et non du temps réel de la conjonction.

Le nom de Tahowa, que les Taïtiens donnent aux prêtres, ne leur est pas particulier : ils le donnent aussi aux personnes qui connaissent la propriété du petit nombre de plantes qu'ils emploient comme les remèdes de différentes maladies. La quantité de leurs remèdes n'est pas considérable, et leur mé-

decine est très simple; mais ils n'ont pas beaucoup de maladies, et elles ne sont point compliquées.

Le 4 juin 1774, j'ordonnai de tout apprêter pour l'appareillage. Oréo, le chef et toute sa famille, vinrent à bord nous dire adieu pour la dernière fois : ils étaient accompagnés de plusieurs de leurs amis. Ils nous apportèrent tous des présens. Je leur donnai tout ce qui me restait de marchandises et de meubles. L'hospitalité avec laquelle ce peuple m'avait accueilli me rendait chère toute la nation, et ils méritaient bien d'obtenir de moi tout ce qu'il était en mon pouvoir de leur accorder. Je leur proposai des questions sur les vaisseaux qu'on disait être venus à Huaheine, et, sans exception, ils nièrent tous le fait. Pendant qu'ils restèrent à bord, ils ne cessèrent pas de me conjurer de retourner les voir. Le chef, sa femme et sa fille, et surtout les deux femmes, pleurèrent presque sans relâche. Je ne sais pas si leur chagrin était réel ou simulé : peut-être y avait-il quelque chose de factice; mais je le crus réel. Enfin, quand il fallut lever l'ancre, ils prirent congé de nous d'une manière très affectueuse et très tendre. La dernière prière d'Orée fut encore pour m'engager à retourner. Quand il vit que je ne voulais pas le lui promettre, il demanda le nom de mon moraï, du lieu où l'on m'enterrerait. Je ne balançai pas un moment à lui répondre *Stepney*, nom de la paroisse que j'habite à

Londres. Il me supplia de le répéter plusieurs fois jusqu'à ce qu'il le pût prononcer ; alors cent bouches à la fois s'écrièrent : *Stepney marai no Toote*, Stepney, le tombeau de Cook. M. Forster m'apprit ensuite qu'un homme, à terre, lui avait demandé la même chose ; mais il fit une réponse différente et plus convenable en disant qu'un marin ne savait pas où il serait enterré. Toutes les grandes familles de ces îles ont coutume d'avoir des cimetières particuliers, qui passent avec leurs biens à leurs héritiers. Quelle plus grande preuve d'amitié ces insulaires pouvaient-ils nous donner que de vouloir se souvenir de nous, lors même que nous ne serions plus ? Nous leur avions répété souvent que nous les voyions pour la dernière fois : ils voulurent savoir dans quel endroit nos cendres iraient se joindre à celles de nos ancêtres.

Comme je ne pouvais ni promettre ni espérer qu'on enverrait de nouveaux vaisseaux sur ces îles, Œdidée, notre fidèle compagnon, se décida à rester dans sa patrie ; mais il nous quitta avec des regrets qui montraient bien son estime pour nous, et rien ne put l'y déterminer que la crainte de ne jamais revoir son pays. Quand le chef me pressait avec tant d'instance de revenir, je lui fis quelquefois des réponses qui lui laissaient un peu d'espérance. Œdidée, à l'instant, me tirait de côté, et il se faisait répéter ce que je venais de dire. Lorsqu'il

fallut nous séparer, il courut de chambre en chambre pour embrasser tout le monde.

Enfin je ne puis pas décrire les angoisses qui remplirent l'âme de ce jeune homme quand il s'en alla : il regarda le vaisseau, fondit en larmes, et il se coucha de désespoir au fond de sa pirogue. En sortant des récifs nous le vîmes encore qui étendait ses bras vers nous.

Il vérifiait bien la maxime qu'on n'est jamais prophète dans sa patrie. A Taïti on avait des égards pour lui, et on lui donnait tout ce qu'il désirait, mais il n'excitait pas ici la moindre attention. Il avait de l'intelligence et du sens, et, comme la plupart de ses compatriotes, il était fort ignorant sur la religion, le gouvernement, les mœurs, les usages et les traditions de son pays, et par conséquent il ne nous aurait rien appris d'essentiel s'il s'était embarqué avec nous. D'ailleurs il aurait plus servi qu'Omaï à donner une idée juste de la figure et du caractère de ces insulaires. Au moment où il sortit du vaisseau, il me demanda tatou patou, quelque chose qu'il pût montrer aux commandans des autres bâtimens qui par la suite relâcheraient dans son île ; j'y consentis, et je lui accordai un certificat du temps qu'il avait été avec nous, et je le recommandai à ceux qui toucheront ici après nous.

Nos amis nous quittèrent à onze heures, au moment où nous levâmes l'ancre pour mettre en mer ;

mais Œdidée ne s'en alla que quand nous fûmes hors du havre. Il s'arrêta afin de tirer quelques coups de canon; comme c'était l'anniversaire de la naissance de sa majesté, on tira le salut de réjouissance à notre départ.

En abordant sur ces îles la première fois, j'avais envie de visiter la fameuse Bolabola de Tupia; mais comme j'avais pris à bord assez de rafraîchissemens de toute espèce, et que la route que je projetais exigeait tout mon temps, je renonçai à ce dessein, et je marchai à l'ouest, faisant nos derniers adieux à ces îles fortunées, où la nature a, d'une main prodigue, répandu ses faveurs.

Malgré leurs imperfections, ces peuples sont peut-être plus innocens et plus vertueux que les nations plus raffinées et plus instruites. Sans citer l'exemple d'Œdidée, nous avons observé souvent des actions réciproques de bienfaisance, ce qui prouve qu'ils pratiquent beaucoup les vertus sociales. J'ai vu un seul fruit à pain, ou quelques noix de coco, partagés entre un grand nombre de personnes, de manière que chacun en avait un petit morceau; je les ai vus se donner mutuellement leurs habits et se rendre des services avec le même empressement qu'ils mettaient à nous obliger. Afin d'empêcher la houle de mouiller nos pieds lorsqu'il fallait entrer dans nos chaloupes ou en sortir, ils étaient prêts à nous porter sur leur dos; ils se

chargeaient des curiosités que nous achetions, et ils refusaient rarement d'aller chercher dans l'eau les oiseaux que nous tuions. Si la pluie nous surprenait dans nos excursions, ou que la chaleur du soleil ou la fatigue de la route nous accablassent, ils nous offraient leurs habitations pour nous y reposer, et ils nous offraient leurs meilleures provisions : ces hôtes généreux se tenaient même un peu loin de nous, et ne touchaient jamais à aucun mets avant d'en être priés; et, sur ces entrefaites, quelques personnes de la famille s'occupaient à nous donner de l'air avec une feuille, ou avec la branche d'un arbre. Avant de quitter la maison, ils nous adoptaient communément suivant nos différens âges, en qualité de pères, de frères ou de fils. Ils nous croyaient tous parens. Les chefs de toutes les îles de la Société descendent de la même famille : ils regardaient comme parens tous les officiers de l'équipage, et ceux qui mangeaient ensemble; ils sont mauvais physionomistes. En général leur hospitalité à notre égard était absolument désintéressée, et, comme ils sont généreux sans s'en apercevoir, nous eûmes une très bonne opinion de leur conduite entre eux.

Imitant la libéralité de la nature, ils fournissent de bon cœur, et sans épargne, aux besoins des navigateurs. Durant les six semaines que nous y passâmes, nous eûmes, dans la plus grande abon-

dance, du porc frais, et tous les fruits qui étaient de saison, outre du poisson à Taïti et des volailles sur les autres îles. Nous donnâmes en retour des haches, des clous, des ciseaux, des goujets, des étoffes, des plumes rouges, des grains de rassade, des couteaux, des miroirs, qui y auront toujours du prix. Je ne dois pas oublier les chemises, article essentiel quand on a des présens à faire, surtout pour ceux qui veulent fréquenter le beau sexe; car alors une chemise tient lieu ici d'une pièce d'or en Angleterre : les femmes de Taïti, après avoir dépouillé leurs amans de leurs chemises, trouvèrent une méthode de se procurer leurs habits. Elles avaient coutume d'aller à terre chaque matin, et de revenir à bord le soir, ordinairement couvertes de guenilles : elles se servaient de ce prétexte pour demander avec importunité à leurs amans de meilleurs habits : quand l'amant ne pouvait plus leur donner les siens, il fallait qu'il les revêtit d'une étoffe du pays : ces honnêtes courtisanes portaient à terre ces vêtemens; elles revenaient encore en guenilles, et il fallait les habiller de nouveau. Ainsi le même vêtement passait peut-être dans vingt mains différentes, et il était vendu, acheté et donné vingt fois.

TROISIÈME SECTION.

§ 1.

Passage d'Uliétéa aux îles des Amis. Description de plusieurs îles découvertes dans cette traversée. Variété d'incidens.

Les six semaines que nous venions de passer à Taïti et aux îles de la Société avaient dissipé toutes les maladies bilieuses et scorbutiques; mais la moitié de l'équipage était attaquée du mal vénérien, d'une espèce moins mauvaise cependant qu'en Europe. D'après nos conversations avec Œdidée sur ses ravages, nous avons les plus fortes raisons de croire qu'il existait à Taïti et aux îles de la Société avant l'arrivée du capitaine Wallis, en 1768: il nous a souvent assuré que, plusieurs années auparavant, sa mère était morte de cette maladie à Bolabola. On a fait, dans tous les pays, de bien mauvais raisonnemens sur l'origine de cette peste : on a maudit les Espagnols pendant près de trois siècles, pour l'avoir apportée d'Amérique, et il est prouvé, d'une manière incontestable, qu'elle a commencé en Europe, lorsque l'Amérique n'était pas encore découverte. Les navigateurs anglais et français se sont accusés mutuellement d'avoir infecté les Taïtiens, quoique ces insulaires le fussent déjà et qu'ils

eussent trouvé des moyens de se guérir. Il paraît que la simplicité de leur manière de vivre, la salubrité de leur climat et le long espace de temps, avaient diminué la mauvaise qualité du virus, et l'avaient amorti, comme il l'est maintenant dans l'Amérique méridionale. Il est inutile de rechercher quel peuple a communiqué la maladie vénérienne à un autre : les mêmes causes qui ont pu lui donner naissance dans une partie du monde suffisent pour la produire partout ailleurs. Les privautés de l'équipage avec les femmes de Tonga-Tabou et des Marquises, et leurs liaisons très intimes avec les trompeuses habitantes de l'île de Pâques, n'eurent aucun résultat funeste. On peut en conclure que l'infection n'a pas encore éclaté sur ces îles; mais ces conséquences ne sont pas toujours justes; car le capitaine Wallis quitta l'île de Taïti sans avoir à bord un seul vénérien, et la maladie y était pourtant avant son débarquement. Il est sûr que les Nouveaux-Zélandais en étaient déjà attaqués lorsqu'ils ne connaissaient pas les Européens.

L'après-midi du 4 nous dépassâmes l'île de Mowrua, et nous cinglâmes à l'ouest. Le 6, second jour du départ d'Uliétéa, nous reconnûmes un récif à fleur d'eau, d'environ quatre lieues de tour et d'une forme circulaire. Cette île est composée de plusieurs petites langues de terre, unies ensemble par des brisans; elle a été découverte par le capi-

taine Wallis, qui l'a nommée *l'île Howe*. Elle est coupée par un canal en dedans du récif. Les Indiens d'Uliétéa nous parlèrent d'une île inhabitée dans ce même passage, qu'ils appellent *Mopeha*, et où, dans de certaines saisons, ils vont à la pêche de la tortue. Je suis d'autant plus porté à croire que c'est la même île, que rien n'annonçait qu'elle eût des habitans : elle gît par les 16 degrés 46 minutes de latitude australe, et par 154 degrés 8 minutes de longitude ouest.

Depuis le 6 jusqu'au 16 nous courûmes à l'ouest, un peu au sud. On découvrit un groupe de cinq ou six îlots couverts de bois liés ensemble par des bancs de sable et des brisans, entourés d'un récif qui n'offrait aucune passe. Nous rangeâmes les côtes de l'ouest et du nord-ouest, depuis la pointe méridionale jusqu'à l'extrémité septentrionale, l'espace d'environ deux lieues; nous nous approchions si près du rivage, que nous vîmes quelquefois les roches sous le vaisseau; cependant nous ne trouvâmes pas un lieu propre à l'ancrage, et l'on n'apercevait aucun vestige d'habitans. Il y a une grande quantité de divers oiseaux, et la côte paraît être fort poissonneuse. Cette île m'a paru être une nouvelle découverte, et je l'ai nommée *l'île Palmerston*, en l'honneur du lord Palmerston, un des lords de l'amirauté : elle est située par 18 degrés 4 mi-

nutes de latitude sud, et par 163 degrés 10 minutes de longitude ouest.

Le 20 nous découvrîmes une île escarpée et remplie de roches; on voyait seulement par-ci par-là une grève sablonneuse étroite: elle était presque de niveau partout, et sa plus grande hauteur ne surpassait pas quarante pieds, mais au sommet elle était couverte de grands bois et d'arbrisseaux. Nous aperçûmes sur le rivage sept ou huit Indiens nus, et qui paraissaient d'une couleur noirâtre; quelque chose de blanc enveloppait leur tête et leurs reins, et chacun d'eux avait une pique, une massue ou une pagaie à la main. Nous observâmes des pirogues dans les fentes, entre les rochers, et des cocotiers peu élevés.

La descente nous paraissant facile, nous débarquâmes dans une petite crique, sans aucun obstacle; et, pour éviter une surprise, nous prîmes poste sur un rocher élevé, où, après avoir arboré notre pavillon, M. Forster et d'autres personnes se mirent à herboriser. La côte était si couverte d'arbres, de broussailles, de plantes et de pierres, que nous ne pouvions pas voir à cinquante verges autour de nous. Prenant avec moi deux de mes officiers, j'entrai dans un sentier qui coupait le bois: à peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous entendîmes les Indiens s'avancer. Nous nous retirâmes sur notre premier poste; et je criai à M. Forster, qui était à

environ cinquante verges de la mer, d'en faire autant. Comme nous y arrivions, les insulaires parurent à l'entrée du sentier, à la distance d'un jet de pierre. Nous leur fîmes des signes d'amitié; mais ils n'y répondirent que par des menaces, et l'un d'eux, s'étant approché à quarante verges de nous, lança une pierre qui atteignit M. Sparrman au bras. On tira alors deux coups de mousquet, sans ordre, et à cette décharge ils rentrèrent dans la forêt pour ne se plus montrer.

Quoique repoussés par les insulaires, nous ne manquâmes pas de faire la vaine cérémonie de prendre possession de leur île.

Comme je ne pouvais rien faire dans cette partie de la contrée, tellement boisée qu'il eût été difficile d'avoir une entrevue avec les Indiens, nous reprîmes nos canots, et nous continuâmes de longer la côte, dans l'espoir d'un meilleur succès en quelque autre endroit. Après avoir ainsi fait quelques milles sans découvrir un seul habitant et sans trouver un mouillage, nous atteignîmes le travers d'une plage sur laquelle étaient quatre pirogues. Nous descendîmes ici à l'aide d'une petite anse, formée par des roches à fleur d'eau. Notre dessein était d'examiner les pirogues et d'y laisser quelques grains de rassade; car on ne voyait pas un insulaire. Mais cette descente pouvait être encore plus dangereuse que la précédente. Le rivage est bordé d'un rocher der-

rière lequel est une plage étroite et pierreuse, terminée par une colline escarpée, d'inégale hauteur, et dont le sommet est couvert de broussailles : deux fentes profondes et étroites, pratiquées dans l'escarpement, semblent ouvrir une communication avec la contrée. C'était à l'entrée d'une de ces fentes qu'étaient les quatre pirogues; mais je remarquai qu'en y allant nous serions exposés à une attaque des insulaires, s'il s'en trouvait dans ce canton, et que la place serait peu propre à nous défendre. Pour prévenir ce désavantage et nous assurer une retraite, je plaçai un détachement sur le rocher, d'où il découvrait les hauteurs, et je m'avançai avec quatre de nos messieurs vers les pirogues.

Tous nos efforts pour amener ces insulaires à une conférence furent inutiles. Ils montraient une férocité terrible, et ils décochèrent sur nous leurs traits. Une légère fusillade n'empêcha pas l'un d'entre eux de venir plus près, et de lancer une javeline qui me rasa l'épaule. Dans le moment de l'attaque, nos gens qui occupaient le rocher firent feu sur d'autres Indiens qui se montraient dans les hauteurs; ce qui ralentit l'ardeur de ceux que nous avions en tête, et nous donna le temps de regagner ce poste, où j'ordonnai qu'on cessât le feu. La dernière décharge dispersa tous les insulaires dans le bois, et ils ne reparurent plus tant que nous demeurâmes en cet endroit.

Considérant que nous ne pouvions rien nous promettre de ces insulaires, et que l'île n'offrait aucun mouillage, nous nous rendîmes à bord, où, après avoir embarqué nos canots, nous fîmes voile à l'ouest-sud-ouest.

La conduite et l'air farouche des habitans de cette terre m'engagèrent à la nommer *l'île Sauvage*. Sa position est par les 19 degrés 1 minute de latitude sud, et par les 169 degrés 37 minutes de longitude à l'ouest. Elle a environ onze lieues de tour : sa forme est circulaire, ses terres sont fort élevées, et la mer, près du rivage, a beaucoup de profondeur. Toute la côte est entièrement couverte d'arbres et d'arbustes, entre lesquels s'élèvent quelques cocotiers; mais nous n'avons pas été à portée de reconnaître les productions de l'intérieur. Elles ne doivent pas être fort considérables, à en juger par ce que nous vîmes sur les bords; car nous n'y aperçûmes que des rochers de corail remplis d'arbres et d'arbustes. On n'y voit pas un seul coin de terre, et les arbres pompent dans l'intérieur des rochers l'humidité qui leur est nécessaire. Si ces rochers de corail ont d'abord été formés dans la mer par les animaux, comment ont-ils été portés à une si grande hauteur? Cette île s'est-elle élevée par un tremblement de terre, ou les eaux l'ont-elles peu à peu laissée à sec? Des philosophes ont essayé d'expliquer la formation des Iles-Basses qu'on ren-

contre dans cette mer; mais ils n'ont rien dit de ces Iles-Hautes que j'ai souvent eu occasion de décrire. Dans celle-ci, ce n'est pas seulement les roches éparses qui couvrent sa surface qui sont de pierres de corail; mais toute la côte n'offre aux yeux qu'une file solide de rochers escarpés, où le battement continuel des flots a creusé différentes cavernes très curieuses, et dont quelques-unes sont d'une étendue considérable. Les voûtes de ces cavernes se trouvent soutenues par des colonnes auxquelles les vagues, en se brisant, ont donné les formes les plus variées. Une de ces cavernes était éclairée par le jour qu'elle recevait d'une ouverture dans la voûte : dans une autre, la voûte, qui s'était détachée, avait produit, par sa chute, une grande vallée au-dessous des rochers adjacens.

Je ne puis dire d'ailleurs que très peu de chose des habitans, qui, je crois, ne sont pas nombreux : ils paraissent agiles, dispos, et d'une assez belle stature. Tous vont nus, à l'exception d'une ceinture qu'ils portent autour des reins. Quelques-uns d'entre eux avaient le visage, la poitrine et les cuisses peints d'un bleu foncé. Les pirogues que nous observâmes, construites comme celles d'Amsterdam, avaient de plus une espèce de plat-bord qui s'élevait un peu de chaque côté; et les bas-reliefs dont elles étaient décorées annoncent que ces peuples ne sont pas sans industrie. L'aspect de ces insu-

laires et de leurs pirogues s'accorde assez avec la description que nous a donnée M. de Bougainville de l'île des Navigateurs, située à peu près sous le même parallèle.

Après avoir quitté l'île Sauvage, nous continuâmes de gouverner à l'ouest-sud-ouest, avec les vents alisés est, très favorables. Nous suivîmes cette direction jusqu'au 24, où nous vîmes plusieurs îles, par la latitude de 20 degrés 23 minutes, et 174 degrés 6 minutes de longitude ouest. Ces îles, un peu plus élevées que les îles de corail ordinaire, étaient couvertes de bosquets et de touffes d'arbres qui leur donnaient un aspect enchanteur. On voyait un grand nombre de maisons, parmi les arbres, sur la grève, et tout annonçait la richesse et le bonheur. A l'extrémité orientale nous aperçûmes un rocher blanc perpendiculaire, revêtu de quelque chose qui ressemblait à une couche horizontale : du point où nous étions on l'eût pris pour le bastion d'un fort ruiné, et comme des bois et des palmiers en festonnaient les bords, il offrait un coup d'œil très pittoresque.

Vers midi on vit arriver, d'une des îles, quelques pirogues montées chacune par deux ou trois personnes ; elles s'avancèrent hardiment aux côtés du vaisseau. Elles avaient à bord des fruits et du poisson, qu'elles échangèrent pour de petits clous.

Ces Indiens nous apprirent les noms de toutes

les îles des environs. Ils appellent Terrefethéa celle qui a la pointe de rocher élevée, et Tonooméa l'autre, que nous admirions tant pour sa beauté, et Mangonoë la Grande et Mangonoë la Petite deux îles qui étaient à l'ouest.

Ils nous montrèrent aussi les îles d'Anamocka et de Rotterdam. Ils nous invitèrent à nous rendre dans la leur, qu'ils appellent Cornango. La brise commençant à fraîchir, nous les laissâmes par derrière, et je gouvernai sur Anamocka.

Comme nous approchions de la côte méridionale de Rotterdam, une foule de pirogues vinrent à notre rencontre des différentes îles voisines : elles étaient toutes chargées de fruits, de racines et de cochons ; mais, ne jugeant pas à propos de diminuer de voile, il se fit peu d'échanges. Une de ces pirogues me demanda par mon nom, preuve que ces insulaires commercent avec ceux d'Amsterdam. Je m'approchai de la bande nord, où je mouillai. La côte s'élevait perpendiculairement de quinze à vingt pieds ; ensuite elle paraissait presque plate. On ne voyait qu'un seul mondrain près du milieu. Elle ressemblait à celle de l'île Sauvage ; mais les bois paraissaient plus abondans et plus fertiles. Une quantité innombrable de cocotiers ornaient cette terre de toutes parts.

§ 2.

Réception à Anamocka. Vol commis et ses suites. Divers incidens. Départ de l'île. Description d'une pirogue à voile. Observations sur la navigation de ces insulaires. Description de l'île, et de celles qui sont dans les environs, avec des détails sur les habitans.

Le vaisseau était à peine assuré sur ses ancres, que nous vîmes arriver des pirogues de toutes les parties de l'île : elles apportaient des ignames et du poisson, qu'elles échangèrent pour de petits clous et de vieux morceaux d'étoffe. Les Indiens nous vendirent des poules d'eau, couleur de pourpre, en vie, un très beau sparus tout apprêté, et servi sur des feuilles, et une racine bouillie qui en fermait une poule très nourrissante, aussi douce que si elle avait été cuite dans du sucre.

Dès le matin je m'embarquai avec M. Gilbert, dans le dessein de reconnaître un lieu commode pour l'aiguade. Nous descendîmes dans la petite anse dont j'ai parlé, et les insulaires nous reçurent avec les marques de la plus vive joie. Leur ayant distribué quelques présens, je m'informai de l'endroit où nous pourrions faire de l'eau, et on me conduisit au même étang qu'a décrit Tasman, et dont l'eau était saumâtre.

Entre autres marques d'hospitalité qu'on me prodigua, une des plus belles femmes de l'île me fit

une offre, que je n'acceptai pas. On défendit aux personnes infectées ou guéries depuis peu de la maladie vénérienne d'aller à terre; on défendit aussi d'admettre aucune femme dans le vaisseau. Un grand nombre d'Indiennes, qui vinrent sur plusieurs pirogues, semblaient fort empressées de faire connaissance avec les matelots; mais, après avoir pagayé quelque temps autour du vaisseau, comme on ne voulut pas les recevoir, elles s'en retournèrent très mécontentes.

Les bananes et les noix de coco étaient rares, en proportion des pimplemouses et des ignames que nous achetâmes. Le fruit à pain était encore plus rare, quoique les arbres qui portent ces trois espèces fussent très nombreux. Les hommes n'avaient pour vêtement qu'une petite ceinture autour des reins; quelques-uns cependant, ainsi que la plupart des femmes, portaient une étoffe d'écorce très raide, ou des nattes qui leur descendaient du bas du dos à la cheville du pied.

Les cris de tous ceux qui avaient quelque chose à vendre devinrent si forts à notre débarquement sur la côte, que nous nous hâtâmes de pénétrer dans l'intérieur du pays, dont l'aspect était très attrayant: des plantes variées étaient répandues sur le terrain avec profusion, et les plantations de toute espèce faisaient de cette île un charmant jardin. Les haies, qui arrêtaient notre vue à Tonga-Tabou, beaucoup

moins fréquentes ici, n'enfermaient qu'un côté du sentier, et laissaient l'autre découvert à l'œil. Le terrain, qui n'était pas parfaitement de niveau, s'élevait en plusieurs mondrains environnés de haies et de buissons, formant une très agréable perspective. Le chemin que nous suivîmes passait quelquefois sous de longues allées d'arbres élevés, plantés à des distances considérables les uns des autres, et dans l'intervalle la plus riche verdure tapissait le terrain. D'autres fois un berceau touffu d'arbustes odorans se prolongeait sur nos têtes, et nous cachait entièrement le soleil. On apercevait çà et là un mélange de plantations et de terres en friche. Les maisons des naturels étaient d'une forme singulière : elles avaient à peine huit ou neuf pieds de haut; les parois, proprement faits de roseaux, qui, loin d'être perpendiculaires, convergeaient beaucoup vers le fond, ne s'élevaient pas à plus de trois ou quatre pieds du terrain; le toit formait un faîte au sommet, de sorte que le corps de la maison ressemblait à un pentagone. Elle était couverte de branchages, et le toit se projetait au-delà des parois penchées de la maison. Dans un des longs côtés il y avait, à dix-huit pouces de terre, une ouverture d'environ deux pieds en carré, qui tenait lieu de porte. La longueur de l'habitation ne surpassait jamais trente pieds, et la largeur était communément de huit ou neuf. De grosses racines

d'igname, qui semblent être la principale nourriture des insulaires, remplissaient toujours l'intérieur. Le coucher doit être assez dur, et cependant pour dormir la nuit ils se contentent d'étendre quelques nattes par-dessus. Ces petites selles sur lesquelles les Taïtiens appuient leurs têtes sont très communes ici, et elles servent au même usage. Nous observâmes aussi plusieurs hangars ouverts, soutenus par des poteaux pareils à ceux que nous avions vus à Tonga-Tabou. Ceux-ci étaient planchéiés de nattes, et nous les crûmes destinés à être occupés pendant le jour.

Durant notre promenade nous atteignîmes un grand lac ou lagune d'eau salée à l'extrémité septentrionale de l'île : ce lac, qui en un endroit n'était séparé de la mer que de peu de verges, avait environ trois milles de long et un de large; trois petites îles, remplies d'arbres disposés d'une manière pittoresque, ornaient cette belle pièce d'eau, dont les bords attiraient sans cesse les regards. Le paysage réfléchi sur les ondes accroissait encore les délices de cette scène; nous en jouîmes tout à loisir du haut d'une éminence, où des arbres élevés et des arbustes épais nous mettaient à l'abri du soleil.

Je n'avais point vu d'île qui offrît une aussi grande variété de sites dans un si petit espace, et nous n'avons trouvé nulle part autant de jolies

fleurs : leur doux parfum embaumait l'air; le lac était rempli de canards sauvages, et les bois et les côtes abondaient en pigeons, perroquets, râles et petits oiseaux : les naturels nous en vendirent plusieurs.

Ceux qui étaient restés à bord avaient acheté beaucoup de provisions; toute la poupe était chargée de pimplemouses d'une excellente saveur, et d'une si prodigieuse quantité d'ignames, que nous en mangeâmes chaque jour, durant plusieurs semaines, en place de biscuit. Quelques Indiens, qui étaient venus des îles voisines sur de grandes doubles pirogues, avaient aussi vendu des armes et des ustensiles.

Les insulaires se montrèrent aussi affables qu'obligeans, et si nous eussions fait dans cette île un plus long séjour, probablement nous n'aurions pas eu à nous plaindre de leur conduite. Tandis que j'étais sur le rivage, j'appris les noms de vingt îles situées entre le nord-ouest et le nord-est, et dont quelques-unes étaient en vue. Deux de celles qui sont le plus à l'ouest, savoir : Amattafoa et Oghao, sont remarquables par la grande élévation de leurs terres. Nous conjecturâmes qu'il y avait un volcan dans Amattafoa, la plus occidentale des deux; et cela par les colonnes de fumée que nous voyions continuellement s'élever du milieu. Au nord de celles-ci nous en aperçûmes treize autres.

Le 29 au point du jour nous étions sous voile, et, profitant d'une légère brise de l'ouest, nous mîmes le cap au nord pour reconnaître les deux hautes îles; mais bientôt les vents nous refusèrent, et nous portèrent entre plusieurs petites îles rases et bas-fonds : de sorte qu'il nous fallut serrer le vent pour sortir de ce parage. Cette manœuvre donna le temps à quantité de pirogues de ces différentes îles de joindre le vaisseau. Elles avaient à leur bord des fruits, des racines et quelques poules : les Indiens échangèrent ces provisions pour de petits clous et des pièces d'étoffes de toute espèce. Je crois que ces pirogues, avant de se retirer, achevèrent de dépouiller la plupart des gens de l'équipage du petit nombre de pièces d'étoffe que les femmes de Taïti leur avaient laissées. Après être sortis de ces bas-fonds nous courûmes une bordée au sud, et nous nous trouvâmes un peu au vent de la pointe méridionale d'Anamocka; et, de cette manière, notre journée fut presque entièrement perdue. Nous passâmes ici la nuit à faire de petites bordées dans l'espace que nous avions reconnu le jour précédent.

Le 30, dès la pointe du jour, nous dirigeâmes notre route sur Amattafoa; nous passâmes entre cette île et Oghao. Le canal qui les sépare est d'environ deux milles de largeur : on n'y trouve point de fond, et la navigation y est sûre. Dans ce pas-

sage nous eûmes très peu de vent et des calmes. Une grande double pirogue qui allait à la voile, et plusieurs autres à rames qui nous avaient suivis tout le jour, joignirent le vaisseau.

Durant cette journée le sommet d'Amattafoa fut caché dans les nuages, de sorte que nous ne pûmes pas encore déterminer avec certitude s'il s'y trouve un volcan; mais tout semblait en confirmer l'existence. L'île a environ cinq lieues de tour. Oghao a moins d'étendue, mais elle est plus ronde, et sa forme est celle d'un pain de sucre.

Quelques-uns des naturels d'Amattafoa, qui étaient sur notre bord, nous dirent qu'il y a chez eux de l'eau douce, des noix de coco, des bananes et des fruits à pain : nous y vîmes en effet beaucoup de palmiers et de bois de massue. Quoique toute l'île soit escarpée, elle était couverte en quelques endroits de verdure et d'arbrisseaux. Vers la mer, et surtout du côté de l'autre île, les rochers semblaient brûlés, et un sable noir couvrait la côte. Les rochers vers le passage sont caverneux, et quelquefois de la forme d'une colonne. A travers la brume nous voyions la fumée s'élever avec impétuosité; et, avant que nous eussions passé le détroit, elle paraissait sortir de l'autre côté de la montagne. Cette illusion prouve que le sommet de la montagne était creux, ou formait un cratère, d'où jaillissait la vapeur.

Les deux îles d'Amattafoa et d'Oghao sont à douze lieues d'Anamocka, située par 20 degrés 15 minutes de latitude sud, et 174 degrés 31 minutes de longitude à l'ouest. Tasman, qui le premier fit la découverte de cette dernière île, lui donna le nom de *Rotterdam*. Elle est d'une forme triangulaire, et chacun de ses côtés a trois à quatre milles de longueur. Un lac qui est dans l'île occupe une grande partie de sa surface, et coupe, en quelque façon, l'angle du sud-est.

C'est la plus considérable du groupe. Toutes ces îles sont situées sur une espèce de banc de sable, où il y a de neuf à soixante ou soixante-dix brasses d'eau, et le sol est probablement le même sur chacune. Anamocka est composée, comme Tonga-Tabou, d'un rocher de corail couvert d'un bon terreau. Nous n'avons pas eu occasion d'examiner le mondrain du centre, qui semble avoir eu une origine différente, et qui peut-être est volcanique. Il est maintenant couvert de fertiles bocages, comme le reste de l'île. L'eau douce que fournit l'étang à ces insulaires est un avantage dont sont privés ceux de Tonga-Tabou; mais il ne paraît pas qu'ils se baignent aussi souvent que les Taïtiens, peut-être parce que l'eau stagnante invite peu à s'y plonger. Ils paraissent en connaître le prix; car les naturels nous en apportaient au vaisseau des calebasses pleines, et ils en donnèrent aussi à Tasman.

Il y a plus de fruits à pain et de pimplemouses, et tous les végétaux y viennent mieux qu'à l'île d'Amsterdam : voilà pourquoi les terrains ne sont pas entourés de haies aussi nombreuses, aussi régulières et aussi soigneusement faites : les longues allées d'arbres fruitiers et la délicieuse verdure qui est au-dessous pourraient se comparer aux plus charmantes retraites de l'île de Middelbourg. Les berceaux touffus, qui couvrent les chemins, étalent de belles fleurs qui embaument l'air de parfums. Les sites multipliés, que forment les petites élévations et les différens groupes des maisons et des arbres, contribuent encore à l'ornement de cette terre. Les volailles et les cochons qui rôdaient autour de chaque case, la quantité prodigieuse de pimplemouses qu'on voyait au-dessous des arbres et auxquels les naturels ne paraissaient pas faire attention, offraient le spectacle de l'abondance, spectacle qui procure à l'homme une satisfaction inexprimable ; car l'âme la plus abattue se livre alors à la bonne humeur et au contentement. Ces scènes de plaisir, remplaçant les scènes si tristes qui frappèrent nos regards pendant un si long voyage, produisaient un contraste qui charmait tout le monde. Il est naturel de s'arrêter sur des objets agréables, et je ne crois pas avoir besoin de m'excuser auprès du lecteur, si je fais en ce point de fréquentes descriptions.

Autour de l'île, c'est-à-dire du nord-ouest au

sud, en passant par le nord et l'est, il y a un grand nombre d'îlots, de bancs de sable et de brisans. Nous les vîmes s'étendre dans le nord à perte de vue, et il n'est pas impossible qu'ils se prolongent jusqu'au sud d'Amsterdam ou de Tonga-Tabou. Ces îles, y compris Middelbourg ou Eeaoowée et Pilstart, forment un groupe qui embrasse environ 3 degrés en latitude et 2 en longitude. L'amitié et l'alliance étroites qui semblent subsister entre leurs habitans, et leur conduite affable et honnête envers les étrangers, m'ont engagé à les nommer l'*archipel* ou les *îles des Amis*. Nous pourrions peut-être porter plus loin cet archipel, et y comprendre les îles Boscawen et Keppel, découvertes par le capitaine Wallis, situées à peu près sous le même méridien, à la latitude de 15 degrés 53 minutes: si je puis juger des habitans de ces deux îles d'après ce qu'on m'en a dit, leur caractère n'est pas moins pacifique que celui des Indiens de notre archipel.

Les habitans, les productions de Rotterdam et des îles voisines, sont à peu près les mêmes qu'à Amsterdam. Les cochons et les volailles n'y sont pas moins rares. Nous ne pûmes nous y procurer que six cochons et très peu de volailles. Nous en tirâmes des ignames et des pimplemouses en abondance; mais il n'était pas si facile d'y avoir d'autres fruits. Il n'y a pas plus de la moitié de l'île qui soit,

comme à Amsterdam, en plantations closes. Il est vrai que le terrain ouvert y est cultivé et fertile. Cependant on rencontre plus de landes dans cette île, eu égard à son étendue, que dans l'autre. Les habitans paraissent aussi plus pauvres, c'est-à-dire qu'on y voit moins d'étoffes, moins de nattes, moins d'ornemens, ce qui constitue la majeure partie des richesses des habitans de la mer Pacifique.

Les naturels de Rotterdam semblent plus sujets à la lèpre ou d'autres maladies de la peau que partout ailleurs : leur visage est beaucoup plus affecté que le reste du corps. J'en ai vu plusieurs à qui la lèpre avait rongé le visage et fait tomber le nez. Dans une de mes excursions, je voulus m'arrêter à une case où étaient quelques personnes ; un Indien parut à la porte, ou plutôt devant le trou qui servait d'entrée, et qu'il chercha à barricader avec des cordes. Mais l'odeur infecte qui s'exhalait de son visage aurait seule suffi pour m'éconduire, si l'entrée m'eût été ouverte. La lèpre lui avait entièrement dévoré le nez, et son visage n'était qu'un ulcère : il serait difficile de rien voir de plus hideux et de plus choquant. Comme les gens de l'équipage n'étaient pas encore bien guéris d'une certaine maladie qu'ils avaient prise aux îles de la Société, je défendis ici toute espèce de communication avec les femmes.

Nous ne vîmes dans cette île ni roi, ni principal

chef : aucun des insulaires ne nous parut avoir une autorité absolue sur les autres.

Leurs mœurs approchent beaucoup de celles de Middelbourg; il est probable qu'ils ont la même origine et les mêmes idées religieuses : cependant nous n'y avons remarqué ni afiatouca, ni cimetière.

L'archipel des Amis semble habité par une race de peuples qui parlent le dialecte de la mer du Sud, et qui ont tous le même caractère. En général ces terres sont bien peuplées. Amsterdam est presque un jardin continu, Middelbourg, Anamocka et les îles adjacentes paraissent les plus fertiles, et nous serons très modérés dans nos calculs si nous comptons deux cent mille âmes sur toutes ces îles. La salubrité du climat et des productions les préservent de ces maladies intérieures sans nombre dont nous sommes les victimes, et ils n'ont aucun besoin qu'ils ne puissent satisfaire, parce qu'ils ont fait dans les arts et dans la musique plus de progrès que les autres nations de la mer du Sud; ils passent leur temps d'une manière agréable, et ils se recherchent les uns les autres. Ils sont actifs et industrieux; mais, à l'égard des étrangers, ils ont plus de politesse que de cordialité. Le goût particulier qu'ils ont pour le commerce pourrait faire croire qu'ils ont substitué cette civilité trompeuse à la place de la véritable amitié : ils semblent agir

d'après les principes mercenaires et intéressés qu'inspire le commerce. Cette partie de leur caractère est directement opposée à celui des Taïtiens, qui se plaisent dans une vie indolente, mais dont les affections plus senties ne se bornent pas à de simples apparences. Cependant il y a aux îles de la Société un grand nombre d'individus voluptueux, tels que les arréoys, dont le caractère moral paraît un peu dépravé, au lieu que les insulaires des îles des Amis semblent ignorer les vices qui sont les fruits de l'opulence.

§ 3.

Passage des îles des Amis aux Nouvelles-Hébrides. Relation de la découverte de l'île de la Tortue, Variété d'incidens avant et après l'arrivée du vaisseau dans le port de Sandwich de l'île de Mallicollo. Description du havre et de la contrée adjacente, de ses habitans. Plusieurs autres particularités.

Le 1er juillet, au coucher du soleil, nous avions encore la vue d'Amattafoa, qui nous restait est-nord-est, à la distance de vingt lieues. Je gouvernai à l'ouest, et après avoir vu l'île des Lépreux et l'île Aurore, nous arrivâmes le 21 devant le canal qui sépare l'île de la Pentecôte de la terre méridionale, et qui a environ deux lieues de large. La terre au sud parut alors s'étendre du sud-est, en rondissant jusqu'à l'ouest aussi loin que la vue pouvait porter, et sur la partie la plus voisine de nous, qui est

d'une considérable hauteur, s'élevaient deux grosses colonnes de fumée, que nous jugeâmes partir de quelques volcans. Toute la côte sud-ouest formait, en s'inclinant, une plaine très belle et très étendue, de laquelle jaillissaient des tourbillons innombrables de fumée entre les bocages les plus riches qu'eussent jamais contemplés nos yeux depuis notre départ de Taïti. L'aspect fertile de la contrée et le nombre des feux annonçaient que l'île était bien peuplée. Dans ce moment, je cinglai au sud-ouest, et nous découvrîmes que cette portion de terre était une île à laquelle les naturels donnent le nom d'*Ambrym*. A peine eûmes-nous amené la pointe méridionale d'Ambrym, que nous aperçûmes une haute terre, et, après celle-là, une autre encore plus haute, sur laquelle s'élève une montagne en forme de pyramide. Nous conjecturâmes que ces terres appartenaient aux deux îles séparées. La première se montre dans le sud-est, la seconde à l'est, et leur distance est à peu près de dix lieues.

Tout en approchant du rivage, nous remarquâmes une crique, formée par une pointe basse, ou péninsule qui s'avançait au nord. Sur cette pointe étaient des habitans qui paraissaient nous inviter à descendre à terre; et vraisemblablement ce n'était pas à bonne intention, car ils étaient presque tous armés d'arcs et de flèches. Dans la vue de gagner du terrain et le temps nécessaire

pour équiper et mettre dehors les bateaux, je revirai de bord et courus une bordée, ce qui nous occasiona la découverte d'un autre havre, une lieue environ plus au sud, où je laissai tomber l'ancre.

Alors plusieurs insulaires arrivèrent dans leurs pirogues. On leur donna des étoffes de Taïti, qu'ils acceptèrent avec empressement; et, par reconnaissance, ils offrirent quelques-uns de leurs traits, d'abord ceux qui étaient armés seulement de bois, et ensuite d'autres armés de pointes d'os, et barbouillés d'une gomme noirâtre, qui nous les fit croire empoisonnés. On les essaya sur un petit chien de Taïti, qu'on blessa à la jambe; mais cette blessure n'eut aucune suite funeste. La langue de ce peuple est si différente de tous les dialectes de la mer du Sud que nous avions entendus jusqu'alors, que nous n'y comprîmes pas un seul mot : elle était beaucoup plus dure, et remplie de *r*, *s*, *ch*, et d'autres consonnes. Ces insulaires ne ressemblaient pas non plus, par la stature, à leurs voisins; ils étaient tous d'une noirceur remarquable, et, en général, leur hauteur n'excédait pas cinq pieds quatre pouces : leurs membres manquaient souvent de proportion; ils avaient les jambes et les bras longs et grêles; le teint d'un brun noirâtre; les cheveux noirs, frisés et laineux; les traits de leur visage nous paraissaient plus

extraordinaires que tout le reste : ils avaient un large nez plat, et les os des joues proéminens, comme les nègres, et un front très court, et quelquefois extrêmement comprimé : le visage et la poitrine de la plupart étaient d'ailleurs peints en noir, ce qui nous blessait encore plus que leur laideur naturelle : un petit nombre d'entre eux portaient sur la tête un chapeau de natte ; mais ils étaient tous absolument nus, et une corde leur serrait le ventre si fort qu'elle y faisait un sillon très profond. La plupart des autres nations se servent d'une pagne par pudeur ; mais l'étoffe cordée que portent continuellement ces insulaires nuit plutôt à la modestie qu'elle ne lui est favorable.

Ils ne cessèrent de parler autour du bâtiment d'un ton très élevé; mais, en même temps, ils mirent tant de bonne humeur dans leurs propos, qu'ils nous amusèrent : dès que nous jetions les yeux sur l'un d'eux, il babillait sans aucune réserve. D'après leurs manières, leurs figures et leur loquacité, nous les comparions à des singes.

Le soir ils retournèrent à terre, ils y allumèrent des feux, et on les entendit parler aussi haut entre eux qu'ils avaient parlé parmi nous ; mais, à huit heures, ils revinrent tous au vaisseau sur leurs pirogues, avec des tisons brûlans, afin de recommencer une nouvelle conversation. Ils y mêlèrent une activité surprenante : nos répliques avaient

un peu moins de volubilité. La soirée fut calme et belle, et la lune brilla par intervalles. Nous fûmes surpris de les voir si empressés autour de nous la nuit, car les Indiens restent rarement autour d'un vaisseau après le coucher du soleil. Quelques personnes de l'équipage pensaient qu'ils venaient comme espions, pour reconnaître si nous étions sur nos gardes; mais leur conduite paisible ne donnait pas lieu à ce soupçon. Je défendis d'en laisser monter un à bord, et de rien acheter d'eux, et ils se retirèrent vers la côte à minuit; ils chantèrent et battirent du tambour jusqu'au jour, et même nous en vîmes quelques-uns qui dansaient : nous en conclûmes qu'ils sont très gais.

Le 22 une nouvelle foule d'Indiens arrivèrent au vaisseau, les uns en pirogues, les autres à la nage : le mot *tomarr* [1] se trouvait dans leurs bruyans propos. J'en engageai bientôt un à monter à bord, et il fut à l'instant suivi d'un plus grand nombre que je ne l'aurais désiré, de sorte que non-seulement le pont, mais presque tout le vaisseau en était rempli. J'en conduisis quatre dans ma chambre, et je leur fis des présens, qu'ils montraient à ceux qui étaient dans les pirogues. Ils semblaient enchantés de notre accueil.

Tandis que je cherchais à me concilier leur amitié, il survint un accident qui jeta tout dans

[1] Mot qui veut dire *ami*.

la confusion, et qui dans la suite tourna, je pense, à notre avantage. Un Indien d'une des pirogues, sur le refus qu'on lui avait fait de le laisser entrer dans un de nos bateaux qui était en dehors, banda son arc pour tirer une flèche empoisonnée au canotier. Plusieurs de ses compatriotes l'en empêchèrent dans ce moment, et par-là me donnèrent le temps d'en être averti. J'accourus à l'instant, et je vis cet homme se débattre avec un de ceux qui avaient été dans la chambre, et qui était sauté par la fenêtre pour contenir ce furieux qui parvint à s'en dégager, et qui allait tirer sa flèche sur le canotier, lorsque je le menaçai de dessus le pont; mais loin d'être intimidé, il dirigea son arc sur moi. Je le prévins d'un coup de fusil chargé à dragées. Ce coup le fit chanceler, mais ne l'empêcha point de bander de nouveau son arc pour me tirer sa flèche. Une seconde décharge de même nature la lui fit tomber des mains, et ceux qui étaient avec lui dans la pirogue se hâtèrent de regagner le rivage à force de rames. Sur ces entrefaites, quelques Indiens tirèrent des flèches de l'autre côté du vaisseau. La décharge d'un mousquet en l'air ne les intimida point; mais un canon de quatre tiré par-dessus leurs têtes les mit en fuite et dans la plus grande confusion : la plupart quittèrent leurs pirogues pour atteindre plus promptement la côte à la nage; ceux qui étaient

dans la chambre sautèrent par les fenêtres, et une foule d'autres qui se trouvaient sur le pont et ailleurs, s'élancèrent tous par-dessus le bord. Après cet événement nous parûmes ne plus nous occuper d'eux : nous leur laissâmes reprendre leurs pirogues, tourner autour du vaisseau, et ils ne tardèrent pas à s'en approcher. Aussitôt qu'on eut mis le feu au canon, nous entendîmes le bruit des tambours sur le rivage : c'était probablement un signal pour assembler et armer les habitans. Nous nous préparâmes au débarquement, afin de couper du bois dont nous avions besoin, et d'obtenir dans le pays des rafraîchissemens, quoique nous n'eussions point vu de fruits sur les pirogues.

Ces insulaires désiraient tout ce qu'ils voyaient; mais ils ne murmuraient point quand on ne le leur accordait pas : ils admiraient beaucoup les miroirs, et ils prenaient un extrême plaisir à s'y regarder : ce peuple laid nous semblait plus entiché de sa figure que la belle nation de Taïti et des îles de la Société.

Ils avaient les oreilles percées, et un trou dans le nez, où ils portaient un morceau de bâton, ou deux petits cailloux de sélénite ou d'albâtre joints ensemble de manière qu'ils formaient un angle obtus : des bracelets proprement travaillés, de petites coquilles noires et blanches ornaient la partie supérieure de leur bras : ces bracelets les

serraient si fortement, qu'ils avaient sans doute été mis dans le bas âge : leur corps n'était point tatoué.

Vers les neuf heures nous partîmes avec deux bateaux, et nous descendîmes en présence de quatre ou cinq cents habitans rassemblés sur le rivage. Quoique tous fussent armés d'arcs, de flèches, de massues et de lances, ils ne firent pas la moindre opposition ; au contraire, voyant que je m'avançais seul, sans armes, un rameau vert à la main, l'un d'eux, qui paraissait être un chef, donna son arc et ses flèches à un autre, se mit dans l'eau pour venir à ma rencontre : il portait un pareil rameau qu'il échangea contre le mien, et me prenant ensuite la main, il me présenta à ses compatriotes. Je leur distribuai aussitôt des présens, tandis que les soldats de marine se rangèrent en bataille sur la plage. Je fis signe à ces insulaires, car nous n'entendions pas un seul mot de leur langue, que nous avions besoin de bois, et ils nous répondirent que nous pouvions en couper. Dans ce même temps, on amena un petit cochon qu'on m'offrit, et je donnai au député une pièce d'étoffe dont il parut charmé : nous espérions obtenir bientôt de ces Indiens d'autres provisions; mais nous nous trompions. Le cochon n'avait point été apporté pour être échangé, mais probablement pour être offert comme le sceau de la pacification. Nous n'obtînmes

d'eux qu'une demi-douzaine de noix de coco, et une très petite quantité d'eau fraîche. Ils ne mettaient aucune valeur aux clous ni à nos outils de fer, et même ils n'estimaient rien de tout ce que nous avions. De temps à autre ils échangeaient une flèche pour une pièce d'étoffe, mais ils consentaient rarement à se départir d'un arc. Ils ne voulaient point que nous quittassions le rivage pour entrer dans la contrée, et ils désiraient fort que nous retournassions au vaisseau.

Les arcs de ces insulaires, que nous trouvâmes sur le rivage, étaient d'un bois brun-foncé, et plus beau que le mahogany; ils tenaient leurs traits dans un carquois cylindrique de feuilles : tous ces traits étaient des roseaux d'environ deux pieds de long; les plus communs avaient une pointe d'un pied ou quinze pouces de long, d'un bois poli, aussi noir que l'ébène, mais très cassant; les autres étaient garnis d'un morceau d'os de deux ou trois pouces de long : l'os était inséré dans une coche du roseau, et serré très proprement avec des fibres de noix de coco, tressées en croix, de manière qu'elles formaient de petits compartimens rhomboïdaux d'environ un vingtième de pouce en carré, remplis alternativement de couleur rouge, verte et blanche. L'os était épointé et barbouillé d'une substance résineuse noire.

Outre les arcs et les traits, ils avaient une mas-

sue de bois de casuarina, suspendue à leur épaule droite avec une grosse corde d'herbes : cette massue, très bien polie, n'excédait pas deux pieds et demi de longueur, et paraissait destinée aux combats de corps à corps, après que le carquois serait vide. Sur le poignet gauche ils portaient une planche de bois proprement couverte de paille, d'environ cinq pouces de diamètre, pour que la corde de l'arc ne blessât pas leur bras. Ils refusèrent de nous vendre cette espèce de gant, ainsi que leurs bracelets et leurs autres ornemens.

Après avoir envoyé le bois que nous avions coupé, nous nous rembarquâmes.

Le jour était trop avancé pour retourner à terre après dîner, et les gens de l'équipage furent employés aux diverses réparations nécessaires dans les manœuvres; mais apercevant un Indien du rivage qui portait une bouée d'une ancre de jet qu'il avait prise dans la nuit, je descendis sur la côte pour la reprendre. Au moment que je débarquai elle fut rendue par l'homme même, qui se retira sans prononcer une parole. Je dois observer que cette bouée fut l'unique chose que ces insulaires cherchèrent à nous enlever. Comme nous étions descendus près de quelques maisons et plantations précisément à l'entrée du bois, j'engageai un insulaire à nous y conduire; mais il ne voulut jamais permettre à personne qu'à M. Forster de me suivre.

Ces cabanes sont assez semblables à celles que nous avions vues dans les autres îles : elles sont un peu basses, et couvertes de feuilles de latanier. Quelques-unes étaient fermées tout autour avec des planches, et une ouverture carrée, qui servait de porte, était la seule entrée : cette espèce de porte était close alors, et l'on refusa de nous l'ouvrir. En cet endroit il n'y avait guère que six huttes, et quelques petites plantations de racines, entourées d'une haie de roseaux, comme aux îles des Amis. On y voyait encore des cocotiers, des arbres à pain, des bananiers; mais ces arbres, en petit nombre, étaient chargés de peu de fruits. Nous aperçûmes une provision assez considérable de belles ignames, qu'on avait mises en tas sur des branchages ou sur une espèce de plate-forme, une vingtaine de cochons et des poules qui rôdaient autour de ces habitations. Ayant tout observé, nous rentrâmes dans la chaloupe, et nous longeâmes le rivage jusqu'à la pointe sud-est du havre, où nous descendîmes pour aller à pied le long de la plage, et nous ne tardâmes pas à découvrir les îles qui sont au sud-est, et dont nous avons fait mention. Nous apprîmes alors les noms de ces îles et de celle où nous étions, qu'ils appellent Mallicollo [1]. Celle

[1] Dumont d'Urville a restitué à une autre île Mallicollo, située plus au nord, son véritable nom de *Vanikoro*, tel qu'il lui est donné par les indigènes. Il en sera question dans le Voyage de *l'Astrolabe*.

qui est au-dessus de la pointe méridionale d'Ambrym reçoit le nom d'Apée; et l'autre, sur laquelle s'élève un pic, est appelée Apoum. Nous trouvâmes sur la plage un fruit ressemblant à une orange, que les insulaires nomment abbi-mora.

Le 23 je fis lever l'ancre. Les Indiens, nous voyant sous voile, arrivèrent dans leurs pirogues. Les échanges se firent avec plus de confiance qu'auparavant, et ils nous donnèrent des preuves si extraordinaires de leur loyauté, que nous en fûmes surpris. Comme le vaisseau marcha d'abord fort vite, nous laissâmes en arrière plusieurs de leurs canots, qui avaient reçu nos marchandises sans avoir eu le temps de donner les leurs en échange. Au lieu de profiter de cette occasion pour se les approprier, comme auraient fait nos amis des îles de la Société, ils employèrent tous leurs efforts pour nous atteindre, et nous remettre ce dont ils avaient reçu le prix. Un des Indiens nous suivit pendant un temps considérable, et, le calme survenant, il parvint à nous joindre. Dès qu'il fut au vaisseau, il montra ce qu'il avait vendu. Plusieurs personnes voulurent le lui payer; mais il refusa de s'en défaire jusqu'à ce qu'il aperçut celui qui le lui avait déjà acheté, et il le lui remit. La personne, ne le reconnaissant pas, lui en offrit de nouveau la valeur; mais cet honnête Indien ne voulut point l'accepter, et lui fit voir ce qu'il avait reçu en échange. Les pièces

d'étoffes et le papier marbré furent fort recherchés de ces insulaires, qui ne mettaient aucun prix à nos clous, à nos outils de fer, à nos grains de rassade. Les pirogues ne furent jamais plus de huit ensemble devant le vaisseau, et il n'y avait pas plus de quatre ou cinq Indiens dans chacune; ce qui prouve qu'ils ne sont pas habiles pêcheurs. Il arrivait quelquefois qu'ils se retiraient subitement au rivage sans avoir fait la moitié des échanges qu'ils paraissaient s'être proposés, et d'autres venaient ensuite les remplacer.

Comme nous sortions du havre à la marée basse, un grand nombre d'habitans étaient alors sur les récifs qui bordent l'île pour y ramasser des coquillages. Notre séjour sur leur côte ne les empêcha point de suivre leurs occupations ordinaires. Sans doute que, ne leur causant aucune inquiétude, si nous eussions fait un plus long séjour, nous aurions été dans une plus étroite amitié avec eux. On pourrait presque les regarder comme une espèce de singes, car ils sont très hideux et très mal proportionnés, et à tous égards ils diffèrent beaucoup des nations que nous avons visitées dans cette mer. Ces hommes, d'une très petite race, sont d'une couleur bronzée; ils ont la tête longue, le visage plat, et la mine des singes; leurs cheveux, généralement noirs ou bruns, sont courts et crépus, mais sans être aussi doux et aussi laineux que ceux

d'un nègre d'Afrique; leur barbe est forte, touffue, et ordinairement noire et courte. Mais ce qui ajoute infiniment à leur difformité, c'est une ceinture ou corde qu'ils portent tous autour des reins, et qu'ils serrent si étroitement sur le ventre, que la forme de leur corps est semblable à celle d'une grosse fourmi. Ce cordage est aussi gros que le doigt, et il forme une entaille si profonde sur le nombril, que le corps paraît en quelque sorte double. Les hommes vont tout nus, et à peine se couvrent-ils les parties naturelles d'un morceau de natte, ou d'une feuille dont ils se servent comme d'une pagne.

Nous vîmes peu de femmes, et elles n'étaient pas moins hideuses que les hommes. Elles se peignent de rouge la tête, le visage et les épaules. Elles portent une espèce de jupe. Quelques-unes avaient sur le dos une sorte d'écharpe, où elles placent leurs enfans. Il n'en vint aucune à bord, et quand nous étions à terre elles se tinrent toujours à une certaine distance. Leurs parures sont des pendans d'oreilles d'écaille de tortue, et des bracelets. Un de ces bracelets nous a paru très curieux : sa largeur était de quatre ou cinq pouces; il était fait avec de la tresse ou de la ficelle, et garni d'écaille, et il se mettait précisément au-dessus du coude. Au poignet droit ils ont un cercle de dents de cochons, et de grands anneaux d'écaille; et on a déjà indiqué

l'usage d'une plaque de bois arrondie qu'ils portent autour du poignet gauche. Ils sont encore dans l'usage de se percer la cloison du nez, pour la décorer d'une pierre blanche courbe d'environ un pouce et demi de longueur.

En signe d'amitié, ils présentent un rameau vert, et se jettent avec la main un peu d'eau sur la tête.

Leurs armes sont la massue, la lance, l'arc et la flèche. Les deux premières sont de bois de fer. Leurs arcs, d'environ quatre pieds de longueur, sont un bâton fendu vers le milieu.

Ils ont pour flèches des roseaux armés d'une pointe longue et aiguë, d'un bois très dur, et quelquefois d'un os. Ces pointes sont toutes couvertes d'une substance que nous prîmes pour du poison. On a déjà dit que ces Indiens confirmèrent encore nos soupçons en nous faisant signe de ne pas toucher la pointe, en nous avertissant que la piqûre seule nous donnerait la mort. Ils sont eux-mêmes très attentifs à s'en préserver, et ils les portent toujours enveloppées dans un carquois. Quelques-unes des flèches ont deux ou trois pointes, chacune desquelles est garnie sur les arêtes de petites pointes barbelées, pour empêcher de les retirer de la plaie.

Les habitans de Mallicollo paraissent être une nation absolument différente de toutes celles que nous avons vuës jusqu'à présent. D'environ quatre-vingts mots de leur langue, que M. Forster a rassem-

blés, à peine s'en trouve-t-il un qui ait quelque affinité avec les langues des autres îles où nous avons relâché. Ils emploient la lettre *r* dans beaucoup de leurs mots, et fréquemment il s'en rencontre deux ou trois ensemble, ce qui en rend la prononciation très difficile. On a déjà observé qu'ils prononçaient sans aucune peine la plupart des termes anglais. Ils expriment leur admiration par un sifflement assez semblable à celui d'une oie.

Je crois que leurs fruits ne sont pas si bons que ceux des îles des Amis ou des îles de la Société : j'en suis du moins assuré à l'égard des cocos ; et leurs arbres à pain et leurs bananiers ne paraissent pas valoir mieux ; mais les ignames semblent y être excellentes.

Mallicollo a environ vingt lieues de long du nord au sud. Ses montagnes intérieures sont très élevées, couvertes de forêts, et contiennent sans doute de belles sources d'eau douce, quoique nous n'ayons pas pu les découvrir entre les arbres. Le sol, autant que nous l'avons examiné, est riche et fertile, comme celui des plaines des îles de la Société, et le voisinage du volcan d'Ambrym nous donne lieu de supposer qu'elle en a un aussi.

Les cochons et les volailles sont ici les seuls animaux domestiques. Nous y avons ajouté des chiens en leur donnant un mâle et une femelle, que les Indiens reçurent avec un extrême plaisir. Nous n'y

avons point trouvé d'autre quadrupède durant notre petite relâche, et il n'est pas probable que dans une île si éloignée des continens il y ait des quadrupèdes sauvages. A la vérité, un seul jour employé sur une grève stérile ne suffit pas pour se former une idée complète des animaux et des végétaux d'un pays; mais nous avons eu occasion de remarquer que les bois sont habités par plusieurs espèces d'oiseaux.

A juger du nombre des habitans par la foule que nous aperçûmes au port où nous mouillâmes, on croirait qu'il est considérable; mais, vu la grande étendue de l'île, je ne puis pas la supposer très peuplée : il n'y a pas, je pense, cinquante mille insulaires; et ils ne sont point dispersés, comme à Taïti, aux bords des collines, mais ils sont répandus sur plus de six cent mille milles carrés. Le pays semble être une forêt étendue : ils ont seulement commencé à ouvrir et à planter quelques petits cantons, perdus dans le vaste espace comme de petites îles dans la mer Pacifique.

Le climat de Mallicollo et des îles des environs est très chaud : peut-être qu'il y a des temps où il est moins tempéré qu'à Taïti, parce que l'île est infiniment plus étendue. Nous n'y avons pas éprouvé de chaleur extraordinaire. Le thermomètre de Fahrenheit était à 76 et 78 degrés, c'est-à-dire à un point très modéré pour la zone torride. Le vête-

ment, dans une pareille contrée, est un objet de luxe, et on ne peut pas le mettre au rang des premiers besoins. Sous leurs bocages touffus les naturels ne sentent pas les rayons brûlans du soleil, et ils ne connaissent point la rigueur du froid. Les arbrisseaux et les ronces les obligent cependant à quelques précautions; et les impulsions de la nature pour la propagation de l'espèce leur ont suggéré les moyens les plus simples de conserver leurs organes, et de les empêcher d'être déchirés [1].

Ils paraissent se nourrir principalement de végétaux, et ils s'appliquent à l'agriculture : de temps en temps ils se régalent de porc et de volaille; et quoique nous n'ayons pas eu occasion d'observer beaucoup d'ustensiles de pêche, puisqu'ils ont des pirogues, on peut supposer que l'Océan fournit aussi à leur subsistance. Comme leur île est entièrement couverte de forêts, il leur faut un grand travail pour cultiver une quantité de terre suffisante à leur entretien. Nous avons jugé la contrée fertile; mais les végétaux sauvages, qui croissent spontanément de toutes parts, détruisent les bourgeons plus faibles de ceux qu'on plante.

L'agriculture employant la plus grande partie de leur temps, ils n'ont point de loisir pour fabriquer des vêtemens dont ils n'ont pas un besoin absolu.

[1] Ils mettent pour cela une espèce de ceinture qui ne cache rien, mais qui préserve des parties naturelles.

Le repos et l'indolence forment le bien suprême des petites sociétés qui ne sont pas civilisées; et la nécessité seule les force à devenir industrieuses. Les Mallicollois donnent bien des momens à la musique et à la danse. Leurs instrumens sont très simples; nous n'avons entendu que des tambours : les tambours, les sifflets et les flûtes sont très aisés à inventer. Les événemens ordinaires de la vie domestique sont si paisibles et si réguliers, que la nature humaine paraît avoir besoin de quelque mouvement étranger qui l'anime. Pour adoucir les travaux de la journée, les hommes barbares se livrent quelquefois à des mouvemens de corps extravagans; ils tirent des sons de différentes substances, et ils portent les organes de la parole au-delà de leur échelle ordinaire.

Les tambours des Mallicollois, qui leur servent de passe-temps, leur servent aussi de tocsin dans les alarmes. Nous avons lieu de croire qu'ils ont des querelles fréquentes avec les insulaires des environs; et il est probable que, vivant dispersés en petites familles sur une grande île, ils ont souvent des disputes entre eux.

Les Mallicollois étant toujours sur leurs gardes, ils ont vraisemblablement des chefs pour les mener au combat, et ils leur obéissent dans le moment de l'action, comme les habitans de la Nouvelle-Zélande. Ils ne montraient aucun respect au

seul homme que nous prîmes pour un chef, et nous ne jugeâmes de son autorité que parce qu'il nous procura un peu d'eau douce. On n'observe pas trop bien un peuple à la première entrevue : aussi on ne doit pas s'attendre à trouver ici des résultats satisfaisans sur cette matière. Leur religion et les coutumes particulières de leur vie domestique ne nous sont pas moins inconnues, et nous ne savons rien non plus de leurs maladies : nous n'avons aperçu aucun malade; cependant M. de Bougainville dit que les naturels d'une île voisine sont tellement sujets à la lèpre, qu'il l'a nommée, pour cela, l'*île des Lépreux*.

Les Mallicollois nous parurent quelquefois défians; et, en effet, dispersés en petites tribus qui ont des causes fréquentes de dispute, il n'est pas étonnant qu'ils soient d'un pareil caractère. Leur conduite d'ailleurs n'annonçait aucun désir de nous intenter une querelle; et ils témoignèrent du mécontentement à ceux qui entreprenaient de rompre la paix. On a déjà parlé des cérémonies qu'ils observent en signe d'amitié : j'ajouterai que l'usage de verser de l'eau sur leurs têtes confirme la ressemblance que je leur attribue avec le peuple de la Nouvelle-Guinée. Dampierre observa la même coutume à Pulo-Sabuda, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée.

Le havre, situé sur le côté nord-est de Malli-

collo, à très peu de distance de la pointe du sud-est, par les 16 degrés 25 minutes 20 secondes de latitude sud, et 167 degrés 57 minutes 23 secondes de longitude à l'est, reçut le nom de port Sandwich. Il a environ une lieue de profondeur au sud-ouest, et sa largeur est d'un tiers de lieue. En dehors, il part de chaque pointe un récif de peu d'étendue; mais le canal est d'une bonne largeur, et l'on y trouve depuis quarante jusqu'à vingt-quatre brasses d'eau. Dans le port, la profondeur de l'eau est depuis vingt jusqu'à quatre brasses; et il est si bien abrité, qu'un vaisseau à l'ancre ne peut jamais y être incommodé des vents. Il offre un autre avantage; on peut mouiller assez près de la grève pour y protéger les travailleurs.

§ 4.

Découverte de plusieurs îles. Entrevue et escarmouche avec les habitans. Arrivée du vaisseau à Tanna. Réception que nous font les insulaires.

Aussitôt que nous eûmes remis en mer, nous eûmes une brise de l'est-sud-est qui nous permit de gouverner sur Ambrym.

Ambrym, qui contient un volcan, paraît avoir plus de vingt lieues de tour. Paoum, le pic élevé qui est au sud, est peu étendu; mais nous ne découvrîmes point si la terre que nous avions vue au-

paravant à son ouest lui est jointe : en supposant que ces deux parties ne forment qu'une seule île, la circonférence n'est pas de plus de cinq lieues. La quantité de tourbillons de fumée qui s'élevaient des différentes îles nous donnèrent lieu de croire que les naturels apprêtent leurs alimens au-dessus de terre, en plein air. Aux îles de la Société et des Amis, où les habitans cuisent leurs mets sous terre avec des pierres chaudes, nous apercevions rarement du feu ou de la fumée.

Le 24 nous fîmes voile au sud-est, dans le dessein de serrer le vent à l'est, en prolongeant la côte méridionale d'Apée. Au lever du soleil nous découvrîmes plusieurs autres îles qui s'étendaient de la pointe sud d'Apée jusqu'au sud-est. Nous nous approchâmes de la plus voisine sur les dix heures; et, ne pouvant point passer au vent de cette île, nous virâmes de bord à un mille du rivage. Cette île, d'environ quatre lieues de tour, est remarquable par trois collines qui forment trois pics, circonstance qui lui a fait donner ce nom. Un récif très étendu sort de la pointe méridionale de l'île. Elle est fort boisée et probablement bien peuplée; car nous vîmes sur la côte plusieurs des naturels qui ressemblaient à ceux de Mallicollo, et qui étaient comme eux armés d'arcs et de traits.

Dans l'après-midi le vent ayant passé au nord, nous reprîmes notre route à l'est; et, ayant dou-

blé trois collines, nous portâmes sur un groupe de petites îles qui sont au sud-est de la pointe d'Apée. Je les nommai *les îles de Shepherd*, en l'honneur de mon digne ami, le docteur Shepherd, professeur d'astronomie à Cambridge. La plupart des îles qui nous entouraient étaient habitées; nous en fûmes du moins assurés le soir, en voyant des feux, même sur celles que nous avions jugées désertes pendant le jour.

Au point du jour, le 25, nous courûmes à l'est des îles Shepherd, et gouvernâmes sur une île que nous avions aperçue dans le sud. Nous passâmes à l'est de Trois-Collines et d'une île rase qui est à son sud-est, entre un rocher remarquable par sa forme pyramidale que nous nommâmes *le Monument*, et une petite île appelée *Deux-Collines*, à cause de ses deux collines taillées en pic et séparées par un isthme étroit et bas. Le canal, entre cette île et le Monument, a près d'un mille de largeur.

Le 26 je gouvernai sud-est entre l'île Montagu et la pointe nord de l'île Sandwich. A midi nous étions au milieu du canal, et nous y observâmes 17 degrés 31 minutes de latitude australe. La distance d'une île à l'autre est de quatre à cinq milles environ; mais le canal, qui est resserré par des brisans, n'a pas à beaucoup près cette largeur.

Comme nous doublions l'île Montagu, plusieurs

Indiens s'avancèrent sur le rivage, et, par leurs signes, parurent nous inviter à descendre à terre. Nous aperçûmes aussi des habitans sur l'île Sandwich, dont l'aspect est très riant : des plaines, des bosquets en diversifient agréablement le terrain : du pied des montagnes, qui sont d'une médiocre hauteur, il y a une pente douce jusqu'au bord de la mer, défendue par une chaîne de brisans qui rendent l'île inaccessible de ce côté. Plus à l'ouest, au-delà de l'île Hinchinbrook, la côte semble se replier pour former une baie à l'abri des vents régnans.

En avançant nous aperçûmes des cocotiers, des palmiers et différens autres arbres, parmi lesquels on découvrait de petites huttes et des pirogues échouées sur la grève. Nous admirions ailleurs des bocages touffus et des espaces considérables de terrain défriché, qui, par leur couleur jaunâtre, ressemblaient exactement aux champs de blé d'Europe. Nous convînmes tous que cette île est une des plus belles de ce nouveau groupe, et elle paraît très bien située pour y faire un établissement européen. A en juger de la distance d'où nous la vîmes, elle nous parut moins habitée que celles que nous avions laissées au nord; ce qui faciliterait encore l'établissement d'une colonie. D'après ce que nous avons observé à Mallicollo, cette race d'insulaires est très intelligente, et recevrait avec

empressement les avantages de la civilisation.

Le 31 juillet nous revîmes distinctement l'île que nous avions découverte au sud le 28. La terre la plus proche paraissait moins fertile et moins agréable que celle que nous avions examinée jusqu'alors: la fumée cependant qui en sortait en grande quantité nous la fit croire habitée. Notre situation était d'autant plus désagréable, que nous ne pouvions satisfaire le désir que nous avions de descendre à terre. Quoiqu'elle semblât stérile, nous souhaitions beaucoup d'y aborder. Nous n'avons jamais senti avec plus de peine l'ennui d'être confinés dans un vaisseau, et jamais nous n'avons désiré plus ardemment de communiquer avec des créatures humaines. Nous prisions infiniment la compagnie des sauvages, et une occasion d'examiner leurs mœurs. leurs habitations et leurs plantations. L'après-midi on prit autour du vaisseau deux goulus qui étaient accompagnés de pilotes et de poissons suceurs. L'un de ces voraces animaux n'avait pas dans sa mulette moins de quatre petites tortues de dix-huit pouces de diamètre, deux grandes sèches, et les plumes et la carcasse d'un boobi. Dès que les matelots l'eurent amené sur le pont, chacun d'eux tira son couteau; ils le divisèrent en morceaux qu'ils se partagèrent et qu'ils se hâtèrent de manger. Les provisions salées donnent plus de dégoût dans les climats chauds que partout ailleurs; ce qui pro-

vient en partie de la soif brûlante qu'elles occasionent. Comme depuis notre départ d'Anamocka nous vivions de viande salée, on imagine bien que la chair du goulu nous parut excellente.

Le premier d'août, sur les dix heures du matin, nous eûmes un bon frais de vent de l'est-sud-est, qui, bientôt après, passa au nord-est, et nous fîmes voile pour accoster la bande du nord-ouest de l'île. L'ayant amenée vers les deux heures après midi, nous prolongeâmes la côte occidentale à un mille du rivage, où les habitans se montrèrent en différens endroits, et, par leurs signes, nous invitèrent à descendre.

Nous observâmes des plantations de bananes, enfermées par des enclos. Plusieurs des naturels marchèrent quelque temps dans l'eau pour nous appeler à terre. Les hommes paraissaient de loin très basanés, et ressemblaient aux insulaires de Mallicollo. Nous aperçûmes aussi quelques femmes qui portaient une espèce de jupon de feuilles et de paille qui descendait jusqu'à mi-jambe, ou quelquefois jusqu'à la cheville du pied : les hommes au contraire étaient nus comme les Mallicollois.

Deux petits accidens causèrent ce jour de grandes alarmes sur le vaisseau : à dix heures on cria au feu. A ce cri la confusion et la frayeur se peignirent sur tous les visages, et le saisissement empê-

cha, dans les premiers momens, de prendre des précautions convenables pour en arrêter les progrès. Il est très rare de trouver des caractères que les dangers subits ne déconcertent point, et il ne faut pas s'étonner si le petit nombre de ceux qui faisaient le service du bâtiment perdirent la tête. Être à bord d'un vaisseau dévoré par les flammes, c'est peut-être la position la plus terrible qu'on puisse imaginer : une tempête sur une côte dangereuse est moins effrayante, parce qu'alors on conserve toujours quelque espoir de se sauver. Heureusement on éteignit bientôt ce feu. Nous crûmes d'abord que c'était dans la chambre aux voiles; mais nous reconnûmes ensuite qu'une pièce d'étoffe de Taïti, laissée négligemment près d'une lampe dans le poste du commis aux vivres, s'était allumée.

Le matin et le soir, les matelots lavaient les ponts d'une extrémité à l'autre, pour empêcher la chaleur de les trop dessécher et de les gercer. Un des soldats de marine, tirant de l'eau pour cela, tomba dans la mer. Il ne savait pas nager; mais, comme à l'instant on mit en panne et qu'on lui jeta un grand nombre de cordes par-dessus le plat-bord, il en saisit une, et on vint à bout de le sauver.

Le 3 nous parvînmes jusqu'au travers d'un grand cap, sur la côte sud-est de l'île, à la distance d'environ trois lieues. Ensuite nous portâmes dans une

baie de plus de huit milles de large et seulement deux de profondeur. La selle qui forme une sorte de péninsule gît sur son côté est, et la met à l'abri du vent alisé : elle est très escarpée vers la pointe, mais elle dégénère insensiblement en collines plus petites vers le fond. Chaque partie de la côte était bien cultivée parmi les bocages, et toutes les plantations paraissaient enfermées de belles haies de roseaux, exactement pareilles à celles des îles des Amis.

Le 4 j'allai avec deux bateaux examiner la côte, pour reconnaître un lieu propre à la descente et à faire de l'eau et du bois. Dans ce même temps les insulaires s'assemblèrent sur le rivage, et, par leurs signes, nous invitèrent à venir à terre. J'arrivai d'abord à une petite pointe du côté du cap, où je ne trouvai point le débarquement facile, à cause des rochers qui bordent de toutes parts la côte. Néanmoins je poussai l'avant de ma chaloupe sur le rivage, et je distribuai des étoffes, des médailles, etc., aux insulaires qui y étaient. Ils m'offrirent de tirer les bateaux par-dessus les brisans de la pointe sablonneuse. Je ne doutai pas que cette offre ne fût amicale; mais j'eus ensuite lieu de changer d'opinion. Voyant que nous nous refusions à ce qu'ils désiraient, ils nous firent signe de remonter la baie; nous y consentîmes, et les insulaires, dont le nombre croissait prodigieusement, nous suivirent

à la course. J'essayai de débarquer en deux ou trois endroits; mais la grève ne me paraissant point commode, je ne mis pas à terre. Les naturels, qui s'étaient sans doute aperçus de ce que je désirais, me conduisirent autour d'une pointe de roche, ou sur une plage d'un très beau sable.

Je débarquai à sec en présence d'une grande multitude, n'ayant à la main qu'un rameau vert, que j'avais reçu de l'un d'eux. Je n'étais accompagné que d'une seule personne, et j'ordonnai à l'autre bateau de se tenir à une petite distance du bord. Ils me reçurent de l'air le plus honnête et le plus obligeant, et ils s'éloignèrent de ma chaloupe dès que je les en priai par un signe de la main. L'un d'eux, que je pris pour un chef, leur fit former un demi-cercle autour de l'avant du bateau, et il frappa ceux qui tentaient de passer cette ligne. Je le comblai de présens : mes libéralités s'étendirent aussi sur les autres, et je leur demandai, par signes, de l'eau fraîche, dans l'espérance de voir la source où ils la puisaient. Le chef parla tout de suite à un Indien qui courut à une maison d'où il revint avec de l'eau dans un vase de bambou. J'étais par-là peu instruit de ce que je voulais savoir. Je demandai ensuite des rafraîchissemens, et à l'instant on m'apporta une igname et des noix de coco.

J'étais assez content de leur conduite, et la seule chose qui pût me laisser du soupçon, c'est que la

plupart d'entre eux étaient armés de massues, de lances, de dards, d'arcs et de flèches. Par cette raison, j'avais continuellement l'œil sur le chef, et je n'observai pas moins attentivement ses regards que ses actions. Il me fit plusieurs signes pour haler le bateau sur le rivage, et enfin il s'avança dans la foule, où je le vis causer avec plusieurs Indiens; revenant ensuite vers moi, il me répéta, par signes, de haler le bateau, et il hésita pendant quelque temps à recevoir des clous que je lui offrais. Cela me fit suspecter quelque dessein; et je m'approchai aussitôt du canot, en l'avertissant, par signes, que j'allais revenir.

Mais leur intention n'était pas que nous nous séparassions si vite, et ils essayèrent de nous obliger, de force, à ce qu'ils n'avaient pu obtenir par des manières plus douces. La planche ne se trouva malheureusement pas mise pour entrer dans le bateau. Je dis malheureusement, car si elle n'eût pas été ôtée, et que l'équipage eût été plus prompt à tenir le bateau prêt, les Indiens n'auraient pas eu le temps d'exécuter leur dessein, et la scène désagréable qui suivit n'aurait pas eu lieu. Au moment où nous voulions rentrer à bord, ils saisirent la planche de débarquement et la décrochèrent de l'arrière; mais, comme ils ne l'emportaient pas, je crus que cela s'était fait par accident, et j'ordonnai de la remettre. Alors ils l'accrochèrent eux-

mêmes sur l'étrave, et essayèrent de tirer le bateau sur le rivage : d'autres, en même temps, se jetèrent sur les rames pour les arracher des mains des matelots. En voyant que je leur présentais le bout de mon fusil, ils lâchèrent prise; mais, un instant après, ils revinrent avec la résolution de haler notre bâtiment sur la grève. Le chef était à la tête de ce parti; et ceux d'entre eux qui ne pouvaient pas nous serrer de près se tenaient derrière, ayant à la main des traits, des lances, des pierres, des arcs et des flèches, prêts à soutenir les premiers. Les signes et les menaces ne les contenant plus, il fallut penser à notre sûreté. Cependant je ne voulais pas tirer sur la multitude, et je résolus de rendre le chef seul la victime de sa perfidie; mais, dans cet instant critique, l'amorce brûla sans que le coup partît. Quelque idée qu'ils se fussent formée de nos armes, ils ne devaient plus les regarder que comme des armes d'enfans, et ils montrèrent combien les leurs étaient supérieures, en faisant pleuvoir sur nous une grêle de pierres, de dards et de flèches. Je fus dans la nécessité d'ordonner de tirer.

La première décharge les mit dans une grande confusion; mais une seconde fut à peine suffisante pour les chasser du rivage; et, malgré ces fusillades, ils continuèrent de jeter des pierres de derrière les arbres et les buissons, et, de temps à autre, ils s'avançaient afin de lancer des dards. De quatre qui

paraissaient être restés morts sur le rivage, nous en vîmes ensuite deux qui se traînèrent dans les broussailles. Ce fut pour eux une chose très heureuse qu'il n'y eût pas la moitié des mousquets qui prît feu; sans cela il en serait resté sur la place un plus grand nombre. Un des nôtres fut blessé à la joue d'un dard dont la pointe était de l'épaisseur du doigt, et qui cependant était entrée de deux pouces; ce qui montre avec quelle force le trait avait été lancé. M. Gilbert fut atteint d'une flèche à la poitrine, à la distance d'environ trente verges; cette flèche avait rencontré quelque obstacle, car elle ne fit guère qu'effleurer la peau. Les flèches étaient armées de pointes d'un bois dur.

De retour à bord, je fis lever l'ancre dans le dessein de mouiller plus près du débarquement. Plusieurs habitans se montrèrent à la pointe basse du rocher, et nous firent voir deux armes que nous avions perdues dans le démêlé. Je regardai cela comme un signe de leur soumission et du désir qu'ils avaient de nous rendre ces armes. Néanmoins on tira une pièce de quatre, pour leur donner une idée de l'effet de nos grands canons. Le boulet ne porta pas jusqu'à eux, mais il leur causa une telle frayeur qu'ils ne reparurent plus, et ils laissèrent les armes contre des buissons.

Ces insulaires paraissent être une race différente de celle qui habite Mallicollo; aussi ne parlent-ils

pas la même langue : ils sont d'une médiocre stature, mais bien pris dans leur taille, et leurs traits ne sont point désagréables; leur teint est très bronzé, et ils se peignent le visage, les uns de noir, et d'autres de rouge : leurs cheveux sont bouclés et un peu laineux. Le peu de femmes que j'ai aperçues semblaient être fort laides : elles portent une espèce de jupe de feuilles de palmier, ou de quelque autre plante, semblable ; mais les hommes, comme les habitans de Mallicollo, vont nus, et ils n'ont autour des reins qu'une corde. Je n'ai vu de pirogues en aucun endroit de la côte. Ils vivent dans des maisons couvertes de feuilles de palmier, et leurs plantations sont alignées et entourées d'une haie de roseaux. J'appelai cette pointe le *cap des Traîtres*, à cause de la perfidie de ses habitans. Ce cap, qui est la pointe nord-est de l'île, gît par 18 degrés 43 minutes de latitude sud, et 169 degrés 28 minutes de longitude est : il aboutit à une montagne assez haute pour être aperçue de seize ou dix-huit lieues.

Le 5, au lever du soleil, nous découvrîmes une autre île, dont les terres hautes se présentaient sous la forme d'une table. Nous avions vu pendant la nuit une lumière que nous reconnûmes alors provenir d'un volcan : il exhalait encore beaucoup de feu et de fumée, avec un bruit sourd qui se faisait entendre à une grande distance.

Nous gouvernâmes sur cette île, où nos bateaux trouvèrent un bon mouillage. Les insulaires s'assemblèrent en divers endroits du rivage : tous étaient armés d'arcs et de flèches. Quelques-uns s'avancèrent vers nous à la nage, d'autres dans des pirogues : ils se montrèrent d'abord timides, et n'approchèrent qu'à la distance d'un jet de pierre; mais insensiblement ils devinrent plus hardis, et des pirogues qui passèrent sous l'arrière y firent des échanges. Une des premières s'étant approchée d'aussi près que la crainte le lui permit, jeta à bord des noix de coco : je descendis dans un canot pour la joindre, et je lui donnai quelques pièces d'étoffe et d'autres articles. Ce traitement engagea les autres à se rendre sous l'arrière et le long des côtés, où leur conduite devint insolente et téméraire. Ils tentèrent d'enlever tout ce qu'ils pouvaient atteindre : ils saisirent le pavillon en voulant l'arracher de dessus son bâton; d'autres essayaient de faire sauter les gonds du gouvernail : ils nous contraignirent à veiller les bouées des ancres, qui ne furent pas plus tôt hors des bateaux qu'ils cherchèrent à les enlever.

Des coups de fusils tirés en l'air n'eurent aucun effet; mais, au bruit de la décharge d'un canon de quatre, la frayeur les saisit, et ils sautèrent tous hors de leurs pirogues pour se jeter à la nage. Dès qu'ils virent qu'il ne leur était arrivé aucun

mal, ils rentrèrent dans leurs canots, poussèrent des cris en nous menaçant de leurs armes, et retournèrent hardiment aux bouées. Il fallut faire siffler quelques balles autour de leurs oreilles. Quoique aucun d'eux n'eût été blessé, on leur avait inspiré assez de crainte pour les écarter des bouées: bientôt ils se retirèrent sur le rivage.

Au bruit du canon, deux cents Indiens qui nous entouraient se jetèrent à la mer, et au milieu de cette consternation générale, un jeune homme bien fait, et d'une physionomie très ouverte, resta seul dans sa pirogue, sans donner le moindre indice d'étonnement ou de crainte; mais, avec un air de gaîté, il promena des regards de dédain sur ses compatriotes effrayés. Voyant ensuite que notre bravade n'avait eu pour eux aucune suite funeste, ils causèrent d'un ton très haut, et ils parurent rire de leur propre épouvante. Je remarquai un autre trait de courage dans un vieillard qui se trouvait autour d'une bouée, qu'il voulait probablement enlever: quoiqu'il eût été blessé par un premier coup de fusil, il ne désempara point, et il garda son poste à la seconde et à la troisième décharge, et même, après avoir ainsi enduré notre feu, il eut assez de générosité pour venir nous offrir son amitié, et nous présenter une noix de coco. Il alla même plusieurs fois du rivage au vaisseau, apportant chaque fois des noix de coco, ou

une igname, et prenant en échange tout ce qu'on voulait lui donner.

Vers le soir j'allai avec un fort détachement descendre à l'entrée de la baie. Les Indiens ne s'opposèrent pas à notre descente : ils formaient deux corps, l'un à notre droite, et l'autre à la gauche : tous étaient armés de massues, de dards, de lances, de frondes et de pierres, d'arcs et de flèches. Après avoir distribué aux plus âgés (car nous ne distinguions pas les chefs) et à quelques autres, des pièces d'étoffe, des médailles, on mit à terre deux pièces à eau, pour les remplir à un étang qui se trouvait environ à vingt pas du débarquement, en faisant entendre aux insulaires que c'était là une des choses dont nous avions besoin. Nous ne pûmes obtenir de ces Indiens que des noix de coco, qui paraissaient être en grande abondance sur les arbres; mais nous ne parvînmes point à leur faire échanger quelques-unes de leurs armes. Ils se tinrent toujours dans l'attitude de gens prêts à se défendre ou à attaquer, et il n'aurait fallu que le plus petit motif pour causer un engagement. Cependant quelques-uns s'assirent : nous leur défendîmes de passer une ligne que nous traçâmes sur le sable, et ils obéirent. Dès que nous demandâmes à couper du bois, ils nous montrèrent eux-mêmes des arbres : seulement ils nous invitèrent

à ne pas abattre des cocotiers, dont une quantité innombrable couvrait la côte.

Ces insulaires étaient d'une moyenne stature, mais infiniment plus forts et mieux proportionnés que les habitans de Mallicollo, et, comme ceux-ci, entièrement nus : seulement ils portaient autour du ventre une corde qui ne coupait pas leur corps d'une manière aussi choquante que celle des insulaires dont on a parlé ailleurs. Quelques femmes que nous vîmes de loin me paraissaient moins laides que celles de Mallicollo : deux filles tenaient chacune une longue pique dans leurs mains.

En causant avec eux nous rassemblâmes un grand nombre de mots entièrement nouveaux pour nous : quelquefois ils exprimaient la même idée par deux termes, dont l'un était nouveau pour nous, et le second répondait au langage des îles des Amis, d'où nous conclûmes qu'ils ont des voisins d'une autre race qui parlent cette langue. Ils nous dirent que leur île s'appelle *Tanna*, mot qui signifie *terre* dans la langue malaise.

Le soir nous vîmes briller la flamme du volcan. et de cinq en cinq minutes nous entendions une explosion. Ce phénomène merveilleux avait attiré notre attention toute la journée : le bruit de quelques-unes des explosions égalait celui des plus violens coups de tonnerre, et un fracas sourd retentissait pendant une demi-minute ; l'air était

rempli de particules de fumée et de cendres, qui nous causaient beaucoup de douleur quand elles nous tombaient dans les yeux. Les ponts, les agrès et toutes les parties du vaisseau furent remplis de cendres noires en l'espace de quelques heures, et le même sable, mêlé de fraisil et de pierre ponce, couvrait la côte de la mer. Ce volcan était éloigné de notre havre de cinq ou six milles; mais, comme plusieurs collines occupaient l'espace intermédiaire, nous n'en apercevions que le sommet qui vomissait continuellement de la fumée.

§ 5.

Commerce avec les insulaires. Description de l'île de Tanna. Divers incidens survenus durant le séjour du vaisseau.

Comme nous avions besoin de faire une grande quantité de bois et d'eau, et que j'avais observé à terre qu'on pouvait approcher davantage le vaisseau de l'endroit du débarquement, ce qui faciliterait considérablement les travaux, puisque nous serions en état de couvrir, de protéger les travailleurs et de contenir les insulaires par la crainte, le 6 on toua le vaisseau à la place désignée pour le nouveau mouillage.

Afin de rendre plus intelligible ce qui se passa dans cette journée, il est à propos de décrire l'as-

pect du pays qui environne le havre. La pointe, qui compose sa côte orientale, est très basse et très plate; elle s'élève bientôt en forme de colline d'environ quinze ou vingt verges de hauteur, entièrement remplie de plantations, et qui enferme la bande est et sud de la baie : elle présente un front de trois milles de longueur, et elle s'étend à plusieurs milles dans l'intérieur des terres, jusqu'à la mer de l'autre côté. A l'endroit où se termine cette colline plate, une belle plaine revêtue de plantations court au sud, bordée de différentes rangées de collines agréables, dont les plus proches sont d'une pente aisée. A l'ouest, cette plaine, ainsi que toute la baie, est environnée d'une colline escarpée de trois ou quatre cents verges d'élévation, et presque partout perpendiculaire. Il y a une grève étroite le long de la côte occidentale; mais un rocher perpendiculaire la sépare de la grève du sud : cette dernière est composée d'un sable noir ferme; elle entoure la plaine, et c'est la même où nous coupâmes du bois, et où nous remplîmes nos futailles. Une grève de rocher de corail et de sable de coquille suit de là le pied de la colline plate jusqu'à la pointe orientale du havre. La colline plate ne se trouve pas tout près de cette grève; mais un espace uni de terre de trente ou quarante verges de largeur, couvert de bocages et de palmiers, s'étend au bas. Tout le coin sud-est

de la baie est rempli d'un récif plat de corail, inondé à la mer basse.

Tandis qu'on remorquait le bâtiment, les insulaires arrivaient de tous les côtés de l'île, et, formant deux corps séparés, ils se rangèrent de chaque côté du débarquement, comme ils avaient fait le jour précédent; ils portaient tous les mêmes armes. Une pirogue, montée par un seul homme, et quelquefois par deux ou trois, venait de temps à autre au vaisseau : elle était chargée de noix de coco ou de bananes qu'elle offrait sans rien demander en retour; mais j'avais soin qu'on lui fît toujours des présens. Le chef parut nous inviter à descendre à terre. Le vieillard qui avait si bien su se concilier notre amitié fut du nombre de ceux qui se rendirent au vaisseau : je lui fis entendre par signes qu'ils devaient mettre bas leurs armes. Il commença par prendre celles qui étaient dans sa pirogue, et les jeta dans la mer : je lui donnai une grande pièce d'étoffe rouge; je ne pouvais pas douter qu'il ne m'eût compris, et il porta ma requête à ses compatriotes; car, dès qu'il fut à terre, nous le vîmes passer successivement de l'un à l'autre corps, et conférer avec les insulaires, et depuis il ne reparut plus avec des armes. L'instant d'après une pirogue, où étaient trois Indiens, s'approcha de l'arrière; l'un d'eux, branlant sa massue d'un air arrogant, en frappa le côté du vais-

seau et commit divers autres actes de violence; mais il offrit enfin de l'échanger pour un rang de grains de rassade et d'autres bagatelles. On les lui descendit du vaisseau avec une corde; mais, au moment qu'il les eut en possession, il se retira avec ses compagnons, en forçant de rames, sans vouloir livrer sa massue ou quelque autre chose en retour. C'était là ce que j'attendais, et je n'étais pas fâché d'avoir une occasion de convaincre la multitude qui bordait le rivage de l'effet de nos armes à feu, en ne leur faisant que le moins de mal possible. J'avais un fusil de chasse chargé à dragées que je tirai; et, quand ils furent hors de la portée du mousquet, on lâcha quelques coups de mousqueton. A ce bruit ils sautèrent par-dessus le bord, se couvrant de leur pirogue, et nageant avec elle jusqu'au rivage. Cette mousquetade ne produisit que peu ou point d'impression sur ces insulaires, ils n'en parurent que plus insolens, et commencèrent à faire des cris et des huées.

Après avoir assuré sur ses ancres le vaisseau qui présentait le travers au rivage, et placé l'artillerie à commander tout le havre, je m'embarquai avec les soldats de la marine et un détachement de matelots dans trois bateaux, et nous ramâmes sur le rivage. Les deux corps avaient laissé entre eux un espace d'environ trente ou quarante verges, dans lequel étaient placés des régimes de bananes.

une igname et deux ou trois racines. Entre ces fruits et la grève, ils avaient dressé dans le sable quatre petits roseaux, chacun d'environ deux pieds, sur une ligne à angles droits avec la côte. Le vieillard déjà connu et deux autres étaient isolés, et nous invitaient, par signes, à descendre à terre; mais je n'avais pas oublié le piége qu'on nous tendit et où je pensai me laisser prendre dans la dernière île. Tous ces apprêts devaient nous donner des soupçons sur leur dessein. Je répondis en faisant signe aux deux divisions composées d'environ neuf cents hommes, de se retirer en arrière, et de nous laisser un plus grand espace. Ce vieillard parut les y engager, mais ils n'eurent pas plus d'égard pour lui que pour nous. Ils se rapprochèrent encore davantage; et, à l'exception de deux ou trois, ils étaient tous armés. En un mot, tout tendait à nous faire croire qu'ils se proposaient de nous attaquer à notre descente. Il était aisé d'en prévoir les conséquences: un grand nombre d'entre eux auraient été tués ou blessés, et nous-mêmes aurions difficilement échappé à leurs traits; deux choses que je voulais également prévenir. Voyant qu'ils refusaient de nous laisser de la place, je crus qu'il était plus à propos de les effrayer que de les contraindre à la fuite par des décharges meurtrières. Je fis tirer un coup de mousquet sur la division de notre

droite, qui était la plus nombreuse; mais l'alarme ne fut que momentanée.

Bientôt ils revinrent de leur frayeur, et commencèrent à nous menacer avec leurs armes. Un des plus imprudens nous montra son derrière dans une attitude qui ne laissait aucune équivoque. Il se frappait les fesses avec sa main, ce qui est un défi et un appel au combat chez toutes les nations de la mer du Sud. Nous répondîmes à ces bravades par trois ou quatre coups de fusil; c'était le signal de commandement pour le vaisseau, qui dans ce moment fit jouer l'artillerie, et le rivage fut bientôt balayé. On ne tira pas moins de cinq pièces de quatre, deux pierriers et quatre mousquetons. Alors nous descendîmes à terre, et marquâmes des limites par une ligne, à droite et à gauche. Notre vieil ami était resté seul à son poste, et je reconnus sa confiance par un présent.

Les habitans revinrent peu à peu, et, en apparence, avec des dispositions plus pacifiques; quelques-uns même reparurent sans armes, mais la majeure partie restait armée, et quand nous leur fîmes signe de les mettre bas, ils répondirent que nous devions commencer par poser les nôtres. Ainsi, de part et d'autre, on resta toujours armé. Les présens que je fis aux vieillards et à quelques autres Indiens de considération n'eurent que très peu d'effet sur leur conduite. Il est vrai qu'ils mon-

tèrent sur des cocotiers, et qu'ils nous en donnèrent les noix sans en rien exiger; mais j'étais toujours attentif à leur faire accepter quelque chose en échange : ils nous prièrent instamment de ne plus tirer. J'observai que plusieurs craignaient de toucher à ce qui nous appartenait, et qu'ils paraissaient n'avoir aucune notion d'échange. Prenant avec moi le vieillard, je le conduisis dans le bois : là je lui expliquai que nous étions obligés de couper des arbres, et de les prendre à bord du vaisseau; et, dans le même temps, nous en abattîmes quelques-uns qu'on transporta dans nos chaloupes avec des petites pièces à eau, dans le dessein de montrer à ces Indiens que c'était principalement ce que nous leur demandions. On n'y forma point d'opposition. On nous supplia seulement de ne pas couper de cocotiers.

Pendant la nuit, le volcan, qui nous restait à l'ouest, à quatre milles, vomit des torrens de feu et de fumée comme la nuit précédente, et les flammes s'élevèrent au-dessus de la montagne qui nous en séparait. A chaque éruption il grondait avec un bruit semblable à celui d'une mine profonde, au moment qu'elle éclate. Une pluie abondante qui tomba alors parut lui donner encore plus d'activité. Ses feux produisaient un très beau coup d'œil. La fumée, qui s'échappait en gros tourbillons épais, était teinte de différentes couleurs,

de jaune, orange, cramoisi et pourpre, et elle se terminait en gris rougeâtre et brun. Dès qu'il y avait une nouvelle explosion, les champs et les forêts de tout le pays prenaient aussi une teinte orange et pourpre, suivant leur distance ou leur exposition particulière à la lumière du volcan.

De bonne heure, dans la matinée, les habitans se rassemblèrent près de l'aiguade, armés comme auparavant, mais non pas en si grand nombre. Après le déjeuner nous allâmes à terre pour couper du bois et remplir des futailles. Je trouvai plusieurs insulaires, et surtout les vieillards, disposés à être de nos amis; mais les plus jeunes furent audacieux et insolens, et nous obligèrent à demeurer en armes. Je restai avec les travailleurs, jusqu'à ce que je fusse comme assuré qu'ils ne commettraient point de désordre, et je retournai à bord, laissant le détachement sous les ordres des lieutenans Clerke et Edgcumbe. Quand ces messieurs arrivèrent au vaisseau pour dîner, ils m'informèrent que les Indiens s'étaient toujours comportés avec la même irrégularité qu'à notre débarquement; qu'un, plus mutin encore que les autres, avait mis M. Edgcumbe dans la nécessité de lui lâcher son fusil chargé à dragées, et que cette correction les avait enfin rendus plus circonspects. Tous s'étaient retirés en voyant nos bateaux retourner à bord. Tandis que nous étions à table, un vieillard vint sur *la Résolution*,

examina les différentes parties du bâtiment et regagna ensuite le rivage.

L'après-midi il ne se rendit à l'aiguade qu'un petit nombre d'Indiens, avec lesquels nous commencions à avoir un peu plus de liaison. Paowang nous rapporta une hache que les travailleurs avaient laissée dans le bois ou sur le rivage. Quelques autres articles qu'on avait perdus par négligence, ou que les habitans avaient furtivement enlevés, nous furent encore rendus, tant ils craignaient de nous offenser à cet égard.

Le 8 les insulaires parurent tout-à-fait réconciliés avec nous. Ils avaient invité quelques-uns de nos gens à les suivre dans leurs maisons, à condition qu'ils iraient nus, comme ils étaient eux-mêmes. Cela fait du moins voir que leur dessein, quel qu'il fût, n'était pas de les voler. Plusieurs de nos messieurs firent une excursion dans les terres. Ils rencontrèrent des naturels, dont l'un, pour qui les autres avaient des égards, changea de nom avec M. Forster. Il s'appelait Oomb-Yégau. Cet usage de se choisir un ami en changeant réciproquement de nom, est commun sur toutes les îles de la mer du Sud où nous avons abordé, et il a quelque chose de tendre. Ils offrirent des feuilles de figues, enveloppées dans des feuilles de bananes, et cuites à l'étuvée. Elles étaient d'un très bon goût, et elles pouvaient tenir lieu d'épinards. Ils nous

offrirent aussi deux gros plantains de l'espèce la plus grossière; ce qui prouve que l'esprit d'hospitalité est naturel, même à ces habitans : c'étaient les femmes et les enfans qui nous présentèrent ces mets; mais ils étaient si timides que, dès que nous jetions les yeux sur eux, ils s'enfuyaient en hâte, et cela divertissait infiniment les hommes. Cependant la familiarité de ces femmes prouvait assez que nous avions gagné une partie de leur confiance : quelques-unes avaient le sourire sur la bouche; mais, en général, elles paraissaient tristes et mélancoliques. Elles portaient des pendans d'oreilles et des colliers comme les hommes, et celles qui étaient mariées des chapeaux de nattes : la plupart avaient aussi des pierres blanches dans les narines. Si nous présentions un grain de verre, un clou, ou un ruban à un de ces Indiens, ils refusaient de le toucher; ils nous priaient de le mettre à terre, et ils le ramassaient ensuite dans une feuille : j'ignore si la superstition ou des idées bizarres de propreté ou de politesse ont produit cet usage.

Le 9, en quittant le rivage, j'engageai un jeune Indien, appelé Whaa-gou, à me suivre à bord. Avant le dîner je lui montrai toutes les parties du vaisseau; mais je remarquai que rien ne pouvait fixer un moment son attention, ni lui causer la moindre surprise. Il n'avait jamais vu de chèvres.

ni de chiens, ni de chats, et il les prenait pour des cochons, en les appelant *booga*, ou *bougas*. Je lui fis présent d'un chien et d'une chienne, qu'il paraissait préférer aux autres espèces d'animaux. Bientôt il revint à bord : quelques-uns de ses amis le suivirent dans une pirogue et le demandèrent, probablement par inquiétude pour sa sûreté. Il regarda par le haut des bouteilles, et, dès qu'il eut parlé, ils retournèrent au rivage et lui rapportèrent aussitôt un coq, une petite canne à sucre et des noix de coco qu'il me donna. A table il ne voulut goûter d'autre viande que du porc salé, mais il mangea volontiers de l'igname et but un verre de vin. Ses manières à table furent très décentes et pleines de grâce : la seule chose qui nous parut malpropre, c'est qu'en place de fourchette il se servait d'un petit bâton qu'il portait dans ses cheveux, et avec lequel il se grattait de temps en temps la tête : comme ses cheveux étaient arrangés suivant la dernière mode du pays, *à la porc-épic*, et remplis d'huile et de peinture, il nous dégoûta encore davantage; mais il ne croyait pas manquer à la bienséance.

Aussitôt que nous eûmes remis nos hôtes à terre, le jeune homme et ses amis me prirent par la main, dans le dessein, comme je le présumai, de me mener à leurs habitations. Nous n'étions pas encore bien loin, que deux ou trois d'entre eux, je ne sais

par quelle raison, ne voulurent point continuer la route : en conséquence tout le monde s'arrêta; et, si je ne me trompai pas, l'un d'eux fut chargé d'aller me chercher quelque chose, car ils me prièrent de m'asseoir et d'attendre, ce que je crus devoir faire. Dans cet intervalle les officiers vinrent nous joindre : cette réunion parut leur causer de l'ombrage, et ils me pressèrent avec tant d'instance de retourner à la grève, que je fus obligé d'y consentir. Ils voyaient avec inquiétude nos excursions dans la contrée, et même le long du rivage du havre. Sur ces entrefaites notre ami Paowang arriva avec un présent de fruits et de racines, que portaient environ vingt personnes; et j'imaginai que c'était dans la vue de le faire paraître plus considérable. L'un portait un régime de bananes: l'autre une igname; un troisième une noix de coco, etc., et assurément deux hommes auraient porté le tout fort à l'aise. Ce présent me fut fait en retour d'un don qu'il avait reçu dans la matinée : je crus néanmoins devoir payer les porteurs.

Après avoir congédié Paowang, j'allai retrouver Whaa-gou et ses amis, qui m'arrêtèrent encore. Ils semblaient attendre quelque chose avec une grande impatience : je crus m'apercevoir qu'ils étaient honteux d'avoir accepté les deux chiens sans avoir rien donné en retour. Mais comme la

nuit approchait, je les pressai de me laisser aller: ils y consentirent, et nous nous séparâmes.

On me confirma les noms des îles tels que Whaagou nous les avait dits. De Tanna on voit Erromango, Erronam ou Footona, et Annamatom.

Ces insulaires me firent entendre, d'une manière qui me parut fort claire, qu'ils mangent de la chair humaine, et que la circoncision est pratiquée parmi eux. Ils entamèrent les premiers cette matière, en me demandant si nous mangions de cette chair; sans cela je n'aurais pas songé à leur proposer cette question. J'ai vu des personnes prétendre que la faim seule peut rendre une nation anthropophage, et rapporter ainsi cet usage à la nécessité. Les habitans de cette île forment au moins une exception à ce système, car ils ont des cochons, des poules, des racines et des fruits en abondance.

Je fus informé qu'un des travailleurs de la chaloupe, qui alla sur la côte occidentale de la baie pour prendre de l'eau, voulant tirer une pierre d'une source, avait ressenti à la main une chaleur très vive. Cette circonstance fit reconnaître plusieurs sources chaudes sur les rochers que la mer laisse à sec dans le temps des quadratures.

Le 10 M. Wales et deux ou trois autres personnes pénétrèrent au milieu de la contrée; ils arrivèrent vers un petit village isolé, où ils reçurent beaucoup de civilités de la part des habitans.

MM. Forster ayant visité la plaine derrière l'aiguade, y trouvèrent plusieurs étangs d'eau stagnante, où les Indiens avaient planté de grandes quantités d'eddoes (*arum*). Les cocotiers formaient des bocages spacieux, remplis de différens arbrisseaux, habités par divers oiseaux, et surtout par des attrape-mouches, des bouvreuils et des perroquets. Ils virent aussi des arbres élevés, couverts de noix, communs à Taïti. Ces arbres fourmillaient de pigeons de différentes espèces, et surtout de celle qui est aux îles des Amis, et que les naturels apprivoisent. Il paraît que les habitans de Tanna chassent aux oiseaux, car un des lieutenans tua un pigeon qui avait deux longues plumes blanches attachées à sa queue avec des cordons : il crut d'abord que c'était un nouvel oiseau singulier; mais il découvrit ensuite son erreur.

Durant cette excursion, les naturels qui vinrent apprendre à MM. Forster que l'un des nôtres avait tué deux pigeons, se servirent d'une langue exactement la même que celle qu'on parle aux îles des Amis. Il nous parut qu'ils employaient cette langue afin de se faire mieux entendre, parce qu'ils avaient observé souvent que nous en prononcions plusieurs mots. Ils dirent qu'elle se parlait à Irronam, qui gît à sept ou huit lieues à l'est de Tanna : peut-être une colonie de la même race qui habite les îles des Amis et toutes les îles orientales de la mer du Sud

s'est-elle établie sur cette île, ou peut-être que les naturels d'Irroman entretiennent une communication avec les îles des Amis au moyen de quelques îles à nous inconnues.

Les naturels nous vendirent des ignames, des cannes à sucre, des noix de coco et des bananes. Ils ne voulaient point de nos outils de fer; ils préféraient de petits morceaux de pierre néphrétique de la Nouvelle-Zélande, de nacre de perles, et par-dessus tout d'écaille de tortue. Ils échangèrent leurs armes contre ces derniers bijoux : ils ne consentirent d'abord à donner que des dards et des traits, mais ils y ajoutèrent ensuite leurs arcs et leurs massues.

Ils voyaient avec peine que l'on parcourût leur pays. Comme nos messieurs allaient traverser la pointe orientale du havre, quinze ou vingt naturels se précipitèrent autour d'eux, et les supplièrent instamment de revenir sur leurs pas. Ils dirent par signes aux Anglais qu'on les tuerait et les mangerait. Comme ceux-ci n'avaient pas l'air de comprendre ce qu'on leur disait, les naturels mirent beaucoup d'empressement à les détromper, et ils montrèrent par signes comment on tuait un homme, comment on lui coupait les membres et séparait sa chair de ses os; enfin ils mordirent leur propre bras pour exprimer plus clairement qu'ils mangent de la chair humaine.

Revenant alors sur leurs pas, nos messieurs résolurent de monter sur la colline plate, dans un endroit assez proche de la pointe, où la pente était aisée, et où ils comptaient pouvoir faire quelques observations. Arrivés au sommet, d'environ trente-cinq à quarante pieds d'élévation perpendiculaire, ils trouvèrent une plantation spacieuse, composée principalement d'une quantité innombrable de bananiers, et entremêlée de cocotiers et d'autres grands arbres touffus qui arrêtaient entièrement la vue de tous côtés. Elle était séparée des autres plantations par différentes haies de roseaux, très proprement faites, et ressemblant beaucoup à celles d'Amsterdam et d'Anamoka. Les naturels réitérèrent leurs menaces, et ils assurèrent par des signes encore plus énergiques que l'on serait tué et mangé si on allait plus avant; et il aurait fallu retourner sur-le-champ si on n'avait pas rencontré le vieux Paowang, qui conduisit à l'instant les voyageurs le long du bord de la colline, vers l'extrémité occidentale, où ils visitèrent plusieurs habitations ou cases.

Ces cabanes n'étaient, à proprement parler, que de grands hangars; le toit, qui forme un faîte au sommet, descend jusqu'à terre. Elles sont ouvertes aux deux extrémités, où il n'y a qu'une claire-voie de roseaux et de bâtons d'environ dix-huit pouces de haut. L'élévation du faîte, dans les plus vastes,

était de neuf ou dix pieds, et la largeur sur le plancher, entre les toits, d'à peu près autant; la longueur était considérable, et surpassait trente-cinq pieds. La construction est très simple : des pieux plantés en terre se recourbent les uns vers les autres en deux rangées, et sont attachés ensemble; on met par-dessus plusieurs nattes de feuilles de noix de coco, qui forment une ouverture suffisante contre l'inclémence de l'air. Il n'y a ni meubles ni ustensiles : le plancher était revêtu d'herbes sèches, et en quelques endroits de nattes de feuilles de palmier. La fumée avait noirci tout l'intérieur, et chaque habitation avait plusieurs foyers. Au milieu, trois grands bâtons de tige de cocotier, et joints au sommet par des lattes de traverse, étaient debout les uns près des autres; un grand nombre de petits bâtons y étaient attachés depuis le sommet jusqu'à neuf ou dix pieds de terre, sorte d'échelle à laquelle étaient suspendues de vieilles noix de coco, que l'on conserve ainsi pour faire de l'huile.

Le 13 août, Paowang dînant avec nous à bord, je profitai de l'occasion pour lui montrer différentes parties du vaisseau et diverses richesses, espérant qu'il y aurait peut-être des choses auxquelles il attacherait quelque prix, et que, pour les avoir, il nous vendrait des rafraîchissemens; car nous n'en avions encore obtenu qu'une très petite quantité :

mais il regarda tout avec la plus grande indifférence, et il ne fit attention à rien, à l'exception d'un sabre qu'il parut admirer, et qu'il tourna deux ou trois fois dans sa main.

Le 14 nous partîmes plusieurs pour aller reconnaître le volcan d'aussi près qu'il nous serait possible. Nous prîmes le chemin de l'une de ces crevasses par où s'exhalent des fumées. En y arrivant nous creusâmes la terre dans l'endroit le plus chaud, et nous plongeâmes entièrement le thermomètre dans la craie blanche d'où sortait la vapeur. Après qu'il y eut resté une minute, il s'éleva à 210 degrés, ce qui est à peu près la chaleur de l'eau bouillante; et il fut à ce point tant que nous le tînmes dans le trou, c'est-à-dire l'espace de cinq minutes. Dès qu'on l'en sortit, il retomba sur-le-champ à 95 degrés, et peu à peu à 80 degrés, point où il était avant l'immersion. La hauteur perpendiculaire de la première solfaterra au-dessus du niveau de la mer est d'environ deux cent quarante pieds.

Le terrain aux environs était d'une odeur sulfureuse, douce et humide; la surface formait une légère croûte, sur laquelle on voyait du soufre et une substance vitriolique, d'un goût d'alun. A peu de distance croissaient des figuiers, qui, étendant leurs branches au-dessus de cette terre brûlante, paraissaient se plaire dans leur situation. Nous pensâmes que cette chaleur extraordinaire était occasionée

par la vapeur de l'eau bouillante fortement imprégnée de soufre. On m'avait dit qu'en plusieurs autres endroits la terre était également échauffée dans un espace plus considérable; mais nous ne nous détournâmes point de notre chemin pour les observer, et nous continuâmes de monter par une route si couverte d'arbres sauvages, d'arbustes et d'autres plantes que les fruits à pain et les cocotiers se trouvaient, en quelque manière, étouffés. De distance en distance nous trouvions des maisons, des habitans et des terrains cultivés. Quelques cantons étaient depuis long-temps en état de culture; plusieurs y étaient depuis peu, quelques-uns commençaient seulement à être défrichés, et on n'y avait encore rien planté.

Le défrichement qui précède une plantation doit être un travail bien pénible, en considérant les instrumens aratoires dont se servent les habitans, et qui, quoique beaucoup inférieurs à ceux des îles de la Société, sont faits sur le même modèle. Leur pratique néanmoins est judicieuse et aussi expéditive qu'elle peut l'être. Ils coupent les petites branches des grands arbres, creusent la terre sous les racines, et ils brûlent les branches, les arbustes et toutes les plantes qu'ils déracinent. Le sol est en quelques endroits une espèce de riche terrain noirâtre; ailleurs il paraît composé de végétaux

tombés en dissolution et de cendres que le volcan répand dans tout le voisinage.

Nous étant écartés du sentier frayé, nous vînmes à une plantation où travaillait un Indien. Cet homme, soit par bonté de caractère, soit pour nous éloigner de son champ, s'offrit à nous servir de guide. Nous acceptâmes sa proposition, et bientôt nous parvînmes à la jonction de deux chemins, à l'un desquels un second Indien, armé d'une fronde et d'une pierre, se mit en devoir de nous disputer le passage; mais dès qu'on lui eut présenté le bout du mousquet, il laissa tomber ses armes. Son attitude, la férocité de ses regards, la conduite qu'il tint ensuite, nous confirmèrent que son dessein était de défendre l'entrée du sentier qu'il occupait. Il obtint, à certains égards, ce qu'il voulait; car notre guide prit l'autre route, et nous le suivîmes, non sans suspecter qu'il nous menait hors du chemin ordinaire. Le dernier Indien nous accompagnait aussi, nous adressant la parole à diverses reprises, et jetant des cris, sans doute pour appeler du secours, car nous fûmes joints dans le moment par deux ou trois insulaires, parmi lesquels était une jeune femme qui tenait une massue à la main. Ils nous conduisirent au sommet d'une colline; et, nous montrant un sentier qui descendait au havre, ils nous engagèrent à le suivre. Comme nous ne voulions pas abandonner notre premier dessein,

nous retournâmes au chemin que nous avions quitté et dans lequel nous marchâmes seuls, notre guide refusant de nous y accompagner. Après avoir monté une nouvelle colline, non moins boisée que celles que nous avions déjà passées, nous vîmes plusieurs montagnes entre nous et le volcan, qui nous parut encore tout aussi éloigné que du lieu de notre départ. Cette perspective ralentit notre ardeur; et, ne pouvant engager les habitans à nous servir de guides, nous prîmes la résolution de retourner.

Nous eûmes à peine formé ce projet, que nous rencontrâmes une trentaine de naturels, que l'Indien dont j'ai fait mention avait rassemblés pour nous empêcher vraisemblablement de pénétrer dans la contrée. Ils étaient accroupis en rond, et tressaillirent en nous voyant. Quelques vieillards, parmi eux, semblaient avoir des intentions pacifiques; mais deux ou trois jeunes gens brandissaient leurs armes contre nous. Comme nous revenions sur nos pas, ils nous laissèrent le chemin libre. Plusieurs nous mirent dans la route et nous accompagnèrent jusqu'au bas de la montagne; là, ils nous invitèrent à nous reposer; ils nous présentèrent des noix de coco, des bananes, des cannes à sucre, et ils portèrent sur le rivage ce que nous ne mangeâmes point sur le lieu. Ainsi ces peuples se montraient hospitaliers, civils et d'un bon naturel, quand nous n'excitions point leur jalousie; et lorsqu'ils entre-

prirent de faire résistance, on ne peut guère blâmer leur conduite. Car enfin, sous quel point de vue devaient-ils nous considérer ? Il leur était impossible de connaître notre véritable dessein. Nous entrons dans leurs ports sans qu'ils osent s'y opposer; nous tâchons de débarquer comme amis; mais nous descendons à terre, et nous nous y maintenons par la supériorité de nos armes. En pareilles circonstances, quelle opinion pouvaient prendre de nous les insulaires ? Il doit leur paraître bien plus vraisemblable que nous sommes venus pour envahir leur contrée que pour les visiter amicalement. Le temps seul et des liaisons plus intimes leur apprirent nos bonnes intentions. Ces insulaires sont encore dans un état de rudesse, et, suivant toutes les apparences, fréquemment en guerre, non-seulement avec leurs voisins, mais encore entre eux. Il est donc difficile pour eux de voir sans inquiétude des étrangers descendre sur leurs côtes. Je conviens que cette règle n'est pas sans exception dans cette mer; mais il y a bien peu de nations qui souffrent volontiers que les navigateurs pénètrent dans l'intérieur de leur pays.

Toutes nos tentatives pour approcher de la bouche du volcan ont été inutiles : nous n'aurions pas pu satisfaire notre curiosité sans verser du sang; et la vie des hommes est plus précieuse que la connaissance de tous les phénomènes de la nature.

Avant cette excursion, quelques-uns d'entre nous soupçonnaient ces Indiens d'un penchant à la pédérastie, parce qu'ils s'étaient efforcés d'attirer dans les bois des gens de l'équipage, et particulièrement celui qui portait le sac des plantes de M. Forster. Comme dans cette contrée les femmes sont chargées des travaux domestiques, je conjecturai, et je ne fus pas le seul, que les insulaires s'étaient mépris sur le sexe de ceux qu'ils avaient invités dans la forêt. Cette conjecture fut alors pleinement vérifiée. L'homme qui d'ordinaire portait le sac était de notre partie et m'avait suivi jusqu'au bas de la montagne. Le peu de mots que je compris de leur conversation me confirmèrent qu'ils le prenaient pour une femme, et ayant reconnu leur erreur, ils s'écrièrent : *erramange! erramange!* c'est un homme! c'est un homme! On fut alors bien persuadé qu'ils s'étaient mépris. Dès qu'ils furent ainsi détrompés, ils parurent n'avoir pas la plus légère notion du penchant dont on les accusait. Cette circonstance montre combien il est facile de se former de fausses idées d'un peuple dont on n'entend pas le langage ; et, sans cette découverte, il est à présumer que nous aurions chargé ce peuple de cette coutume odieuse.

Vers le soir nous fîmes un tour dans la contrée, de l'autre côté du havre, et nous reçûmes un accueil bien différent de celui qu'on nous avait fait

le matin. Les Indiens, parmi lesquels était notre ami Paowang, commençaient à se familiariser, et ils se montraient empressés à nous obliger en tout ce qui dépendait d'eux. Nous gagnâmes le village où nous avions déjà été le 9 : il est composé d'environ une vingtaine de maisons qui ne sont que des hangars, dont le toit ressemble assez à celui d'une chaumière anglaise. Quelques-unes de ces cases sont ouvertes aux deux bouts; d'autres sont fermées d'une espèce de treillage, et toutes sont couvertes de feuilles de palmier; elles ont trente et quarante pieds de long, sur quatorze ou seize de largeur : on y voit aussi de petites cases, où j'imaginai qu'ils se retiraient pour dormir; quelques-unes de ces dernières étaient construites dans le milieu d'une plantation, et ils nous firent entendre que dans l'une était déposé un de leurs morts. Leurs signes désignaient le sommeil ou la mort; mais la suite nous apprit qu'ils voulaient parler de la mort.

Curieux de tout voir, j'engageai un vieillard à me conduire dans la case qui était séparée des autres par un treillage construit tout autour à quatre ou cinq pieds de distance : elle avait une entrée si étroite qu'on ne pouvait y passer qu'un seul à la fois; les deux côtés et un des bouts étaient fermés de la même manière et avec les mêmes matériaux que le toit; l'autre bout avait été ouvert, mais l'ouverture se trouvait alors bouchée avec des nattes que je voulais écarter; mon

conducteur ne voulut pas me le permettre : on y avait suspendu une corbeille nattée, dans laquelle était une igname grillée et des feuilles fraîchement cueillies. J'aurais fort désiré voir l'intérieur de la case; mon guide fut opiniâtre dans son refus; il souffrit même avec répugnance que je regardasse dans la corbeille. Il portait à son cou deux ou trois nœuds de cheveux attachés à un cordon; et une femme, qui était présente, avait aussi un pareil collier. Je demandai à les acheter; mais ils me firent entendre que c'étaient les cheveux d'un mort, et qu'ils ne pouvaient s'en dessaisir. On voit par-là que ces insulaires déposent leurs morts dans des cases sépulcrales de la même manière à peu près que les Taïtiens; ils ont coutume, comme ces derniers et comme les Zélandais, de porter les cheveux de ceux qui ont quitté cette vie. Les Taïtiens font, des cheveux de leurs amis décédés, ces belles tresses qu'ils nomment *tamau*, et les Nouveaux-Zélandais portent leurs dents en pendans d'oreilles et en colliers.

Nous trouvâmes, près de leurs grandes maisons, quatre tiges de cocotiers plantées en carré, à trois pieds environ l'une de l'autre, pareilles à celles qu'avaient vu M. Forster et dont on a parlé plus haut. Quelques-uns d'entre nous s'imaginèrent que cette singularité tenait à la religion; mais j'appris qu'ils y font seulement sécher des noix de coco. Ayant demandé quel était leur usage, un Indien

me conduisit près de ces tiges et me fit voir qu'elles étaient chargées de noix de coco depuis le pied jusqu'au sommet; cela me parut valoir la meilleure explication. Leur exposition est parfaitement choisie pour cela, puisque ces grandes maisons sont presque toutes construites sur un terrain bien découvert et qui laisse au vent un libre passage, quelle qu'en soit la direction. Ils ont presque toujours l'attention d'élever leurs habitations dans le voisinage de quelques gros arbres touffus qui, en étendant leurs branches, leur fournissent de l'ombrage et les défendent des rayons brûlans du soleil. Cette partie de l'île était ouverte, aérée et dans un très bon état de culture. Les plantations qu'ils ont soin d'aligner étaient remplies de bananiers, de cannes à sucre, d'ignames et d'autres racines, et de beaucoup d'arbres fruitiers.

Le 15 août nous descendîmes sur la côte orientale pour reconnaître la position des îles Annatom et Erronam ou Tootoona. L'horizon se trouva si embrumé qu'il était impossible de les découvrir; mais un des habitans me donna, comme je le vérifiai après, la vraie direction de ces terres. Nous observâmes que dans presque toutes leurs plantations de cannes à sucre, ils creusaient des fosses de quatre pieds de profondeur, et de cinq ou six de diamètre, pour prendre les rats qui, étant en très grand nombre, ravageraient ces plantations.

Les cannes sont plantées aussi près les unes des autres qu'il est possible sur les bords de ces fosses; et les rats, en voulant saisir les cannes, ne manquent guère de s'y précipiter.

Le 16 j'allai rendre visite au chef de l'île, homme bigarré de noir et de rouge. Les habitans s'étaient rassemblés en grand nombre sur le rivage, et la plupart étaient venus des parties les plus éloignées. Leur conduite fut pacifique dans les uns, turbulente et audacieuse dans les autres; mais, étant sur notre départ, je crus devoir dissimuler.

Nos gens pénétrèrent dans les bois sur la plaine, et y virent beaucoup de gros perroquets d'un plumage noir, rouge et jaune, juchés au sommet des figuiers les plus élevés, où un feuillage épais les mettait à l'abri de la dragée. Le lecteur aura peine à imaginer la grosseur de ces arbres : leurs racines croissent au-dessus de terre dans la partie la plus considérable de leur longueur, et forment une tige énorme d'environ dix ou douze pieds au-dessus de la surface. Cette tige, qui souvent n'a pas moins de trois verges de diamètre, paraît composer plusieurs arbres qui ont crû ensemble, et qui se projettent en angles aigus et longitudinaux à plus de trois pieds de la grande flèche; aussi elle s'élève de trente ou quarante pieds avant de se diviser en branches : ces branches ont plus d'une verge de diamètre, filent à peu près à la même hauteur sans

se partager, et le sommet de l'arbre a au moins cent cinquante pieds d'élévation.

Le 17, étant à terre, je remarquai dans la foule le vieux roi ou chef et son fils, qui me firent entendre qu'ils désiraient dîner avec moi, et, en conséquence, je les pris dans ma chaloupe avec deux autres chefs. Les habitans les nommaient *arékées* ou rois; mais je doute qu'aucun d'eux jouît réellement de ce titre. L'un de ces rois n'avait pas même eu assez d'autorité pour faire monter un Indien sur un cocotier dont il voulait avoir des noix; et, après avoir parlé à plusieurs, il fut enfin obligé d'y monter lui-même, où, pour se venger, il ne laissa pas une seule noix. Il prit ce qu'il en voulait, et il donna le reste à quelques-uns de nos gens.

Avant d'introduire ces chefs à bord je leur fis faire le tour du vaisseau, qu'ils admirèrent avec une surprise et une attention extraordinaires. On servit à dîner un pudding de bananes et de légumes de cette contrée. Nos convives mangèrent de ces mets de très bon appétit, ainsi que de l'igname, mais à peine voulurent-ils goûter de nos salaisons. Après le dîner je leur donnai à chacun une hache, un grand clou et des médailles, et je les reconduisis à terre.

Nous fîmes de nouvelles courses dans les bois, espérant y trouver par hasard la muscade. Nous traversâmes une belle plantation de bananes, près

de la partie occidentale de la grève, où un grand nombre de perroquets détruisaient le fruit; mais ils étaient si sauvages que nous entreprîmes en vain d'en approcher. Après une longue promenade, durant laquelle nous nous séparâmes souvent les uns des autres, parce que nous n'avions rien à craindre de la part des habitans, nous retournâmes au rivage.

Nous redescendîmes à terre dès qu'on eut dîné, et les naturels parurent enchantés des égards que nous avions montrés à leurs chefs; ils étaient alors au nombre d'environ cent sur le rivage, y compris les femmes et les enfans qui s'asseyaient communément en plusieurs groupes à l'ombre des buissons. Les femmes nous vendaient des paniers de pommes d'yamboos (Eugenia) pour des bagatelles. En général ces insulaires nous traitaient fort civilement: s'ils nous rencontraient au milieu d'un sentier étroit ils se retiraient dans les buissons et dans l'herbe, afin de nous laisser passer. Dès qu'ils savaient nos noms ils les prononçaient avec un sourire de salutation, ou, s'ils nous voyaient pour la première fois, ils les demandaient, et ils tâchaient de les bien imprimer dans leur mémoire. On avait posé, pendant quelques jours, des cordages sur la grève, afin que les hommes qui faisaient de l'eau ou qui coupaient du bois eussent de la place; mais nous ne mettions plus qu'une sentinelle de chaque

côté, et ils n'osaient pas leur désobéir. En un mot, le changement qu'avait opéré notre séjour parmi eux se faisait déjà remarquer, et chaque jour il tournait de plus en plus à notre avantage.

Nous allâmes examiner les sources chaudes que nous avions découvertes le 9. Nous prîmes pour cela un thermomètre qui se tenait à 78 degrés à bord du vaisseau, et qui monta à 83 degrés, tandis qu'on le portait près de la ceinture. Plongeant la boule au milieu de la source, le mercure s'éleva à 191 degrés dans l'espace de cinq minutes. Nous ôtâmes ensuite le sable et les pierres à travers lesquelles l'eau coulait doucement dans la mer, et nous y replaçâmes le thermomètre, de manière qu'il enfonçait au-dessus de la boule, et alors il monta de rechef à 191 degrés, et il y resta pendant plus de dix minutes.

Tous les endroits où la terre est échauffée, et dont nous avons fait mention, sont élevés perpendiculairement de trois ou quatre cents pieds au-dessus de ces sources, et sur la pente de la chaîne de collines où se trouve le volcan; ainsi il n'y a entre eux d'autres vallées que celles qui sont dans la pente même de cette chaîne, et ce n'est pas non plus sur le sommet de la montagne qu'est situé le volcan, mais sur le côté du sud-est. Cette observation pourra paraître contraire à l'opinion générale des philosophes, qui disent que les volcans sont tou-

jours placés sur les sommets des montagnes les plus élevés. Loin que cette île soit dans ce cas, quelques-unes de ces montagnes ont une hauteur qui est, pour le moins, double de celle où le volcan est assis. Comme il y a des exemples aux Açores et dans l'Archipel que le volcan a poussé ses éruptions d'une profondeur de la mer incommensurable, cette remarque serait moins importante si elle ne contredisait pas l'opinion du célèbre Buffon.

A ces remarques je dois ajouter que dans les temps humides le volcan semble éprouver des secousses plus violentes; mais nous n'avons pas fait un séjour assez long dans l'île pour que cette observation soit d'un grand poids. Ces phénomènes de la nature sont pour les philosophes des objets de spéculation; mais nous devons nous borner ici à l'exposition des faits, et laisser à des hommes plus habiles le soin d'en démêler les causes.

Dans une promenade derrière l'aiguade, les naturels nous offrirent des filles avec des gestes qui n'étaient point équivoques. Dès que les femmes s'aperçurent de la bassesse des hommes, elles s'enfuirent très loin, fort effrayées en apparence, et choquées de leur grossièreté. Soit pour jouir du plaisir de les voir épouvantées, soit par un autre motif, les Indiens, et surtout les jeunes, désiraient beaucoup que nous courussions après elles.

Comme nous n'attendions plus qu'un vent favo-

rable pour partir, nous cherchâmes à bien employer le reste du temps. Un parti nombreux descendit à terre; mais chacun se sépara et alla de son côté. Je rencontrai beaucoup d'Indiens qui se rendaient au rivage. La perspective dont je jouissais approchait de celle de Taïti; elle avait même un avantage, c'est que tout le pays, à une distance considérable autour de moi, présentait de petits monticules et des vallées spacieuses, toutes capables de culture; au lieu qu'à Taïti des montagnes escarpées et sauvages s'élèvent tout à coup du milieu de la plaine, qui n'a nulle part deux milles de largeur. La plupart des plantations de Tanna sont d'ignamiers, de bananiers, d'eddoës et de cannes à sucre, qui, étant tous fort bas [1], permettent à l'œil d'embrasser une grande étendue de terrain. Des arbres touffus occupent çà et là des espaces solitaires, et produisent des scènes très pitorresques. Le sommet de la colline plate, qui borde une partie de l'horizon, paraît festonné de petits bosquets, où les palmiers élèvent leurs têtes par-dessus les autres arbres.

Ceux qui savent jouir des beautés de la nature concevront le plaisir qu'on goûte à la vue de chaque petit objet, minutieux en lui-même, mais important au moment où le cœur s'épanouit et qu'une

[1] Le plus grand bananier n'excède pas dix pieds, et en général ils n'ont que six pieds de hauteur.

espèce d'extase transporte les sens. On contemple alors avec ravissement la face sombre des terres préparées pour la culture, la verdure uniforme des prairies, les teintes différentes et la variété infinie des feuillages. Un pareil spectacle, dans toute sa perfection, était ici étalé à mes regards. Quelques arbres réfléchissaient mille rayons ondoyans, tandis que d'autres formaient de grandes masses d'ombrage en contraste avec les flots de lumière qui couvraient tout le reste. Les nombreux tourbillons de fumée qui jaillissaient de chaque bocage offraient l'idée de la vie domestique : mes pensées se portèrent naturellement sur l'amitié et le bonheur de ce peuple, en considérant ces vastes champs de plantains qui m'environnaient de toutes parts, et qui, par leurs fruits, me paraissaient avoir été choisis avec raison pour les emblèmes de la richesse et de la paix. Le paysage à l'ouest n'était pas moins admirable que celui dont je viens de parler : la plaine y était entourée d'un grand nombre de collines fertiles revêtues de bois entremêlés de plantations, et par derrière s'élevait une chaîne de hautes montagnes, qui ne sont pas inférieures à celles des îles de la Société, quoiqu'elles semblent être d'une pente plus aisée. J'examinai cette scène champêtre du milieu d'un groupe d'arbres, que les liserons et les plantes enlaçaient de leurs fleurs odorantes.

La richesse du sol est prodigieuse, car des palmiers, déracinés par les vents [1], et couchés à terre, avaient poussé de nouveaux branchages. Du milieu du feuillage, différens oiseaux, ornés des plus belles couleurs, m'égayaient par leurs chants. La sérénité de l'air et la fraîcheur de la brise contribuèrent d'ailleurs à l'agrément de ma situation. Mon esprit, entraîné par cette suite d'idées douces, se livrait à des illusions qui augmentaient mon plaisir, en me représentant le genre humain sous un point de vue favorable. Nous venions de passer une quinzaine de jours au milieu d'un peuple qui nous avait accueilli avec beaucoup de défiance, et qui s'était préparé à repousser courageusement toute espèce d'hostilité : l'honnêteté de notre conduite, notre modération, avaient dissipé leur frayeur inquiète. Ces insulaires, qui, suivant toute apparence, n'avaient jamais connu d'hommes aussi bons, aussi paisibles, et pourtant aussi redoutables que nous, qui étaient accoutumés à voir dans chaque étranger un ennemi lâche et perfide, conçurent alors des sentimens plus nobles de notre espèce : ils partagèrent avec nous des productions qu'ils ne craignaient plus qu'on leur enlevât par force; ils nous

[1] Les racines des cocotiers sont naturellement très courtes et composées d'une quantité innombrable de fibres; mais à Tanna le sol, quoique fertile, est si peu compacte qu'il ne faut pas un grand ouragan pour renverser les arbres qui y croissent.

permirent de visiter leurs charmantes retraites, et nous fûmes témoins de leur félicité domestique. Bientôt ils commencèrent à aimer notre conversation, et ils conçurent de l'amitié pour nous.

§ 6.

Départ de Tanna. Description de ses habitans, de leurs mœurs et de leurs arts.

Le 20 nous démarrâmes et nous reprîmes la mer. Je ne puis dire pourquoi ces insulaires s'opposèrent si constamment à notre entrée dans l'intérieur de l'île : peut-être était-ce un effet de leur caractère, naturellement ombrageux ; peut-être aussi cela provenait-il, comme je l'ai insinué plus haut, de ce qu'ils sont accoutumés à des hostilités de la part de leurs voisins, ou à des querelles intestines. Tout semble annoncer qu'ils sont souvent exposés à de pareils désordres, car nous observâmes qu'ils étaient très habitués aux armes et très adroits à s'en servir. Quelque part qu'ils aillent, il est rare qu'ils sortent sans elles.

Les productions de l'île sont le fruit à pain, les noix de coco, un fruit ressemblant à la pêche, qu'on nomme pavie, l'igname, la patate, la figue sauvage, un fruit pareil à l'orange, qui n'est pas mangeable, et quelques autres dont je ne sais pas le nom. Je ne puis douter que la noix muscade,

dont j'ai parlé, n'y croisse. Les fruits à pain, les noix de coco et les bananes n'y sont pas aussi abondans ni aussi bons qu'à Taïti; mais les cannes à sucre et les ignames s'y trouvent en plus grande quantité, plus grosses et meilleures : une de ces ignames pesait cinquante-six livres. Les cochons ne parurent point rares; mais nous ne vîmes pas beaucoup de poules : ce sont là les seuls animaux domestiques qu'aient les habitans. Les oiseaux de terre n'y sont pas à beaucoup près si nombreux qu'aux îles de la Société; mais on y trouve de petits oiseaux du plus joli plumage, et dont l'espèce nous était inconnue. Les arbres et les plantes qui croissent sur cette terre sont aussi variés dans leurs espèces que dans aucune des îles où nos botanistes ont eu le temps d'herboriser.

Je crois que ces insulaires vivent principalement du produit de la terre, et que la mer contribue peu à leur subsistance. Cela vient-il de ce que leur côte n'est pas poissonneuse, ou de la maladresse de leurs pêcheurs? Je ne l'assurerai point : peut-être ces deux causes y concourent-elles ensemble. Je n'ai vu dans l'île aucune espèce de filet, ni aucun habitant pêcher ailleurs que sur les récifs ou le long du rivage du port, où ils épiaient le poisson qui passait à leur portée pour le darder; et à cet exercice ils montrent de la dextérité. Ils admiraient les pêches que nous faisions avec la seine, et je

crois que nos succès devinrent pour eux des motifs de jalousie. Sans doute ils ont d'autres manières de pêcher que celle du dard.

Nous jugeâmes que la petite île d'Immer était principalement habitée par des pêcheurs, et que les pirogues que nous voyions fréquemment passer de cette île à la pointe orientale du port étaient des bâtimens destinés à la pêche. Ces pirogues sont d'inégale grandeur : il y en a de trente pieds de long, deux de large, et trois de haut; elles sont composées de plusieurs pièces de bois grossièrement cousues ensemble avec des tresses de fibres de cocotier; les jointures sont couvertes en dehors par une latte mince, garnie de rainures, sur lesquelles passent les tresses. Ces embarcations vont à la rame ou à la voile. La voile, qui est latine, est tendue entre deux perches, dont l'une sert de vergue et l'autre de baume, et elle est guindée à un mât court. Quelques-unes des grandes pirogues ont deux voiles, et toutes sont à balancier.

Dans les commencemens nous pensions que les naturels de cette île, ainsi que ceux d'Erromango, étaient un mélange des habitans des îles des Amis et de Mallicollo; mais, en les observant plus particulièrement, nous fûmes convaincus qu'ils n'ont presque aucune affinité ni avec les uns ni avec les autres, à l'exception de leurs cheveux, qui diffèrent peu de ceux des Indiens de Mallicollo. Ces che-

veux, noirs dans les uns, et bruns dans les autres, sont crépus et frisés. Nous en avons remarqué quelques-uns jaunâtres à la pointe. Ils les séparent en petites mèches, autour desquelles ils roulent l'écorce d'une plante déliée, jusqu'à un pouce environ du bas, et à mesure que les cheveux croissent ils continuent de rouler l'écorce autour, ce qui fait l'effet de plusieurs cordelettes.

Elles ont de cinq à huit ou neuf pouces de longueur, et pendent des deux côtés de la tête. Quelques-uns, et surtout ceux qui ont des cheveux laineux, les laissent croître sans leur donner de forme particulière, ou bien ils se contentent de les attacher en touffes au sommet de la tête avec une feuille. La plupart y portent un petit bâton ou roseau mince d'environ neuf pouces de long, avec lequel ils se grattent : leur tête est remplie de vermine. Ils y placent aussi, comme un ornement, un autre roseau garni de plumes de coq ou de chouette. Un petit nombre y met un chapeau de feuilles de plantain vert, ou de nattes. Il y en a qui forment de leur barbe des espèces de cordelettes.

Cette barbe, qu'ils portent courte, est forte et épaisse. Les femmes ont généralement des cheveux courts, ainsi que les jeunes gens, jusqu'à l'âge de virilité. Nous avons vu des hommes et des femmes qui avaient des cheveux comme les nôtres; mais il était aisé de s'apercevoir qu'ils étaient d'une autre

race, et je crois qu'on nous fit entendre qu'ils venaient d'Erronam. C'est à cette île qu'appartient une des deux langues qu'ils parlent, et qui est presque la même que celle des habitans des îles des Amis. Il est très probable que c'est de ces îles qu'Erronam a tiré ses habitans, et que par une longue communication avec Tanna et les autres terres voisines, les différentes nations ont appris leurs différentes langues.

Celle que parlent les habitans de Tanna, et si nous ne nous sommes point trompés, ceux d'Erromango et d'Anattom leur est particulière. Elle diffère de celles de toutes les autres îles, et n'a aucune affinité avec celle de Mallicollo; de sorte qu'il paraît que le peuple de ces trois îles est une nation absolument distincte. Mallicollo, Apée, sont des noms qui leur étaient entièrement inconnus; ils n'avaient même jamais entendu parler de l'île Sandwich, qui est bien moins éloignée.

Ces insulaires sont d'une médiocre stature, minces de taille; il en est beaucoup de petits; on en voit peu de gros ou de robustes; ils ont un air agréable, mais on remarque rarement à Tanna ces beaux traits, si communs parmi les insulaires des îles de la Société, des Amis et des Marquises. Je n'ai pas trouvé un seul homme corpulent; ils sont tous pleins de vivacité et de feu, ils ont le nez large, les yeux pleins et doux. La physionomie de

la plupart est ouverte, mâle et honnête; quelques-uns cependant l'ont mauvaise. Ils sont, comme les peuples des tropiques, agiles et dispos; ils excellent à manier leurs armes, et montrent de l'aversion pour le travail : jamais ils ne voulurent nous aider, en quelque ouvrage que ce fût, et les habitans des autres îles s'en faisaient un plaisir. Leur penchant pour l'oisiveté se manifeste surtout par la manière indigne dont ils traitent les femmes, qui ne sont proprement que des bêtes de somme. J'en ai vu marcher une ayant un gros paquet ou un enfant sur le dos, et un autre paquet sous le bras, tandis qu'un jeune homme, qui allait devant elle, ne tenait à la main qu'une massue ou une lance. Nous avons fréquemment observé, le long de la plage, sous l'escorte d'un certain nombre d'hommes armés, de petits troupeaux de femmes chargées de fruits et de racines; mais rien n'est plus rare que de rencontrer des hommes portant des fardeaux. Nous n'avons pas pu nous informer du sujet de ces sortes de convois, ni par quelle raison les femmes marchaient ainsi escortées. Nous imaginâmes d'abord qu'habitant les environs du port, elles fuyaient avec tous leurs effets pour s'éloigner de nous; mais presque journellement elles passaient chargées à peu près de même.

Je ne dirai pas que les femmes de cette contrée sont belles, mais je pense qu'elles sont assez jolies

pour les habitans, et qu'elles le sont trop pour l'usage qu'ils en font : elles ne portent qu'une corde autour des reins, et quelques brins de paille qui y sont attachés devant et derrière. Les deux sexes sont d'une couleur très bronzée, mais non pas noire; ils n'ont même aucun trait des nègres; ils paraissent plus bruns qu'ils ne le sont naturellement, parce qu'ils se peignent le visage avec un fard de noir de plomb; ils usent aussi d'un fard rouge, et d'une troisième sorte brunâtre, ou d'une couleur entre le rouge et le noir. Ils se mettent de larges couches de tous ces fards, non-seulement sur le visage, mais encore sur le cou, les épaules et la poitrine. Pour mettre ces peintures, ils se servent d'huile de noix de coco : ils se font des barres obliques de deux ou trois pouces de large; ils emploient rarement la couleur blanche, mais ils se couvrent quelquefois une moitié du visage de rouge, et l'autre moitié de noir.

Ils se font des incisions, surtout au haut du bras et sur le ventre; elles tiennent lieu des piqûres en usage parmi les insulaires d'un teint plus clair qui habitent les îles des Amis et de la Société, la Nouvelle-Zélande, l'île de Pâques et les Marquises. Ils enlèvent la chair avec un bambou ou une coquille aiguë, et ils y appliquent une plante particulière, qui forme une cicatrice élevée sur la surface de la peau après que la blessure est gué-

rie. Ils ont soin de donner à ces cicatrices la forme de fleurs et d'autres figures, ce qui est d'une grande beauté dans le pays. Nous n'avons aperçu qu'un seul homme qui fût tatoué sur la poitrine; on a déjà remarqué que la piqûre semblait avoir été faite de la même manière qu'à Taïti.

Les hommes n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture et une pagne, qu'ils placent d'une manière aussi indécente que les habitans de Mallicollo. Les femmes s'enveloppent d'une pièce d'étoffe qui les couvre de la ceinture aux genoux, en forme de jupe, et cette étoffe est de fibres de bananiers. Les enfans prennent ces feuilles à l'âge de six ans. Je ne puis m'empêcher de répéter encore ici qu'ils ne se servent pas de cette couverture par des motifs de décence. Au reste, elle produit un effet si contraire, que chaque insulaire de Tanna ou de Mallicollo ressemble à cette divinité fameuse qui protégeait les vergers et les jardins des anciens.

Le cartilage entre les narines est communément troué et orné d'une pierre cylindrique, ou d'un morceau de bambou d'un demi-pouce d'épaisseur.

Les deux sexes sont chargés également de bracelets, de colliers, de pendans d'oreilles et d'amulettes. Les bracelets sont surtout portés par les hommes : il y en a de coquillages et d'autres de cocos. Les hommes aiment aussi à se parer d'amulettes : ils attachent un grand prix à celles qui sont

d'une pierre verdâtre, et c'est par cette raison qu'ils échangeaient volontiers les fruits de leur pays pour des morceaux de talc vert de la Nouvelle-Zélande. Ils placent souvent à la partie supérieure du bras gauche un morceau de noix de coco bien sculpté, ou simple et poli, qu'ils relèvent par diverses plantes.

Les colliers font le principal ornement des femmes, et la plupart sont de coquillages. Tous les hommes et toutes les femmes mettent des pendans d'oreilles, et ceux d'écaille de tortue leur paraissent d'un grand prix. Les gens de l'équipage qui avaient apporté de l'écaille des îles des Amis la mirent en vente, et elle fut plus estimée que toutes nos marchandises. Il faut en conclure que ces Indiens prennent rarement des tortues. Je n'en ai vu qu'une dans le port, et c'était au moment que nous appareillions. J'ai encore observé que, sur la fin de notre séjour, ils commençaient à demander des haches et de grands clous; ce qui prouve assez qu'ils avaient reconnu que le fer est d'un bien plus grand service que la pierre, l'os et les coquilles, dont ils fabriquent leurs instrumens. Leurs haches de pierre, du moins celles que j'ai aperçues, n'ont point la forme des herminettes des autres îles, mais elles sont assez grosses.

Les arts, chez ces peuples, à l'exception de la culture des terres, méritent à peine qu'on en fasse

mention; leurs manufactures se réduisent à une mauvaise espèce de natte, et à une étoffe non moins grossière d'écorce d'arbre, qu'ils emploient principalement en ceintures. La structure de leurs pirogues, comme je l'ai fait observer, annonce toute la rudesse de leur situation; leurs armes, malgré les peines qu'ils prennent à les polir, sont, à cet égard, fort inférieures à celles que nous avons vues chez d'autres nations : ce sont des massues, des lances, des dards, des arcs, des flèches et des pierres. Ils se fient beaucoup à leurs dards, dont la pointe triangulaire a des barbes dentelées. Pour les lancer, ils se servent d'un cordon fortement tressé, de six pouces environ de longueur, ayant un œillet à un bout et un nœud à l'autre. L'index de la main droite se place dans l'œillet, et l'autre bout est tourné autour du dard où il est presque en équilibre. Ils tiennent le dard entre le pouce et les autres doigts qui lui donnent seulement la direction, sa vitesse lui étant communiquée par le cordon et l'index. A l'instant que la vitesse du dard devient plus grande que celle de la main, le cordon s'en détache et reste à l'index, prêt à lancer un nouveau trait. Avec ces dards ils tuent des oiseaux et des poissons. A la distance de huit ou dix verges, ils mettent dans un blanc de six pouces de diamètre sans jamais y manquer; mais, à une distance double, le blanc eût-il dix-

huit pouces de largeur, ils n'y touchent que par hasard, quoiqu'ils lancent ces traits à soixante et soixante-dix verges. Quel que soit l'éloignement du but qu'ils veulent atteindre, le dard est toujours décoché de toute leur force. Les dards, les arcs et les flèches sont pour eux ce que les mousquets sont pour nous. Les flèches sont des roseaux armés d'une longue pointe d'un bois très dur; quelques-unes de ces pointes sont barbelées sur les arêtes, et celles avec lesquelles ils tirent les oiseaux ont deux, trois, et quelquefois quatre pointes. Les pierres dont ils font usage sont des morceaux de roches de corail de huit à quinze pouces de longueur sur un et demi de diamètre. Je ne dirai pas s'ils les jettent comme armes de traits. Il en est peu parmi eux qui ne portent une massue, des dards, ou un arc et des flèches, mais jamais l'un et l'autre ensemble; et ceux qui portent des pierres les tiennent communément dans leur ceinture.

En général les jeunes gens se servent de frondes et d'arcs, et les hommes d'un âge plus avancé, de massues ou de dards. Les arcs sont du meilleur bois de massue (*casuarina*), très fort et très élastique; ils le polissent beaucoup, et peut-être qu'ils le frottent d'huile de temps en temps, pour entretenir la souplesse. Leurs traits de bambou ont près de quatre pieds de long; les dards ou les piques

neuf à dix, et seulement un demi-pouce de diamètre. Comme ils craignent de briser leurs arcs, ils ne les courbent pas extrêmement, et, à vingt-cinq ou trente verges, on a peu à craindre de leurs flèches.

Tout ce que je sais de leur cuisine, c'est qu'elle consiste à griller ou rôtir ce qu'ils veulent manger; car ils n'ont aucun vase pour le bouillir. Je n'ai pas remarqué qu'ils boivent d'autre liqueur que l'eau et le jus de leurs cocos.

Nous ignorons ce qui concerne leur gouvernement. Ils semblent reconnaître des chefs parmi eux; du moins on nous montra des insulaires qui portaient ce titre; mais ces chefs, comme je l'ai déjà fait observer, paraissent jouir de peu d'autorité sur le reste du peuple.

Les insulaires de Tanna ne sont pas nombreux en proportion de l'étendue de leur pays. Il paraît que ce peuple vit dispersé en petits villages composés de quelques familles, et l'usage constant où ils sont de marcher armés est un signe assuré qu'ils avaient autrefois, et que probablement ils ont encore, des guerres avec leurs voisins ou des divisions entre eux. S'il m'était permis de hasarder une conjecture appuyée sur les langues que nous avons entendues parler ici, je supposerais que plusieurs tribus de différentes nations ont peuplé Tanna, et se sont disputé la possession de cette terre. Outre le lan-

gage ordinaire de l'île, outre un dialecte des îles des Amis, nous avons recueilli des mots d'une troisième langue, et principalement en usage parmi les habitans des collines occidentales, et nous avons observé en particulier que ces trois langues sont totalement distinctes. Il y a, dans le langage ordinaire de Tanna, deux ou trois mots d'une affinité manifeste avec celui de Mallicollo, et deux ou trois autres répondent à la langue malaise; mais en général il n'a point de rapport aux langues que je connais : il y a une forte aspiration et un son guttural dans la plupart des mots qui, étant très sonores et remplis de voyelles, se prononcent aisément.

La petite étendue des îles de la mer du Sud, et le manque de quadrupèdes, ont empêché les premières peuplades qui s'y établirent de vivre de la chasse, occupation ordinaire des sauvages; et, renfermés par des espaces bornés qui ne leur permettaient pas de nourrir de nombreux troupeaux d'animaux domestiques, ils furent d'autant plus obligés de recourir à la culture du sol, afin de pourvoir à leur subsistance, qu'ils ne pouvaient pas se nourrir de leur pêche. L'économie rurale, ainsi exercée dès les premiers temps, a facilité la civilisation. Toutes les nations des îles tropiques de la mer du Sud ont des habitations fixes, et c'est un degré plus ou moins grand d'élégance et de commodité qui les distingue. D'après cela, les in-

sulaires de Tanna ne paraissent pas fort avancés. Leurs maisons sont seulement des hangars qui ne font que mettre à l'abri de l'inclémence du temps. Ils ne connaissent pas encore les vêtemens, et leurs corps, couverts de peintures et de graisses, semblent surtout mépriser la propreté. Nous les jugeâmes cependant fort disposés à se civiliser davantage.

La vie domestique du peuple de Tanna n'est pas privée de tout amusement. Ils sont d'un caractère plus sérieux que les nations les plus civilisées des îles des Amis et de la Société, et que les habitans plus sauvages de Mallicollo ; mais, d'un autre côté, leur musique est plus parfaite que celle du reste des naturels de la mer du Sud, et le goût de l'harmonie, qui suppose une grande sensibilité d'organes, est une disposition excellente à la civilisation.

Nous ne connaissons rien de leur religion, si ce n'est le chant solennel que nous entendîmes sur la pointe orientale de la baie, presque chaque matin, d'où nous conjecturâmes qu'ils vont rendre un culte dans les bois des environs. Leurs soins pour nous empêcher d'aborder à cet endroit confirment cette conjecture.

Le havre où mouilla le vaisseau fut nommé *port de la Résolution*, du nom du vaisseau qui est le premier qui y soit jamais entré. Il est situé sur le côté nord de la pointe la plus orientale de l'île par les

19 degrés 32 minutes 25 secondes et demie de latitude sud, et les 169 degrés 44 minutes 35 secondes de longitude à l'est. Ce mouillage n'est proprement qu'une crique qui court dans le sud-ouest l'espace de trois quarts de mille sur un demi-mille environ de largeur. Un banc de sable et des roches du côté de l'est le rendent encore plus étroit. La profondeur de l'eau, dans le port, est de six à trois brasses, fond de sable et de vase. Si l'on veut faire de l'eau et du bois, on ne peut désirer un endroit plus commode; ces deux articles s'y trouvent pour ainsi dire sous la main. L'eau prit un mauvais goût après avoir été quelques jours à bord; mais ensuite elle redevint douce.

§ 7.

Reconnaissance des îles voisines. Description plus détaillée de ces terres.

Dès qu'on eut repris à bord nos bâtimens à rames, nous fîmes voile à l'est, dans le dessein d'avoir une vue plus distincte d'Erronam, et de reconnaître s'il n'existait pas quelque autre terre en son voisinage. C'était le 20 août 1774. Le 21 nous aperçûmes par-dessus l'extrémité occidentale de Tanna les hautes terres d'Erromango au nord-ouest : nous doublâmes cette île, et nous fîmes voile au nord-nord-ouest, voulant rallier l'île

lemy, du nom du jour : elle a six ou sept lieues de circonférence, et fait la pointe nord-ouest du passage de Bougainville.

Le 25, au point du jour, nous étions sur la bande du nord de l'île, laquelle est d'une médiocre élévation, et de trois lieues de circuit, et nous gouvernâmes vers le gros cap, le long de la terre basse. A midi nous découvrîmes une grande côte qui s'étendait au nord, jusqu'au nord-ouest. Après avoir doublé le cap, la terre courait au sud, un peu à l'est, et formait une grande et profonde baie, dont l'entrée n'avait pas moins de cinq lieues de large.

Tout conspirait à nous faire croire que cette baie était la baie de Saint-Philippe et de Saint-Jacques, découverte, en 1606, par Quiros, sur la terre australe du Saint-Esprit. Pour déterminer ce point il fallait pénétrer plus avant, car alors rien ne la bornait à nos yeux. Notre latitude se trouva de 14 degrés 55 minutes 30 secondes sud, et notre longitude de 167 degrés 3 minutes à l'est. Les habitans étaient rassemblés en très grand nombre. Deux pirogues s'en détachèrent, mais tous les signes possibles d'amitié ne purent inspirer assez de confiance aux Indiens pour s'approcher de notre bord, et y recevoir nos présens : enfin, saisis d'une frayeur subite, ils ramèrent à terre. Ces Indiens étaient nus ; ils ne portent qu'une cein-

ture, à laquelle ils attachent de larges feuilles qui les couvrent presque jusqu'aux genoux, devant et derrière; ils sont de la couleur des nègres, et leurs cheveux sont cotonnés ou coupés très court : leurs pirogues sont petites et à balancier.

La plupart des petites îles que nous apercevions étaient très longues, étroites et d'une terre ferme à une extrémité; mais elles avaient une pointe basse, plate, qui se prolongeait au nord : leur partie ferme était communément blanche comme un rocher de craie, et il est remarquable que nous n'observâmes pas un seul cocotier parmi les forêts, composées principalement en quelques endrois de bois de massue. Comme nous marchions devant leur extrémité septentrionale, elles produisaient une très jolie perspective : elles se détachaient peu à peu les unes des autres.

Quelques-uns des habitans de ces parages avaient les cheveux noirs, courts et frisés, comme les naturels de Mallicollo; mais d'autres les avaient longs et relevés sur le sommet de la tête, et ornés de plumes, à la manière des habitans de la Nouvelle-Zélande : leur parure consistait en bracelets et en colliers. L'un d'eux avait une coquille blanche attachée sur le front, et d'autres étaient peints d'un fard noirâtre. Je ne leur ai pas vu d'autres armes que des dards et des harpons, avec lesquels ils dardent le poisson : leurs pirogues, semblables à

celles de Tanna, naviguent de la même façon ou à peu près. Ils ne balancèrent point à nous donner les noms des endroits que nous leur montrâmes; mais nous ne pûmes jamais en obtenir celui de l'île. Nous lui avons conservé celui de terre du Saint-Esprit, que Quiros lui avait donné. Nous leur offrîmes des médailles, des clous, des étoffes de Taïti et de la serge rouge; mais nous remarquâmes qu'ils se saisissaient des clous avec un empressement particulier. Quiros laissa peut-être sur l'île des ouvrages de fer qui par-là sont devenus précieux. Ils attachèrent une branche de plante de poivre à la même corde avec laquelle nous leur avions tendu des clous, et il paraît qu'ils ne pouvaient nous offrir que cet emblème d'amitié.

Nos officiers observèrent que l'herbe et les autres plantes croissent en abondance sur la plage jusqu'au bord de l'eau : c'est là une marque infaillible du calme qui règne sur ce rivage, et les vents ne doivent pas y avoir d'action sur les vaisseaux à l'ancre. Ils conjecturèrent que dans le flot l'eau s'élevait de quatre ou cinq pieds, et que les bâtimens à rames pourraient, dans la haute marée, remonter la rivière, qui est large et profonde : de sorte que c'est probablement une de celles que mentionne Quiros; et, si nous ne nous sommes point trompés, nous eûmes encore connaissance de l'autre.

La baie a vingt lieues de côté; six du côté oriental, deux au fond, et douze sur la rive occidentale. Elle est partout sûre et sans fond, excepté près du rivage qui est très peu élevé. Néanmoins il ne se trouve qu'une lisière assez étroite entre le bord de la mer et le pied des montagnes; car la baie, ainsi que le terrain uni qui s'étend au fond, est bornée de chaque côté par deux chaînes de montagnes, dont celle qui est à l'ouest s'élève en amphithéâtre et traverse toute la longueur de l'île. La contrée offre partout une végétation très animée. Les deux côtés des montagnes sont entièrement couverts de plantations d'espèces très variées; et chaque vallée est embellie par un ruisseau dont les eaux fertilisent les terres qu'elles arrosent. De toutes les productions de la nature qui enrichissent cette contrée, le cocotier est celle qui se fait le plus remarquer. Les colonnes de fumée qui, le jour, jaillissaient de toutes les parties de l'île, et les feux qui y brillaient dans la nuit, annoncent une terre riche et peuplée de beaucoup d'habitans. La pointe orientale de cette baie, que j'ai nommée *le cap de Quiros*, en mémoire de cet illustre navigateur, qui le premier l'a découverte, gît par les 16 degrés 44 minutes de latitude australe, et par les 167 degrés 13 minutes de longitude à l'est. La pointe nord-ouest, que j'appelai *le cap de Cumberland*, en l'honneur de son altesse royale le duc de Cumberland, est

par les 14 degrés 38 minutes 45 secondes de latitude sud, et 166 degrés 49 minutes et demie de longitude à l'est : ce cap est l'extrémité nord-ouest de cet archipel.

Ayant ainsi reconnu les différentes îles qui composent ce même archipel, la saison de l'année m'obligeait à retourner dans le sud, tandis que je pouvais encore employer quelque temps à la découverte des terres qui se rencontraient entre ce lieu et la Nouvelle-Zélande, où je me proposais de toucher, afin de rafraîchir mon équipage, et faire assez d'eau et de bois pour une nouvelle course du côté du pôle. Dans cette vue nous virâmes de bord et portâmes le cap au sud.

Ce qu'on vient de dire de ces îles dans l'ordre qu'elles ont été découvertes n'étant point assez détaillé, soit par rapport à leur gisement, soit par rapport à leur description, il est, je pense, à propos d'en faire une récapitulation.

Les îles septentrionales de cet archipel furent découvertes en 1606, pour la première fois, par Quiros, navigateur célèbre ; et ce n'est pas sans raison qu'on les considérait comme faisant partie du continent méridional, qu'alors, et jusqu'à ces derniers temps, on supposait exister. Elles furent ensuite reconnues par M. de Bougainville en 1768 ; et ce navigateur, qui débarqua sur l'île des Lépreux, borna ses découvertes à trouver que la

terre n'était point continue, mais un amas d'îles qu'il nomma *l'archipel des Grandes Cyclades*. Comme nous avons déterminé non-seulement l'étendue et la position de ces îles, mais encore fait la découverte de plusieurs autres qui étaient restées inconnues, et que nous en avons pris tous les relèvemens, je crois avoir obtenu le droit de les nommer; et dans la suite je les désignerai sous le nom de *Nouvelles-Hébrides*. Elles sont situées entre 14 degrés 29 minutes et 20 degrés 4 minutes de latitude sud, et entre 166 degrés 41 minutes et 170 degrés 21 minutes de longitude orientale. Elles s'étendent, l'espace de cent vingt-cinq lieues, dans la direction du nord-nord-ouest et du sud-sud-est.

L'île la plus septentrionale est appelée par M. de Bougainville *le Pic-de-l'Étoile*, et il la place par 14 degrés 29 minutes de latitude sud et 168 degrés 9 minutes de longitude, et au nord-quart-nord-ouest, à la distance de huit lieues de l'île Aurore.

L'île qui ensuite s'avance plus au nord est la terre du Saint-Esprit. Elle est la plus occidentale et la plus grande de toutes les Hébrides; car elle a vingt-deux lieues de longueur dans la direction du nord-nord-ouest et du sud-sud-est, sur une largeur de douze lieues et soixante de circuit. Ces terres, surtout celles du côté ouest, sont d'une élévation extraordinaire, et forment une chaîne suivie de montagnes qui, en quelques endroits, s'é-

lèvent directement des bords de la mer. L'île entière, à l'exception des plages et de quelques escarpemens où le roc se montre à nu, est couverte de bois et de diverses plantations. Les îles qui gisent le long des côtes méridionales et orientales doivent vraisemblablement former des baies et des ports, aussi bien abrités que la grande baie dite de Saint-Jacques et Saint-Philippe.

Après la terre du Saint-Esprit, l'île la plus considérable est Mallicollo. Au sud-est elle s'étend nord-ouest et sud-est, et elle a dix-huit lieues de longueur. Sa plus grande largeur, qui est à l'extrémité sud-est, est de huit lieues. L'extrémité nord-ouest n'a guère que les deux tiers de cette largeur, qui diminue encore d'un tiers vers le milieu. Ce rétrécissement est occasioné par une vaste et profonde baie sur la bande du sud-est. A juger de cette île d'après ce que nous en avons vu, son sol doit être très fertile et rempli d'habitans. Ses terres, médiocrement hautes, s'élèvent doucement en pente du rivage au pied des montagnes qui occupent le milieu de l'île.

Saint-Barthélemy est située entre l'extrémité sud-est de la terre du Saint-Esprit, et l'extrémité nord de Mallicollo. Elle est éloignée de cette dernière de huit milles, et c'est entre ces deux îles qu'est le passage Bougainville, et dont le milieu gît par 15 degrés 48 minutes de latitude sud.

L'île des Lépreux se trouve entre la terre du Saint-Esprit et l'île Aurore, à huit lieues de la première et à trois lieues de la seconde par la latitude de 15 degrés 22 minutes et presque sous le même méridien que la pointe sud-est de Mallicollo. Elle a à peu près la figure d'un œuf; ses terres sont hautes et son circuit est de dix-huit ou vingt lieues.

Les îles Aurore, la Pentecôte, Ambrym, Paoom, et les îles voisines Apée, Trois-Collines et Sandwich, gisent presque toutes sous le méridien de 167 degrés 29 ou 30 minutes à l'est, et s'étendent du 14e degré 51 minutes 30 secondes au 17e degré 53 minutes 30 secondes de latitude.

L'île Aurore gît nord-nord-ouest et sud-sud-est, et s'étend l'espace de onze lieues dans cette direction; mais je ne crois pas qu'elle ait plus de deux lieues ou deux lieues et demie de largeur. Ses terres sont d'une bonne hauteur; la surface en est montueuse, et presque partout boisée aux endroits que les insulaires habitent et cultivent.

L'île de la Pentecôte, qui est à une lieue et demie au sud de l'île Aurore, a la même longueur, et gît dans la direction nord et sud; mais elle est un peu plus large que celle-ci. Elle est d'une hauteur considérable, et couverte de bois, à l'exception des espaces de terrain cultivés qui paraissent en grand nombre.

De l'extrémité méridionale de l'île de la Pente-

côte au côté septentrional de l'île d'Ambrym, la distance est de deux lieues et demie. Cette dernière a sept lieues environ de circonférence. La terre est basse sur les bords de la mer, d'où elle s'élève inégalement pour former, dans le milieu de l'île, une montagne d'une médiocre hauteur. Nous avons vu sortir de la montagne de vastes colonnes de fumée sans être assurés qu'elles fussent l'effet d'un volcan. Qu'elle soit fertile et bien peuplée, c'est ce qui nous a paru très probable, d'après toutes les fumées que nous avons vues s'élever des bois de tous les côtés où se portaient nos regards; car je dois faire observer que nous ne l'avons pas entièrement reconnue.

Nous avons encore moins reconnu Paoom et les terres voisines. Tout ce que je puis dire de cette île, c'est qu'elle s'élève sous la forme d'une meule de foin à une hauteur considérable. Son étendue et celle de l'île adjacente, si ces deux terres ne sont pas continues, n'excèdent pas trois ou quatre lieues dans toutes les directions; car la distance entre Ambrym et Apée est à peine de cinq, et elles sont renfermées entre les deux et à l'est du port Sandwich, qui en est distant de sept ou huit lieues.

L'île d'Apée n'a pas moins de vingt lieues de tour; son plus grand côté est d'environ huit lieues au nord-ouest et sud-est. Cette terre est très haute, montueuse, et entrecoupée de plaines et de bois,

du moins dans les parties occidentales et méridionales; et nous n'avons point vu les autres.

Les îles Shepherd forment un groupe de petites îles d'inégale grandeur, et qui, de la pointe sud-est d'Apée, s'étendent dans le sud-est l'espace de cinq lieues.

L'île Trois-Collines est située au sud et à quatre lieues de la côte d'Apée, et au sud-est, à dix-sept lieues du port Sandwich. J'ajouterai à tout ce que j'ai déjà dit de cette île, qu'à l'ouest-nord-ouest, à cinq milles de la pointe occidentale, est une chaîne de récifs sur laquelle la mer se brise continuellement.

Dans la direction du sud, à neuf lieues de l'île Trois-Collines, gît l'île Sandwich. Les îles Deux-Collines, le Monument et Montagu, sont à l'est de cette ligne, Hinchinbrook à l'ouest, ainsi que deux ou trois autres petites îles qui se trouvent entre elle et l'île Sandwich, à laquelle elles sont liées par des brisans.

L'île Sandwich a vingt-cinq lieues de tour; sa plus grande étendue est de dix lieues. Elle court nord-ouest et sud-est. La distance de l'extrémité sud de Mallicollo, jusqu'à l'extrémité nord-ouest de l'île Sandwich, est de vingt-deux lieues dans la direction du sud-sud-est.

Dans la même direction gisent Erromango, Tanna, et Annatom. La première est à dix-huit lieues de l'île Sandwich, et elle a de vingt-quatre à vingt-

cinq lieues de tour. Son milieu est par 18 degrés 54 minutes de latitude sud, et 169 degrés 19 min. de longit. à l'est. Ses terres sont passablement élevées, autant qu'on peut en juger de la distance où nous les découvrîmes pour la première fois.

Tanna, située à six lieues de la côte méridionale d'Erromango, court sud-est et nord-ouest. Elle s'étend environ huit lieues dans cette direction, et, sur toute sa longueur, elle a trois ou quatre lieues de large.

L'île d'Immer, qui gît nord-nord-est, est à quatre lieues du port de la Résolution de Tanna; et l'île d'Erronam ou Tootoona se trouve à l'est dans la même direction, à onze lieues de distance. Cette dernière, la plus orientale de toutes les Hébrides, n'a pas plus de cinq lieues de tour, mais elle est très haute et unie à son sommet. Du côté nord-est est un petit pic qui paraît détaché de l'île, mais nous le crûmes lié par une terre basse.

Annatom, qui est l'île la plus méridionale, gît par 20 degrés 3 minutes de latitude sud, et 170 degrés 4 minutes de longitude. Elle est au sud-est à onze ou douze lieues du port de la Résolution. Ses terres sont hautes et montueuses.

§ 8.

Découverte de la Nouvelle-Calédonie. Relâche du vaisseau à la Balade.

Au lever du soleil, le 1er septembre, après avoir couru la nuit au sud-ouest, nous perdîmes toute terre de vue. Le vent continuant de régner dans la partie sud-est, nous poursuivîmes notre route au sud-ouest.

Nous nous préparions à traverser la mer du Sud dans sa plus grande largeur, du côté de l'extrémité de l'Amérique. Après trois jours de navigation, nous découvrîmes une grande terre où aucun navigateur Européen n'avait encore abordé.

Le 5, au lever du soleil, l'horizon étant transparent, nous eûmes la vue distincte d'une côte qui s'étendait au sud-est du cap de Colnett, et une chaîne de brisans paraissait défendre toute cette côte. Nous reconnûmes bientôt que ce que nous avions pris pour des ouvertures dans la côte même n'était qu'une terre basse sans interruption. On peut en excepter l'extrémité occidentale qui formait une île, connue sous le nom de *Balabéa*, ainsi que nous l'apprîmes après.

Le pays devenait plus stérile à mesure que nous en approchions, et il était couvert d'une herbe sèche, blanchâtre. Les arbres, très clair-semés sur les montagnes, paraissaient tous avoir des tiges

blanches et ils ressemblaient à des saules : on n'y voyait aucune espèce d'arbrisseaux ou de sous-bois. Plus près nous découvrîmes une petite bordure de terre plate au pied des collines, revêtue d'arbres et de buissons verts et touffus, parmi lesquels nous remarquions de temps en temps un cocotier et un bananier. Nous observions aussi des maisons qui avaient la forme de ruches d'abeilles, rondes ou coniques, et un trou pour entrée : elles étaient exactement pareilles à celles de l'île des Cocos et de Horn, qui sont représentées dans le voyage de Le Maire et de Schouten.

A peine eut-on placé l'ancre que nous fûmes environnés d'une foule d'Indiens qui nous avaient suivis, dans seize ou dix-huit pirogues, et dont la plupart étaient sans armes. Ils n'osèrent pas d'abord accoster le vaisseau ; mais bientôt nous leu inspirâmes la confiance de s'approcher assez pour recevoir des présens. Nous les leur descendions au bout d'une corde, à laquelle ils attachaient, en échange, des poissons tellement gâtés, que l'odeur en était insupportable ; ce qui était déjà arrivé dans la matinée. Ces échanges formant entre nous une sorte de liaison, deux Indiens hasardèrent de monter à bord, et bientôt les autres remplirent le vaisseau. Quelques-uns s'assirent à table avec nous. La soupe de pois, le bœuf et le porc salés, étaient des mets qu'ils n'eurent pas la curiosité de goûter ; mais

ils mangèrent des ignames que nous avions encore. Comme toutes les nations que nous avions récemment visitées, ces Indiens sont presque nus; à peine se couvrent-ils les parties naturelles d'une espèce de pagne, telle qu'on en porte à Mallicollo. Ils furent curieux d'examiner tous les coins du vaisseau, qui leur causait une extrême surprise. Les chèvres, les cochons, les chiens et les chats leur étaient si inconnus qu'ils n'avaient pas même de termes pour les nommer. Ils paraissaient faire un grand cas des clous et des pièces d'étoffe, parmi lesquelles les rouges étaient les plus estimées.

En général ils admiraient tout ce qui était rouge, mais ils ne nous offraient rien en échange. Leur langue, si nous en exceptons *areghee* et un ou deux autres termes, n'avait de rapport avec aucune des différentes langues que nous avions entendues dans la mer du Sud; ce qui nous surprit d'autant plus que nous avions trouvé les dialectes d'une langue commune dans toutes les îles orientales de la mer du Sud, ainsi qu'à la Nouvelle-Zélande. Les naturels étaient tous fort grands, et en général bien proportionnés : ils avaient des traits intéressans, la barbe et les cheveux noirs, et si frisés qu'ils paraissaient presque laineux en quelques individus. Leur teint, d'un châtain foncé, était à peu près le même que celui des insulaires de Tanna.

Nous débarquâmes sur une plage sablonneuse,

en présence d'un grand nombre d'habitans qui s'étaient rassemblés pour nous voir; aussi nous reçurent-ils avec des démonstrations de joie, et cette surprise naturelle à un peuple qui voit des hommes et des objets dont il n'a pas encore d'idée. Plusieurs qui paraissaient affectés d'une espèce de lèpre avaient des jambes et des bras prodigieusement gros : ils étaient absolument nus, si on excepte un cordon qu'ils portaient autour de leur ceinture, et un second autour de leur cou. Le petit morceau d'étoffe d'écorce de figuier, qu'ils replient quelquefois autour de la ceinture ou qu'ils laissent flotter mérite à peine le nom d'une couverture; il ne sert pas plus de voile que celui des Mallicollois, et, aux yeux des Européens, il était plutôt malhonnête que décent. Chaque habitant de cette île, ainsi que les naturels de Tanna et de Mallicollo, était une figure ambulante du dieu Priape. Les idées de modestie sont différentes dans chaque pays et changent aux différentes époques de la civilisation. Lorsque tous les hommes vont nus, comme à la Nouvelle-Hollande, on se regarde avec autant de simplicité que si on était vêtu. Les habits à la mode et les armures des quinzième et seizième siècles, dans toutes les cours d'Europe, passeraient à présent pour fort indécens.

Cette même pièce d'étoffe, que les habitans de la Nouvelle-Calédonie contournent d'une manière

si indécente, est souvent d'une telle longueur, qu'ils en attachent l'extrémité à la corde qui est autour de leur cou : plusieurs portaient à cette corde de petits grains d'une pierre néphrétique d'un vert pâle, qui est de la même espèce que celle de Tanna, et presque semblable à celle de la Nouvelle-Zélande; quelques-uns avaient sur leur tête des chapeaux cylindriques noirs, d'une natte très grossière, entièrement ouverts aux deux extrémités, et de la forme d'un bonnet de hussard : ceux des chefs étaient ornés de petites plumes rouges, et de longues plumes noires de coq en décoraient la pointe. A leurs oreilles, dont l'extrémité est étendue jusqu'à une longueur prodigieuse, et dont tout le cartilage est coupé en deux, comme à l'île de Pâques, ils suspendent une grande quantité d'anneaux d'écaille de tortue, ainsi que les insulaires de Tanna, ou bien ils mettent, dans le trou, un rouleau de feuilles de cannes de sucre.

Dès que je leur eus fait entendre que nous avions besoin d'eau, les uns nous montrèrent l'est et d'autres l'ouest. Mon ami entreprit de nous conduire, et s'embarqua avec nous à ce sujet. Nous rangeâmes la côte vers l'est l'espace d'environ deux milles, et nous la vîmes presque partout couverte de mangliers. Nous entrâmes, à travers ces arbres, dans une crique étroite, ou une rivière, qui nous porta au pied d'un petit village, au-dessus des man-

gliers; là nous débarquâmes, et l'on nous montra une source d'eau douce. Le sol des environs était en très bon état de culture, planté de cannes à sucre, de bananiers, d'ignames et d'autres racines, et arrosé par de petits canaux conduits avec art depuis le principal ruisseau, qui avait sa source dans la montagne. Du milieu de ces belles plantations s'élevaient des cocotiers, dont les rameaux épais ne paraissaient pas fort chargés de fruits. Nous entendîmes le chant des coqs, mais nous n'en vîmes aucun. Les habitans cuisaient alors des racines dans une jarre de six ou huit gallons, et nous ne doutâmes point que ce vase de terre ne fût de leur propre fabrique.

La rivière n'ayant pas plus de douze verges de large, nous débarquâmes sur ses bords, élevés d'environ deux pieds au-dessus de l'eau. Il y avait quelques petites familles : les femmes et les enfans vinrent familièrement autour de nous, sans montrer la moindre marque de défiance ou de mauvaise volonté. Le teint des femmes était en général d'un châtain foncé; leur stature était moyenne : quelques-unes étaient grandes; leurs formes étaient un peu grossières, et elles paraissaient robustes. A voir leur vêtement, qui les défigurait beaucoup, on les croyait accroupies; c'était un jupon court, ou une frange composée de filamens ou de cordelettes d'environ huit pouces de

long, repliées plusieurs fois autour de la ceinture : les cordelettes étaient placées les unes au-dessus des autres, en différentes rangées, qui formaient autour du corps une espèce de couverture de chaume qui ne cachait pas plus d'un tiers de la cuisse ; elles étaient quelquefois teintes en noir, mais communément les rangées extérieures étaient seules de cette couleur, tandis que les autres étaient couleur de paille sale. Ces femmes portaient, comme les hommes, des coquillages, des pendans d'oreilles et des morceaux de pierre néphrétique ; d'autres avaient trois lignes noires, qui se prolongeaient longitudinalement de la lèvre inférieure jusqu'au bas du menton. Ce tatouage avait été fait de la même manière qu'aux îles des Amis et de la Société.

Les huttes, situées à environ dix verges des bords de la rivière sur un petit monticule, étaient de forme conique, d'environ dix pieds de haut et non pointues au sommet. La charpente consistait en bâtons entrelacés comme des claies ; elles étaient couvertes de nattes, et ensuite de paille fort bien arrangée : il n'y avait point de jour que par un trou d'environ quatre pieds de hauteur, de sorte que les Indiens se baissaient pour y entrer ou pour en sortir. Nous les trouvâmes remplies de fumée ; nous y vîmes un monceau de cendres, et nous en conclûmes qu'ils sont obligés d'allumer des feux

pour chasser les moustiques qui infestent les marais des environs : comme le temps était un peu froid, nous aperçûmes peu de ces insectes. Les cabanes étaient environnées d'un petit nombre de cocotiers dépouillés de fruits, de cannes à sucre, de bananes et d'eddoës, au pied desquels les naturels amenaient de l'eau par de petites tranchées. Quelques-uns des eddoës étaient alors sous l'eau, comme c'est l'usage aux îles de la mer du Sud. Toute la plantation cependant paraissait mauvaise et insuffisante pour fournir à la subsistance des naturels toute l'année.

Le jour étant déjà fort avancé, et le flot ne nous permettant pas de demeurer plus long-temps dans la crique, nous prîmes congé des habitans, et nous revînmes à bord un peu avant le coucher du soleil. D'après cette petite excursion, je jugeai que nous ne devions attendre de ce peuple rien autre chose que la permission de visiter librement la contrée. Il est aisé de voir qu'il n'a guère reçu en partage de la nature qu'un excellent caractère. Sur ce point, il surpassait toutes les nations que nous avions connues; et, quoique cela ne satisfît pas nos besoins, nous étions charmés de lui trouver cette qualité, qui nous procurait une paix et une liberté précieuses.

La latitude de l'île est de 20 degrés 17 minutes

39 secondes sud, la longitude de 164 degrés 41 minutes 21 secondes à l'est.

Le 6 j'allai voir l'aiguade au fond d'une petite crique : c'était un beau ruisseau qui descendait des montagnes. Il fallait avoir un petit canot pour débarquer les futailles sur la plage, où elles étaient roulées, et pour les charger ensuite sur la chaloupe; car un petit canot pouvait seul entrer dans la crique, encore n'était-ce que pendant le flot. Nous aurions pu nous procurer ici d'excellent bois de chauffage avec plus de facilité que de l'eau; mais nous n'en avions pas besoin.

Le 7 je m'embarquai avec plusieurs autres personnes pour prendre une vue générale de la contrée. Dès que nous fûmes sur la côte, nous fîmes comprendre notre dessein aux insulaires, et deux d'entre eux s'offrirent pour nous servir de guides. Ils nous conduisirent sur les montagnes par des chemins assez praticables. Dans la route nous rencontrâmes des Indiens, qui, pour la plupart, vinrent avec nous; de sorte que notre cortége se trouva enfin très nombreux. Après avoir atteint le sommet de l'une des montagnes, nous aperçûmes la mer en deux endroits, entre quelques montagnes avancées, à l'opposite, ou au côté sud-ouest de la terre. Cette découverte nous était d'autant plus utile, qu'elle nous faisait juger de la largeur de la contrée, qui dans cette partie n'excédait pas dix lieues.

Parmi ces montagnes avancées, et la chaîne sur laquelle nous étions, est une grande vallée dans laquelle serpente une rivière ; ses bords sont ornés de diverses plantations, et de quelques villages, dont nous avions rencontré les habitans sur notre route, et que nous trouvâmes en plus grand nombre au sommet de la chaîne, d'où vraisemblablement ils observaient le vaisseau. La plaine ou le terrain uni qui s'étend le long de la rive de notre mouillage, se présentait à cette hauteur sous l'aspect le plus avantageux : les sinuosités des eaux qui l'arrosent, des plantations, de petits villages, la variété des groupes dans les bois, et les écueils au pied de la côte, diversifiaient tellement la scène, qu'il n'est pas possible d'imaginer un ensemble plus pittoresque. Sans le sol fertile des plaines et des côtés des collines, la contrée entière n'offrirait qu'un point de vue triste et stérile. Les montagnes et d'autres endroits élevés ne sont, pour la plupart, susceptibles d'aucune culture. Ce ne sont proprement que des masses de rochers, dont plusieurs renferment des minéraux. Le peu de terre qui les couvre est desséchée ou brûlée par les rayons du soleil, et cependant il y croît une herbe grossière et d'autres plantes, et çà et là s'élèvent des arbres et des arbustes. La contrée en général ressemble beaucoup à quelques cantons de la Nouvelle-Hollande, situés dans le même parallèle ; plusieurs des productions

naturelles paraissent y être les mêmes, et les forêts y manquent encore de sous-bois, comme dans cette île. Les récifs sur la rive, et d'autres objets de ressemblance, frappèrent tous ceux qui avaient vu les deux pays. Nous observâmes que toute la côte nord-est était remplie d'écueils et de brisans qui s'étendent au-delà de l'île de Balabéa, à perte de vue.

Après avoir fait toutes ces remarques, nos guides ne se souciant pas d'aller plus loin, nous descendîmes des montagnes par un chemin différent de celui que nous avions suivi pour y monter. Ce dernier nous conduisit dans la plaine, à travers des plantations dont la distribution, très judicieuse, annonçait beaucoup de soin et de travail. On voyait des champs en jachère, quelques-uns récemment défrichés, et d'autres qui depuis longtemps étaient en état de culture, et qu'on recommençait à fouiller. J'ai observé que la première chose qu'ils font pour défricher un terrain, c'est de mettre le feu aux herbes qui en couvrent la surface. Ils ne connaissent d'autres moyens pour rendre au sol épuisé sa première fertilité que de le laisser quelques années en jachère : cet usage est général chez tous les peuples de cette mer. Ils n'ont aucune idée des engrais, du moins je n'en ai jamais vu d'employés.

A midi nous étions de retour de cette excur-

sion : l'un de nos guides nous avait quittés, mais nous retînmes les autres à bord pour dîner, et nous récompensâmes leur fidélité à peu de frais.

Nous trouvâmes à bord un grand nombre de naturels qui examinaient chaque partie du vaisseau, et qui vendaient leurs massues, leurs piques et leurs ornemens. L'un d'eux était prodigieusement grand ; il paraissait avoir au moins six pieds cinq pouces, et le chapeau noir cylindrique qu'il portait l'exhaussait encore de huit pouces. Plusieurs de ces chapeaux ou bonnets étaient ornés de plumes de hibou de Ceylan, espèce qui se trouve aussi dans les bois de Tanna, et c'était parmi eux une coutume presque générale d'y attacher leur fronde et de laisser pendre les glands du bonnet sur l'épaule. D'autres fois ils y suspendent des feuilles de fougère : les naturels en échangèrent contre des étoffes de Taïti, quoiqu'ils y missent une grande valeur. Le nombre des pendans d'oreilles que plusieurs portaient était remarquable : l'un d'eux n'en avait pas moins de dix-huit d'écaille de tortue, d'un pouce de diamètre et d'un quart de pouce de largeur. Ils nous vendirent aussi un instrument musical, une sorte de sifflet : c'était un petit morceau de bois brun poli, d'environ deux pouces de long, de la forme d'une cloche. En apparence il était solide, et il avait une corde attachée à la petite extrémité ; deux trous près de la

base et un troisième près de la corde : ces trous communiquaient entre eux : en soufflant dans celui de dessus, il se formait dans l'autre un son aigu, pareil à un sifflement. Nous n'avons d'ailleurs remarqué dans la suite aucun instrument qui eût le moindre rapport à la musique.

Ils commençaient à recevoir, dans le commerce, nos grands clous de fiche ; mais, voyant les taquets et les boucles de fer auxquels les cordages étaient attachés, ils montrèrent un grand désir d'en avoir. Ils n'essayèrent jamais de nous voler la moindre bagatelle, et ils se comportèrent avec beaucoup d'honnêteté. Plusieurs vinrent à la nage, de la côte, éloignée de plus d'un mille : ils tenaient d'une main leur morceau d'étoffe brune hors de l'eau, et de l'autre ils fendaient les flots, en élevant une pique ou massue, qui n'était pourtant pas de casuarina, parce que cette espèce est trop pesante pour être portée de cette manière.

Il y avait à l'aiguade un nombre considérable de naturels. Quelques-uns pour un petit morceau d'étoffe de Taïti nous portèrent, en sortant de la chaloupe ou en y entrant, l'espace de quarante verges, parce que l'eau était trop basse pour que les bateaux vinssent jusque sur le rivage : nous y aperçûmes des femmes qui, sans craindre les hommes, se mettaient au milieu de la foule, et s'amusaient à répondre aux caresses et aux avances des matelots.

Elles les invitaient communément derrière des buissons ; mais dès que les amans les suivaient, elles s'enfuyaient avec tant d'agilité qu'on ne pouvait pas les attraper. Elles prenaient ainsi plaisir à déconcerter leurs adorateurs, et elles riaient de bon cœur toutes les fois qu'elles jouaient ce rôle.

Le 11 septembre les bateaux que j'avais envoyés à l'ouest arrivèrent à bord, et je fus informé des circonstances suivantes. Le matin même du jour de leur départ ils avaient pris terre pour arriver à une hauteur d'où la vue commandait toute la côte. M. Gilbert croyait l'avoir vue se terminer à l'ouest; mais M. Pickersgill n'était pas de cette opinion, quoique tous les deux convinssent que le vaisseau ne pouvait point passer par cette route. De ce lieu ils allèrent, accompagnés de quelques habitans, à Balabéa, qu'ils n'atteignirent qu'après le coucher du soleil.

M. Pickersgill trouva l'aspect du pays, vers l'extrémité nord-ouest de l'île, assez semblable à la partie qui faisait face à notre mouillage, mais plus fertile et plus cultivée, et couverte d'une plus grande quantité de cocotiers.

L'un des naturels qui l'accompagna à Balabéa s'appelait Boobik il était très facétieux, et, à cet égard, fort différent de la plupart de ses compatriotes : il parla d'abord beaucoup à nos gens ; mais ensuite les vagues s'élevant et inondant le bateau,

il devint silencieux, et il se glissa dans la couverture de la chaloupe pour se mettre à l'abri des vagues et dissiper le froid que le vent produisait sur son corps nu. Comme il n'avait point pris de provisions, la faim le pressa tout à coup, et il reçut avec reconnaissance ce qu'on lui donna.

Les naturels de cette île sont exactement de la même race que ceux de la Nouvelle-Calédonie : leur caractère est aussi bon, et ils vendirent volontiers leurs armes pour de petits ouvrages de fer, ou des étoffes de Taïti.

Le détachement se retira le soir sous des buissons, et, après avoir grillé le poisson qu'il avait acheté, il soupa. Quelques naturels restèrent avec M. Pickersgill, et parlèrent d'une grande terre qu'ils disaient être au nord, et qu'ils appelaient *Mingha,* dont les habitans étaient leurs ennemis et fort adonnés à la guerre. Ils indiquèrent aussi un mondrain ou *tumulus* sépulcral, où était enterré un de leurs chefs, tué par un naturel de Mingha. Comme quelques-uns des matelots rongeaient un os de bœuf sur la fin du souper, les Indiens se mirent à causer entre eux d'un ton fort haut et avec agitation; ils regardaient nos gens d'un air surpris et dégoûté, et enfin ils s'en allèrent tous ensemble, témoignant par signes qu'ils soupçonnaient les étrangers de manger la chair humaine. M. Pickersgill essaya de les détromper; mais il ne put pas se

faire entendre, et cela eût été d'autant plus difficile, que les insulaires n'avaient jamais vu de quadrupèdes en vie.

Comme la chaloupe avait été mal réparée, M. Pickersgill fut obligé à son retour de débarquer avec quelques autres, le plus tôt possible, sur la côte de la Nouvelle-Calédonie : il ne laissa que des rames dans le bâtiment, et il fit plus de vingt-quatre milles à pied sur la côte jusqu'à ce qu'il eût atteint le travers du vaisseau. Un des aides du chirurgien qui était de cette excursion rassembla une quantité prodigieuse de coquillages nouveaux et curieux sur l'île de Balabéa, et plusieurs espèces nouvelles de plantes différentes de celles que nous avions examinées; mais, par des sentimens vils et absurdes, il nous cacha ses découvertes, quoiqu'il fût absolument incapable de les employer aux progrès des sciences.

Après différentes excursions je retournai à terre, où, sur un arbre voisin de l'aiguade et près du rivage, je fis graver une inscription contenant le nom du vaisseau, la date de notre arrivée, comme un témoignage que nous avons les premiers découvert cette contrée : j'ai observé cette formalité sur toutes les nouvelles terres que nous avons reconnues.

Nous congédiâmes nos amis et retournâmes au vaisseau, où je fis mettre à bord nos bâtimens à

rames, dans le dessein d'être prêts le lendemain à reprendre la mer.

§ 9.

Description de la Nouvelle-Calédonie. Mœurs, coutumes et arts de ses habitans.

Je terminerai mes observations, à l'égard de cette côte, par quelques détails sur la contrée et sur ses habitans. Nous y avons trouvé les hommes forts, robustes, actifs, bien faits, civils et paisibles; et nous leur avons reconnu une qualité rare parmi les nations de cette mer, c'est qu'ils n'ont pas le plus léger penchant au vol. Ils sont presque de la même couleur que les habitans de Tanna, mais ils ont des traits plus réguliers, un air plus agréable; ils sont plus robustes et de plus haute taille : quelques-uns ont six pieds quatre pouces. Il en est qui ont les lèvres épaisses, le nez plat, les traits et la mine des nègres. Deux choses contribuaient à former ce rapprochement dans notre esprit : leur tête moutonnée, et l'usage de se frotter le visage avec une espèce de fard d'un noir luisant. En général la couleur de leurs cheveux et de leur barbe est noire. Leurs cheveux, naturellement bouclés, paraissent, à la première vue, ne pas différer de ceux des nègres, et cependant ils sont d'une tout autre nature, et plus rudes et plus

forts que les nôtres. Plusieurs les laissent croître et les relèvent sur le sommet de la tête; d'autres n'en conservent qu'une touffe de chaque côté, qu'ils nouent avec beaucoup de soin; et il y en a qui, comme toutes les femmes, les portent courts.

Des cheveux de cette rudesse demandent à être souvent peignés, et, à cet effet, ils ont un instrument très convenable. C'est une espèce de peigne, dont les dents sont de petits bâtons d'un bois dur, de la grosseur des aiguilles à faire les bas, et de la longueur de sept à neuf ou dix pouces. Ces brochettes, dont le nombre est de vingt, mais plus souvent au-dessous, sont liées ensemble par un bout, et parallèlement à la distance d'un dixième de pouce l'une à l'autre. Les autres extrémités, qui sont un peu pointues, s'ouvrent comme les branches d'un éventail. Ce peigne, dont ils se servent pour se gratter et faire tomber leurs poux, est toujours attaché à leurs cheveux d'un côté de la tête. Les habitans de Tanna ont un instrument pareil pour le même usage, mais les dents en sont fourchues, et le peigne ne contient pas plus de trois ou quatre dents; ce n'est quelquefois qu'un petit bâton pointu.

Leur barbe est de la nature de leurs cheveux, et la plupart la portent courte. Ils ont assez communément des ulcères aux pieds et aux jambes, et nous avons remarqué que presque tous ont le

scrotum enflé. Je ne dirai pas si ce gonflement est occasioné par quelque maladie, ou s'il est causé par la pagne, qu'ils portent comme à Tanna et à Mallicollo. Cette pagne, leur seul vêtement, est ordinairement d'écorce d'arbre ou de feuilles. Ils emploient à cela les petites pièces d'étoffe et les feuilles de papier que nous leur donnions. Nous leur avons vu des vêtemens grossiers d'une espèce de natte, mais il ne paraît pas qu'ils les portent jamais. Quelques-uns avaient sur la tête un grand bonnet noir de forme cylindrique, et cet ornement, très considéré parmi eux, semble réservé aux chefs et aux guerriers. Quand, dans les échanges, nous leur donnâmes des feuilles de gros papier, ils en firent tout de suite de ces bonnets.

Le vêtement des femmes est une jupe courte, de fibres de bananiers, attachée à un cordon qu'elles nouent autour des reins. L'épaisseur est au moins de six ou huit pouces, mais la longueur n'est pas plus considérable qu'il le faut pour l'usage auquel elle est destinée. Les filamens extérieurs sont teints de noir, et la plupart garnis de nacre de perles sur le côté droit. Les deux sexes se parent également de pendans d'oreilles d'écaille de tortue, de bracelets ou d'amulettes, les uns et les autres de coquillages et de pierres : les bracelets se portent au-dessus du coude. En divers endroits du corps ils se tatouent la peau, mais ces piqûres

ne sont point noires, comme dans d'autres îles. Les habitans de Tanna s'impriment beaucoup de ces mêmes traits.

S'il me fallait juger de l'origine de cette nation, je la prendrais pour une race mitoyenne entre les peuples de Tanna et des îles des Amis, ou entre ceux de Tanna et de la Nouvelle-Zélande, ou même entre les trois, par la raison que leur langue n'est, à quelques égards, qu'un mélange de ces différentes terres. Les Calédoniens sont à peu près du caractère de ceux qui habitent les îles des Amis, mais ils ont beaucoup plus de douceur et d'affabilité.

La quantité de leurs armes offensives doit faire croire que, malgré leur inclination pacifique, ils sont quelquefois en guerre. Ces armes sont des massues, des lances, des dards, et des frondes pour lancer des pierres. Les massues, longues de deux pieds, ont diverses formes : quelques-unes ressemblent à une faux et d'autres à une hache; il en est dont la tête est pareille à celle d'un faucon, et d'autres qui sont à tête ronde, mais toutes sont proprement travaillées. Plusieurs de leurs lances et de leurs javelots sont faits avec le même soin, et ornés de bas-reliefs. Les frondes sont aussi simples qu'il est possible : elles ressemblent beaucoup aux *glandes plombeæ* des Romains; mais pour les pierres qu'ils lancent, ils prennent la peine de les polir et de leur donner à peu près la confi-

guration d'un œuf également gros par les deux bouts. Pour lancer le dard, ils se servent d'un cordon, comme à Tanna. Ils font un grand usage du dard pour le poisson; et je ne sais même pas s'ils ont une autre manière de prendre de gros poissons, car je n'ai vu parmi eux ni lignes ni hameçons.

Il est peu nécessaire de parler des outils dont ils se servent, car ils ne diffèrent guère, pour la matière et pour la forme, de ceux qui sont en usage dans les autres îles. Leurs haches pourraient paraître d'une forme un peu plus différente, mais cette différence est autant due au caprice qu'à la coutume.

Leurs maisons, du moins pour la plupart, sont construites sur un plan circulaire : elles ne ressemblent pas mal à des ruches d'abeilles, et elles ne sont ni moins closes ni moins chaudes : l'entrée est un long trou carré, précisément de la grandeur qu'il faut pour admettre un homme plié en deux. Du plancher à la naissance du toit, la hauteur est de quatre pieds et demi; mais le toit, qui est d'une élévation considérable, se termine en pointe au sommet, au-dessus duquel s'élève un poteau orné de bas-reliefs ou de coquillages, ou des deux à la fois. Ces huttes se construisent avec des perches, des roseaux, et les deux côtés et le toit sont épais et bien couverts de chaume de lon-

gues herbes grossières. Dans l'intérieur de la cabane il y a des poteaux dressés qui soutiennent des échafaudages de lattes, où ils placent leurs provisions ou toute autre chose. Quelques-unes de ces maisons ont deux planchers l'un sur l'autre. Sur le plancher est répandue de l'herbe sèche, et çà et là on voit des nattes étendues et destinées à servir de siéges aux maîtres pendant le jour et de lits pendant la nuit. Dans la plupart nous avons remarqué deux foyers, et communément un feu allumé; et comme la fumée n'a d'autre issue que la porte, toute la maison est si chaude et si enfumée, que, pour nous qui ne sommes pas habitués à une pareille atmosphère, il nous était impossible d'y rester un moment. Voilà sans doute pourquoi ces peuples sont si frileux en plein air, lorsqu'ils ne prennent pas d'exercice. Nous les avons vus fréquemment allumer de petits feux, et se ranger autour afin de se réchauffer. Peut-être est-il nécessaire que les maisons soient ainsi enfumées pour en écarter les moustiques, qui sont ici très multipliés. A quelques égards il y a de la propreté dans ces habitations; car, outre les ornemens du sommet, les poteaux de la porte sont souvent décorés de bas-reliefs; et si d'ailleurs elles paraissent peu convenables dans un climat chaud, elles seraient du moins très bien entendues sous un ciel plus rigoureux. Comme il n'y a qu'une

seule pièce, sans aucune séparation, les membres d'une même famille vivent toujours ensemble.

Les ustensiles de ménage se réduisent à très peu de chose : la jarre de terre, dont nous avons parlé, est le seul digne de remarque. Dans chaque maison on compte une de ces jarres, et quelquefois plusieurs : ils y cuisent leurs racines, et peut-être encore le poisson. Le feu de la cuisine est en dehors de la maison, en plein air. Sur le foyer sont trois ou cinq pierres pointues fixées en terre; les pointes s'élèvent au-dessus de la surface d'environ six pouces. Les foyers de trois pierres ne sont que pour une seule jarre; ceux de cinq en admettent deux. Les jarres ne se posent point sur leur fond, mais inclinées sur un côté. On place ainsi ces pierres afin d'élever assez les jarres pour donner de l'air au feu.

Les naturels ne se nourrissent que de racines, de poissons, et de l'écorce d'un arbre qu'on dit croître aux Indes occidentales : ils grillent cette écorce, et ils en mâchent continuellement des morceaux; elle a un goût douceâtre, insipide, et quelques personnes de l'équipage en mâchèrent avec plaisir. L'eau est leur unique boisson, du moins je n'en ai pas remarqué d'autre.

Les bananes et les cannes à sucre ne s'y trouvent pas en abondance; le fruit à pain est rare, et les cocotiers n'y poussent pas des tiges aussi vigou-

reuses que dans les autres îles. Tous ces arbres ne produisent d'ailleurs qu'une médiocre quantité de fruits.

Si nous jugions de la population par la quantité d'habitans que nous vîmes journellement, nous pourrions croire qu'elle est très nombreuse; mais il est probable que notre relâche rassembla les naturels de toutes les parties de l'île. M. Pickersgill, en côtoyant la côte à l'ouest, observa que la contrée était très peu peuplée; et nous sûmes que les habitans de l'autre partie de l'île traversaient presque chaque jour les montagnes pour nous faire visite. Cette terre néanmoins est peuplée en raison de ses productions: les bords de la mer, les vallées et les plaines sont habités autant que le permet l'état de la culture. Il ne paraît pas que cette contrée puisse fournir une subsistance suffisante pour une nombreuse population. La nature a été moins libérale ici que sur les autres îles des tropiques que nous connaissons dans cette mer. La plupart des cantons, ou du moins ceux que nous en avons examinés, ne consistent guère qu'en montagnes, où le roc est à peine couvert d'un peu de terre, que brûle continuellement le soleil; et les herbes qui y croissent deviennent inutiles à un peuple qui n'a point de bétail.

La stérilité du sol dispense les habitans de contribuer aux besoins des navigateurs. Peut-être la

mer dédommage-t-elle ces insulaires de ce défaut de productions; car la côte, bordée de récifs et de basses, ne peut manquer d'être poissonneuse.

J'ai déjà observé que le pays a beaucoup de ressemblance avec la Nouvelle-Galles méridionale, ou Nouvelle-Hollande, et que ses productions sont à peu près les mêmes. On y trouve en particulier l'arbre dont l'écorce blanche, douce au toucher, se déchire et s'enlève aisément, et qu'on m'a assuré être le même que celui qui dans les Indes orientales sert au calfatage des vaisseaux : il a un bois très dur; ses feuilles, longues et étroites, sont d'un vert fort pâle, et très aromatiques. On y voit d'ailleurs diverses plantes communes aux îles situées à l'est et au nord, et même une espèce de fleur de passion, qu'on prétend ne croître naturellement qu'en Amérique. Les oiseaux de terre ne sont pas très multipliés, mais nous en aperçûmes plusieurs qui nous étaient inconnus, et de ce nombre une espèce de corbeau. Nous y avons remarqué en outre de belles tourterelles.

Nous ne pûmes savoir le nom de l'île entière: peut-être est-elle trop étendue pour que ses habitans aient songé à l'appeler d'une seule dénomination. Toutes les fois que nous proposâmes là-dessus des questions, ils nous donnèrent toujours le terme de quelque district que nous leur montrions. La contrée est divisée en cantons, dont chacun est

gouverné par un chef; mais nous n'apprîmes rien de la nature de son pouvoir. Le district où nous débarquâmes se nommait Balade, et il avait pour chef Téa-Booma, qui résidait de l'autre côté de la chaîne des montagnes. Cet éloignement fut cause que nous le vîmes peu, et qu'il nous fut impossible de juger de son autorité. *Téa* semble être un titre attaché aux noms de tous les chefs, ou du moins de la plus grande partie des insulaires d'un rang distingué. Mon ami me faisait l'honneur de m'appeler *Téa* Cook.

Ils sont dans l'usage d'enterrer les morts. Je n'ai point vu les lieux destinés à la sépulture; mais quelques personnes de l'équipage ont visité ces cimetières, dans l'un desquels était le tombeau d'un chef qui avait perdu la vie dans une bataille. Ce tombeau, qui ne ressemblait pas mal à une grande taupinière, était décoré tout autour de lances, de dards, de pagaies, fichés verticalement en terre.

Les pirogues sont assez semblables à celles des îles des Amis; mais je n'en ai jamais rencontré d'une construction plus lourde et plus grossière. Les doubles ou accouplées, sont composées de deux grands arbres, creusés en gouttière, avec un plat-bord, élevé d'environ deux pouces, et fermé à chaque bout par une espèce de cloison de la même hauteur; de sorte que chaque pirogue présente la forme d'une auge en carré long, d'environ trois

pieds plus courts que toute la longueur du bâtiment. Les deux pirogues ainsi préparées, sont liées ensemble côté à côté, à trois pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses, et fortement amarrées sur les deux bords, et qui ont, à droite et à gauche, un pied environ de saillie. Sur ces traverses est un pont, ou plate-forme, de planches et de petites barres de bois rondes. Le pont porte un foyer, où ils entretiennent toujours du feu; et il y a toujours une jarre pour y cuire les provisions. D'un côté du pont, et tout près du bord, est une rangée de chevilles qui ressemblent à de gros clous, assez près les unes des autres, dont l'usage est d'empêcher les mâts, les vergues, de rouler par-dessus le bord. Ces embarcations ont une ou deux voiles latines, et chaque voile est tendue sur deux perches : l'une, qui fait la fonction d'une vergue latine, a son talon fixé à un trou dans le pont, et l'autre tient lieu d'un baume. La voile est de plusieurs nattes, les cordages sont de fibres de bananiers, tressées en cordes de l'épaisseur d'un doigt : quatre tournées ensemble servent de haubans.

Ces pirogues, qui peuvent être fines voilières, ne sont point du tout propres à marcher à la rame ou à la pagaie. Le temps ne leur permet pas d'aller à la voile, ils sont dans l'usage de gabarer; et, à cet effet, il y a des trous pratiqués à l'arrière du

pont, à travers lesquels ils passent les avirons, qui sont d'une telle longueur, que quand la palme est dans l'eau, le manche a encore quatre ou cinq pieds au-dessus du pont ou de la plate-forme. Celui qui manœuvre est debout derrière l'aviron, et pousse à force de bras la pirogue en avant. Cette manière de faire route n'est pas bien expéditive, et par cette raison ces bâtimens sont d'une construction très mal entendue pour la pêche, et particulièrement pour celle de la tortue, qu'il est, je crois, bien difficile de harponner sur ces navires. Les instrumens de pêche que j'ai vus sont des filets de tortue : je pense qu'ils sont de fibres de bananiers tressées ; j'y ai remarqué aussi de petits filets à très petites mailles, qu'ils font avec une tresse de la grosseur de nos lignes. Je présume que leur méthode générale de pêcher est de se tenir sur les récifs à la basse mer, et de darder les poissons qui passent à portée de leurs traits. Peut-être en emploient-ils d'autres, que nous n'avons pas eu d'occasion de connaître ; car, pendant notre relâche, leurs pirogues n'ont pas été en mer : toute leur attention se portait vers nous. Comme la longueur de leurs bâtimens est d'environ trente pieds, et le pont ou la plate-forme d'environ vingt-quatre de long sur dix de large, nous n'avions pas encore aperçu dans la contrée des arbres assez élevés pour en fournir les bois de construction. On observa

que les trous pratiqués dans les différentes pièces, pour les coudre ensemble étaient brûlés; mais nous n'apprîmes point de quel instrument ils se servent pour cette opération. Il est vraisemblablement de pierre, et c'est par cette raison qu'ils étaient si avides de nos grands clous : ils reconnurent tout de suite qu'ils seraient très propres à cet usage. Je fus convaincu qu'ils n'attachaient pas beaucoup de prix à nos outils tranchans, mais ils paraissaient considérer d'un œil de cupidité les chevillots de fer fichés dans la lisse du gaillard d'arrière : ils semblaient les estimer infiniment plus qu'un clou, qui était deux fois plus gros. Ces chevillots, qui sont ronds, avaient peut-être la forme de l'outil nécessaire à leurs travaux; aussi n'ai-je pas remarqué qu'ils missent autant de valeur à une hache qu'à un grand clou. Les petits clous ne furent pas fort recherchés; et les grains de rassade, les miroirs, etc., ne devinrent pas pour eux un objet d'admiration.

Les femmes de cette contrée, ainsi que celles de Tanna, sont, autant que j'ai pu en juger, beaucoup plus chastes que celles des îles situées plus à l'est. Je n'ai pas entendu dire que quelqu'un de l'équipage ait obtenu la plus légère faveur d'une seule d'entre elles. J'ai appris que ces Indiennes s'étaient diverties souvent aux dépens de ceux qui les agaçaient, en se retirant avec eux dans quelques bos-

quets, en feignant de se rendre à leurs sollicitations ; et qu'à peine elles y étaient entrées, qu'elles prenaient la fuite en jetant de grands éclats de rire : je ne sais si c'était par chasteté ou par coquetterie.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME.

Pages.

LIVRE QUATRIÈME. — CHAPITRE II. — Deuxième voyage de Cook (1773-1775). Suite. 1

PREMIÈRE SECTION.

§ 13. Relâche des vaisseaux à Uliétéa. Départ. Récit de ce qui nous y est arrivé. Œdidée, un des naturels du pays, s'embarque avec moi sur *la Résolution*. *ib.*

§ 14. Vaisseau espagnol qui relâche à Taïti. État présent des îles. Observations sur les maladies et les coutumes des habitans. Quelques erreurs corrigées concernant les femmes. 25

DEUXIÈME SECTION.

Depuis notre départ des îles de la Société jusqu'à notre retour dans ces îles et notre départ pour la seconde fois. 34

§ 1. Passage d'Uliétéa aux îles des Amis. Découverte de l'île d'Hervey, et récit des incidens survenus à Middelbourg. *ib.*

§ 2. Arrivée des vaisseaux à Amsterdam. Description d'une espèce de temple. Incidens survenus durant notre relâche sur cette île. 51

§ 3. Description des îles d'Amsterdam et de Middelbourg. Productions, culture, maisons, pirogues, navigation, manufactures, armes, coutumes, gouvernement, religion et langage des habitans. 82

§ 4. Passage d'Amsterdam au détroit de la Reine Charlotte. Entrevue avec les insulaires. Séparation des deux vaisseaux. 96

§ 5. Relâche dans le détroit de la Reine Charlotte. Détail sur ses habitans anthropophages. Divers incidens. Départ du

Pages

détroit. Tentatives pour rallier *l'Aventure*. Description de la côte. 102

§ 6. Départ de la Nouvelle-Zélande. Route du vaisseau dans la recherche d'un continent. Récit des différens obstacles qu'a opposés la glace. Méthodes suivies pour reconnaître la mer Pacifique australe. 119

§ 7. Suite du passage de la Nouvelle-Zélande à l'île de Pâques. Relâche et incidens à l'île de Pâques. Expédition pour découvrir l'intérieur du pays. Description de quelques-unes des statues gigantesques, les plus surprenantes qu'on y trouve. 139

§ 8. Description de l'île de Pâques, de ses productions, de sa situation, de ses habitans, de leurs mœurs et de leurs usages. Conjectures sur leur gouvernement, leur religion, et sur d'autres sujets. Description plus particulière des statues gigantesques. 171

§ 9. Passage de l'île de Pâques aux îles des Marquises. Événemens survenus tandis que le vaisseau mouillait dans la baie de la Madre de Dios ou de la Résolution sur l'île Sainte-Christine. 186

§ 10. Départ des Marquises. Situation, étendue, forme et aspect des différentes îles. Description des habitans, de leurs coutumes, habillemens, habitations, alimens, armes et pirogues. Recherches sur leur bonheur et leur population. 204

§ 11. Description de plusieurs îles découvertes dans la traversée des Marquises à Taïti. Description d'une revue navale. 214

§ 12. Visite que nous font O-Too, Towha et plusieurs autres chefs. Vol commis par un des naturels : effets de ce vol, et observations générales sur cette matière. 238

§ 13. Préparatifs pour quitter l'île. Seconde revue navale. Différens autres incidens. Description de l'île et de ses forces navales. Nombre de ses habitans. 253

§ 14. Arrivée du vaisseau à l'île d'Huaheine. Récit d'une expédition faite dans l'île. Plusieurs incidens survenus pendant notre relâche. 265

§ 15. Arrivée à Uliétéa. Réception qu'on nous fit. Divers incidens survenus pendant notre relâche. On nous apprend que deux vaisseaux ont été à Huaheine. Prépara-

Pages.

tifs pour quitter Uliétéa : regret des insulaires à cette occasion. Caractère d'Œdidée. Observations générales sur ces îles. 273

TROISIÈME SECTION.

§ 1. Passage d'Uliétéa aux îles des Amis. Description de plusieurs îles découvertes dans cette traversée. Variété d'incidens. 306

§ 2. Réception à Anamocka. Vol commis et ses suites. Divers incidens. Départ de l'île. Description d'une pirogue à voile. Observations sur la navigation de ces insulaires. Description de l'île et de celles qui sont dans les environs, avec des détails sur les habitans. 316

§ 3. Passage des îles des Amis aux Nouvelles-Hébrides. Relation de la découverte de l'île de la Tortue. Variété d'incidens avant et après l'arrivée du vaisseau dans le port de Sandwich de l'île de Mallicollo. Description du havre et de la contrée adjacente, de ses habitans. Plusieurs autres particularités. 328

§ 4. Découverte de plusieurs îles. Entrevue et escarmouche avec les habitans. Arrivée du vaisseau à Tanna. Réception que nous font les insulaires. 348

§ 5. Commerce avec les insulaires. Description de l'île de Tanna. Divers incidens survenus durant le séjour du vaisseau. 365

§ 6. Départ de Tanna. Description de ses habitans, de leurs mœurs et de leurs arts. 399

§ 7. Reconnaissance des îles voisines. Description plus détaillée de ces terres. 413

§ 8. Découverte de la Nouvelle-Calédonie. Relâche du vaisseau à la Balade. 427

§ 9. Description de la Nouvelle-Calédonie. Mœurs, coutumes et arts de ses habitans. 443

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

P'D JUN 29 1915